

Fondazione Diabete To
Museo del Diabete
Libri Antichi

81



L' A N

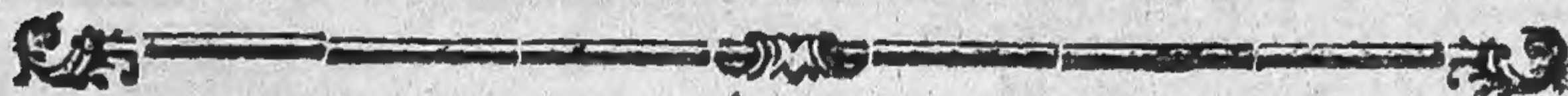
DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.

NOUVELLE ÉDITION.



TOME PREMIER.



L. A. W.

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER

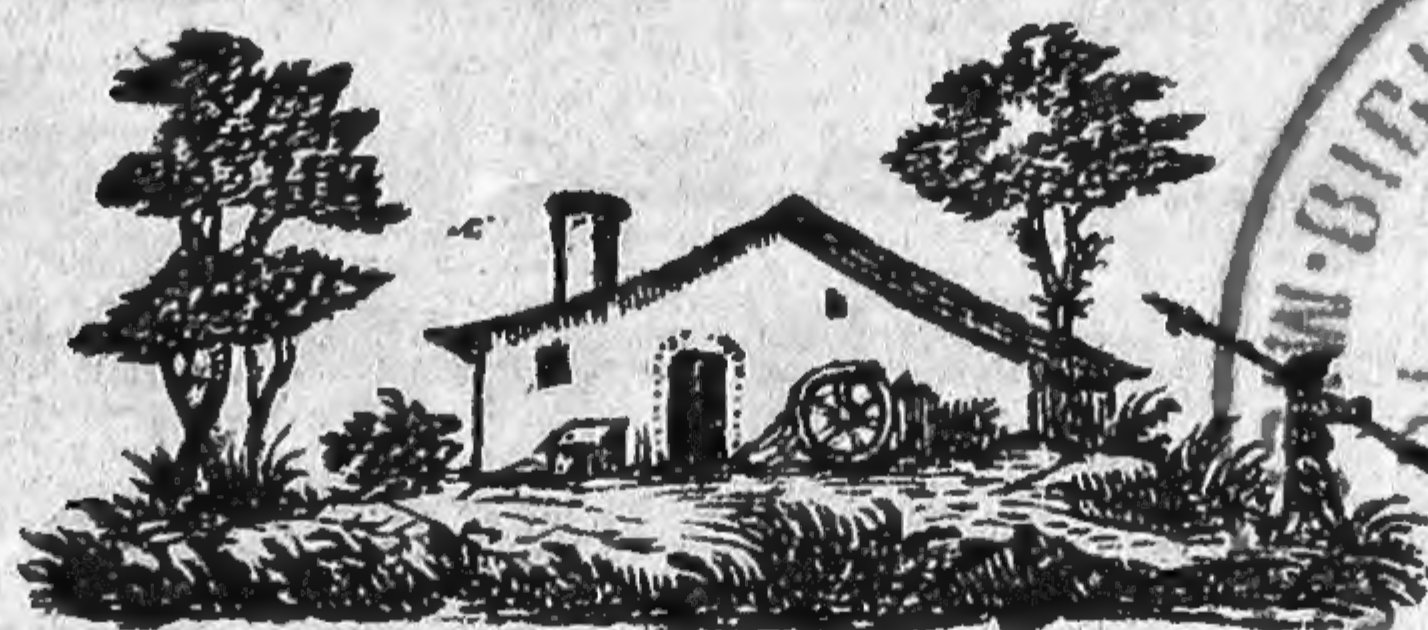
L' A N
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

Le tems présent est gros de l'avenir. . . .
LEIBNITZ.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE
ET AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

TOME PREMIER.



À L O N D R E S.

M. DCC. LXXXV.



L. A. N.

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE

RENT 212 EN FUS LAMARIS

le tiers pifect de l'avis de l'avis
L. A. N.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE
ET AUGMENTÉE DE VOLUMES

TOME PREMIER



L O N D O N

M DCC LXXXV



ÉPI TRE

DÉDICATOIRE

À L'ANNÉE

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.



AUGUSTE & respectable Année, qui dois amener la félicité sur la terre ; toi, hélas ! que je n'ai vue qu'en songe, quand tu viendras à jaillir du sein de l'éternité, ceux qui verront ton soleil, fouleront aux pieds mes cendres & celles de trente générations, successivement éteintes & disparues dans le profond abîme de la mort. Les Rois qui sont aujourd'hui assis sur des trônes, ne seront plus ; leur postérité ne sera plus : & toi, tu jugeras & ces Monarques décédés & les vains qui vivoient soumis à leur puissance.

Les noms des amis , des défenseurs de l'humanité brilleront , honorés : leur gloire sera pure & radieuse. Mais cette vile populace de Rois qui auront , en tout sens , tourmenté l'espece humaine , plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts , ne s'échapperont de l'opprobre qu'à la faveur du néant.

La pensée survit à l'homme , & voilà son plus glorieux appanage ! La pensée s'élève de son tombeau , prend un corps durable , immortel ; & tandis que les tonnerres du despotisme tombent & s'éteignent , la plume d'un écrivain franchit l'intervalle des tems , absout , ou punit les maîtres de l'univers.

J'ai usé de l'empire que j'ai reçu en naissant ; j'ai cité devant ma raison solitaire les loix , les abus , les coutumes du pays où je vivois inconnu & obscur. J'ai connu cette haine vertueuse que l'être sensible doit à l'oppresseur : j'ai détesté la tyrannie , je l'ai flétrie , je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pou-

voir. Mais , auguste & respectable Année , j'ai eu beau , en te contemplant , élever , enflammer mes idées , elles ne seront peut-être à tes yeux que des idées de servitude. Pardonne ! le génie de mon siècle me presse & m'environne : la stupeur regne : le calme de ma patrie ressemble à celui des tombeaux. Autour de moi , que de cadavres colorés qui parlent , qui marchent , & chez qui le principe actif de la vie n'a jamais poussé le moindre rejetton ! Déjà même la voix de la philosophie , lasse & découragée , a perdu de sa force ; elle crie au milieu des hommes comme au sein d'un immense désert.

Oh , si je pouvois partager le tems de mon existence en deux portions , comme je descendrois à l'instant même au cercueil ! comme je perdrois avec joie l'aspect de mes tristes , de mes malheureux contemporains , pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclore , sous ce ciel fortuné , où l'homme aura repris son courage , sa liberté , son indépendance & ses vertus. Que ne puis-je

viii ÉPITRE DÉDICATOIRE.

*te voir autrement qu'en songe , Année si désirée
& que mes vœux appellent ! Hâte-toi ! viens
éclairer le bonheur du monde ! Mais , que
dis-je ? délivré des prestiges d'un sommeil favo-
rable , je crains , hélas ! je crains plutôt que
ton soleil ne vienne un jour à luire tristement
sur un informe amas de cendres & de ruines !*



AVANT-

A V A N T - P R O P O S.



DESIRER que tout soit bien est le vœu du Philosophe. J'entends par ce mot , dont on a sans doute abusé , l'être vertueux & sensible qui veut le bonheur général , parce qu'il a des idées précises d'ordre & d'harmonie. Le mal fatigue les regards du Sage , il s'en plaint ; on soupçonne qu'il a de l'humeur ; on a tort. Le Sage fait que le mal abonde sur la terre ; mais en même tems il a toujours présente à l'esprit cette perfection si belle & si touchante , qui peut & qui doit même être l'ouvrage de l'homme raisonnable.

En effet , pourquoi nous seroit-il défendu d'espérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de sottises autour duquel l'égarent ses passions , l'homme ennuyé reviendra à la lumière pure de l'entendement ? Pourquoi le genre humain ne seroit-il pas semblable à l'individu ? Emporté , violent , étourdi dans son jeune âge ; sage , doux , modéré dans sa vieillesse. (a.)

(a) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un si petit
Tome I. A

L'homme qui pense ainsi , s'impose à lui-même le devoir d'être juste.

Mais favons-nous ce que c'est que perfection ? Peut-elle être le partage d'un être foible & borné ? Ce grand secret n'est-il pas caché sous celui de la vie ? & ne faudra-t-il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette sublime énigme ?

En attendant tâchons de rendre les choses passables , ou , si c'est encore trop , rêvons du moins qu'elles le font. Pour moi , concentré avec Platon , je rêve comme lui. O mes chers concitoyens ! vous que j'ai vu gémir si fréquemment sur cette foule d'abus dont on est las de se plaindre , quand verrons-nous nos grands projets , quand verrons-nous nos songes se réaliser ! Dormir , voilà donc notre félicité.

nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre ? Que font tous les êtres qui ont existé en comparaison de tous ceux que Dieu peut créer ? D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons ; elles paroîtront sur le même théâtre ; elles verront le même soleil , & nous pousseront si avant dans l'antiquité qu'il ne restera de nous ni trace , ni vestige , ni mémoire.





L' A N

DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglois.

FACHEUX ami , pourquoi m'éveilles-tu ? Ah , quel tort tu viens de me faire ? Tu m'ôtes un songe dont je préférerois la douce illusion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieuse , & que ne puis-je y demeurer plongé le reste de ma vie ! Mais non , me voilà retombé dans le cahos affreux dont je me croyois dégagé. Assieds-toi & m'écoutes , tandis que mon esprit est encore plein des objets qui l'ont frappé.

Je conversai hier fort tard avec ce vieil anglois dont l'ame est si franche. Tu fais que j'aime l'homme vraiment anglois. On ne trouve nulle part de meilleurs amis ; on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractère aussi ferme &

aussi généreux. Cet esprit de liberté qui les anime , leur donne un degré de force & de consistance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation , me disoit-il , est remplie d'abus aussi étranges que multipliés : on ne peut ni les concevoir ni les nombrer , & l'esprit s'y perd. Rien ne me confond sur-tout , comme ce repos , ce calme apparent qui couvre les débats affreux de tant de guerres intestines. Votre capitale est un composé incroyable. (*a*) Ce monstre difforme est le réceptacle de l'extrême opulence & de l'excessive misère : leur lutte est éternelle. Quel prodige ! que ce corps dévorant qui se consume dans chaque partie , puisse subsister dans son épouvantable inégalité. (*b*)

On fait tout dans votre royaume pour cette capitale : on lui sacrifie des villes , des provinces entières. Eh , qu'est-elle autre chose qu'un diamant entouré de fumier ! Quel mélange inouï

(*a*) Tout le royaume est dans Paris. Le royaume ressemble à un enfant rachitique. Tous les sucs montent à sa tête & la grossissent. Ces sortes d'enfans ont plus d'esprit que les autres , mais le reste du corps est diaphane & exténué. L'enfant spirituel ne vit pas long-tems.

(*b*) Quelque chose de plus étonnant encore , c'est la manière dont il subsiste. Il n'est pas rare de voir un homme qui ne sauroit vivre avec cent mille livres de rente , emprunter de l'argent à un autre qui est à son aise avec cent pistoles.

d'esprit & de bêtise , de génie & d'extravagance , de grandeur & de bassesse ! Je quitte l'Angleterre , je me presse , j'accours , je crois arriver dans un centre éclairé , où les hommes , en unissant leurs talens mutuels , auroient dû faire régner tous les plaisirs ensemble , & cette aisance , cette commodité qui ajoutent à leur charme. Mais , dieu ! que mon espérance est cruellement déçue ! Sur ce point où tout abonde , je vois des malheureux qui souffrent la faim. Au milieu de tant de loix sages , on commet mille crimes. Parmi tant de réglemens de police , tout est en désordre. Ce ne sont par-tout qu'entraves , qu'embarras , qu'usages contraires au bien public.

La foule risque à chaque instant d'être écrasée par cette innombrable profusion de voitures , où sont portés tout à leur aise des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclaboussent & qu'ils menacent d'écraser. Je frissonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes grosses , de vieillards & d'enfans. En vérité , rien n'est plus insultant à la nature humaine , que cette indifférence cruelle sur des dangers qui renaissent à chaque minute. (a)

(a) Premiers habitans de la terre , auriez-vous jamais pensé

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier , & il s'en exhale une odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes respirent forcément cet air empoisonné (a).

Vos temples scandalisent plus qu'ils n'édifient. On en fait des lieux de passage & quelquefois pis. On ne s'y assied que pour de l'argent : indécemment monopole dans un lieu saint où tous les hommes devant l'Etre suprême doivent se regarder , au moins , comme égaux entr'eux.

Si vous copiez d'après les Grecs & les Romains , vous n'avez pas seulement l'esprit de vous tenir dans leur genre ; vous gâtez leur maniere qui est simple & noble ; vous la gâtez , dis - je , vous la défigurez par la petitesse de vos vues , & par cette fureur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pièces de théâtre qui

qu'il existeroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement sur les infortunés piétons , à tant par jambes & par bras ?

(a) Les Innocens servent de cimetiere à vingt-deux paroisses de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait ? On les a mis au centre de la ville , & dans la crainte apparemment qu'ils ne fussent pas assez fréquentés , on les a entourés de boutiques & de marchands. C'est un tombeau toujours ouvert , toujours rempli , toujours vuide. Nos petites maîtresses vont prendre sur les ossemens pourris d'un milliard de morts , la mesure de leurs pompons & de leurs autres colifichets.

sont des chef-d'œuvres. Si sur leur lecture il me prend envie de les aller voir représenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits théâtres sombres & mesquins. Dans le premier, on chante à grands frais; on vous étourdit magnifiquement, & le ridicule machiniste prodigue des miracles au milieu desquels vous bâillez. Dans le second, on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le costume est toujours manqué; & outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne se donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou gigantesque suffiroit seul pour faire évanouir la plus parfaite illusion. Quant au troisieme, ce sont des farceurs qui tantôt secouent le grelor de Momus, & tantôt glapissent de fades ariettes. Je les préfere cependant à vos fades comédiens françois, parce qu'ils ont plus de naturel, & par conséquent plus de graces, parce qu'ils servent un peu mieux le public (a); mais j'avoue en même tems qu'il faut être excédé de loisir pour s'amuser des frivolités qu'ils débitent.

(a) Il y a une différence essentielle entre les comédiens françois, & les comédiens italiens. Les premiers se croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite; & ils sont insolens. Les seconds sont intéressés & ne vivent qu'à l'argent. Les uns par amour propre veulent maîtriser le goût du public; les autres tachent de s'y conformer par avarice.

Ce qui me fait sourire de pitié , c'est que de pareilles gens , auxquels chaque particulier fait en quelque sorte l'aumône , entassent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit , où debout & ferrés les uns contre les autres , ils souffrent mille tortures , & où il ne leur est pas seulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui jusque dans ses plaisirs endure une servitude aussi gênante , prouve jusqu'à quel point on peut le réduire en esclavage. Ainsi tous ces plaisirs vantés de loin , de près sont troublés , corrompus , & il faut marcher sur la tête de la multitude si l'on veut respirer à son aise.

Comme je ne me sens pas ce barbare courage , adieu , je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monumens qui tombent en ruine : montrez avec admiration votre Louvre dont l'aspect vous fait plus de honte que d'honneur , sur-tout lorsque l'on apperçoit de tout côté tant de colifichets brillans qui vous coûtent plus à entretenir que vos monumens publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'est encore rien. Si je m'éten-
dois sur l'horrible disproportion des fortunes ; si j'éta-
lois au grand jour les raisons secrètes qui la
causent ; si je parlois de vos mœurs dures & su-
perbes sous des dehors faciles & polis (a) ; si

(a) Si vous exceptez les financiers qui sont durs & impolis

je retraçois l'indigence du misérable & l'impossibilité où il est d'en sortir en conservant sa probité ; si je comptois les rentes qu'un mal-honnête homme acquiert , & les degrés de considération dont il jouit à mesure qu'il devient plus frippon... (a) tout cela me meneroit trop loin : bon soir. Je pars demain ; je pars demain , vous dis-je : je ne puis être plus long - tems dans une ville si malheureuse , avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je suis dégoûté de Paris comme de Londres. Toutes les grandes villes se ressembtent ; Rousseau l'a fort bien dit. Il semble que plus les hommes font de loix pour être heureux en se réunissant en corps , plus ils se dépravent , & plus ils augmentent la somme de leurs maux. On pouvoit cependant raisonnablement penser qu'il devoit en arriver le contraire ; mais trop de gens sont intéressés à

tout ensemble , le reste des riches n'a que l'un de ces deux défauts, ou ils vous laissent mourir de faim poliment, ou ils vous donnent brusquement quelque secours,

(a) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'estimoit au moins. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Je me rappelle la réponse d'une princesse à son intendant. Elle lui donnoit six cent livres de gages, & il se plaignoit de n'être point assez payé. Comment faisoit donc votre prédécesseur, lui dit-elle ? il n'est demeuré que dix ans à mon service, & il s'est retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous voloit, répondit l'intendant : eh bien, monsieur, repliqua la princesse, volez-moi !

s'opposer au bien général. Je vais chercher quelque village où, dans un air pur & des plaisirs tranquilles, je puisse déplorer le sort des tristes habitans de ces fastueuses prisons que l'on nomme villes (a).

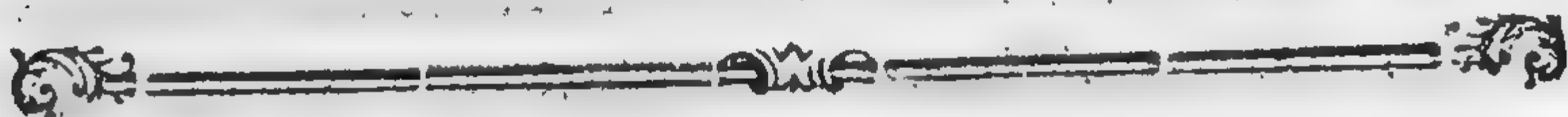
J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pu se faire en un jour*, que tout étoit déjà perfectionné en comparaison des siècles précédens. Encore quelques années, lui disois-je, & peut-être n'aurez-vous plus rien à désirer; s'il est possible toutefois de remplir dans toute leur étendue les différens projets qui ont été conçus... Ah! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets! & vous y croyez! Vous êtes françois, mon ami; avec tout votre bon sens le goût du terroir vous a gagné. Mais, soit: je reviendrai vous voir quand tous ces projets auront été mis à exécution. D'ici là j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontents, tant de malheureux, dont le regard souffrant déchire mon cœur (b).

Je vois qu'il feroit aisé de remédier aux maux

(a) Dans ce torrent de modes, de fantaisies, d'amusemens, dont aucun ne dure, & dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd jusqu'à la force de jouir, & devient aussi incapable de sentir le grand & le beau que de le produire.

(b) Il n'est aucun établissement en France qui ne tende au détriment de la nation.

lès plus pressans ; mais croyez-moi , l'on n'y remédiera pas : les moyens sont trop simples pour que l'on y ait recours ; on s'en éloignera , je le parierois. Je ferois un autre pari encore , c'est que l'on ne répète parmi vous avec tant d'affectation le mot sacré d'humanité , que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme (*a*). Il y a long-tems que vous ne péchez plus par ignorance , ainsi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.



CHAPITRE II.

J'ai sept cent ans.

IL étoit minuit quand mon vieil anglois se retira. J'étois un peu las : je fermai ma porte & me couchai. Dès que le sommeil se fut étendu sur

(*a*) Malheur à l'écrivain qui flatte son siècle & acheve de l'affoupir , qui le berce de l'histoire de ses héros antiques & des vertus qu'il n'a plus , pallie le mal qui le mine & le dévore , & tel qu'un charlatan adroit & courtisan lui insinue qu'il porte un front rayonnant de santé , tandis que la gangrenne va opérer la dissolution de ses membres. L'écrivain courageux ne profere point ce dangereux mensonge ; il s'écrie ; ô mes concitoyens ! non , vous ne ressemblez pas à vos peres : vous êtes polis & cruels , vous n'avez que les apparences de l'humanité ; lâches & fourbes , vous n'avez pas même le courage des grands forfaits , vos crimes sont petits , comme vous.

mes paupieres , je rêvai qu'il y avoit des siècles que j'étois endormi , & que je m'éveillais (a). Je me levai , & je me trouvai d'une pesanteur à laquelle je n'étois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes , mes pieds chancelans. En me regardant dans mon miroir , j'eus peine à reconnoître mon visage. Je m'étois couché avec des cheveux blonds , un teint blanc & des joues colorées. Quand je me levai , mon front étoit sillonné de rides , mes cheveux étoient blanchis , j'avois deux os saillans au-dessous des yeux , un long nez , & une couleur pâle & blême étoit répandue sur toute ma figure. Dès que je voulus marcher , j'appuyai machinalement mon corps sur une canne ; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaise humeur trop ordinaire aux vieillards.

En sortant de chez moi , je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dresser une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance , & je lis très-distinctement : L'an de grace MMIVcXL. Ces caractères étoient gravés sur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur

(a) Il n'est que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet , pour se le retracer pendant la nuit. Il y a des choses étonnantes dans les rêves. Celui-ci , comme on le verra par la suite , est assez bien conditionné.

de mes yeux , ou plutôt une faute de l'artiste , & je m'apprêtois à en faire la remarque , lorsque ma surprise devint plus grande en jetant la vue sur deux ou trois édits du Souverain attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des affiches de Paris. Je vis la même date MMIVcXL fidèlement empreinte sur tous les papiers publics. Eh , quoi ! dis-je en moi-même , je suis donc devenu bien vieux sans m'en appercevoir : quoi , j'ai dormi six cent soixante douze années (*a*) !

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient si connus , se présentoient à moi sous une forme différente & récemment embellie. Je me perdois dans des grandes & belles rues proprement alignées. J'entrois dans des carrefours spacieux où régnoit un si bon ordre que je n'y appercevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confusément bizarres qui déchiroient jadis mon oreille (*b*). Je ne rencontrais point de voitures prêtes à m'écraser. Un gouteux auroit pû se promener commodément. La ville avoit un air animé , mais sans trouble & sans confusion.

J'étois si émerveillé que je ne voyois pas les passans s'arrêter , & me considérer des pieds à

(*a*) Cet ouvrage a été commencé en 1768.

(*b*) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

la tête avec le plus grand étonnement. Ils haussèrent les épaules & fourioient , comme nous fourions nous-mêmes , lorsque nous rencontrons un masque. En effet , mon habillement devoit leur paroître original & grotesque , tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la suite pour un favant) s'approcha de moi , & me dit poliment , mais avec une gravité ferme : Bon vieillard , à quoi sert ce déguisement ? Votre projet est-il de nous retracer les ridicules usages d'un siècle bizarre ? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laissez - là ce vain badinage.

Comment ? lui répondis-je , je ne suis point déguisé ; je porte les mêmes habits que je portois hier : ce sont vos colonnes , vos affiches qui mentent. Vous semblez reconnoître un autre souverain que Louis XV. Je ne fais quelle peut être votre idée ; mais je la crois dangereuse , je vous en avertis ; on ne joue point de pareilles mascarades ; on n'est point fou de cette force-là : en tout cas , vous êtes des imposteurs bien gratuits , car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'évidence de sa propre existence.

Soit que cet homme se persuadât que j'extravaguais , soit qu'il pensât que le grand âge que je paroissais avoir me faisoit radoter , soit qu'il eût quelque autre soupçon , il me demanda

en quelle année j'étois né ? En 1740 , lui répondis-je. — Eh bien , à ce compte , vous avez au juste sept cent ans. Il ne faut s'étonner de rien , dit-il à la multitude qui m'environnoit : Enoch , Elie ne sont point morts ; Mathusalem & quelques autres ont vécu 900 ans : Nicolas Flamel court le monde comme le juif errant , & monsieur , peut-être , a trouvé l'élixir immortel ou la pierre philosophale.

En prononçant ces mots il sourioit , & chacun se pressoit autour de moi avec une complaisance & un respect tout particulier. Ils brûloient tous de m'interroger , mais la discrétion enchaînoit leur langue ; ils se contentoient de se dire tout bas : un homme du siècle de Louis XV ! oh , que cela est curieux !





C H A P I T R E I I I.

Je m'habille à la Fripperie.

J'ÉTOIS fort embarrassé de ma personne. Mon savant me dit : étonnant vieillard , je m'offre volontiers à vous servir de guide ; mais commençons , je vous prie , par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver , car (ajouta-t-il avec franchise) je ne pourrois pas vous accompagner si vous n'étiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez , par exemple , que dans une ville bien policée , où le gouvernement défend tout combat & répond de la vie de chaque particulier , il est inutile , pour ne pas dire indécent , de s'embarraffer les jambes d'une arme meurtrière , & de mettre une épée à son côté pour aller parler à Dieu , aux femmes & à ses amis : c'est tout ce que pourroit faire le soldat dans une ville assiégée. Dans votre siècle , on tenoit encore un vieux préjugé de la gothique chevalerie : c'étoit une marque d'honneur de traîner toujours une arme offensive : & j'ai lu dans un des ouvrages de votre tems , que le foible vieillard faisoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement est gênant & mal sain !

Vos

Vos épaules & vos bras sont emprisonnés , votre corps est comprimé , votre poitrine est serrée ; vous ne respirez pas. Et pourquoi , s'il vous plaît , exposer vos cuisses & vos jambes à l'intempérie des saisons ?

Chaque tems amene de nouvelles modes ; mais ou je suis bien trompé , ou la nôtre est aussi agréable que salutaire : voyez. En effet , la manière dont il étoit habillé , quoique nouvelle pour moi , n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur triste & lugubre , ni ces cornes embarrassantes : (a) il n'en restoit que la calotte , qui étoit assez profonde pour tenir dans la tête , & qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grâce demeurait plié sur lui-même lorsqu'il étoit inutile , & pouvoit se rabattre & s'avancer au gré de celui qui le portoit , pour garantir du soleil ou du mauvais tems.

Ses cheveux proprement tressés formoient un nœud derrière sa tête , (b) & un léger soupçon

(a) Si j'écrivois l'histoire de France , je m'étendrais avec une complaisance marquée sur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec soin seroit curieux & intéressant. J'y ferois contraster l'Angleterre & la France : l'une prendroit un petit chapeau , quand l'autre en prendroit un grand ; & celle-ci en quitteroit un grand , quand celle-là en quitteroit un petit.

(b) S'il me prenoit fantaisie de donner un traité sur l'art

de poudre leur laissoit leur couleur naturelle. Ce simple accommodage ne présentoit point une pyramide plâtrée de pommade & d'orgueil , ni ces ailes maussades qui donnent un air effaré , ni ces boucles immobiles qui , loin de retracer une chevelure flottante , n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur sans expression comme sans grace.

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mouffeline : (a) il étoit entouré d'une cravate plus ou moins chaude , suivant la saison. Ses bras jouissoient de toute leur liberté dans des manches médiocrement larges ; & son corps lestement vêtu d'une espece de foubreveste , étoit couvert d'un manteau en forme de robe , dont l'usage étoit salutaire dans les tems de pluie ou dans les froids.

Une longue écharpe ceignoit noblement ses reins , & procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretieres qui coupent les jarrets &

de la frisure , dans quel étonnement je jeterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cent manieres de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh ! que les arts ont de profondeur , & qui peut se vanter de les parcourir en détail !

(a) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols , ils nous servent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles , la bonne chere & quelques autres excès nous rendent pâles. Nos cols , en nous étranglant un peu , réparent ce défaut , & nous redonnent des couleurs.

gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds jusqu'à la ceinture ; & un soulier commode entouroit son pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me proposa de changer de vêtement. Le siège sur lequel je me reposai , n'étoit point de ces chaises chargées d'étoffes , qui fatiguent au lieu de délasser. C'étoit une espèce de canapé court , revêtu de natte , fait en pente , & qui se prêtoit sur un pivot au mouvement du corps. Je ne pouvois me croire chez un frippier , car il ne parloit point d'honneur & de conscience , & son magasin étoit fort clair.



CHAPITRE IV.

Les Porte-faix.

MON guide se rendoit chaque instant plus affable. Il paya la dépense que j'avois faite chez le frippier. Elle se montoit à un louis de notre monnoie que je tirai de ma poche. Le marchand se promit de le garder comme une pièce antique. On payoit comptant dans chaque boutique , & ce peuple , ami d'une probité scrupuleuse , ne connoissoit point ce mot *crédit* , qui d'un côté ou de l'autre servoit de voile à une industrieuse frippon-

nerie. L'art de faire des dettes & de ne les point payer n'étoit plus la science des gens du beau monde. (a)

En sortant, la foule m'environnoit encore, mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur; rien d'insultant; seulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles: voilà l'homme qui a sept cent ans! Qu'il a dû être malheureux pendant les premières années de sa vie! (b)

(a) Charles VII roi de France, se trouvant à Bourges se fit faire une paire de bottes; mais comme on les lui essayoit, l'Intendant entra & dit au Bottier: remportez votre marchandise, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque tems; Sa Majesté peut encore aller un mois avec les vieilles. Le Roi approuva l'Intendant, & il méritoit d'avoir un pareil homme à son service. Que pensera en lisant ceci le jeune drôle qui se laisse chauffer, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauvre ouvrier à tromper: il méprise l'homme qui lui met des souliers aux pieds & qu'il ne paie point, & court prodiguer l'or dans les asyles de la débauche & du crime. Que la bassesse de son ame n'est-elle gravée sur son front, sur ce front qui ne rougit pas de se détourner à chaque coin de rue pour éviter l'œil d'un créancier! Si tous ceux auxquels il doit les vêtemens qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, & reprenoient ce qui leur appartient, que lui resteroit-il pour se couvrir? Je voudrois que sur le pavé de Paris chaque homme vêtu d'un habit au-dessus de son état, fût forcé, sous des peines sévères, de porter dans sa poche la quittance de son tailleur.

(b) Celui qui a en main la milice d'un état, celui qui a en main les finances, est despote dans toute la force du terme, & s'il n'acheve pas de tout courber, c'est qu'il ne convient pas toujours à ses intérêts d'user de sa toute puissance.

J'étois étonné de trouver tant de propreté & si peu d'embarras dans les rues : on eut dit de la Fête - Dieu. La ville paroissoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde qui veilloit à l'ordre public ; il dirigeoit la marche des voitures & celle des hommes chargés ; il ouvroit sur-tout un libre passage à ces derniers , dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces.

On ne voyoit point un malheureux haletant , tout en sueur , l'œil rouge & la tête comprimée , gémir sous un poids qui n'étoit fait que pour une bête de somme chez un peuple humain : le riche ne se jouoit point de l'humanité moyennant quelques piéces de monnoie. On voyoit encore moins un sexe délicat & foible , né pour remplir des devoirs plus doux & plus heureux , attrister les regards des passans en se métamorphosant en porte-faix : on ne le voyoit point dans les marchés publics forcer à chaque pas la nature , & accuser la barbare insensibilité des hommes , tranquilles spectateurs de leurs travaux. Rendus aux devoirs de leur état , les femmes remplissoient l'unique soin que leur imposa le créateur , celui de faire des enfans , & de consoler ceux qui les environnent des peines de la vie.



CHAPITRE V.

Les Voitures.

JE remarquai que tous les allans prenoient la droite , & que les venans prenoient la gauche. (a) Ce moyen si simple de n'être point écrasé venoit d'être imaginé tout-à-l'heure , tant il est vrai que ce n'est qu'avec le tems que se font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuses. Toutes les issues étoient sûres & faciles : & dans les cérémonies publiques où se trouvoit l'affluence de la multitude , elle jouissoit d'un spectacle qu'elle aime naturellement , & qu'il auroit été injuste de lui refuser. Chacun s'en retournoit paisiblement chez soi , sans être ou froissé ou mort. Je ne voyois plus le coup-d'œil risible & révoltant de mille carrosses mutuellement accrochés , demeurer immobiles pendant trois heures , tandis que l'homme doré , l'homme imbécille qui se faisoit traîner , oubliant qu'il avoit

(a) L'étranger ne conçoit guere ce qui occasionne en France ce mouvement perpétuel des hommes , qui du matin au soir sont hors de leurs maisons , souvent sans affaires , & dans une agitation incompréhensible.

des jambes , crioit à la portiere & se lamentoit de ne pouvoir avancer. (a)

Le plus grand peuple formoit une circulation libre , aisée & pleine d'ordre. Je rencontrai cent charettes chargées de denrées ou de meubles , pour un seul carrosse , encore ce carrosse traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que sont devenues , dis-je , ces brillantes voitures élégamment dorées , peintes , vernissées , qui de mon tems remplissoient les rues de Paris ? Vous n'avez donc ici ni traitans , ni courtisannes , (b) ni petits-mâtres ? Jadis ces trois misérables especes insultoient au public , & sembloient jouer à l'envi l'une de l'autre à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas , de peur d'expirer sous la roue de leur char. Nos seigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux olympiques , & mettoient leur gloire à crever des chevaux. Alors se fauvoit qui pouvoit.

(a) Rien de plus comique que de voir sur un pont une file de carrosses qui s'embarraissent les uns dans les autres. Les maîtres regardent & s'impatientent. Les cochers se levent sur leurs sieges & jurent. Ce coup-d'œil venge un peu les malheureux piétons.

(b) On a vu six chevaux magnifiquement enharnachés ; ils étoient attelés à un carrosse superbe : on se rangeoit en deux hayes pour le voir passer. Les artisans ôtoient leur bonnet , & c'étoit une catin qu'ils avoient saluée.

Il n'est plus permis , me répondit - on , de faire de pareilles courses. De bonnes loix somptuaires ont réprimé ce luxe barbare , qui engraissoit un peuple de laquais & de chevaux. (a) Les favoris de la fortune ne connoissent plus cette mollesse coupable qui révoltoit l'œil du pauvre. Nos seigneurs font usage aujourd'hui de leurs jambes ; ils ont de l'argent de plus & la goutte de moins.

Vous voyez pourtant quelques voitures ; elles appartiennent à d'anciens magistrats , ou à des hommes distingués par leurs services & courbés sous le poids de l'âge. C'est à eux seuls qu'il est permis de rouler lentement sur ce pavé où le moindre citoyen est respecté ; s'ils avoient le malheur d'estropier un homme , ils descendroient à l'instant même de leur carrosse pour l'y faire monter , & lui entretiendroient une voiture pour toute sa vie à leurs dépens.

Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés sont des hommes estimables , qui ne croient point se déshonorer en souffrant que leurs chevaux cedent le pas au citoyen.

Notre souverain lui-même se promene souvent à pied parmi nous ; quelquefois même il honore

(a) On a comparé avec raison les fots opulens qui entretiennent une foule de valets , à des cloportes , ils ont beaucoup de pieds , & leur marche est fort lente.

nos maisons de sa présence , & presque toujours , quand il est las d'avoir marché , il choisit pour se reposer la boutique d'un artisan. Il aime à retracer l'égalité naturelle qui doit régner parmi les hommes : aussi ne voit-il dans nos yeux qu'amour & reconnoissance ; nos acclamations partent du cœur , & son cœur les entend & s'y complaît. C'est un second Henri IV. Il a sa grandeur d'ame , ses entrailles , son auguste simplicité ; mais il est plus fortuné. La voie publique reçoit sous ses pas comme une empreinte sacrée que chacun révere : on n'ose s'y quereller ; on rougiroit d'y commettre le moindre désordre : *Si le roi passoit* , dit-on ; cette réflexion seule arrêteroit , je crois , une guerre civile. Que l'exemple devient puissant , lorsqu'il est donné par la première tête ! comme il frappe ! comme il devient une loi inviolable ! comme il commande à tous les hommes !





CHAPITRE VI.

Les Chapeaux brodés.

LES choses me paroissent un peu changées , dis - je à mon guide ; je vois que tout le monde est vêtu d'une manière simple & modeste , & depuis que nous marchons je n'ai pas encore rencontré sur mon chemin un seul habit doré : je n'ai distingué ni galons , ni manchettes à dentelles. De mon tems un luxe puéril & ruineux avoit dérangé toutes les cervelles ; un corps sans ame étoit surchargé de dorure , & l'automate alors ressembloit à un homme. — C'est justement ce qui nous a porté à mépriser cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la surface. Lorsqu'un homme s'est fait connoître pour avoir excellé dans son art , il n'a pas besoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire passer son mérite ; il n'a besoin ni d'admirateurs qui le prônent , ni de protecteurs qui l'étayent : ses actions parlent , & chaque citoyen s'intéresse à demander pour lui la récompense qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carrière que lui , sont les premiers à solliciter en sa faveur. Chacun dresse un placet , où sont peints dans tout leur jour les services qu'il a rendus à l'état.

Le monarque ne manque point d'inviter à sa cour cet homme cher au peuple. Il converse avec lui pour s'instruire ; car il ne pense pas que l'esprit de sagesse soit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuses de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ses méditations. Il lui fait présent d'un chapeau où son nom est brodé ; & cette distinction vaut bien celle des rubans bleus , rouges & jaunes , qui chamaroient jadis des hommes absolument inconnus à la patrie (a).

Vous pensez bien qu'un nom infame n'oseroit se montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables , peut passer par-tout ; en tout tems il a un libre accès au pied du trône , & c'est une loi fondamentale. Ainsi , lorsqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom , ils jouissent de leurs richesses ; mais ils n'ont aucune marque d'honneur ; on les voit passer du même œil que le citoyen obscur qui se mêle & se perd dans la foule.

(a) Chez les anciens la vanité des hommes consistoit à tirer leur origine des Dieux ; on faisoit tous les efforts pour être neveu de Neptune , petit-fils de Vénus , cousin germain de Mars : d'autres , plus modestes , se contentoient de descendre d'un fleuve , d'une nymphe , d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triste ; ils cherchent à descendre , non d'ayeux célèbres , mais bien anciennement obscurs.

La politique & la raison autorisent à la fois cette distinction : elle n'est injurieuse que pour ceux qui se sentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'est pas assez parfait pour faire le bien, pour le seul honneur d'avoir bien fait. Mais cette noblesse , comme vous le pensez bien , est personnelle , & non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illustre se présente , & un tribunal décide s'il jouira des prérogatives de son pere. Sur sa conduite passée , & quelquefois sur les espérances qu'il donne , on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à sa patrie. Mais si le fils d'un Achille est un lâche Therfite , nous détournons les yeux , nous lui épargnons la honte de rougir à notre vue : il descend dans l'oubli à mesure que le nom de son pere devient plus glorieux.

De votre tems on favoit punir le crime , & l'on n'accordoit aucune récompense à la vertu ; c'étoit une législation bien imparfaite. Parmi nous , l'homme courageux qui a sauvé la vie à un citoyen dans quelque danger , (a) qui a pré-

(a) Il est étonnant que l'on n'accorde aucune récompense à l'homme qui sauve la vie à un citoyen. Une ordonnance de police donne dix écus au batelier qui retire un noyé de la riviere , mais le batelier qui sauve la vie à un homme en danger n'a rien.

venu quelque malheur public , qui a fait quelque chose de grand & d'utile , porte le chapeau brodé , & son nom respectable exposé aux yeux de tous , marche avant celui qui possède la plus belle fortune , fut-il Midas ou Plutus. (a) — Cela est fort bien imaginé. De mon tems on donnoit des chapeaux , mais ils étoient rouges : on alloit les chercher au - delà des mers ; ils ne signifioient rien ; on les ambitionnoit singulièrement , & je ne fais trop à quel titre on les recevoit.

CHAPITRE VII.

Le Pont débaptisé.

LORSQU'ON cause avec intérêt , on fait du chemin sans s'en appercevoir. Je ne sentoais plus le poids de la vieillesse , tout rajeuni que j'étois par l'aspect de tant d'objets nouveaux.

Mais qu'apperçois-je ! ô Ciel ! quel coup-d'œil !

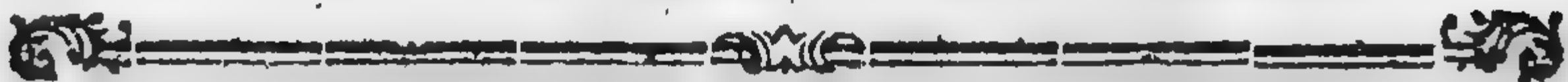
(a) Quand l'extrême cupidité remue tous les cœurs , l'enthousiasme de la vertu disparoit , & le gouvernement ne peut plus récompenser que par des sommes immenses , ceux qu'il récompensoit par de légères marques d'honneur. Leçon à tous les monarques de créer une monnoie qui illustre ; mais elle n'aura cours que lorsque les âmes sentiront vivement ce noble aiguillon.

Je me trouve sur les bords de la Seine. Ma vue enchantée se promène, s'étend sur les plus beaux monumens. Le Louvre est achevé ! L'espace qui règne entre le château des Tuileries & le Louvre, donne une place immense où se célèbrent les fêtes publiques. Une galerie nouvelle répond à l'ancienne où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux augustes monumens ainsi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fut dans l'univers. Tous les artistes distingués habitoient ce palais. C'étoit-là le plus digne cortège de la majesté souveraine. Elle ne s'enorgueillissoit que des arts qui faisoient la gloire & le bonheur de l'empire. Je vis une superbe place de ville qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faisoit face ; ce temple étoit celui de la justice. L'architecture de ses murailles répondoit à la dignité de son objet.

Est-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je ? Comme il est décoré ! — Qu'appellez-vous le Pont-Neuf ? Nous lui avons donné un autre nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en substituer de plus significatifs ou de plus convenables ; car rien n'influe plus sur l'esprit du peuple que lorsque les choses ont leurs termes propres & réels. Voilà le pont d'Henri IV, entendez-vous ? formant la communication des deux parties de la ville : il ne pouvoit porter un

titre plus respecté. Dans chacune des demi-lunes nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, comme lui, ont aimé les hommes, & qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas hésité de mettre à ses côtés le chancelier l'Hôpital, Sully, Jannin, Colbert. Quel livre de morale ! Quelle leçon publique est aussi forte, aussi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais imposant, crie à tous qu'il est utile & grand d'obtenir l'estime publique ! Votre siècle n'a point eu la gloire de faire pareille chose. — Oh ! mon siècle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entreprise. On faisoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de fable arrêtoit le mouvement des ressorts les plus orgueilleux. On bâtissoit les plus belles choses en spéculation : & la langue ou la plume sembloient l'instrument universel. Tout a son tems. Le nôtre étoit celui des innombrables projets ; le vôtre est celui de l'exécution. Je vous en félicite. Que je me fais bon gré d'avoir vécu si long-tems !





CHAPITRE VIII.

Le nouveau Paris.

EN me tournant du côté du pont que je nommois jadis le Pont-au - Change , je vis qu'il n'étoit plus écrasé de vilaines petites maisons (*a*). Ma vue se plongeoit avec plaisir dans tout le vaste cours de la Seine ; & ce coup - d'œil vraiment unique m'étoit toujours nouveau.

En vérité , voilà des changemens admirables ! — Il est vrai : c'est dommage qu'ils nous rappellent un événement funeste , causé par votre extrême négligence. — Nous ! comment , s'il vous plaît ? — L'histoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maisons , &

(*a*) Des milliers d'hommes qui viennent se réunir sur le même pont , qui habitent des maisons à sept étages , qui s'entassent dans des rues étroites , qui rongent , qui dessèchent un sol déjà épuisé , tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ses vastes & riantes campagnes , présentent un spectacle bien étonnant à l'œil du philosophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puissance , & défendre l'abus de leur puissance par leur puissance même. Les petits fourbent , flattent & se vendent. On pend ceux qui échouent ; les autres deviennent des importans. On sent que dans ce conflit perpétuel & barbare d'intérêt , on ne doit plus guère connoître les devoirs de l'homme & du citoyen.

que

que vous ne les abâtiez point. Un jour donc que vos échevins faisoient précéder un somptueux repas d'un maigre feu d'artifice , (le tout pour célébrer l'anniversaire d'un saint à qui , sans doute , les François ont la plus grande obligation) le bruit des canons , des boêtes & des pétards suffit à renverser les vieilles masures dressées sur ces vieux ponts ; ils tremblèrent & s'écroulèrent sur leurs habitans. Le bouleversement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent ; & les échevins à qui appartenait le revenu des maisons , maudirent le feu d'artifice & jusqu'au repas.

Les années suivantes , on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui sautoit en l'air , ou qui causoit de graves indigestions , fut employé à faire somme pour la restauration & l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point suivi cette idée les années précédentes ; mais c'étoit le lot de votre siècle de ne vouloir reconnoître ses énormes sottises que lorsqu'elles étoient complètement achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté ; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites , je crois , fort à propos. Ces deux ailes des Quatre Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais , en laissant subsister des marques d'une vindication cardinale. Nous avons placé

l'Hôtel-de-Ville en face du Louvre ; & lorsque nous donnons quelques réjouissances publiques , nous pensons bonnement qu'elles sont faites pour le peuple. La place est spacieuse : personne n'est estropié par les feux d'artifice ou par les coups de bourrade de la soldatesque qui , de votre tems , (ô chose incroyable !) blessait quelquefois le spectateur , & le blessait impunément (*a*).

Voyez comme nous avons mis chaque statue équestre des rois qui ont succédé au vôtre , au milieu de chaque pont. Cette file de rois élevés sans pompe au sein de la ville , présente un coup-d'œil intéressant. Dominant sur le fleuve qui arrose & féconde la cité , ils en paroissent les dieux tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV , ils ont un air plus populaire , que s'ils étoient renfermés dans des places (*b*) où l'œil est borné. Celles-ci , vastes & naturelles , n'ont pas jeté dans de grands frais. Nos rois après leur mort ne levent pas ce dernier tribut qui , dans votre siècle , fatiguoit le citoyen déjà épuisé.

(*a*) C'est ce que j'ai vu , c'est ce que je déferai publiquement aux magistrats , qui doivent plus veiller à la conservation d'un homme qu'aux apprêts de vingt fêtes publiques.

(*b*) Les maisons des traitans ceignent pour la plupart les statues de nos rois. Ils ne peuvent même après leur mort éviter le cercle des frippons !

Je vis avec beaucoup de satisfaction qu'on avoit ôté ces esclaves enchaînés (a) aux pieds des statues de nos rois ; qu'on avoit effacé toute inscription fastueuse ; & quoique cette grossière flatterie soit la moins dangereuse de toutes , on avoit écarté soigneusement la moindre apparence de mensonge & d'orgueil.

On me dit que la Bastille avoit été renversée de fond en comble , par un prince qui ne se croyoit pas le Dieu des hommes , & qui craignoit le juge des rois ; que sur les débris de cet affreux château , si bien appelé le palais de la vengeance , (& d'une vengeance royale) on avoit élevé un temple à la clémence : qu'aucun citoyen ne disparoîssoit de la société sans que son procès ne lui fût fait publiquement ; & que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple : que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des tems barbares ; on avoit composé même un livre intitulé : *Parallele des lettres de cachet & du cordeau asiatique.*

Insensiblement nous traversâmes les Tuileries où tout le monde entroit : elles ne m'en parurent

(a) Louis XIV disoit que de tous les gouvernemens du monde celui du grand Turc lui plaisoit davantage. On ne pouvoit être à la fois , plus orgueilleux & plus ignorant.

que plus belles (a). On ne me demanda rien pour m'asseoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main me dit en souriant : vous avez dû voir l'inauguration de cette statue équestre. — Oui , j'étois jeune alors , & tout aussi curieux qu'à présent. — Mais savez-vous bien que voilà un chef-d'œuvre digne de notre siècle ; nous l'admirons encore tous les jours , & lorsque nous voulons en contempler la perspective du château , elle nous paroît , sur-tout au soleil couchant , couronnée des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux , & celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût ; il a eu le mérite de pressentir le grand effet que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre tems , des hommes aussi jaloux qu'ignorans exerçoient leur censure sur cette statue & sur cette place , qu'ils n'auroient dû qu'admirer (b). S'il se trouvoit aujourd'hui un homme capable de

(a) Refuser l'entrée de ce jardin au petit peuple me semble une insulte gratuite , & d'autant plus grande qu'il ne la sent pas.

(b) Il n'y a qu'en France où l'art de se taire n'est point un mérite. Vous reconnoîtrez moins un françois à son visage & à son accent qu'à la légèreté qu'il a de parler & de prononcer sur tout ; jamais il n'a su dire : *je ne me connois point en cela.*

dire une telle sottise ; dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuse promenade ; mais le détail en seroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en se rappelant un songe. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine , qui laissoit couler une eau pure & transparente : elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent , & son crystal donnoit envie d'y boire. Cette coquille présentoit à chaque passant une tasse salutaire. Cette eau couloit dans le ruisseau toujours limpide , & lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Desparcieux , académicien de l'académie des sciences , accompli & perfectionné. Voyez comme toutes ces maisons sont fournies de la chose la plus nécessaire & la plus utile à la vie. Quelle propreté ! quelle fraîcheur en résulte dans l'air ! Regardez ces bâtimens commodes , élégans. On ne construit plus de ces cheminées funestes , dont la ruine menaçoit chaque passant. Les toits n'ont plus cette pente gothique qui , au moindre vent , faisoit glisser les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maison par un escalier où l'on voyoit clair. Quel plaisir ce fut pour moi qui aime la vue & le bon air , de rencontrer une terrasse ornée de pots de fleurs & couverte d'une treille parfumée. Le sommet de

chaque maison offroit une pareille terrasse ; de sorte que les toits , tous d'une égale hauteur , formoient ensemble comme un vaste jardin : & la ville apperçue du haut d'une tour étoit couronnée de fleurs , de fruits & de verdure.

Je n'ai pas besoin de dire que l'Hôtel - Dieu n'étoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen , me dit-on , tombe malade hors de sa patrie ou de sa famille , nous ne l'emprisonnons pas , comme de votre tems , dans un lit dégoûtant entre un cadavre & un agonissant , pour y respirer l'haleine empoisonnée du trépas , & convertir une simple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel - Dieu en vingt maisons particulières , situées aux différentes extrémités de la ville. Par - là le mauvais air que ce gouffre d'horreur (a) exhaloit , se trouve dif-

(a) Six mille malheureux sont entassés dans les salles de l'Hôtel - Dieu où l'air ne circule point. Le bras de la rivière qui coule auprès , reçoit toutes les immondices , & cette eau qui contient tous les germes de la corruption , abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la rivière qui baigne le quai Pelletier & entre les deux ponts , nombre de teinturiers répandent leur teinture trois fois par semaine. J'ai vu l'eau en conserver une couleur noire pendant plus de six heures. L'arche qui compose le quai de Gèvres est un foyer pestilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte , & respire un air empoisonné. L'argent qu'on prodigue en fusées volantes , suffiroit à la cessation d'un tel fléau.

persé & n'est plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne sont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence : ils n'arrivent point déjà frappés de l'idée de mort, & pour s'assurer uniquement de leur sépulture ; ils viennent , parce que les secours y sont plus prompts , plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mélange horrible , cette confusion révoltante , qui annonçoit plutôt un séjour de vengeance qu'un séjour de charité. Chaque malade a son lit , & peut expirer sans accuser la nature humaine. On a revisé les comptes des directeurs. O honte ! ô douleur ! ô forfait incroyable sous la voûte du ciel ! des hommes dénaturés s'engraissoient de la substance des pauvres ; ils étoient heureux des douleurs de leurs semblables ; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort.... Je m'arrête : le tems de ces iniquités est écoulé : l'asyle des malheureux est respecté comme le temple où les regards de la divinité s'arrêtent avec le plus de complaisance : les abus énormes sont corrigés, & les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur imposa la nature. Quand on n'a à souffrir que d'elle , on souffre en silence (a).

(a) Un jour je me suis promené seul & à pas lents dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Paris. Quel lieu plus propre à

Des médecins savans & charitables ne dictent point des sentences de mort , en prononçant au hasard des préceptes généraux : ils se donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier ; & la santé ne tarde point à refleurir sous leur œil attentif & prudent. Ces médecins sont au rang des citoyens les plus considérés. Et quel ouvrage plus beau , plus auguste , plus digne d'un être vertueux & sensible , que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme , de ces jours fragiles , passagers , mais dont un art conservateur accroît la force & augmente la durée ! — Et l'hôpital général , où est-il situé ? — Nous n'a-

méditer sur l'homme ! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de charité publique. J'ai vu des moribonds plus pressés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau , confondre leur haleine , & précipiter le trépas des tristes compagnons de leur misère. J'ai vu la douleur & les larmes n'attendrir personne ; le glaive de la mort frapper à droite & à gauche sans élever aucun gémissement : on eût dit qu'il abbattoit de vils animaux dans un séjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce spectacle , s'étonner que l'on pût y être sensible. Deux jours après je me suis trouvé à la salle de l'opéra. Quel spectacle dispendieux ! Décorations , acteurs , musiciens , on n'avoit rien épargné pour rendre le coup-d'œil magnifique. Mais que dira la postérité , lorsqu'elle saura que la même ville enfermoit deux endroits aussi différens ? Hélas ! comment peuvent-ils reposer sur le même sol ! L'un n'exclut-t-il pas nécessairement l'autre ? Depuis ce jour l'académie royale de musique contriste mon ame : au premier coup d'archet j'ai sous les yeux le lit dégoûtant des pauvres malades.

vons plus d'hôpital général , plus de Bicêtre (a) , de maisons de force , ou plutôt de rage. Un corps sain n'a pas besoin de caustique. Le luxe , comme un caustique brûlant , avoit gangrené chez vous les parties les plus saines de l'état , & votre corps politique étoit tout couvert d'ulceres. Au lieu de fermer doucement ces plaies honteuses , vous les envenimiez encore. Vous comptiez étouffer le crime sous le poids de la cruauté. Vous

(a) Il y a à Bicêtre une salle qu'on nomme la salle de force ; c'est une image de l'enfer. Six cent malheureux , pressés les uns sur les autres , opprimés de leur misère , de leur infortune , de leur haleine mutuelle , de la vermine qui les ronge , de leur désespoir , & d'un ennui plus cruel encore , vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'est le supplice de Mezence mille fois multiplié. Les magistrats sont sourds aux réclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides sur les geoliers , les chirurgiens , ou les prêtres qui les visitent , dans la seule vue de sortir de ce lieu d'horreur , & de reposer plus librement sur la roue de l'échaffaud. On a raison d'avancer que la mort seroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contr'eux. O cruels magistrats , hommes de fer , hommes indignes de ce nom , vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes ! Jamais les brigands dans leur férocité n'ont égalé la vôtre. Osez être plus inhumains , avec une justice moins lente : faites brûler vif ce troupeau malheureux , vous vous épargnerez la peine d'étendre votre vigilance sur leur horrible esclavage. Vous ne paroissez que pour le redoubler. Quoi ? on pourroit leur mettre un boulet de cent livres au pied , & les faire travailler en plein champ. Mais , non ; il est des victimes d'un despotisme arbitraire , qu'on veut dérober à tous les regards . . . J'entends.

étiez inhumains ; parce que vous n'aviez pas su faire de bonnes loix. (*a*)

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable & le malheureux , que de prévenir le désordre & la misère. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels ; vous y avez fait entrer le désespoir. Et qu'avez-vous recueilli ? Des larmes , des cris de rage , & des malédictions. Vous sembliez avoir modelé vos maisons de force sur cet horrible séjour que vous nommiez l'enfer , où des ministres de douleur accumuloient les tortures pour le plaisir affreux d'imprimer un long supplice à des êtres sensibles & plaintifs.

Enfin , pour abréger (car je serois trop long ,) on ne savoit pas même de votre tems faire travailler les mendiants ; toute la science de votre gouvernement consistoit à les enfermer & à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du royaume , ont

(*a*) Eh ! oui , magistrats , c'est votre ignorance , c'est votre paresse , c'est votre précipitation qui cause le désespoir du pauvre. Vous l'emprisonnez pour une vétille , vous le couchez à côté d'un scélérat , vous aigrissez , vous empoisonnez son ame , vous l'oubliez dans la foule des malheureux ; mais lui se souvient de votre injustice : comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit & la punition , il vous imitera , & tout lui deviendra égal.

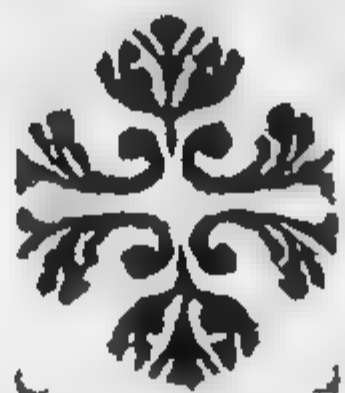
cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémissemens : nous n'avons point dédaigné leurs obscures clameurs ; elles ont percé l'intervalle de sept siècles : & cette basse tyrannie suffit à en révéler mille autres.

Je baïssois les yeux & n'osois répondre ; car j'avois été témoin de ces turpitudes , & je n'avois pu que gémir , ne pouvant faire mieux (a). Je gardai le silence quelque tems , & je repris en lui disant : ah ! ne renouvellez pas les blessures de mon cœur. Dieu a réparé les maux que leur ont fait les humains ; il a puni ces cœurs durs ; vous savez... Mais allons en - avant. Vous avez , je crois , laissé subsister un de nos vices politiques. Paris me paroît aussi peuplé que de mon tems ; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop grosse pour le corps. Je suis bien aise de vous annoncer , reprit mon guide , que le nombre des habitans du royaume est augmenté de moitié ; que toutes les terres sont cultivées , & que par conséquent le chef se trouve aujourd'hui dans une juste proportion avec ses membres. Cette belle ville produit toujours autant de grands personnages , de savans , d'hommes utilement in-

(a) J'aurai satisfait mon cœur & la justice en dénonçant cet attentat contre l'humanité ; attentat horrible qu'on aura peine à croire ; mais , hélas ! il subsiste encore.

duftrieux , de beaux génies , que toutes les autres villes de France réunies enfemble. — Mais encore un petit mot affez important à recueillir. Placez-vous le magasin des poudres prefque au centre de votre ville ? — Nous ne fommes pas imprudens de cette force-là : c'est affez des volcans qu'allume la main de la nature , fans en former d'artificiels qui font cent fois plus dangereux (*a*).

(*a*) Prefque toutes les villes renferment dans leur fein des magasins à poudre. Le tonnerre & mille autres accidens imprévus , inconnus même , peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (chofe incroyable !) n'ont pu corriger jufqu'ici l'efpece humaine. Deux mille cinq cent hommes enfevelis récemment fous des ruines dans la ville de Brefcia , rendront peut-être les gouvernemens attentifs à un fléau , ouvrage de leurs mains , & qu'il leur feroit fi facile de nous éviter.





C H A P I T R E I X.

Les Placets.

JE remarquai plusieurs officiers revêtus des marques de leur dignité , qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple , & qui en faisoient un fidele rapport aux premiers magistrats. Tous les objets qui regardent l'administration de la police , étoient traités avec la plus grande célérité : on rendoit justice aux foibles (a) , & tous bénissoient le gouvernement. Je me répandis en louanges sur cette institution sage & salutaire. — Messieurs , vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon tems la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante embrassoit tous les rangs & tous les faits. Un de ceux qui l'a maintenue avec le plus d'ordre , doit être nommé encore avec éloge parmi vous : on lit parmi ses belles ordonnances celle

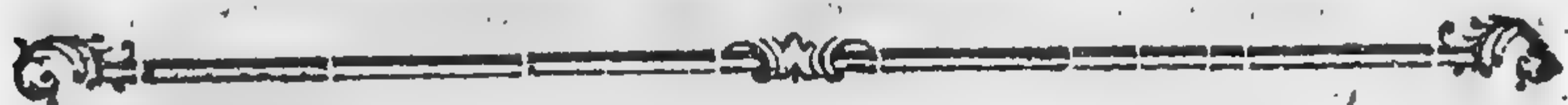
(a) Quand un ministre d'état malverse ou met la monarchie en danger , lorsqu'un général d'armée verse le sang des sujets mal-à-propos , & perd honteusement une bataille , son châtiement est tout prêt ; on lui défend de revoir le visage du monarque. Ainsi des délits qui perdent une nation entière , sont punis comme des bagatelles.

d'avoir défendu ces extravagantes & lourdes enseignes , qui défiguroient la ville & menaçoient les passans ; d'avoir perfectionné , pour ne pas dire créé , le luminaire ; d'avoir mis un plan admirable dans le secours prompt des pompes , & d'avoir préservé par ce moyen les citoyens de plusieurs incendies , autrefois si fréquens.

Oui , me répondit - on , ce magistrat étoit un homme infatigable , habile à remplir ses devoirs , tout étendus qu'ils étoient ; mais la police n'avoit pas encore reçu toute sa perfection. L'espionnage étoit la principale ressource d'un gouvernement foible , inquiet , minutieux. Il y entroit le plus souvent une curiosité méchante , plutôt qu'un but bien déterminé d'utilité publique. Tous ces secrets adroitement volés portoient souvent une lumière fausse qui égardoit le magistrat. D'ailleurs cette armée de délateurs qu'on avoit séduits à prix d'argent , formoit une masse corrompue qui infectoit la société (a). Adieu toutes ses douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de cœur : on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. En vain l'ame s'élançoit vers des idées

(a) Tout cet amas de réglemens frivoles , bizarres ; toute cette police si recherchée n'est propre à en imposer qu'à ceux qui n'ont jamais médité sur le cœur de l'homme. Cette sévérité déplacée produit une subordination odieuse , dont les liens sont mal assurés.

patriotiques : elle ne pouvoit se livrer à sa sensibilité ; elle appercevoit le piège , & retomboit tristement sur elle-même , solitaire & froide. Enfin il falloit déguiser sans cesse son front , son geste , sa voix. Eh ! quel tourment n'étoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monstres de la patrie sourire en égorgeant qui les voyoit & n'osoit les nommer (a).



CHAPITRE X.

L'homme au masque.

MAIS , quel est , s'il vous plaît , cet homme que je vois passer un masque sur le visage ? Comme il marche précipitamment ; il semble fuir. — C'est un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais , je ne parle pas des défauts de style ou d'esprit : on peut faire un excel-

(a) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh ! quel siècle l'a mieux mérité ? Juvenal n'étoit pas un satyrique égoïste , comme ce flatteur d'Horace & ce plat Boileau. C'étoit une âme forte , profondément indignée du vice , lui livrant la guerre , le poursuivant sous la pourpre. Qui osera se saisir de cet emploi sublime & généreux ? Qui sera assez courageux pour rendre l'âme avec la vérité , & dire à son siècle : *Je te laisse le testament que m'a dicté la vertu ; lis & rougis : c'est ainsi que je te fais mes adieux.*

lent ouvrage avec un gros bon sens (a). Nous disons seulement qu'il a mis au jour des principes dangereux , opposés à la saine morale , à cette morale universelle qui parle à tous les cœurs. Pour réparation , il porte un masque , afin de cacher sa honte jusqu'à ce qu'il l'ait effacée en écrivant des choses plus raisonnées & plus sages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre visite , combattre ses opinions erronées avec les armes de la douceur & de l'éloquence , écouter ses objections , y répondre & l'engager à se retracter dès qu'il sera convaincu. Alors il fera réhabilité : il tirera de l'aveu même de sa faute une plus grande gloire : car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ses erreurs (b) & d'embrasser une lumière nouvelle avec une noble sincérité ! — Mais son livre auroit-il été approuvé ? — Quel est l'homme , je vous prie , qui oseroit juger un livre avant le public ? Qui peut deviner l'influence de telle pensée dans telle circonstance ? Chaque écrivain répond en personne de ce qu'il écrit , & ne déguise jamais son nom. C'est le public qui le

(a) Rien n'est plus vrai , & tel prône d'un curé de campagne est plus solidement utile que tel livre ingénieux , rempli de vérités & de sophismes.

(b) Tout est démonstratif dans la théorie ; l'erreur elle-même a sa géométrie.

frappe d'opprobre , s'il contredit les principes sacrés qui servent de base à la conduite & à la probité des hommes ; mais c'est lui en même tems qui le soutient , s'il a avancé quelque vérité neuve , propre à réprimer certains abus : enfin la voix publique est seule juge dans ces sortes de cas , & c'est elle qu'on écoute. Tout auteur , qui est un homme public , est jugé par cette voix générale , & non par les caprices d'un homme qui rarement aura le coup-d'œil assez juste , assez étendu pour découvrir ce qui , devant la nation , sera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé ; la liberté de la presse est la vraie mesure de la liberté civile (a). On ne peut donner atteinte à l'une sans détruire l'autre. La pensée doit avoir son plein effet. Y mettre un frein , vouloir l'étouffer dans son sanctuaire , c'est un crime de lèse-humanité. Et qui m'appartiendra donc , si ma pensée n'est pas à moi ?

Mais , repris - je , de mon tems les hommes en place ne redoutoient rien tant que la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuse & coupable frémissait dans ses derniers replis , dès que l'équité osoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre (b). Au lieu de protéger cette censure pu-

(a) Ceci équivaut à une démonstration géométrique.

(b) Dans un drame intitulé , *les noces d'un fils de roi* , un ministre de la justice , scélérat de cour , dit à son valet , en

blique , qui bien administrée auroit été le frein le plus puissant du crime & du vice ; on condamna tous les écrits à passer par un crible ; mais le crible étoit si étroit , si ferré , que souvent les meilleurs traits étoient perdus : les élans du génie étoient subordonnés au ciseau cruel de la médiocrité , qui lui coupoit les ailes sans miséricorde (a).

On se mit à rire autour de moi. Ce devoit , me dit-on , être une chose fort plaisante que de voir des gens gravement occupés à couper une pensée en deux , & à peser des syllabes. Il est bien étonnant que vous ayez produit quelque chose de bon avec de pareilles entraves. Comment danser avec grace & légèreté sous le poids énorme des chaînes ? — Oh ! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les secouer. La crainte abâtardit l'ame ; & l'homme qu'anime l'amour de l'humanité doit être fier & courageux. — Vous

parlant des écrivains philosophes : mon ami , ces gens-là sont pernicioeux. On ne peut se permettre la moindre injustice sans qu'ils la remarquent. C'est en vain qu'un masque adroit dérobe notre vrai visage aux regards les plus perçans. Ces hommes , en passant , ont l'air de vous dire : Je te connois. — Messieurs les philosophes , j'espère vous apprendre qu'il est dangereux de connoître un homme de ma sorte : je ne veux pas être connu.

(a) La moitié des censeurs , dits royaux , sont des gens qu'on ne peut compter parmi les littérateurs , même de la dernière classe ; & l'on peut dire d'eux à la lettre , qu'ils ne savent point lire.

pouvez écrire sur tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciseaux, ni menottes; & l'on écrit très-peu de sottises, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui est leur élément. Le gouvernement est bien au-dessus de tout ce que l'on peut dire: il ne craint point les plumes éclairées; il s'accuseroit lui-même en les redoutant. Ses opérations sont droites & sincères. Nous ne faisons que le louer; & lorsque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme dans son genre est auteur, sans prétendre exclusivement à ce titre.



CHAPITRE XI.

Les nouveaux Testaments.

QUOI, tout le monde est auteur! ô ciel, que dites-vous-là! Vos murailles vont s'embraser comme le salpêtre; & tout va sauter en l'air. Bon dieu, tout un peuple auteur! — Oui, mais il est sans fiel, sans orgueil, sans présomption. Chaque homme écrit ce qu'il pense dans ses meilleurs momens, & rassemble à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eues pendant sa vie. Avant sa mort, il en forme un livre plus ou moins gros, selon sa manière de voir & de s'exprimer: ce livre est l'ame

du défunt. On le lit le jour de ses funérailles à haute voix , & cette lecture compose tout son éloge. Les enfans rassemblent avec respect toutes les pensées de leurs ancêtres , & les méditent. Telles sont nos urnes funebres. Je crois que cela vaut bien vos somptueux mausolées , vos tombeaux chargés de mauvaises inscriptions , que dictoit l'orgueil & que gravoit la bassesse.

C'est ainsi que nous nous faisons un devoir de tracer à nos descendans une image vivante de notre vie. Ce souvenir honorable fera le seul bien qui nous restera alors sur la terre. (*a*) Nous ne le négligeons pas. Ce sont des leçons immortelles que nous laissons à nos descendans ; ils nous en aimeront davantage. Les portraits & les statues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas représenter l'ame elle-même & les sentimens vertueux qui l'ont affectée ? Ils se multiplient sous nos expressions animées par l'amour. L'histoire de nos pensées , & celle de nos actions instruit notre famille. Elle apprend par le choix & la comparaison des pensées à perfectionner la maniere de sentir & de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominans , que les génies du siècle sont toujours

(*a*) Cicéron se demandoit souvent à lui-même ce qu'on diroit de lui après sa mort ? L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation négligera les moyens de l'acquérir.

les soleils qui entraînent & font circuler la masse des idées. Ce sont eux qui impriment les premiers mouvemens ; & comme l'amour de l'humanité brûle leur cœur généreux , tous les cœurs répondent à cette voix sublime & victorieuse qui vient de terrasser le despotisme & la superstition. — Messieurs , permettez-moi , je vous prie , de défendre mon siècle , du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu , je crois , des hommes vertueux , des hommes de génie ? — Oui , mais , barbares ! vous les avez tantôt méconnus , tantôt persécutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs mânes outragés. Nous avons dressé leurs bustes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage & celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur zoïle ou de leur tyran : par exemple , la tête de Richelieu est sous le cothurne de Corneille. (*a*) Savez-vous bien que vous avez eu des hommes étonnans ? & nous ne concevons pas la rage folle & téméraire de leurs persécuteurs. Ils sembloient proportionner leur degré de bassesse au degré d'élévation que parcou-

(*a*) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé sur quelles têtes marcheront & Rousseau & Voltaire & ceux dont les noms s'unissent à ces grands noms. Il se trouvera sûrement des têtes mîtrées & non-mîtrées qui ne feront pas à leur aise ; mais chacun son tour.

roient ces aigles ; mais ils sont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

En disant ces mots, il me conduisit vers une place où étoient les bustes des grands hommes. J'y vis Corneille , Moliere , La Fontaine , Montesquieu , Rousseau (a) , Buffon , Voltaire , Mirabeau , &c.--- Tous ces célèbres écrivains vous sont donc bien connus ? — Leur nom forme l'alphabet de nos enfans ; dès qu'ils ont atteint l'âge du raisonnement , nous leur mettons en main votre fameux dictionnaire encyclopédique que nous avons rédigé avec soin. — Vous me surprenez ! L'encyclopédie , un livre élémentaire ! Oh , quel vol vous avez dû prendre vers les hautes sciences , & que je brûle de m'instruire avec vous ! Ouvrez - moi tous vos trésors , & que je jouisse au même instant des travaux accumulés de six siècles de gloire !

(a) On veut parler ici de l'auteur d'Emile , & non de ce poète empoilé , vuide d'idées , qui n'a eu que le talent d'arranger des mots & de leur donner quelquefois une pompe imposante ; mais qui cachoit ainsi la stérilité de son ame & la froideur de son génie.



CHAPITRE XII.

Le college des Quatre Nations.

ENSEIGNEZ-VOUS le grec & le latin à de pauvres enfans qu'on faisoit de mon tems mourir d'ennui ? Consacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles , les plus précieuses) à leur donner une teinture superficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais ? — Nous savons mieux employer le tems. La langue grecque est très-vénérable , sans doute , par son antiquité ; mais nous avons Homere , Platon , Sophocle parfaitement traduits (a) : quoiqu'il ait été dit par des pédans insignes qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine qui , plus moderne , ne doit pas être si belle , elle est morte de sa belle mort. — Comment ! — La langue fran-

(a) Au lieu de nous donner des dissertations sur la tête d'Anubis , sur Osiris & mille rapsodies inutiles , pourquoi les académiciens de l'académie royale des inscriptions n'occupent-ils leur tems à nous donner des traductions des ouvrages grecs ? Eux qui se vantent de les entendre. Demosthene est à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle sorte d'épingle les femmes romaines portoient sur leur tête , la forme de leur collier , & si les agraffes de leur robe étoient rondes ou ovales.

çoise a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions si achevées qu'elles ont presque dispensé de recourir aux sources ; ensuite on a composé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poèmes sont incomparablement plus utiles , plus intéressans pour nous , plus relatifs à nos mœurs , à notre gouvernement , à nos progrès dans nos connoissances physiques & politiques , au bien moral , enfin , qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure , ne sont plus que celles de quelques savans. On lit Tite-Live à-peu-près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce college que j'aperçois , porte encore sur son frontispice écrit en gros caractère : *École des Quatre Nations* ? — Nous avons conservé ce monument & même son nom , mais pour le mettre mieux à son profit. Il y a quatre différentes classes dans ce college , où l'on enseigne l'italien , l'anglois , l'allemand & l'espagnol. Enrichis des trésors de ces langues vivantes , nous n'envions rien aux anciens. Cette dernière nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire , s'est tout-à-coup éclairée par un des coups puissans qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide & heureuse , parce que la lumière a d'abord occupé la tête , tandis que dans les autres états celle-ci a presque toujours été plongée dans l'ombre.

La sottise & le pédantisme sont bannis de ce college , où les étrangers sont appelés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enseigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correspondance mutuelle jaillit une masse de lumières. Un autre avantage s'y rencontre ; c'est que le commerce de la pensée s'étendant davantage , les haines nationales s'éteignent insensiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulières ne détruisoient pas cette raison universelle qui parle d'un bout du monde à l'autre , & qu'ils pensoient à-peu-près la même chose sur les mêmes objets qui avoient allumé des disputes si longues & si vives. --- Mais que fait l'université , cette fille aînée des rois ? — C'est une princesse délaissée. Cette vieille fille , après avoir reçu les derniers soupirs d'une langue fastidieuse , dénaturée , vouloit encore la faire passer pour neuve , fraîche & ravissante. Elle voloit des périodes , estropioit des hémistiches , & dans un jargon barbare & maussade , prétendoit ressusciter la langue du siècle d'Auguste. Enfin l'on s'apperçut qu'elle n'avoit plus qu'un filet de voix aigre & discordant , & qu'elle fait bâiller la cour , la ville & sur-tout ses disciples. Il lui fut ordonné par arrêt de l'académie françoise de comparoître devant son tribunal , pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre siècles , pendant lesquels on l'avoit alimentée , honorée & pension-

née. Elle vouloit plaider sa cause dans son risible idiôme que sûrement les Latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en favoit pas un mot ; elle n'osa pas se hasarder devant ses juges.

L'académie eut pitié de son embarras. Il lui fut ordonné charitablement de se taire. On eut ensuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation ; & depuis ce tems, dépouillée de son antique coëffure, de sa morgue & de sa férule, elle ne s'applique plus qu'à enseigner avec soin & facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'académie françoise. Celle-ci, moins timide, moins scrupuleuse, la châtie, sans toutefois l'énerver. — Et l'école militaire, qu'est-elle devenue ? — Elle a suivi le destin des autres colleges : elle en réunissoit tous les abus privilégiés qui tenoient à son institution particuliere. On ne fait pas des hommes comme on fait des soldats. — Pardon, si j'abuse de votre complaisance, mais ce point est trop important pour que je l'abandonne ; on ne parloit dans ma jeunesse que d'éducation. Chaque pédant faisoit son livre ; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus simple, le plus raisonnable & en même tems le plus profond, avoit été brûlé par la main d'un bourreau, & décrié par des gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur.

Enseignez-moi , de grace , la marche que vous avez suivie pour former des hommes ?

— Les hommes sont plutôt formés par la sage tendresse de notre gouvernement que par toute autre institution : mais pour ne parler ici que de la culture de l'esprit , en familiarisant les enfans avec les lettres , nous les familiarisons avec les opérations de l'algebre. Cet art est simple & d'une utilité générale ; il n'en coûte pas plus pour le savoir que d'apprendre à lire : l'ombre même des difficultés a disparu , les caracteres algébriques ne passent plus chez le vulgaire pour des caracteres magiques (a). Nous avons remarqué que cette science accoutumoit l'esprit à voir les choses rigoureusement telles qu'elles sont , & que cette justesse est précieuse , appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfans une infinité de connoissances qui ne servent de rien au bonheur de la vie. Nous n'avons choisi que ce qui pouvoit leur donner

(a) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris , lorsque quelqu'un entreprit de faire imprimer les élémens d'Euclide ; mais comme il y entre , comme chacun fait , des cercles , des quarrés , des triangles & toutes sortes de lignes , un ouvrier de l'imprimeur crut que c'étoit un livre de sorcellerie , propre à évoquer le diable qui pourroit l'emporter au milieu de son travail. Cependant le maître insistoit ; ce malheureux imbécille s'imagina qu'on avoit machiné sa perte , & sa tête fut tellement frappée , que n'écoutant ni raison ni confesseur , il mourut d'effroi quelques jours après.

des idées vraies & réfléchies. On leur enseignoit à tous indistinctement deux langues mortes , qui sembloient renfermer la science universelle , & qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec lesquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enseigner la langue nationale , & nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie , parce que nous ne voulons pas des grammairiens , mais des hommes éloquens. Le style est l'homme , & l'ame forte doit avoir un idiôme qui lui soit propre & bien différent de la nomenclature , la seule ressource de ces esprits foibles qui n'ont qu'une triste mémoire.

On leur enseigne peu d'histoire , parce que l'histoire est la honte de l'humanité , & que chaque page est un tissu de crimes & de folies. A Dieu ne plaise ! que nous leur mettions sous les yeux ces exemples de brigandage & d'ambition. Le pédantisme de l'histoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enseignons à nos enfans une logique plus sûre & des idées plus saines. Ces froids chronologistes , ces nomenclateurs de tous les siècles , tous ces écrivains romanesques ou corrompus , qui ont pâli les premiers devant leur idole , sont éteints avec les panégyristes des princes de la terre. (*a*) Quoi ! le

(*a*) Depuis Pharamond jusqu'à Henri IV , à peine compte-t-on deux rois , je ne dis pas qui aient su régner , mais qui aient

tems est court & rapide , & nous employerions le loisir de nos enfans à arranger dans leur mémoire des noms , des dates , des faits innombrables , des arbres généalogiques ? Quelles futilités misérables , lorsqu'on a devant les yeux le vaste champ de la morale & de la physique ! En vain dira-t-on que l'histoire fournit des exemples qui peuvent instruire les siècles suivans ; exemples pernicieux & pervers (*a*) , qui ne servent qu'à enseigner le despotisme , à le rendre plus fier , plus terrible , en montrant les humains toujours soumis comme un troupeau d'esclaves , & les efforts impuissans de la liberté expirant sous les coups que lui ont porté quelques hommes qui foudroient sur l'ancienne tyrannie les droits d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme estimable , vertueux , il a été le contemporain des monstres ; il a été étouffé par eux : & ce tableau de la vertu foulée aux pieds , n'est

su mettre dans l'administration publique le bon sens qu'un particulier emploie dans l'économie de sa maison.

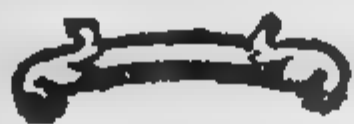
(*a*) La scène change , il est vrai , dans l'histoire , mais le plus souvent pour amener de nouveaux malheurs ; car avec les rois c'est une chaîne indissoluble de calamités. Un roi à son avènement au trône , croiroit ne pas régner , s'il suivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens systèmes qui ont coûté tant de sang , & en établir de nouveaux ; ils ne s'accordent pas avec les premiers , & ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuisibles.

que trop vrai , fans doute , mais il est tout aussi dangereux à présenter. Il n'appartient qu'à un homme fait , de contempler ce tableau sans pâlir , & d'en ressentir même une joie secrète , en voyant le triomphe passager du crime , & le sort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les enfans , il faut éloigner ce tableau , il faut qu'ils contractent une habitude heureuse avec les notions d'ordre & d'équité , & en composer , pour ainsi dire , la substance de leur ame. Ce n'est point cette morale oisive qui consiste en questions frivoles , que nous leur enseignons ; c'est une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions , qui parle par images , qui forme leurs cœurs à la douceur , au courage , au sacrifice de l'amour-propre , ou pour dire tout , en un mot , à la générosité.

Nous avons assez de mépris pour la métaphysique , cet espace ténébreux où chacun édifioit un système chymérique & toujours inutile. C'est - là qu'on alloit puiser des images imparfaites de la divinité , qu'on défiguroit son essence à force de subtiliser sur ses attributs , & qu'on étourdissoit la raison humaine en lui offrant un point glissant & mobile , d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'est à l'aide de la physique , cette clef de la nature , cette science vivante & palpable , que parcourant le dédale de cet ensemble merveilleux , nous leur apprenons à sentir l'intelli-

gence & la sagesse du créateur. Cette science bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs , & la masse informe des préjugés cede à la lumière pure qu'elle répand sur tous les objets.

A un certain âge nous permettons à un jeune homme de lire les poètes. Les nôtres ont fû allier la sagesse à l'enthousiasme. Ce ne sont point de ces hommes qui imposent à la raison par la cadence & l'harmonie des paroles , qui se trouvent conduits , comme malgré eux , dans le faux & dans le bizarre , ou qui s'amusent à parer des nains , à faire tourner des moulinets , à agiter le grelot & la marotte : ils sont les chantres des grandes actions qui illustrent l'humanité ; leurs héros sont choisis par-tout où se rencontrent le courage & la vertu. Cette trompette vénale & mensongere , qui flattoit orgueilleusement les colosses de la terre , est à jamais brisée. La poésie n'a conservé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des siècles , parce qu'elle annonce , pour ainsi dire , la voix de la postérité. Formés sur de tels modèles , nos enfans reçoivent des idées justes de la véritable grandeur ; & le rateau , la navette , le marteau , sont devenus des objets plus brillans que le sceptre , le diadème , le manteau royal , &c.





CHAPITRE XIII.

Où est la Sorbonne ?

DANS quelle langue se disputent donc MM. les docteurs de Sorbonne ? Ont-ils toujours un risible orgueil , des robes longues & des chaperons fourrés ? — On ne se dispute plus en Sorbonne ; car dès qu'on a commencé à y parler françois , cette troupe d'ergoteurs a disparu : graces à Dieu , les voûtes ne retentissent plus de ces mots barbares , moins insensés encore que les extravagances qu'ils vouloient signifier. Nous avons découvert que les bancs sur lesquels s'asseyoient ces docteurs hibernois , étoient formés d'un certain bois , dont la funeste vertu dérangoit la tête la mieux organisée , & la faisoit déraisonner avec méthode. — Oh ! que ne suis-je né dans votre siècle ! Les misérables faiseurs d'argumens ont fait le supplice de mes jeunes ans ; je me suis cru long-tems un imbécille , parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de ce palais élevé par ce cardinal (a) , qui

(a) O cruel Richelieu, triste auteur de tous nos maux , que je te hais ! Que ton nom afflige mon oreille ! Après avoir détrôné Louis XIII, tu as établi le despotisme en France. Depuis ce tems la nation n'a rien fait de grand : car , que peut-on attendre d'un peuple composé d'esclaves !

faisoit

faisoit de mauvais vers avec enthousiasme, & qui faisoit couper de bonnes têtes, avec tout le sang-froid possible ? — Ce grand bâtiment renfermé plusieurs salles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y disseque toutes sortes de cadavres. Des anatomistes sages cherchent dans les dépouilles de la mort, des ressources pour diminuer les maux physiques. Au lieu d'analyser de sottes propositions, on essaie de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, & le scalpel ne s'ouvre une voie sur ces cadavres insensibles que pour le bien de leur postérité. Tels sont les docteurs honorés, ennoblis, pensionnés par l'état. La chirurgie s'est réconcilié avec la médecine, & cette dernière n'est plus divisée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige ! On parloit de l'animosité des jolies femmes, de la fureur jalouse des poètes, du fiel des peintres : c'étoient des passions douces en comparaison de la haine qui, de nos jours, enflammoit les suppôts d'Esculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaisant, la médecine sur le point d'appeler la chirurgie à son secours.

— Tout est changé aujourd'hui : amies, & non rivales, elles ne forment plus qu'un corps : elles se prêtent un secours mutuel, & leurs opérations ainsi réunies, tiennent quelquefois du miracle. Le médecin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opéra-

tions qu'il juge convenables ; quand il ordonne quelques remèdes , il ne laisse pas à un subalterne le soin de les apprêter , tandis que la négligence ou l'impéritie de son ministre peuvent les rendre mortels ; il juge par ses propres yeux de la qualité , de la dose & de la préparation : choses importantes , & d'où dépend rigoureusement la guérison. Un homme souffrant ne voit plus au chevet de son lit trois praticiens qui , comiquement subordonnés l'un à l'autre , se disputent , se mesurent des yeux , & attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aise. Une médecine n'est plus l'alliage bizarre des principes les plus opposés. L'estomac affaibli du malade ne devient plus l'arène où les poisons du midi accourent combattre les poisons du nord. Les sucres bienfaisans des herbes nées dans notre sol , & appropriées à notre tempérament , dissipent les humeurs sans déchirer nos entrailles.

Cet art est jugé le premier de tous , parce qu'on en a banni l'esprit de système & de routine , qui a été aussi funeste au monde que l'avidité des rois & la cruauté de leurs ministres.

— Je suis bien aise de savoir que les choses sont ainsi. J'aime vos médecins : ils ne sont donc plus des charlatans intéressés & cruels , tantôt adonnés à une routine dangereuse , tantôt faisant des essais barbares & prolongeant le supplice du malade

qu'ils assassinoient sans remords. A propos , jusqu'à quel étage montent-ils ? — A tout étage où se trouve un homme qui aura besoin de leur secours. — Cela est merveilleux : de mon tems les fameux ne passaient pas le premier ; & comme certaines jolies femmes ne vouloient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle , ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage. — Un médecin qui parmi nous se rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité , se couvrirait d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeler. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la santé de refleurir sur les joues d'un malade ; & si l'infortuné , ce qui est très-rare , ne peut produire un juste salaire , l'état se charge alors du soin de la récompense. Tous les mois on tient registre des malades morts ou guéris. Le nom du mort est toujours suivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ses ordonnances , & justifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail est pénible : mais la vie d'un homme a paru trop précieuse pour négliger les moyens de la conserver ; & les médecins sont intéressés eux-mêmes à l'accomplissement de cette sage loi.

Ils ont simplifié leur art. Ils l'ont débarrassé de plusieurs connoissances absolument étrangères à l'art de guérir. Vous pensiez faussement qu'un médecin devoit renfermer dans sa tête toutes les sciences

possibles ; qu'il devoit posséder à fond l'anatomie , la chymie , la botanique , les mathématiques ; & tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entiere d'un homme , vos médecins n'étoient rien si par-dessus le marché ils n'étoient pas encore de beaux-esprits , plaisans , adroits à semer de bons mots. Les nôtres se bornent à bien savoir définir toutes les maladies , à en marquer exactement les divisions , à en connoître tous les symptômes , à bien distinguer sur-tout les tempéramens en général , & celui de chacun de ses malades en particulier. Ils n'emploient guere de ces médicamens eaux & dits précieux , ni de ces recettes mystérieuses , composées dans le cabinet : un petit nombre de remèdes leur suffisent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes & dans la nutrition des animaux. Voici un jardinier , disent-ils , il est attentif à ce que la sève , c'est-à-dire , l'esprit universel circule également dans toutes les parties de l'arbre ; toutes les maladies de la plante viennent de l'épaississement de ce fluide merveilleux. Ainsi tous les maux qui affligent la race humaine , n'ont d'autre cause que la coagulation du sang & des humeurs : rendez-leur leur liquidité naturelle , si-tôt que la circulation reprendra son cours , la santé commencera à refleurir. Ce principe posé , il n'est pas question d'un grand nombre de connoissances pour en remplir les vues , puis-

qu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remède universel toutes les plantes odoriférantes , abondantes en sels volatils comme infiniment propres à dissoudre le sang trop épais : c'est le plus précieux don de la nature pour conserver la santé ; nous l'étendons à toutes les maladies , & nous en avons vu naître toutes les guérisons.



CHAPITRE XIV.

L'hôtel de l'Inoculation.

DITES-MOI , je vous prie , quel est ce bâtiment isolé que je découvre de loin au milieu de la campagne ? — C'est l'hôtel de l'inoculation , si combattue de vos jours , comme tous les présens utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres , puisque les expériences évidentes & multipliées ne pouvoient vous faire entendre raison pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuses de leur beauté & qui craignoient plus de la perdre que la vie , sans quelques princes peu curieux de déposer leur sceptre entre les mains de Pluton , vous n'auriez jamais hasardé cette heureuse découverte. Le succès l'ayant pleinement couronnée , les laides ont été obligées de se taire , &

ceux qui n'avoient point de diadême , n'en ont pas moins senti le desir de rester ici-bas un peu plus long-tems.

Tôt ou tard , il faut que la vérité perce & regne sur les esprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation , comme on la pratiquoit de votre tems à la Chine , en Turquie , en Angleterre. Nous sommes loin de bannir des secours salutaires , parce qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons point , comme vous , la fureur de disputer uniquement pour paroître en scène & captiver l'œil du public.

Graces à notre activité , à notre esprit de recherche , nous avons découvert plusieurs secrets admirables , qu'il n'est pas tems de vous exposer encore. L'étude approfondie de ces simples merveilleux , que votre ignorance fouloit aux pieds , nous a donné l'art de guérir la pulmonie , la phthysie , l'hydropisie & d'autres maladies que vos remèdes peu connus faisoient ordinairement empirer : l'hygiène , sur-tout , a été traitée avec tant de clarté , que chacun a su veiller par lui-même sur sa santé. On ne se repose plus entièrement sur le médecin , quelque habile qu'il soit ; on s'est donné la peine d'étudier son tempérament , au lieu de vouloir qu'un étranger le devine au premier aspect : d'ailleurs , la tempérance , ce véritable élixir réparateur & conservateur , contribue à former des hommes sains &

vigoureux , qui logent des ames fortes & pures comme leur sang.

CHAPITRE XV.

Théologie & Jurisprudence.

HEUREUX mortels ! vous n'avez donc plus de théologiens (a) ? Je ne vois plus ces gros volumes qui sembloient les piliers fondamentaux de nos bibliothèques , ces masses pesantes que l'imprimeur seul , je pense , avoit lues : mais , enfin , la théologie est une science sublime &.... — Comme nous ne parlons plus de l'Être Suprême que pour le bénir & l'adorer en silence , sans disputer sur ses divins attributs à jamais impénétrables , on est convenu de ne plus écrire sur cette question trop sublime & si fort au-dessus de notre intelligence. C'est l'ame qui sent Dieu , elle n'a pas besoin de secours étrangers pour s'élancer jusqu'à lui (b).

(a) Il ne faut point ici confondre les moralistes avec les théologiens : les moralistes font les bienfaiteurs du genre-humain ; les théologiens en font l'opprobre & le fléau.

(b) Descendons en nous-mêmes , interrogeons notre ame , demandons - lui de qui elle tient le sentiment & la pensée ? Elle nous révélera son heureuse dépendance , elle nous attesterà cette intelligence suprême , dont elle n'est qu'une foible

Tous les livres de théologie , ainsi que ceux de jurisprudence , sont scellés sous de gros barreaux de fer dans les souterrains de la bibliothèque ; & si jamais nous sommes en guerre avec quelques nations voisines , au lieu de pointer des canons , nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous confervons ces volcans de matière inflammable pour servir de vengeance contre nos ennemis : ils ne tarderont point à se détruire , au moyen de ces poisons subtils qui saisissent à la fois la tête & le cœur.

— Vivre sans théologie , je conçois cela très-aisément ; mais sans jurisprudence , c'est ce que je ne conçois guère. — Nous avons une jurisprudence , mais différente de la vôtre , qui étoit gothique & bizarre. Vous portiez encore l'empreinte de votre antique servitude. Vous aviez adopté des loix , qui n'étoient faites ni pour vos mœurs , ni pour vos climats. Comme la lumière est descendue par degrés dans presque toutes les têtes , on a réfor-

émation. Lorsqu'elle se replie sur elle-même , elle ne peut se dérober à ce Dieu dont elle est la fille & l'image ; elle ne peut méconnoître sa céleste origine. C'est une vérité de sentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme sensible sera ému du spectacle de la nature , & reconnoîtra sans peine un Dieu bienfaisant qui nous réserve d'autres largeesses. L'homme insensible ne mêlera point à nos louanges le cantique de son admiration. Le cœur qui n'aima point , fut le premier athée.

mé les abus qui faisoient du sanctuaire de la justice un antre de voleurs. On s'est étonné que le monstre noir qui dévore la veuve & l'orphelin , ait joui si long-tems d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pu traverser paisiblement la ville , sans être lapidé par quelque main desespérée.

Le bras auguste qui tenoit le glaive de la justice , a frappé cette foule de corps sans ame , qui n'avoient que l'instinct du loup , la ruse du renard , & le croassement du corbeau : leurs propres clercs , qu'ils faisoient mourir de faim & d'ennui , ont été les premiers à révéler leurs iniquités & à s'armer contr'eux. Thémis a parlé , & la race a disparu. Telle fut la fin tragique & effrayante de ces larcons qui ruinoient des familles entieres , en barbouillant du papier.

— De mon tems on prétendoit que sans leur ministere , une partie des citoyens resteroit oisive aux barrières des tribunaux , & que les tribunaux deviendroient peut-être le théâtre de la licence & de la fureur. — Assurément , c'étoit la ferme du papier timbré qui parloit ainsi. — Mais , comment les affaires se jugent-elles ? que faire sans procureurs ? — Ah ! les affaires se jugent le mieux du monde. Nous avons conservé l'ordre des avocats , qui connoît toute la noblesse & l'excellence de son institution ; encore plus désintéressé , il est devenu plus respectable. Ce sont eux qui se chargent d'exposer claire-

ment & sur-tout d'un style laconique la cause de l'opprimé , le tout sans emphase , sans déclamation. On ne voit plus un long plaidoyer bien froid , bien nourri d'invectives , en les échauffant seuls , leur coûter la perte de la vie. Le méchant , dont la cause est injuste , ne trouve dans ces défenseurs intègres que des hommes incorruptibles : ils répondent sur leur honneur des causes qu'ils entreprennent ; ils abandonnent le coupable , déjà condamné par le refus qu'ils font de le servir , s'excuser en tremblant devant les juges où il comparoît sans défenseur.

Chacun est rentré dans le droit primitif de plaider sa cause. On ne laisse jamais le tems au procès de s'embrouiller : ils sont éclaircis & jugés dans leur naissance ; & le plus long-tems qu'on leur accorde , quand l'affaire est obscure , est l'espace d'une année. Mais aussi les juges ne reçoivent plus d'épices : ils ont rougi de ce droit honteux , modique en sa naissance (a) , & qu'ils ont fait monter à des sommes exorbitantes : ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité , & que s'il est un cas où l'intérêt ne doit pas

(a) Il consistoit alors en quelques boîtes de dragées ou de confitures seches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boîtes en especes d'or. Tels sont les goûts friands de ces augustes sénateurs , pere de la patrie.

prévaloir, c'est le moment honorable & terrible où l'homme prononce au nom sacré de la justice. — Je vois que vous avez prodigieusement changé nos loix. — Vos loix ! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeste de coutumes opposées, à ces vieux lambeaux décousus, qui ne présentoient que des idées sans liaison & des imitations grotesques ? Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnance, ni objet ; qui n'offroit qu'une compilation dégoûtante, où la patience du génie s'engloutissoit dans un abîme bourbeux ? Il est venu des hommes assez intelligens, assez amis de leurs semblables, assez courageux pour méditer une refonte entière, & d'une masse bizarre en faire une statue exacte & bien proportionnée.

Nos rois ont donné toute leur attention à ce vaste projet qui intéressoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'étude par excellence étoit celle de la législation. Les noms de Lycurgue, des Solon, & de ceux qui ont marché sur leurs traces, sont les plus respectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du nord ; & comme si la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'est une femme qui a commencé cette importante révolution (a).

(a) On a brûlé à Paris secrètement une édition entière du

Alors la justice a parlé par la voix de la nature , souveraine législatrice , mere des vertus & de tout ce qui est bon sur la terre : appuyée sur la raison & l'humanité , ses préceptes ont été sages , clairs , distincts en petit nombre. Tous les cas généraux ont été prévus & comme enchaînés par la loi. Les cas particuliers en dériverent naturellement , comme des branches qui sortent d'un tronc fertile ; & la droiture , plus savante que la jurisprudence elle-même , appliqua la probité pratique à tous les événemens.

Ces nouvelles loix sont avares sur-tout du sang des hommes : la peine est proportionnée au délit. Nous avons banni & vos interrogatoires captieux , & les tortures de la question , dignes d'un tribunal d'inquisiteurs , & vos supplices affreux faits pour un peuple de Cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur , parce que c'est une injustice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort : tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme ; nous le punissons par la perte de sa liberté. Le sang coule rarement ; mais lorsqu'on est forcé de le verser pour l'effroi des scélérats , c'est avec le plus grand appareil. Par exemple , il n'y a pas de grâce

code de Catherine II. J'en conserve un exemplaire échappé par hasard des flammes.

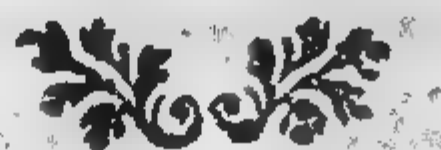
pour un ministre (a) qui abuse de la confiance du souverain , & qui se sert contre le peuple du pouvoir qui lui est confié. Mais le criminel ne languit point dans les cachots : la punition suit le forfait ; & si quelque doute s'élève , on aime mieux lui faire grace que de courir le risque horrible de retenir plus long-tems un innocent.

Le coupable qu'on arrête est enchaîné publiquement. On peut le voir , parce qu'il doit être un exemple visible & éclatant de la vigilance de la justice. Au-dessus de la grille qui le renferme , demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cause de son emprisonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivans dans la nuit des tombeaux , supplice infructueux & plus horrible que le trépas ! C'est en plein jour qu'il offre la honte du châti-ment. Chaque citoyen fait pourquoi tel homme est condamné à la prison , & tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtimens n'ont pû corriger , est marqué , non sur l'épaule , mais au front , & chassé pour jamais de la patrie.

(a) La bonne farce à représenter que le tableau de nos ministres ! Celui-ci entre dans le ministere à l'aide de quelques vers galans ; celui-là , après avoir fait allumer des lanternes passe aux vaisseaux , & croit que les vaisseaux se font comme des lanternes : un autre , lorsque son pere tient encore l'aune , gouverne les finances , &c. Il sembleroit qu'il y ait une ga-geure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

— Eh ! dites-moi , je vous prie , les lettres de cachet ? Qu'est devenu ce moyen prompt , infail-
 lible , qui tranchoit toute difficulté , qui mettoit si
 à leur aise l'orgueil , la vengeance & la persécu-
 tion ? — Si vous faisiez cette question sérieuse-
 ment , me répondit mon guide d'un ton sévère ,
 vous insulteriez au monarque , à la nation , à moi-
 même. La question & les lettres de cachet (*a*)
 sont au même rang ; elles ne souillent plus que les
 pages de votre histoire.

(*a*) Un citoyen est enlevé subitement à sa famille , à ses
 amis , à la société. Une feuille de papier est un trait de foudre
 invisible. L'ordre d'exil ou d'emprisonnement est expédié au
 nom du roi & motivé uniquement de son bon plaisir. Il n'est
 revêtu d'autres formes que de la signature des ministres. Des
 intendants , des évêques ont à leur disposition des liasses de
 lettres de cachet ; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui
 qu'ils veulent perdre : la place est en blanc. On a vu des
 malheureux vieillir dans les prisons , oubliés de leurs persécu-
 teurs ; & jamais le monarque n'a pu être informé de leur
 faute , de leur infortune & de leur existence. Il seroit à sou-
 haiter que tous les parlemens du royaume se réunissent contre
 cet étrange abus du pouvoir ; il n'a aucun fondement dans
 nos lois. Cette cause importante ainsi éveillée seroit celle de
 la nation , & l'on ôteroit au despotisme son arme la plus re-
 doutable.



C H A P I T R E X V L

Exécution d'un criminel.

LES coups redoublés d'un bourdon effrayant frapperent tout-à-coup mon oreille : ces sons tristes & lugubres sembloient murmurer dans les airs les noms de désastre & de mort. Le tambour des gardes de la ville faisoit lentement sa ronde , en battant l'alarme ; & cette marche sinistre , qui se répétoit dans les ames , y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen sortir tristement de sa maison , parler à son voisin , lever les mains au Ciel , pleurer & donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demandai à l'un d'eux , pourquoi on sonnoit ces cloches funebres , & quel accident étoit arrivé ?

Un des plus terribles , me répondit-il en gémissant. Notre justice est forcée de condamner aujourd'hui un de nos citoyens à perdre la vie , dont il s'est rendu indigne en trempant une main homicide dans le sang de son frere. Il y a plus de trente ans que le soleil n'a éclairé un semblable forfait : il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh ! que j'ai versé de larmes sur les fureurs où se porte une aveugle vengeance ! Avez-vous appris le crime qui s'est commis avant-hier au soir ?.... O douleur ! ce

n'est donc pas assez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre subisse encore la mort. Il sanglotoit. Écoutez , écoutez le récit du triste événement qui répand un deuil universel.

Un de nos compatriotes , d'un tempérament sanguin , né avec un caractère emporté , mais qui d'ailleurs avoit des vertus , aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit sur le point d'obtenir en mariage. Son caractère étoit aussi doux que celui de son amant étoit impétueux. Elle se flattoit de pouvoir adoucir ses mœurs ; mais plusieurs traits de colere qui lui échapperent fréquemment ; (malgré le soin qu'il prenoit à les déguiser) la firent trembler sur les suites funestes que pourroit entraîner son union avec un homme aussi violent.

Toute femme par nos loix , est absolument maîtresse de disposer de sa main. Elle se détermina donc , dans la crainte d'être malheureuse , à en épouser un autre , qui possédoit un caractère plus conforme au sien. Les flambeaux de cet hymen allumerent la rage dans un cœur extrême , & qui dès sa plus tendre jeunesse n'avoit jamais connu la modération. Il fit plusieurs défis secrets à son heureux rival , mais celui-ci les méprisa ; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'insulte , à étouffer un juste ressentiment , qu'à céder en furieux à un appel , que d'ailleurs nos loix & la raison proscrivent également. Cet homme passionné n'écoutant que la
jalousie ,

jalousie , l'attaqua avant - hier au détour d'un sentier hors de la ville ; & sur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains , il saisit une branche d'arbre & l'étendit mort à ses pieds. Après ce coup affreux le barbare osa se mêler parmi nous ; mais le crime étoit déjà gravé sur son front. Dès que nous le vîmes , nous reconnûmes le forçait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel sans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous aperçûmes plusieurs citoyens , les yeux mouillés de larmes , qui portoient à pas lents & jusqu'au pied du trône de la justice , ce cadavre sanglant qui crioit vengeance.

A l'âge de quatorze ans , on nous lit les loix de la patrie. Chacun est obligé de les écrire de sa main (a) , & nous faisons tous sermens de les accomplir. Ces loix nous ordonnent de déclarer à la justice tout ce qui peut l'éclairer sur les infractions qui troublent l'ordre de la société , & ces loix ne poursuivent que ce qui lui porte un dommage

(a) C'est une chose inconcevable que nos loix les plus importantes , tant civiles que criminelles , soient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il seroit si facile de leur imprimer un caractère de majesté ; mais elles n'éclatent que pour foudroyer , & jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code sacré des loix est écrit en langage sec & barbare , & dort dans la poussière du greffe. Seroit-il mal - à - propos de le revêtir des charmes de l'éloquence & de le rendre ainsi précieux à la multitude ?

réel. Nous renouvelons ces sermens sacrés tous les dix ans ; & sans être délateurs , chacun de nous veille à la garde du dépôt respectable des loix.

Hier on a lancé le monitoire qui est un acte purement civil. Quiconque tarderoit à déclarer ce qu'il a vu , se couvrirait d'une tache infamante. C'est par cette voix que l'homicide s'est tout-à-coup découvert. Il n'y a que le scélérat familiarisé dès longtemps avec le crime , qui puisse nier de sang froid l'attentat qu'il vient de commettre ; & ces fortes de monstres dont notre nation est purgée , ne nous épouvantent plus que dans l'histoire des derniers siècles.

Venez , courez avec moi à la voix de la justice , qui appelle tout le peuple pour être témoin de ses arrêts formidables. C'est le jour de son triomphe , & tout funeste qu'il est , nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis six mois dans les cachots , les yeux éblouis de la lumière du soleil , les os brisés par un supplice préliminaire & obscur (a) , plus horrible que celui

(a) Malheur à l'état qui raffine les loix pénales. La mort ne suffit-elle pas , & pouvoit-on penser que l'homme ajouteroit à son horreur ? Qu'est-ce qu'un magistrat qui interroge avec des leviers , & qui écrase à loisir un malheureux sous la progression lente & graduée des plus horribles douleurs ; qui , ingénieux dans ses tortures , arrête la mort , lorsque douce & charitable elle s'avançoit pour délivrer la victime ? Ici le sen-

qu'il va subir , s'avancer hideux & mourant vers un échafaud dressé dans une petite place. De votre tems , le criminel jugé sous le secret des guichets , étoit quelquefois roué dans le silence des nuits , à la porte du citoyen qui dormoit , & qui s'éveilloit en sursaut aux cris lamentables du patient ; incertain si le malheureux tomboit sous le glaive d'un bourreau , ou sous le fer d'un assassin ! Nous n'avons point de ces tourmens qui font frémir la nature : nous respectons l'humanité dans ceux-mêmes qui l'ont outragée. Il sembloit dans votre siècle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme , tant vos scènes tragiques , multipliées de sang froid , avoient perdu de leur force énergique , toutes horribles qu'elles étoient.

Le coupable , loin d'être traîné d'une manière qui donne à la justice un air bas & ignoble , ne fera pas même enchaîné. Eh ! pourquoi ses mains seroient-elles chargées de fers , lorsqu'il se livre volontairement à la mort ! La justice a bien le droit de le condamner à perdre la vie , mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'esclavage. Vous le verrez marcher librement au mi-

timent se révolte. Mais s'il faut raisonner l'inutilité de la question , voyez l'admirable *Traité des délits & des peines* ; je défie qu'on réponde quelque chose de solide en faveur de cette loi barbare.

lieu de quelques soldats , posés seulement pour contenir la multitude. On ne craint point qu'il se flétrisse une seconde fois , en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fueroit-il ? Quel pays , quel peuple recevrait dans son sein un homicide (a) ? Et lui , comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main divine imprime sur le front d'un meurtrier ? La tempête du remord s'y peint en caractères visibles ; & l'œil accoutumé au visage de la vertu distingueroit sans peine la physionomie du crime. Comment, enfin , le malheureux respireroit-il librement sous le poids immense qui pèse sur son cœur !

Nous arrivâmes à une place spacieuse , qui environnoit les marches du palais de la justice. Un large perron régnoit en face de la salle des audiences. C'étoit sur cette espece d'amphithéâtre que le sénat s'assembloit dans les affaires publiques , en présence du peuple ; c'étoit sous ses yeux qu'il se

(a) On dit que l'Europe est policée ; & un homme qui a commis un assassinat à Paris , ou qui a fait une banqueroute frauduleuse , se retire à Londres , à Madrid , à Lisbonne , à Vienne , où il jouit paisiblement du fruit de son forfait. Au milieu de tant de traités puérils , ne pourroit-on pas stipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun asyle ? Tous les états & tous les hommes ne sont-ils pas intéressés à poursuivre un homicide ? Mais les monarques s'accordent plutôt sur la destruction des Jésuites.

plaisoit à traiter des grands intérêts de la patrie. La multitude des citoyens assemblés leur inspiroit des pensées dignes de la cause auguste remise entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'état. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à se taire pour le coupable. De l'autre, le prélat accompagné des pasteurs, la tête nue, invoquoit en silence le Dieu des miséricordes, & édifioit le peuple répandu en foule sur toute la place (a).

(a) Notre justice n'épouvante point, elle dégoûte : s'il est au monde un spectacle odieux, révoltant, c'est de voir un homme ôter son chapeau bordé, déposer son épée sur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de soie ou en habit galonné, & danser indécemment sur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aspect formidable qu'il doit avoir ? Que signifie cette atrocité froide ? Les loix perdent leur dignité, & le supplice sa terreur. Le juge est encore mieux poudré que le bourreau. Faut-il accuser ici l'impression que j'ai ressentie ? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du sang froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Etre Suprême, qui lui aidoit à boire le calice de mort, qui m'aït semblé conserver quelque chose d'humain. Ne voulons-nous que tuer des hommes ? Ignorons nous l'art d'effrayer l'imagination, sans outrager l'humanité ? Apprenez, enfin, hommes légers & cruels, apprenez à être juges : sachez prévenir le crime : conciliez ce qu'on doit aux loix & à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemise ensanglantée. Il se frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir sincère. Son front ne présentait point cet accablement affreux , qui ne convient point à un homme qui doit savoir mourir lorsqu'il le faut , & sur-tout lorsqu'il a mérité la mort. On le fit passer auprès d'une espèce de cage , que l'on me dit être le lieu où l'on avoit exposé le cadavre de l'homme assassiné. On le conduisit à cette grille ; & cette vue porta dans son cœur de si violens remords qu'on lui permit de se retirer. Il s'approcha de ses juges ; mais il ne mit un genou en terre que pour baiser le livre sacré de la loi. Alors on l'ouvrit , & on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides ; on le lui mit sous les yeux , afin qu'il le lût. Il tomba à genoux une seconde fois , & s'avoua coupable. Le chef du sénat , monté sur une estrade , lut sa condamnation d'une voix forte & majestueuse. Tous les conseillers , ainsi que les avocats , qui s'étoient tenus debout , s'affirèrent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit sa défense.

de ces tortures recherchées , qu'on a fait subir à quelques criminels réservés , pour ainsi dire , à un supplice privilégié. O honte de ma patrie ! les yeux de ce sexe qui sembloit fait pour la pitié , furent ceux qui restèrent le plus long-tems attachés sur cette scène d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas ?

Après que le chef du sénat eut achevé la lecture , il tendit la main au criminel & daigna le relever , en lui disant : « Il ne vous reste plus qu'à » mourir avec fermeté , pour obtenir votre par- » don de Dieu & des hommes. Nous ne vous » haïssons pas ; nous vous plaignons ; & votre mé- » moire ne sera pas en horreur parmi nous. Obéis- » sez volontairement à la loi , & respectez sa ri- » gueur salutaire. Voyez nos larmes qui coulent ; » elles vous sont un sûr témoignage que l'amour » sera le sentiment qui succédera dans nos cœurs , » lorsque la justice aura accompli son fatal mi- » nistère. La mort est moins affreuse que l'igno- » minie. Subissez l'une , pour vous affranchir de » l'autre. Il vous est encore permis de choisir : si » vous voulez vivre , vous vivrez , mais dans l'op- » probre & chargé de notre indignation. Vous » verrez ce soleil , qui vous accusera chaque jour » d'avoir privé un de vos semblables de sa douce » & brillante lumière. Elle ne vous fera plus qu'o- » dieuse , car les regards de tous , tant que nous » sommes , ne nous peindront que le mépris que » nous faisons d'un assassin. Vous porterez par-tout » le poids de vos remords & la honte éternelle » d'avoir résisté à la loi juste qui vous condamne. » Soyez équitable envers la société , & jugez-vous » vous-même » (a) !

(a) Ceux qui occupent une place qui leur donne quelque

Le criminel fit un signe de tête , par lequel il signifioit qu'il se jugeoit digne de mort (*a*). Il s'apprêta alors à la subir avec courage , & même avec cette décence qui , dans ce dernier moment , est le plus beau caractère de l'humanité (*b*). Il cessa d'être traité en coupable. Le cercle des pasteurs vint & l'environna. Le prélat lui donna le baiser de paix , & lui ôtant sa chemise ensanglantée , le revêtit d'une tunique blanche , emblème de sa réconciliation avec les hommes. Ses parens , ses amis coururent à lui & l'embrassèrent. Il parut consolé en recevant leurs caresses , en se voyant couvert de co

pouvoir sur les hommes , doivent trembler d'agir suivant leur caractère ; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins insensés. Il faut donc que l'homme qui agit sur eux sente toujours dans son cœur qu'il agit sur les semblables , que des causes qui nous sont inconnues ont égarés dans des routes malheureuses. Il faut que le juge sévère , en prononçant la condamnation avec majesté , gémissé de ne pouvoir soustraire le criminel au supplice. Epouvanter le crime par le plus grand appareil de la justice , ménager en secret le coupable ; tels doivent être les deux pivots de la jurisprudence criminelle.

(*a*) Heureuse conscience , juge équitable & prompt , ne t'éteins point dans mon être ! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte sans en recevoir le contre-coup : & qu'on se blesse toujours soi-même en blessant un autre.

(*b*) Agésilas voyant un malfaiteur endurer constamment le supplice : ah ! le méchant homme , dit-il , d'abuser ainsi de la vertu.

vêtement , gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ses derniers momens. Livré à leurs embrassemens , il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple , & choisit ce moment pour faire un discours véhément & pathétique sur le danger des passions. Il étoit si beau , si vrai , si touchant , que tous les cœurs étoient saisis d'admiration & de terreur. Chacun se promettoit bien de veiller avec soin sur soi-même , & d'étouffer ces germes de ressentiment qui croissent à notre insu , & qui forment bientôt la matière des passions défordonnées.

Pendant ce tems un député du sénat portoit la sentence de mort au monarque , pour qu'il la signât de sa propre main. Personne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui résidoit la puissance du glaive. Ce bon pere auroit bien voulu sauver la vie à un infortuné (a) ; mais il sacrifia dans ce moment les plus chers desirs de son cœur à la nécessité d'une justice exemplaire.

Le député revint. Alors les cloches de la ville recommencerent leur son funebre ; les tambours répéterent leur marche lugubre , & les gémisse-

(a) Je suis fâché que nos rois aient renoncé à cette ancienne & sage coutume : ils signent tant de papiers ; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguste privilege de leur couronne ?

mens d'un peuple nombreux se mêlant dans l'air à ces déplorables accens , on eût dit que la ville touchoit à un désastre universel. Les amis , les parens de l'infortuné qui alloit perdre la vie , lui donnerent les derniers baisers. Le prélat invoqua à haute voix la miséricorde de l'Être Suprême ; & tout le peuple , d'une voix unanime , cria vers la voûte des cieux : *Grand Dieu , ouvre lui ton sein ! Dieu clément , pardonne - lui comme nous lui pardonnons !* Ce n'étoit qu'une voix immense qui montoit fléchir la colere céleste.

On le conduisit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé , toujours environné de ses proches. Six fusiliers , le front voilé d'un crêpe , s'avancèrent : le chef du sénat donna le signal , en élevant le livre de la loi ; les coups partirent & l'ame disparut (a).

On releva le corps de l'infortuné ; son crime étant pleinement expié par la mort , il rentroit dans la classe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé , fut inscrit de nouveau sur les registres publics , avec les noms de ceux qui étoient décédés le même

(a) Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre débattre cette question : *si la personne du bourreau est infâme ?* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononçât en sa faveur , & je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la classe des autres citoyens. J'ai peut-être tort , mais je sens ainsi.

jour. Ce peuple n'avoit pas la basse cruauté de poursuivre la mémoire d'un homme jusque dans le tombeau, & de faire réjaillir sur toute une famille innocente le crime d'un seul (a) ; il ne se plaisoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens inutiles, à faire des malheureux pour le plaisir barbare de les humilier. On porta son corps pour être brûlé avec les corps de ses compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable tribut qu'exige la nature. Ses parens n'avoient d'autre douleur à combattre que celle que leur inspiroit la perte d'un ami ; & le soir même une place de confiance étant venue à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frere du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoit à la fois l'équité & la bienfaisance.

Tout attendri, tout pénétré, je disois à mon voisin : ô que l'humanité est respectée parmi vous ! La mort d'un citoyen est un deuil universel pour la patrie ! — C'est que nos loix, me répondit-il, sont sages & humaines : elles panchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment ; & le moyen d'épouvanter le crime n'est point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons soin de prévenir les crimes : nous avons des lieux

(a) Vil & méprisable préjugé, qui confond toutes les notions de justice, contraire à la raison, & fait pour un peuple méchant ou imbécille.

destinés à la solitude , où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur inspirent le repentir , qui amollissent peu-à-peu leur cœur endurci , qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu , dont les attraites se font sentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès d'une fièvre violente abandonner le malade à la mort ? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui se sont rendus coupables , mais qui peuvent s'améliorer ? Il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse les corriger ; & peu de sang versé à propos cimente notre tranquillité & notre bonheur.

Vos loix pénales étoient toutes faites en faveur des riches , toutes imposées sur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu des nations. Des édits , des gibets entouroient toutes les possessions ; & la tyrannie , le glaive en main , marchandoit les jours , la fureur & le sang du malheureux : elle ne mit point de distinction dans le châtiment , & accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes : elles punissoit le moindre délit comme un attentat énorme. Qu'arriva-t-il ? La multitude de ces loix multiplia les crimes , & les infraçteurs devinrent aussi cruels que leurs juges : ainsi le législateur , en voulant unir les membres de la société , ferra les liens jusqu'à produire des mouvemens convulsifs. Au lieu de soulager , ces liens déchirèrent , & la plaintive

humanité jetant un cri de douleur , vit trop tard que les tortures des bourreaux n'inspirerent jamais la vertu (a).

(a) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point impereceptible qui sépare l'équité de l'injustice. Alors on a beau accumuler les raisonnemens, toutes les lumières ne servent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la seule loi naturelle, qui respecte bien plus que nos institutions, la vie les uns des autres ; elle nous apprend que la loi du talion est la plus conforme de toutes à la droite raison. Parmi ces gouvernemens naissans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crime qui soit puni de mort. Dans le cas du meurtre, ce n'est plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers ; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas se fait pleinement sentir : c'est une punition immense pour une bagatelle, & la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de consentir à être puni de mort s'il me vole du bien ; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il est injuste, barbare & insensé : injuste, en ce que sa vie ne lui appartient pas : barbare, en ce qu'aucune proportion n'est gardée : insensé, en ce qu'il est incomparablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre jouisse de quelque commodité exclusive ou superflue.

Cette note est tirée d'un bon roman intitulé : *Ministre de Wakefield*.





CHAPITRE XVII.

Pas si éloigné qu'on le pense.

Nous conversâmes long-tems sur cette matiere importante ; mais , comme ce sujet sérieux nous gaignoit profondément & que notre tête échauffée alloit tomber dans cet excès de sentiment où l'on perd le calme toujours nécessaire à la réflexion , je l'interrompis brusquement , comme on va le voir. — Dites-moi , je vous prie , qui l'emporte , du *Moliniste* ou du *Janséniste* ? — Mon savant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre chose. Mais , disois - je , répondez-moi , de grace. Ici étoient les capucins , là les cordeliers , plus loin les carmes : que sont devenus tous ces portes-frocs avec leurs sandales , leur barbe & leurs disciplines ?

— Nous n'engraissons plus dans notre état une foule d'automates aussi ennuyés qu'ennuyeux , qui faisoient le vœu imbécille de n'être jamais hommes , & qui rompoient toute société avec ceux qui l'étoient. Nous les avons cru cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoissoient pas , c'étoient les loix qui étoient coupables en leur per-

mettant de disposer aveuglement d'une liberté dont ils ne connoissoient pas le prix.

Les solitaires , dont la maison de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes , sentirent peu à peu les charmes de la société & s'y livrerent. En voyant des freres unis , des peres heureux , des familles tranquilles , ils regretterent de ne pas partager ce bonheur : ils soupirerent en secret sur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce ; & se maudissant les uns les autres , comme des forçats dans les chaînes (*a*) , ils hâterent l'instant qui devoit ouvrir les portes de leur prison. Il ne tarda pas : le joug fut secoué sans crise & sans efforts , parce que l'heure étoit venue. Ainsi l'on voit un fruit mûr se détacher à la plus légère secousse de la branche qui le portoit (*b*). Sortis en foule ,

(*a*) Toutes ces maisons religieuses où les hommes sont entassés les uns sur les autres , couvent des guerres intestines. Ce sont des serpens qui se déchirent dans l'ombre. Le moine est un animal froid & chagrin : l'ambition d'avancer dans son corps le dessèche ; il a tout le loisir de réfléchir sa marche , & son ambition plus concentrée a quelque chose de sombre. Lorsqu'une fois il a saisi le commandement , il est dur & impitoyable par essence.

(*b*) En fait d'administration publique , point de secousse violente ; rien n'est plus dangereux : la raison & le tems operent les plus grands changemens & y mettent un sceau irrévocable.

& avec toutes les démonstrations de la plus grande allégresse , ils redevinrent hommes , d'esclaves qu'ils étoient.

Ces moines robustes (*a*) , en qui sembloit revivre la santé des premiers âges, du monde , le front vermeil d'amour & de joie , épouserent ces colombes gémissantes , ces vierges pures , qui sous le voile monastique avoient soupiré plus d'une fois après un état un peu moins saint & plus doux (*b*). Elles accomplirent les devoirs de

(*a*) Luther tonnait avec son éloquence foudroyante contre les vœux monastiques , a avancé qu'il étoit aussi peu possible d'accomplir la loi de continence que de se dépouiller de son sexe.

(*b*) Quelle cruelle superstition enchaîne dans une prison sacrée tant de jeunes beautés qui recèlent tous les feux permis à leur sexe , que redouble encore une clôture éternelle , & jusqu'aux combats qu'elles se livrent. Pour bien sentir tous les maux d'un cœur qui se dévore lui-même , il faudroit être à sa place. Timide , confiante , abusée , étourdie par un enthousiasme pompeux , cette jeune fille a cru long-tems que la religion & son Dieu absorberoient toutes ses pensées : au milieu des transports de son zèle , la nature éveille dans son cœur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoît pas & qui la soumet à son joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans les sens : elle brûle dans le calme de la retraite ; elle combat , mais sa constance est vaincue ; elle rougit & desire. Elle regarde autour d'elle , & se voit seule sous des barreaux insurmontables , tandis que tout son être se porte avec violence vers un objet fantastique que son imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de
l'hymen

l'hymen avec une ferveur édifiante ; leurs chastes flancs enfanterent des rejettons dignes d'un si beau lien. Leurs époux fortunés & non moins radieux, eurent moins d'empressement à solliciter la canonisation de quelques os vermolus : ils se contentèrent tout uniment d'être bons pères, bons citoyens ; & je crois fermement qu'ils n'en allèrent pas moins en paradis après leur mort, sans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

Il est vrai, qu'au tems de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome ; mais lui-même eut bientôt de si sérieuses affaires à démêler pour son propre compte.... — Qu'appellez-vous l'évêque de Rome ? — C'est le pape, pour parler conformément à vos expressions ; mais, comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothiques. Nous ne savons plus ce que c'est que canonicats, bulles, bénéfices,

repos. Elle étoit née pour une heureuse fécondité : un lien éternel la captive & la condamne à être malheureuse & stérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'est pas le joug d'un Dieu, que cette religion qui l'a engagée sans retour, est l'ennemie de la nature & de la raison. Mais que servent ses regrets & ses plaintes ? Ses pleurs, ses sanglots se perdent dans la nuit du silence. Le poison brûlant qui fermente dans ses veines, détruit sa beauté, corrompt son sang, précipite ses pas vers le tombeau. Heureuse d'y descendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le sommeil de ses douleurs.

évêchés d'un revenu immense (a). On ne va plus baiser les pantoufles du successeur d'un apôtre , à qui son maître n'a donné que des exemples d'humilité : & comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté , tant par son exemple que par sa parole , nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur , le plus nécessaire à l'état , pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'avare. Tout cela lui a causé d'abord quelques déplaisirs ; car on n'aime pas à perdre de ses droits , lors même qu'ils sont peu légitimes ; mais bientôt il a senti que son véritable appanage étoit le ciel ; que les choses terrestres n'étoient pas de son royaume , & qu'enfin les richesses du monde étoient des vanités , comme tout ce qui est sous le soleil.

Le tems , dont la main invisible & sourde mine les tours orgueilleuses , a frappé ce superbe & incroyable monument de la crédulité humaine (b).

(a) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes ecclésiastiques , environnés de tout l'appareil du luxe , sourire dédaigneusement aux malheurs publics , & oser parler de mœurs & de religion dans de plats mandemens , qu'ils font écrire par des cuistres qui insultent au bon sens avec une effronterie scandaleuse.

(b) Le muphti chez les Turcs étend son infaillibilité jusques sur les faits historiques. Il s'avisa sous le regne d'Amurat , de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le sultan iroit en Hongrie.

Il est tombé sans bruit : sa force étoit dans l'opinion ; l'opinion a changé , & le tout s'est exhalé en fumée. C'est ainsi qu'après un redoutable incendie , on ne voit plus qu'une vapeur insensible & légère , où regnoit un vaste embrâsement.

Un prince digne de régner tient sous sa main cette partie de l'Italie ; & cette Rome antique a revu des Césars : j'entends par ce mot, des Titus , des Marc-Aurele , & non ces monstres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'est ranimé , dès qu'il a été purgé de cette vermine oisive qui végeoit dans la crasse. Ce royaume tient aujourd'hui son rang , & porte une physionomie vive & parlante , après avoir été emmaillotté pendant plus de dix-sept siècles dans des haillons ridicules & superstitieux qui lui coupoient la parole & lui gênoient la respiration.





CHAPITRE XVIII.

Les Ministres de Paix.

POURSUIVEZ , charmant endoctrineur ! cette révolution , dites - vous , c'est faite de la manière la plus paisible & la plus heureuse ? — Elle a été l'ouvrage de la philosophie : elle agit sans bruit , elle agit comme la nature , avec une force d'autant plus sûre qu'elle est insensible. — Mais j'ai bien des difficultés à vous proposer. Il faut une religion. — Sans doute , reprit-il avec transport. Eh ! quel est l'ingrat qui demeurera muet au milieu des miracles de la création , sous la voûte brillante du firmament ? Nous adorons l'Etre Suprême ; mais le culte qu'on lui rend ne cause plus aucun trouble , aucun débat. Nous avons peu de ministres : ils sont sages , éclairés , tolérans ; ils ignorent l'esprit de faction , & en sont plus chéris , plus respectés : ils ne sont jaloux que d'élever des mains pures vers le trône du pere des humains : ils les chérissent tous à l'imitation du Dieu de bonté : l'esprit de paix & de concorde anime leurs actions , autant que leurs discours , aussi , vous dis - je , sont - ils universellement animés. Nous avons un saint prélat qui vit

avec les pasteurs , comme avec les égaux & les frères.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans , parce que c'est alors seulement que les passions turbulentes s'éteignent , & que la raison si tardive dans l'homme exerce son paisible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce sont eux qui consolent les affligés , qui découvrent au malheureux un Dieu bon , qui veille sur eux & qui contemple leurs combats pour les récompenser un jour. Ils cherchent l'indigence cachée sous le manteau de la honte , & lui donnent des secours sans la faire rougir. Ils réconcilient les esprits divisés , en leur portant des paroles de douceur & de paix. Les plus fiers ennemis s'embrassent en leur présence , & leurs cœurs attendris ne sont plus ulcérés. Enfin ils remplissent tous les devoirs d'hommes qui osent parler au nom du maître éternel.

— J'aime beaucoup ces ministres , repris-je : mais vous n'avez donc plus parmi vous de gens spécialement consacrés à réciter à toutes les heures du jour d'une voix nasale des cantiques , des psaumes , des hymnes ? Aucun parmi vous n'aspire à la canonisation ? Qu'est-elle devenue ? Quels sont vos saints ? — Nos saints ! vous voulez , sans doute , dénoter ceux qui prétendent à un plus haut degré de perfection , qui s'élèvent

au-dessus de la foiblesse humaine : oui , nous avons de ces hommes célestes ; mais vous croyez bien qu'ils ne menent pas une vie obscure & solitaire , qu'ils ne se font pas un mérite de jeûner , de psalmodier de mauvais latin , ou de demeurer muets & fots toute leur vie : c'est au grand jour qu'ils montrent la force , la constance de leurs ames. Apprenez qu'ils se chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoutent le reste des hommes ; ils pensent que les bons offices , les œuvres charitables , sont plus agréables à Dieu que la priere.

S'agit-il , par exemple , de curer les égouts , les puits , de transporter les immondices , de s'assujettir aux emplois les plus bas , les plus abjects ou les plus dangereux , comme de porter au milieu d'un incendie le secours des pompes , de marcher sur des poutres brûlantes , de s'élancer dans les eaux pour sauver la vie à un malheureux prêt à périr , &c. ces généreuses victimes du bien public se remplissent , s'enflamment d'un courage actif , par l'idée grande & sublime de se rendre utiles & d'épargner le sentiment de la douleur à leurs compatriotes. Ils se font un devoir de ces occupations , avec autant de joie & de plaisir que si c'étoient les plus douces , les plus belles : ils font tout pour l'humanité , tout pour la patrie , & jamais rien pour eux. Les

uns sont cloués au chevet du lit des malades , & les servent de leurs mains ; d'autres descendent dans les carrieres , en détachent , en arrachent les pierres : tour-à-tour manœuvres , pionniers , porte-faix , &c. ils semblent des esclaves qu'un tyran a courbés sous un joug de fer. Mais ces âmes charitables ont en vue le desir de plaire à l'Eternel en servant leurs semblables : insensibles aux maux présents , ils attendent que Dieu les récompensera , parce que le sacrifice des voluptés de ce monde est fondé sur une utilité réelle & non sur un caprice bigot.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nos respects les accompagnent pendant leur vie & après leur mort ; & comme notre plus vive reconnaissance seroit insuffisante , nous laissons à l'auteur de tout bien cette dette immense à acquitter ; persuadés qu'il est le seul qui sache la juste mesure des récompenses méritées.

Tels sont les saints que nous vénérons , sans croire autre chose , sinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils font l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du christianisme avoient assurément leur dignité. Il étoit beau , sans doute , de braver les tyrans^{morals} des âmes , de souffrir la mort la plus horrible , plutôt que d'immoler le sentiment intime d'une vérité qu'on

a adoptée de cœur & d'esprit : mais qu'il y a plus de grandeur à consacrer une vie entière à des ouvrages renaissans & ferviles , à se rendre les bienfaiteurs perpétuels de l'humanité affligée & plaintive , à sécher toutes les larmes qui coulent (a) , à arrêter , à prévenir l'effusion d'une seule goutte de sang. Ces hommes extraordinaires ne présentent point leur genre de vie comme un modele à suivre ; ils ne se glorifient point de leur héroïsme ; ils ne s'abaissent point pour attirer la vénération publique : sur-tout ils ne censurent point les défauts du prochain ; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce & commode , fruit de leurs innombrables soins. Lorsque ces ames augustes vont rejoindre l'Etre parfait dont elles sont émanées , nous n'enchâssons point leurs cadavres dans un métal plus vil enco-

(a) Un conseiller au parlement, dans le siècle dernier, avoit donné tout son bien aux pauvres : n'ayant plus rien, il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un traitant, s'attache à lui, le poursuit, en disant : *quelque chose pour mes pauvres ; quelque chose pour mes pauvres*. Le traitant résiste & répond la formule ordinaire, *je ne puis rien pour eux, monsieur, je ne puis rien*. Le conseiller ne le quitte pas, le prêche, le sollicite, le suit jusqu'à son hôtel, monte à son appartement, le supplie à plusieurs reprises, le relance jusqu'à son cabinet, toujours intercédant pour les pauvres. Le brutal millionnaire impatienté lui donne un soufflet. *Eh bien ! voilà pour moi*, reprit le conseiller : *& pour mes pauvres ?*

re ; nous écrivons l'histoire de leur vie , & nous tâchons de l'imiter , au moins dans son détail. — Plus j'avance , plus je vois des changemens inattendus. — Vous en verrez bien d'autres ! Si vingt plumes n'attestoient la même chose , nous révoquerions assurément en doute l'histoire de votre siècle. Comment ! les serviteurs des autels étoient turbulens , cabaleurs , intolérans. De misérables vermiseaux se persécutoient & se haïssoient pendant le court espace de leur vie , parce que souvent ils ne pensoient pas de même sur de vaines subtilités & sur des choses incompréhensibles : de foibles créatures avoient l'audace de fonder les desseins du Tout - Puissant , en les marquant au coin de leurs passions minutieuses , orgueilleuses & folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité , & par conséquent de religion , étoient ceux qui la prêchoient aux autres ; que l'on avoit fait un métier de prier Dieu ; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif , gage d'une indolente paresse , s'étoit multiplié à un point incroyable ; qu'ils vivoient , enfin , dans un célibat scandaleux (*a*). On ajoute que vos églises ressem-

(*a*) Quelle lepre sur un état , qu'un clergé nombreux , faisant profession publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui !

bloient à des marchés , que la vue & l'odorat y étoient également blessés , & que vos cérémonies étoient plus faites pour distraire , que pour élever l'ame vers Dieu.... Mais j'entends la trompette sacrée , qui annonce l'heure de la prière par ses sons édifiants. Venez connoître notre religion , venez dans le temple voisin rendre grâces au Créateur d'avoir vu lever son soleil.



CHAPITRE XIX.

Le Temple.

Nous tournâmes le coin d'une rue , & j'aperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde , couronné d'un dôme magnifique. Cet édifice soutenu sur un seul rang de colonnes avoit quatre grands portails. Sur chaque fronton , on lisoit cette inscription : *Temple de Dieu*. Le tems avoit déjà imprimé une teinte vénérable à ses murailles ; elles en avoient plus de majesté. Arrivé à la porte du temple , quel fut mon étonnement lorsque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caractères :

*Loin de rien décider sur cet Etre Suprême ,
Gardons , en l'adorant , un silence profond ;*

*Sa nature est immense & l'esprit s'y confond ,
Pour savoir ce qu'il est , il faut être lui-même.*

Oh ! pour le coup , lui dis-je à voix basse , vous ne direz pas que ceci soit de votre siècle. — Cela ne fait pas plus l'éloge du votre , reprit-il , car vos théologiens devoient s'en tenir-là. Mais cette réponse qui semble avoir été faite par Dieu même , est restée confondue parmi les vers dont on ne faisoit pas grand cas ; je ne fais cependant s'il y en a de plus beaux pour le sens qu'ils renferment , & je crois qu'ils sont ici à leur véritable places.

Nous suivîmes le peuple qui , d'un air recueilli , d'un pas tranquille & modeste , alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'asséyoit à son tour sur des rangs de petits sieges sans dos , & les hommes étoient séparés des femmes. L'autel étoit au centre ; il étoit absolument nu , & chacun pouvoit distinguer le prêtre qui faisoit fumer l'encens. A l'instant où sa voix prononçoit les cantiques sacrés , le chœur des assistans élevoit alternativement la sienne. Leur chant doux & modéré peignoit le sentiment respectueux de leur cœur ; ils sembloient pénétrés de la majesté divine. Point de statues , point de figures allégoriques , point de tableaux (a). Le saint nom de Dieu mille

(a) Les protestans ont raison. Tous ces ouvrages des hom-

fois répété , tracé en plusieurs langues , régnoit sur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu ; & l'on avoit banni scrupuleusement tout ornement étranger : Dieu seul enfin étoit dans son temple.

Si on levoit les yeux vers le sommet du temple , on voyoit le ciel à découvert ; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierre , mais par des vitraux transparens. Tantôt un ciel clair & serein annonçoit la bonté du Créateur ; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrens , peignoient le sombre de la vie & disoient que cette triste terre n'est qu'un lieu d'exil : le tonnerre publioit combien ce Dieu est redoutable lorsqu'il est offensé ; & le calme des airs qui succédoit aux éclairs enflammés , annonçoit que la soumission désarme sa main vengeresse. Quand le souffle du printems faisoit descendre l'air pur de la vie , comme un fleuve balsamique , alors il imprimoit cette vérité salutaire & consolante , que les trésors de la clémence divine sont inépuisables. Ainsi les éléments & les saisons , dont la voix est si éloquente , à qui fait l'entendre , parloient à ces hommes sensibles & leur découvroient le maître de la nature sous tous ses rapports (a).

mes disposent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu invisible & présent , il faut un temple où il n'y ait que lui.

(a) Un sauvage errant dans les bois , contemplant le ciel &

On n'entendoit point de sons discordans. La voix des enfans mêmes étoit formée à un plainchant majestueux. Point de musique sautillante & profane. Un simple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant ,) accompagnoit la voix de ce grand peuple , & sembloit le chant des immortels qui se mêloit aux vœux publics. Personne n'entroit ni ne sortoit pendant la priere. Aucun Suisse grossier , aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fideles adorateurs. Tous les assistans étoient frappés d'un religieux & profond respect ; plusieurs étoient prosternés , le visage contre terre. Au milieu de ce silence , de ce recueillement universel , je fus saisi d'une terreur sacrée : il sembloit que la Divinité fût descendue dans le temple & le remplissoit de sa présence invisible.

Il y avoit des trons aux portes pour les aumônes ; mais ils étoient placés dans des passages obscurs. Ce peuple faisoit faire des œuvres de charité sans le besoin d'être remarqué. Enfin dans les momens d'adoration le silence étoit si religieusement observé , que la sainteté du lieu , jointe à

la nature , sentant , pour ainsi dire , le seul maître qu'il reconoit , est plus près de la véritable religion , qu'un chartreux enfoncé dans sa loge & vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

l'idée de l'Etre Suprême , portoit dans tous les cœurs une impression profonde & salutaire.

L'exhortation du pasteur à son troupeau étoit simple , naturelle , éloquente par les choses encore plus que par le style. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer ; des hommes , que pour leur recommander l'humanité , la douceur & la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'esprit , tandis qu'il devoit toucher le cœur. C'étoit un pere qui conversoit avec ses enfans sur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré , que cette morale se trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point ; car le discours ne comportoit ni déclamation , ni portraits vagues , ni figures recherchées , & sur-tout point de lambeaux de poètes découfus & fondus dans une prose qui en devient ordinairement plus froide (a).

(a) Ce qui me déplaît sur-tout dans nos prédicateurs, c'est qu'ils n'ont point de principes stables & assurés en fait de morale ; ils puisent leurs idées dans leur texte & non dans leur cœur : aujourd'hui ils sont modérés , raisonnables ; allez les entendre le lendemain , ils seront intolérans , extravagans. Ce ne sont que des mots qu'ils proferent ; peu leur importe même qu'ils se contredisent , pourvu que leurs trois points soient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'Encyclopédie , & qui déclamoit contre les encyclopédistes.

C'est ainsi , me dit mon guide , que tous les matins on a coutume de faire une priere publique. Elle dure une heure , & le reste du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons guere de fêtes religieuses ; mais nous en avons de civiles , qui délassent le peuple sans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme ne doit rester oisif : à l'exemple de la nature qui n'abandonne point ses fonctions , il doit se reprocher de quitter les siennes. Le repos n'est point l'oisiveté. L'inaction est un dommage réel fait à patrie , & la cessation du travail est au fond un diminutif du trépas. Le tems de la priere est fixé : il est suffisant pour élever le cœur vers Dieu. De longs offices amènent la tiédeur & le dégoût. Toutes les oraisons secretes sont moins méritoires que celles qui réunissent la publicité à la ferveur.

Ecoutez la formule de la priere usitée parmi nous ; chacun la répète & médite sur toutes les pensées qu'elle renferme.

» Etre unique , incréé , Créateur intelligent de ce vaste univers ! puisque ta bonté l'a donné en spectacle à l'homme , puisqu'une aussi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir sur ce grand & bel ouvrage , ne permets pas qu'à l'exemple de la brute , elle passe sur la surface de ce globe sans rendre hommage à ta toute-puissance & à ta sagesse. Nous admirons tes œu-

vres augustes. Nous bénissons ta main souveraine. Nous t'adorons comme maître : mais nous t'aimons comme pere universel des êtres. Oui , tu es bon , autant que tu es grand ; tout nous le dit , & sur - tout notre cœur. Si quelques maux passagers nous affligent ici-bas , c'est sans doute parce qu'ils sont inévitables : d'ailleurs tu le veux , cela nous suffit ; nous nous soumettons avec confiance , & nous espérons en ta clémence infinie. Loin de murmurer , nous te rendons grace de nous avoir créés pour te reconnoître.

Que chacun t'honore à sa maniere & selon ce que son cœur lui dictera de plus tendre & de plus enflammé : nous ne donnerons point de bornes à son zele. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte se réduit à t'adorer , à te bénir , à crier vers ton trône que nous sommes foibles , misérables , bornés , & que nous avons besoin de ton bras secourable.

Si nous nous trompions , si quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre , ah ! daigne ouvrir nos yeux & dissiper les ténèbres de notre esprit ; tu nous trouveras fideles à tes ordres. Mais si tu es satisfait de ces foibles hommages que nous savons être dûs à ta grandeur , à ta tendresse vraiment paternelle , donnes-nous la constance pour persévérer dans

dans les sentimens respectueux qui nous animent. Conservateur du genre-humain ! toi , qui l'embrasses d'un coup-d'œil , fais que la charité embrasse de même les cœurs de tous les habitans de ce globe , qu'ils s'aiment tous comme freres , qu'ils t'adressent le même cantique d'amour & de reconnoissance !

Nous n'osons dans nos vœux limiter la durée de notre vie ; soit que tu nous enlèves de cette terre , soit que tu nous y laisses , nous n'échapperons point à ton regard : nous ne te demandons que la vertu , dans la crainte d'aller contre tes impénétrables décrets ; mais humbles , soumis & résignés à tes volontés , daigne , soit que nous passions par une mort douce , soit par une mort douloureuse , daigne nous attirer vers toi , source éternelle du bonheur. Nos cœurs soupirent après ta présence. Qu'il tombe ce vêtement mortel , & que nous volions dans ton sein ! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait desirer d'en voir davantage. Tu as trop fait en faveur de l'homme , pour ne pas donner de l'audace à ses pensées : il n'élève vers toi des vœux si ardens que parce que ta créature se sent née pour tes bienfaits. »

Mais , mon cher monsieur , lui dis-je , votre religion , si vous me permettez de vous le dire , est à peu près celle des anciens patriarches , qui

adoroient Dieu en esprit & en vérité sur le sommet des montagnes. — Justement, vous avez trouvé le mot propre. Notre religion est celle d'Enoch, d'Elie, d'Adam. C'est bien là du moins la plus ancienne. Il en est de la religion comme de la loi ; la plus simple est la meilleure. Adorer Dieu, respecter son prochain, écouter cette conscience, ce juge qui toujours veille assis au-dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix céleste & secrète, tout le reste est imposture, fourberie, mensonge. Nos prêtres ne se disent point exclusivement inspirés de Dieu : ils se nomment nos égaux ; ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténèbres ; ils suivent le point lumineux que Dieu a daigné nous montrer ; ils l'indiquent à leurs frères sans despotisme, sans ostentation. Une morale pure, & point de dogmes extravagans, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni superstitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux, & nous en remercions sincèrement l'auteur de tout bien.

— Vous adorez un Dieu ; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame ? Quelle est votre opinion sur ce grand & impénétrable secret ? Tous les philosophes ont voulu le percer. Le sage & l'insensé ont dit leur mot. Les systèmes les plus diversifiés, les plus poétiques se sont élevés sur ce fameux chapitre. Il semble avoir

allumé par excellence l'imagination des législateurs. Qu'en pense votre siècle ?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur , me répondit-il ; il ne faut que rentrer en foi - même pour sentir qu'il y a quelque chose en nous qui vit , qui sent , qui pense , qui veut , qui se détermine. Nous pensons que notre ame est distincte de la matiere , qu'elle est intelligente par sa nature. Nous raisonnons peu sur cet objet : nous aimons à croire tout ce qui élève la nature humaine. Le systême qui l'aggrandit davantage nous devient le plus cher , & nous ne pensons pas que des idées qui honorent des créatures d'un Dieu puissent jamais être fausses. En adoptant le plan le plus sublime , ce n'est point se tromper , c'est frapper au véritable but. L'incrédulité n'est que foiblesse , & l'audace de la pensée est la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions - nous vers le néant , tandis que nous nous sentons des ailes pour voler jusqu'à Dieu , & que rien ne contredit cette hardiesse généreuse ? S'il étoit possible que nous nous trompions , l'homme auroit donc imaginé un ordre de choses plus beau que celui qui existe ; la puissance souveraine ne seroit donc limitée : j'ai presque dit sa bonté.

Nous croyons que toutes les ames sont égales par leur essence , différentes par leurs qualités.

L'ame d'un homme , & celle d'un animal , sont également immatérielles ; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité ; & voilà ce qui constitue son état actuel , mais qui toutefois peut changer.

Nous pensons ensuite que tous les astres & que toutes les planetes sont habités , mais que rien de ce que l'on voit , de ce qu'on sent dans l'un ne se trouve dans l'autre. Cette magnificence sans bornes , cette chaîne infinie de ces différens mondes , ce cercle radieux devoit entrer dans le vaste plan de la récréation. Eh , bien ! ces soleils , ces mondes si beaux , si grands , si divers , ils nous paroissent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme : elles se croisent , se correspondent , & sont toutes subordonnées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes , comme à une échelle brillante & graduée , qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage , elle ne perd point le souvenir de ce qu'elle a vu , & de ce qu'elle a appris : elle conserve le magasin de ses idées , c'est son plus cher trésor ; elle le transporte par - tout avec elle. Si elle s'est élancée vers quelque découverte sublime , elle franchit les mondes peuplés d'habitans qui sont restés au-dessous d'elle ; elle monte en raison des connoissances & des vertus qu'elle a acquises.

L'ame de Newton a volé par sa propre activité vers toutes ces sphaères qu'il avoit pesées. Il seroit injuste de penser que le souffle de la mort eût éteint ce puissant génie. Cette destruction seroit plus affligeante , plus inconcevable que celle de l'univers matériel. Il seroit de même absurde de dire que son ame se seroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou stupide. En effet ; il eut été inutile à l'homme de perfectionner son ame , si elle n'eût pas dû s'élever , soit par la contemplation , soit par l'exercice des vertus ; mais un sentiment intime , plus fort que toutes les objections , lui crie : *développe toutes tes forces , méprise la mort ; il n'appartient qu'à toi de la vaincre & d'augmenter ta vie qui est la pensée.*

Pour ces ames rampantes , qui se sont avilies dans la fange du crime ou de la paresse , elles retournent au même point d'où elles sont parties , ou bien elles rétrogradent. C'est pour long-tems qu'elles sont attachées sur les tristes bords du néant , qu'elles penchent vers la matière , qu'elles forment une race animale & vile ; & tandis que les ames généreuses s'élancent vers la lumière divine , éternelle , elles s'enfoncent dans ces ténèbres où jaillit à peine un pâle rayon d'existence. Tel monarque à son décès devient taupe ; tel ministre , un serpent vénimeux , habitant des

marais empestés : tandis que l'écrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoissoit , a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences , amies de l'humanité.

Pythagore avoit apperçu cette égalité des ames ; il avoit senti cette transmigration d'un corps à un autre ; mais ces ames tournoient sur le même cercle , & ne sortoient jamais de leur globe. Notre métempfycofe est plus raisonnée , & supérieure à l'ancienne. Ces esprits nobles & généreux qui ont choisi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs semblables , la mort leur ouvre une route glorieuse & brillante. Que pensez-vous de notre systême ? — Il me charme ; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progressive , cette ascension dans différens mondes , tous l'ouvrage de ses mains , cette visite de la création des globes , tout me paroît répondre à la dignité du monarque qui ouvre tous ses domaines à l'œil fait pour les contempler. — Oui , mon frere , reprit-il avec enthousiasme , quelle image intéressante que tous ces soleils parcourus , que toutes ces ames s'enrichissant dans leur course où se rencontrent des millions de nouveautés , se perfectionnant sans cesse , devenant plus sublimes à mesure qu'elles s'approchent du Souverain Etre , le connoissant plus parfaitement , l'aimant d'un amour plus

éclairé , se plongeant dans l'océan de sa grandeur ! O homme , réjouis - toi ! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles ; un spectacle toujours nouveau , toujours miraculeux t'attend ; tes espérances sont grandes ; tu parcourras le sein immense de la nature , jusqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle tire sa superbe origine. — Mais les méchans , m'écrai-je , qui ont péché contre la loi naturelle , qui ont fermé leur cœur au cri de la pitié , qui ont égorgé l'innocence , qui ont régné pour eux seuls , que deviendront-ils ? Sans aimer la haine & la vengeance , je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines âmes cruelles , qui ont fait bouillonner mon sang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber sur le foible & le juste. — Ce n'est point à notre foiblesse subordonnée encore à tant de passions , à prononcer sur la manière dont Dieu les punira ; mais il est certain que le méchant sentira le poids de sa justice. Loin de ses regards , tout être perfide , cruel , indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'âme de Socrate ou de Marc-Aurèle ne rencontrera celle de Néron : elles feront toujours à une distance infinie. Voilà ce que nous osons assurer. Mais ce n'est point à nous à mesurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas

entièrement obscurci l'entendement humain , que le cœur qui ne s'est point avili jusqu'à l'insensibilité , que les rois mêmes qui ne se sont pas crû des dieux , pourront se purifier en améliorant leur espèce pendant une longue suite d'années. Ils descendront dans des globes où le mal physique prédominant fera le fouet utile qui leur fera sentir leur dépendance , le besoin qu'ils ont de clémence , & rectifiera les prestiges de leur orgueil. S'ils s'humilient sous la main qui les châtie , s'ils suivent les lumières de la raison pour se soumettre , s'ils reconnoissent combien ils sont éloignés de l'état où ils pourroient parvenir , s'ils font quelques efforts pour y arriver , alors leur pèlerinage sera infiniment abrégé ; ils mourront à la fleur de leur âge : on les pleurera ; tandis que souriant en abandonnant ce triste globe , ils gémiront sur le sort de ceux qui doivent rester après eux sur une planète malheureuse dont ils sont délivrés. Ainsi tel qui craint la mort , ne fait ce qu'il craint : ses terreurs sont filles de son ignorance , & cette ignorance est la première punition de ses fautes.

Peut-être aussi que les plus coupables perdront le précieux sentiment de la liberté. Ils ne feront point anéantis ; car l'idée du néant nous répugne : il n'y a point de néant sous un Dieu créateur , conservateur & réparateur. Que le

méchant ne se flatte point de pouvoir s'y enfoncer ; il sera poursuivi par cet œil absolu qui pénètre tout. Les persécuteurs de toute espece végéteront stupidement dans la dernière classe de l'existence ; ils seront livrés incessamment à une destruction renaissante qui ramènera leur esclavage & leur douleur ; mais Dieu seul fait le tems qui doit les punir ou les absoudre.

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

TENEZ , voilà par exemple un saint vivant qui passe ; cet homme simplement vêtu d'une robe violette , se soutenant sur un bâton , & dont la démarche & le regard n'annoncent ni ostentation ni modestie affectée , c'est notre prélat. — Quoi ! votre prélat à pied ? — Oui , à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaise à porteurs , mais il ne s'en sert que dans la plus grande nécessité. Son revenu coule presque en entier dans le sein des pauvres : avant de répandre ses bienfaits , il ne s'informe pas si un homme est attaché à ses opinions particulières ; il distribue des secours à tous les malheureux ; il suffit qu'ils soient hommes. Il n'est

point entêté , point fanatique , point opiniâtre , point persécuteur ; il n'abuse point d'une autorité sacrée pour se croire au niveau du trône. Son œil est toujours serein , image de cette ame douce , égale & paisible , qui ne met de chaleur & d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit souvent à ceux qu'il rencontre : *Mes amis , la charité , comme dit St. Paul , marche avant la foi. Soyez bienfaisant , & vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare , mais sans orgueil , sans aigreur. Ne tourmentez personne au sujet de sa croyance , & gardez-vous de vous préférer dans le fond du cœur à celui que vous voyez commettre une faute , car demain vous serez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui disposeroit absolument de sa pensée. Le fanatisme , dans sa cruelle opiniâtreté , a déjà fait trop de mal pour ne pas redouter & prévenir jusqu'à ses moindres apparences. Ce monstre paroît d'abord flatter l'orgueil humain & aggrandir l'ame qui lui donne accès ; mais bientôt il a recours à la ruse , à la perfidie , à la cruauté ; il foule aux pieds toute vertu , & devient le plus terrible fléau de l'humanité.*

Mais , lui dis - je , quel est ce magistrat au port vénérable qui l'arrête & avec qui il converse avec

tant d'amitié ? — C'est un des peres de la patrie , c'est le chef du sénat qui emmene notre patriarche dîner avec lui. Dans leur sobre & court repas , il fera plus d'une fois question du pauvre indigent , de la veuve , de l'orphelin & des moyens de soulager leurs maux. Tel est l'intérêt qui les rassemble & qu'ils traitent avec le plus beau zele ; ils n'entrent jamais dans la vaine discussion de ces antiques & risibles prérogatives qui exerçoient si puérilement les esprits graves de votre tems.



CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

MAIS , quel est ce jeune homme que je vois environné d'une foule empressée ? Comme la joie se peint dans tous ses mouvemens ! comme son front est brillant ! que lui est-il arrivé d'heureux ? d'où vient-il ? — Il vient d'être initié , me répondit gravement mon guide. Quoique nous ayons peu de cérémonies , nous en avons cependant une qui répond à ce que vous appelliez parmi vous *premiere communion*. Nous observons de fort près le goût , le caractère , les actions les plus secrètes d'un jeune homme. Dès

qu'on s'apperçoit qu'il cherche les endroits solitaires pour y réfléchir ; dès qu'on le surprend l'œil attendri , attaché sur la voûte du firmament , contemplant dans une douce extase ce rideau azuré qui lui semble prêt à s'ouvrir ; alors il n'y a plus de tems à perdre , c'est un signe que sa raison a toute sa maturité & qu'il peut recevoir avec fruit le développement des merveilles que le Créateur a opérées.

Nous choisissons une nuit où , dans un ciel serein , l'armée des étoiles brille dans tout son éclat. Accompagné de ses parens & de ses amis , le jeune homme est conduit à notre observatoire : tout-à-coup nous appliquons à son œil un télescope (a) ; nous faisons descendre sous ses yeux Mars , Saturne , Jupiter , tous ces grands corps flottans avec ordre dans l'espace : nous lui ouvrons , pour ainsi dire , l'abîme de l'infini. Tous ces soleils allumés viennent en foule se presser sous son regard étonné. Alors un pasteur vénérable lui dit d'une voix imposante & majestueuse :
 » Jeune homme ! voilà le Dieu de l'univers qui

(a) Le télescope est le canon moral qui a battu en ruine toutes les superstitions , tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il semble que notre raison se soit aggrandie à proportion de l'espace immésurable que nos yeux ont découvert & parcouru.

- » se révèle à vous au milieu de ses ouvrages.
- » Adorez le Dieu de ces mondes , ce Dieu dont
- » le pouvoir étendu surpasse & la portée de la
- » vue de l'homme & celle même de son ima-
- » gination. Adorez ce Créateur , dont la ma-
- » jesté resplendissante est imprimée sur le front
- » des astres qui obéissent à ses loix. En contem-
- » plant les prodiges échappés de sa main , sa-
- » chez avec quelle magnificence (a) il peut ré-
- » compenser le cœur qui s'élèvera vers lui. N'ou-
- » bliez point que parmi ses œuvres augustes ,
- » l'homme doué de la faculté de les apperce-
- » voir & de les sentir , tient le premier rang ;

(a) Montesquieu dit quelque part que les tableaux que l'on fait de l'enfer sont achevés ; mais que lorsqu'on parle du bonheur éternel on ne fait que promettre aux honnêtes gens. Cette pensée est un abus de cet esprit faillant qu'il place quelquefois mal-à-propos. Que tout homme sensible réfléchisse un moment sur la foule des plaisirs vifs & délicats qu'il doit à l'esprit. Combien ils surpassent ceux qu'il reçoit des sens ! Et le corps lui-même , qu'est-il sans ame ? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuse & profonde , où l'imagination agréablement flattée vole sans obstacle & se crée des voluptés exquiscs & variées , qui n'ont aucune ressemblance avec les plaisirs matériels. Pourquoi la puissance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger , fortifier cet heureux état ? L'extase qui remplit l'âme du juste méditant sur de grands objets , n'est-elle pas un avant-goût du plaisir qui l'attend , lorsqu'il contempera sans voile le vaste plan de l'univers ?

» & qu'enfant de Dieu , il doit honorer ce titre
 » respectable ! »

Alors la scène change : on apporte un microscope ; on lui découvre un nouvel univers , plus étonnant , plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivans que son œil apperçoit pour la première fois , qui se meuvent dans leur inconcevable petitesse , & qui sont doués des mêmes organes appartenans aux colosses de la terre , lui présentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur.

Le pasteur reprend du même ton : » Êtres
 » foibles que nous sommes , placés entre deux
 » infinis , opprimés de tout côté sous le poids
 » de la grandeur divine , adorons en silence la
 » même main qui alluma tant de soleils , im-
 » prima la vie & le sentiment à des atômes im-
 » perceptibles ! Sans doute , l'œil qui a composé
 » la structure délicate du cœur , des nerfs , des
 » fibres du ciron , lira sans peine dans les der-
 » niers replis de notre cœur. Quelle pensée in-
 » time peut se dérober à ce regard absolu devant
 » lequel la voie lactée ne paroît pas plus que la
 » trompe de la mite ? Rendons toutes nos pen-
 » sées dignes du Dieu qui les voit naître & qui
 » les observe. Combien de fois dans le jour , le
 » cœur peut s'élancer vers lui & se fortifier dans
 » son sein ! Hélas ! tout le tems de notre vie ne
 » peut être mieux employé qu'à lui dresser au

» fond de notre ame, un concert éternel de
» louanges & d'actions de graces ! »

Le jeune homme ému , étonné , conserve la double impression qu'il a reçue presque au même instant : il pleure de joie , il ne peut rassasier son ardente curiosité ; elle s'enflâme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne sont plus qu'un long cantique d'admiration. Son cœur palpite de surprise & de respect ; & dans ces instans , sentez-vous avec quelle énergie , avec quelle vérité il adore l'Être des êtres ? Comme il se remplit de sa présence ! Comme ce télescope étend , aggrandit ses idées , les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers ! Il guérit de l'ambition terrestre & des petites haines qu'elle enfante ; il chérit tous les hommes animés du souffle égal de la vie ; il est le frere de tout ce que le Créateur a touché (a).

Sa gloire désormais fera de moissonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il se trouve moins petit depuis qu'il a eu l'avantage d'appercevoir ces grandes choses. Il se dit : Dieu s'est manifesté à moi , mon œil a visité Saturne , l'étoile Sirius & les soleils

(a) On a voulu ridiculiser un saint qui disoit : *païssez, ma sœur la brebis ; bondissez de joie, poissons qui êtes mes freres.* Ce saint valoit mieux que ses confreres, il étoit vraiment philosophe.

pressés de la voie lactée. Je sens que mon être s'est aggrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant & sa grandeur. Oh ! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence & la vie ! J'entrevois quel sera le destin de l'homme vertueux ! O Dieu magnifique ! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il revient plusieurs fois se remplir de ces objets sublimes. Dès ce jour il est initié avec les êtres pensans ; mais il garde scrupuleusement le secret , afin de ménager le même degré de plaisir & de surprise à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on sent de tels prodiges. Au jour consacré aux louanges du Créateur , c'est un spectacle édifiant que de voir sur notre observatoire les nombreux adorateurs de Dieu , tomber tous à genoux , l'œil appliqué sur un télescope & l'esprit en prières , élancer leur ame avec leur vue vers le fabricant de ces pompeux miracles (a). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été composées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation ; elles sont

(a) Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots sur la nue , en caractères de feu : *Mortels, adorez un Dieu !* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât ? Eh , quoi , mortel insensé & stupide ! as-tu besoin que Dieu te parle françois , chinois , arabe ? Que sont les étoiles innombrables semées dans l'espace , sinon des caractères sacrés , intelligibles à tous les yeux , & qui annoncent visiblement un Dieu qui se révèle ?

dans toutes les bouches , & peignent la sagesse & la clémence de la Divinité. Nous ne concevons pas comment un peuple entier invoquoit jadis Dieu dans une langue qu'il n'entendoit point ; ce peuple étoit bien absurde , ou brûloit du zèle le plus dévorant.

Parmi nous , souvent un jeune homme cédant à son transport , exprime à toute l'assemblée les sentimens dont son cœur est plein (*a*) ; il communique son enthousiasme aux cœurs les plus froids ; l'amour enflamme & frappe ses expressions. L'Éternel semble alors descendu au milieu de nous , écouter ses enfans qui s'entretiennent de ses soins augustes & de sa clémence paternelle. Nos physiciens , nos astronomes s'empressent dans ces jours d'allégresse à nous révéler leurs plus belles découvertes ; héraults de la Divinité , ils nous font sentir sa présence dans les objets qui nous paroissent les plus inanimés : tout est rempli de Dieu , disent-ils , & tout le révele (*b*) !

(*a*) Quand un jeune homme a l'enthousiasme de la vertu , fut-il dangereux ou faux , il faut craindre de le détromper ; laissez-le faire , il se rectifiera sans vous : en voulant le corriger , d'un mot vous tueriez peut-être son ame.

(*b*) Le culte extérieur des anciens consistoit en fêtes , en danses , en hymnes , en festins , le tout avec très-peu de dogmes. La divinité n'étoit pas pour eux un être solitaire , armé de foudres. Elle daignoit se communiquer & rendre sa présence

Aussi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il se trouve un seul athée (*a*). Ce n'est point la crainte qui fermerait sa bouche : nous le trouverions assez à plaindre pour lui infliger d'autre supplice que la honte ; nous le bannirions seulement du milieu de nous , s'il devenoit l'ennemi public & opiniâtre d'une vérité palpable , consolante & salutaire (*b*). Mais avant , nous lui ferions faire un cours assidu de physique expérimentale ; il ne seroit pas possible alors qu'il se refusât à l'évidence que lui présenteroit cette science approfondie. Elle a su découvrir des rapports si étonnans , si éloignés & en même tems si simples , depuis qu'ils sont connus ; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans son sein , maintenant exposées au grand jour ; la nature enfin est si éclairée dans ses moindres parties , que celui qui nieroit un Créateur intelligent , ne seroit pas re-

visible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la tristesse & les larmes. Le législateur qui connoîtra le mieux le cœur humain , le conduira toujours à la vertu par la route du plaisir.

(*a*) C'est à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu est contradictoire , & qu'il est impossible qu'un tel être existe : c'est le devoir de celui qui nie d'alléguer ses raisons.

(*b*) Quand on me parle des mandarins athées de la Chine , qui annoncent la morale la plus admirable , & qui se consacrent tout entiers au bien public , je ne démentirai point l'histoire ; mais cela me paroît la chose du monde la plus inconcevable.

gardé seulement comme un fou , mais comme un être pervers , & la nation entière prendroit le deuil à cette occasion pour marquer sa douleur profonde (a).

Graces au ciel , comme personne dans notre ville n'a la misérable manie de vouloir se distinguer par des opinions extravagantes & diamétralement opposées au jugement universel des hommes , nous sommes tous d'accord sur ce point important ; & celui-là posé , je n'aurai pas de peine (b) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure se déduisent d'eux-mêmes appuyés qu'ils sont sur cette base inébranlable.

On pensoit dans votre siècle qu'il étoit impossible de donner au peuple une religion purement spirituelle ; c'étoit une erreur grave. Plusieurs de vos philosophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fautive. L'idée d'un Dieu , dégagée de tout alliage impur , n'étoit pas cependant si difficile à saisir. Il est bon de le répéter encore une fois : *C'est l'ame qui sent Dieu.* Pourquoi le mensonge feroit-il plus naturel à l'homme que la

(a) La présence intime & universelle d'un Dieu bon & magnifique , ennoblit la nature & répand par-tout je ne fais quel air vivant & animé qu'une doctrine sceptique & désespérante ne peut donner.

(b) *Je crains Dieu* , disoit quelqu'un , & après Dieu , je ne crains que celui qui ne le craint pas.

vérité ? Il vous auroit suffi de bannir les imposteurs qui trafiquoient des choses sacrées , qui se prétendoient médiateurs entre la divinité & l'homme ; & qui distribuoient des préjugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

Enfin l'idolâtrie , ce monstre antique , que les peintres , les statuaires & les poètes avoit déifié à l'envie l'un de l'autre pour l'aveuglement & le malheur du monde , est tombé sous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu , Être incréé , Être spirituel ; telle est la base de notre religion. Il ne faut qu'un soleil pour l'univers. Il ne faut qu'une idée lumineuse pour éclairer la raison humaine. Tous ces soutiens étrangers & factices que l'on vouloit donner à l'entendement , ne faisoit que l'étouffer ; ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouons) une énergie que ne produit pas toujours l'aspect de la simple vérité ; mais c'étoit un état d'ivresse qui devenoit dangereux. L'esprit religieux a fait naître le fanatisme : on a voulu commander telle & telle adoration ; & la liberté de l'homme blessée dans son plus beau privilège , s'est justement révoltée. Nous abhorrons cette espèce de tyrannie ; nous ne demandons rien au cœur qui ne fait pas sentir : mais en est-il un seul qui se refuse à ces traits lumineux & touchans qui ne lui sont offerts que pour son propre bonheur ?

C'est donner atteinte à l'Être infiniment parfait , que de calomnier la raison & de la présenter comme un guide incertain & trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre , est bien préférable à ces religions factices , inventées par des prêtres. La preuve qu'elles sont fausses , c'est qu'elles ne produisent que de funestes effets : c'est un édifice qui penche & qui a besoin d'être perpétuellement étayé. La loi naturelle est une tour inébranlable (*a*) ; elle n'apporte point la discorde , mais la paix & l'égalité. Les fourbes qui ont osé faire parler Dieu au ton de leurs propres passions , ont fait passer pour des vertus les actions les plus noires ; mais ces malheureux , en annonçant un Dieu barbare , ont précipité dans l'athéisme les cœurs sensibles qui aimoient mieux

(*a*) La loi naturelle , si simple & si pure , parle un langage uniforme à toutes les nations ; elle est intelligible pour tout être sensible ; elle n'est point environnée d'ombres , de mystères ; elle est vivante ; elle est gravée dans tous les cœurs en caractères ineffaçables ; ses décrets sont à couvert des révolutions de la terre , des injures du tems , des caprices de l'usage. Tout homme vertueux en est le prêtre. Les erreurs & les vices sont ses victimes. L'univers est son temple , & Dieu la seule divinité qu'elle encense. On a répété ceci mille fois ; mais il est bon de le redire encore. Oui , la morale est la seule religion nécessaire à l'homme : il est religieux dès qu'il est raisonnable ; il est vertueux dès qu'il se rend utile : en rentrant dans le fond de son cœur , en consultant son être , tout homme saura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres.

anéantir l'idée d'un Être vindicatif que de montrer cet Être effroyable à l'univers (*a*).

Nous , au contraire , c'est sur la bonté du Créateur si visiblement empreinte que nous élevons nos cœurs vers lui. Les ombres d'ici-bas , les maux passagers qui nous affligent , les douleurs , la mort ne nous épouvantent point : tout cela , sans doute , est utile , nécessaire , & nous est même imposé pour notre plus grande félicité. Il est un terme à nos connoissances ; nous ne pouvons savoir ce que Dieu fait. Que l'univers vienne à se dissoudre ! pourquoi craindre ? Quelque révolution qui arrive , nous tomberons toujours dans le sein de Dieu.

(*a*) C'est en écrasant les hommes à force de terreurs ; c'est en troublant leur entendement , que la plupart des législateurs en ont fait des esclaves , & se sont flattés de les retenir éternellement sous le joug. L'enfer des chrétiens est sans contredit le blasphème le plus injurieux fait à la bonté & à la justice divine. Le mal fait toujours sur l'homme des impressions beaucoup plus fortes que le bien ; ainsi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les religions du monde. Elles disposent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle sans cesse en eux le sentiment de la frayeur. Une confiance filiale , une espérance respectueuse honoreroient davantage l'auteur de tout bien.





CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

JE sortois du temple. On me conduisit dans une place non éloignée pour considérer à loisir un monument nouvellement bâti : il étoit en marbre ; il aiguïsoit ma curiosité & m'inspira le desir de percer le voile des emblèmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il signifioit ; on me laissa le plaisir & la gloire de le deviner.

Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majesté de son front , à la noblesse de sa taille , à ses attributs de concordē & de paix , je reconnus l'humanité sainte. D'autres statues étoient à genoux , & représentoient des femmes dans l'attitude de la douleur & du remords. Hélas ! l'emblème n'étoit pas difficile à pénétrer ; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des plaies cruelles qu'elles lui avoient causées pendant plus de vingt siècles.

La France , à genoux , imploroit le pardon de la nuit horrible de la St. Barthelemi , de la dure révocation de l'édit de Nantes , & de la persécution des sages qui naquirent dans son sein. Comment avec la douceur de son front commit-elle de si noirs attentats ! L'Angleterre abjuroit son fana-

tisme , ses deux roses , & tendoit la main à la philosophie ; elle promettoit de ne plus verser que le sang des tyrans (*a*). La Hollande détestoit ses partis de Gomar & d'Arminius , & le supplice du vertueux Barnevelt. L'Allemagne cacheoit son front altier , & ne voyoit qu'avec horreur l'histoire de ses divisions intestines , de ses fureurs énergumenes , de sa rage théologique , qui avoit singulièrement contrasté avec sa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ses méprisables confédérés , qui , de mon tems , déchirerent son sein & renouvelèrent les atrocités des croisades. L'Espagne , plus coupable encore que ses sœurs , gémissoit d'avoir couvert le nouveau continent de trente-cinq millions de cadavres , d'avoir poursuivi les restes déplorables de mille nations dans le fond des forêts & dans les trous des rochers , d'avoir accoutumé des animaux moins féroces qu'eux , à boire le sang humain (*b*) . . . Mais l'Espagne avoit beau gémir , supplier , elle ne devoit point obtenir son pardon ; le supplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines devoit déposer à jamais contre elle (*c*). Le sta-

(*a*) Elle a tenu parole.

(*b*) Les Européens au Nouveau-Monde , quel livre à faire ?

(*c*) Lorsque je songe à ces infortunés qui ne tiennent à la nature que par la douleur , ensevelis vivans dans les entrailles de la terre , soupirant après ce soleil qu'ils ont eu le malheur de voir & qu'ils ne verront plus , qui gémissent dans ces hor-

tuairé avoit représenté plusieurs esclaves mutilés ; qui crioient vengeance en regardant le ciel : on reculoit d'effroi , on croyoit entendre leurs cris. Un marbre veiné de sang composoit sa figure , & cette couleur effrayante étoit ineffaçable , comme la mémoire de ses forfaits (*a*).

On voyoit dans le lointain l'Italie , cause originelle de tant de maux , première source des fureurs qui couvrirent les deux mondes , prosternée & le front contre terre , elle étouffoit sous ses pieds la torche ardente de l'excommunication ; elle sembloit n'oser avancer pour solliciter son pardon. Je voulus considérer de près les traits de son visage ; mais un coup de foudre récemment tombé l'avoit défiguré , & lorsque je m'approchai elle étoit méconnoissable & toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuse levoit son front touchant

ribles cachots autant de fois qu'ils respirent , & qui savent ne devoir fortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort ; alors un frisson intérieur parcourt tout mon être ; je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent , respirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuse demeure ; je vois l'or , idole de la terre , sous son véritable aspect , & je sens que la providence doit attacher à ce même métal , source de tant de barbarie , le châtiment des maux innombrables qu'il a causés , même avant de voir le jour.

(*a*) Vingt millions d'hommes ont été égorgés sous le fer de quelques espagnols , & l'empire d'Espagne contient à peine sept millions d'âmes !

au milieu de ces femmes humbles & humiliées. Je remarquai que le statuaire avoit donné à son visage les traits de cette nation libre & courageuse qui avoit brisé les fers de ses tyrans. Le chapeau du grand Thell ornoit sa tête (a) ; c'étoit le diadème le plus respectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle sourioit à l'auguste philosophie , sa sœur , dont les mains pures & blanches étoient étendues vers le ciel qui la regardoit d'un œil plein d'amour.

Je sortois de cette place , lorsque vers la droite j'apperçus sur un magnifique piedestal un negre , la tête nue , le bras tendu , l'œil fier , l'attitude noble , imposante. Autour de lui étoient les débris de vingt sceptres. A ses pieds on lisoit ces mots : *Au vengeur du nouveau monde !*

Je jettai un cri de surprise & de joie. — Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes transf-

(a) Si Platon revenoit au monde , ses regards tomberoient sans doute avec admiration sur les républiques helvétiques. Les Suisses ont excellé dans ce qui fait l'essence des républiques , c'est-à-dire , dans la conservation de leur liberté sans rien entreprendre sur celle des autres. La bonne foi , la candeur , l'amour du travail , cette alliance avec toutes les nations qui est unique dans l'histoire , la force & le courage entretenus dans une paix profonde , malgré la différence des religions , voilà ce qui devroit servir de modele aux peuples & les faire rougir de leur extravagance.

ports ; la nature a enfin créé cet homme étonnant , cet homme immortel , qui devoit délivrer un monde de la tyrannie la plus atroce , la plus longue , la plus insultante. Son génie , son audace , sa patience , sa fermeté , sa vertueuse vengeance ont été récompensés : il a brisé les fers de ses compatriotes. Tant d'esclaves opprimés sous le plus odieux esclavage , sembloient n'attendre que son signal pour former autant de héros. Le torrent qui brise ses digues , la foudre qui tombe , ont un effet moins prompt , moins violent. Dans le même instant ils ont versé le sang de leurs tyrans. François , Espagnols , Anglois , Hollandois , Portugais , tout a été la proie du fer , du poison & de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce sang qu'elle attendoit depuis long-tems , & les ossemens de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors & tressaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles , puisque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il est le dieu , & l'autre lui a décerné des hommages & des couronnes. Il est venu comme l'orage qui s'étend sur une ville criminelle que ses foudres vont écraser. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de justice avoit remis son glaive : il a donné l'exemple que tôt ou tard la cruauté sera punie , & que la Providence tient en réserve de ces ames fortes

qu'elle déchaîne sur la terre pour rétablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a su détruire (a).



CHAPITRE XXIII.

Le Pain , le Vin , &c.

J'ÉTOIS si charmé de mon conducteur , que je craignois à chaque instant qu'il ne me quittât. L'heure du dîner étoit sonnée. Comme j'étois loin de mon quartier , & que tous les gens de ma connoissance étoient morts , je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à dîner & reconnoître du moins sa complaisance : mais à chaque pas je perdois la carte ; je traversai plusieurs rues sans rencontrer un seul bouchon.

Que sont devenus , m'écriai-je , tous ces traiteurs , tous ces aubergistes , tous ces marchands de vin , qui , unis & divisés dans le même emploi , étoient toujours en procès (b) & peuploient

(a) Ce héros, sans doute , épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté à leurs negres ; époque mémorable & touchante , qui m'a fait verser des larmes de joie , & qui me fera détester les chrétiens qui ne les imiteront pas.

(b) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe ,

jadis cette grande ville ? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour ? — C'étoit encore là un des abus que votre siècle laissoit subsister. On toléroit une falsification mortelle qui tuoit les citoyens en santé. Le pauvre , c'est-à-dire , les trois quarts de la ville , qui , ne pouvant faire venir à grands frais des vins naturels , entraîné par la soif , par le besoin de réparer ses forces abattues , trouvoit après le travail une mort lente dans cette boisson détestable , dont l'usage journalier cachoit la perfidie. Les tempéramens étoient affoiblis , les entrailles desséchées . . . — Que voulez - vous ? les droits d'entrée étoient devenus si excessifs qu'ils

& celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'est une chose curieuse à examiner que les statuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement siege gravement pendant plusieurs audiences pour fixer invariablement les droits d'un rôtiſſeur. Il vient de s'élever une cause unique en ce genre : la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Montesquieux , des Corneilles , &c. lui appartient de droit , que tout ce qui émane des cervelles pensantes forme son patrimoine , que les connoissances humaines fixées sur le papier , sont un effet qu'elle seule peut commercer , & que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions singulieres ont été publiquement exposées dans un mémoire imprimé. M. Linguet , homme de lettres , éloquent & plein de génie , a versé le ridicule à pleines mains sur ces risibles marchands ; mais ce ridicule perçant retombe naturellement sur la pauvre législation du commerce en France.

surpassoient de beaucoup le prix de la denrée. On eut dit que le vin étoit défendu par la loi, ou que le sol de la France fût celui de l'Angleterre. Mais peu importoit qu'une ville entière fût empoisonnée, pourvu que le bail des fermes haussât d'année en année (a). Il falloit que le papier timbré ruinât les familles, que le vin fût hors de prix pour satisfaire l'horrible avidité du traitant; & comme les grands ne mouroient point de ce poison caché, il leur étoit fort indifférent que la populace disparoisse: c'étoit ainsi qu'ils appelloient la partie laborieuse de la nation. — Comment se pouvoit-il qu'on eût détourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier & aussi funeste à la société? Quoi!

(a) Un villageois possédoit un âne, lequel portoit deux grands paniers posés en équilibre sur son dos. On remplit les paniers de pommes, & les pommes excédoient la mesure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement lesté, marchoit d'un pas obéissant & docile. A quelques pas du village le manant vit des pommes mûres qui pendoient à des arbres: *tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puisque tu portes les autres*; & il en chargea son âne. L'âne, aussi patient que son maître étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit plus, la mesure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme sur son chemin: *oh*, dit-il, *pour une, pour une seule, tu ne la refuseras pas*. Le pauvre âne ne put rien répondre, mais tomba de lassitude, & mourut sous le faix.

Or, voici la moralité. Le villageois est le prince, & le peuple est l'âne: mais il est un peuple-âne pacifique, qui aura la complaisance de ne point tomber à terre; il mourra debout.

l'on vendoit publiquement du poison dans votre ville , & l'exactitude du magistrat s'est trouvée en défaut ? Ah , peuple barbare ! parmi nous , dès que le mélange trompeur se fait sentir , ce crime est capital , l'empoisonneur est mis à mort : mais aussi nous avons balayé ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent sur les marchés publics tels que la nature les a façonnés , & le bourgeois de Paris , riche ou pauvre , boit actuellement un verre de vin salutaire à la santé de son roi , de son roi qu'il aime , & qui est sensible autant à son estime qu'à son amour. — Et le pain , est-il cher ? — Il reste presque toujours au même prix (a) , parce qu'on a sagement établi des greniers publics , toujours pleins en cas de besoin ; & que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger , pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur & du consommateur , & tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'est pas défendue , parce qu'elle

(a) Le meilleur moyen pour diminuer la masse du crime , est de rendre un peuple aisé & content. La nécessité , le besoin enfantent les trois quarts des forfaits , & le peuple chez qui regne l'abondance , ne recèle ni meurtriers ni voleurs. La première maxime qu'un roi devrait savoir , c'est que les mœurs honnêtes dépendent d'une honnête suffisance.

est très-utile ; mais on y met des bornes judicieuses. Un homme éclairé & integre veille à cet équilibre , & ferme les portes dès qu'il penche trop d'un côté (a). D'ailleurs , des canaux coupent le royaume & permettent une libre circulation : nous avons su joindre la Saone à la Moselle & à la Loire , & opérer ainsi une nouvelle jonction des deux mers , infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ses trésors d'Amsterdam à Nantes , & de Rouen à Marseille. Nous avons fait ce canal de Provence , qui manquoit à cette belle province favorisée des plus doux regards du soleil. En vain un citoyen zélé vous offroit ses lumières & son courage ; tandis que vous payiez chèrement des ouvriers frivoles , vous avez laissé cet honnête homme se morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres sont si bien cultivées , l'état du laboureur est devenu si

(a) Nous faisons les plus belles spéculations du monde , nous calculons , nous écrivons , nous nous enivrons de nos idées politiques , & jamais les bévues n'ont été si multipliées. Le sentiment nous éclaireroit sans doute d'une manière plus sûre. Nous sommes devenus barbares & sceptiques , une prétendue balance à la main : redevenons hommes. C'est le cœur & non le génie qui fait les opérations grandes & généreuses. Henri IV a été le meilleur des rois , non par l'étendue de ses connoissances , mais parce qu'aimant sincèrement les hommes , le cœur lui dictoit ce qui devoit assurer leur bonheur. Quel siècle malheureux que celui où on le raisonne !

honorable ,

honorable , l'ordre & la liberté regnent tellement dans nos campagnes , que si quelqu'homme puissant abusoit de son ministère pour commettre quelque monopole , alors la justice qui s'élève au-dessus des palais , mettroit un frein à sa témérité. La justice n'est plus un vain nom , comme dans votre siècle ; son glaive descend sur toute tête criminelle , & cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple ; car les premiers sont cent fois plus disposés au vol , à la rapine , aux concussions de toute espèce.

— Entretenez-moi , je vous prie , de cette matière importante. Il me semble que vous avez adopté la sage méthode d'emmagasiner les bleds ; cela est très-bien fait ; on prévient ainsi & d'une manière sûre les calamités publiques. Mon siècle a commis de graves erreurs à ce sujet ; il étoit fort en calcul ; mais il n'y faisoit jamais entrer la somme épouvantable des abus. Des écrivains bien intentionnés supposoient gratuitement l'ordre , parce qu'avec ce ressort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh ! comme on se disputoit sur la fameuse loi d'exportation (a) ; & pendant ces belles disputes ,

(a) Cette fameuse loi qui devoit être le signal de la félicité publique , a été le signal de la famine : elle s'est assise sur les gerbes des récoltes les plus fortunées ; elle a dévoré le pauvre à la porte des greniers qui crouloient sous l'abondance des grains.

comme le peuple souffroit la faim ! — Remerciez la Providence qui gouvernoit ce royaume ; sans

Un fléau moral , jusqu'alors inconnu à la nation , lui a rendu son propre sol étranger , & a montré dans le jour le plus horrible la dépravation humaine. L'homme s'est montré le plus cruel ennemi de l'homme. Epouvantable exemple , aussi dangereux que le fléau même. La loi enfin a consacré elle-même l'inhumanité particulière. Je crois beaucoup à la profonde humanité des écrivains qui ont été les auteurs de cette loi ; elle fera peut-être du bien un jour : mais ils doivent éternellement se reprocher d'avoir causé , sans le vouloir , la mort de plusieurs milliers d'hommes & les souffrances de ceux que la mort a épargnés. Ils ont été trop précipités ; ils ont vu tout , excepté la cupidité humaine , puissamment excitée par cette amorce dangereuse. *C'est un siphon* (dit énergiquement M. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du commerce , & avec lequel il a sucé la substance du peuple.* La clameur publique doit l'emporter sur les éphémérides. On pousse des cris douloureux ; donc l'institution est actuellement mauvaise. Que le mal parte d'une cause locale , n'importe ; il falloit la deviner , la prévoir , la prévenir , sentir qu'un besoin de première nécessité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événemens ; qu'une nouveauté aussi étrange dans un vaste royaume lui donneroit une secousse qui opprimerait certainement la partie la plus foible. C'étoit cependant le contraire que les économistes se promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le desir même du bien public , qu'ils n'ont pas assez mûri le projet , qu'ils l'ont isolé , tandis que tout se touche dans l'ordre politique. Ce n'est pas assez d'être calculateur ; il faut être homme d'état ; il faut estimer ce que les passions détruisent , altèrent ou changent ; il faut peser ce que l'action des riches peut opérer sur la partie pauvre. On n'a voulu appercevoir l'objet que sous trois faces , & l'on a oublié la partie la plus importante , celle des manouvriers , qui compose à elle seule les trois quarts de la nation.

elle vous auriez brouté l'herbe des champs ; mais elle a eu pitié de vous , & vous a pardonné , parce que vous ne saviez ce que vous faisiez. Que l'erreur est prolifique !

Il est une profession commune à presque tous les citoyens , c'est l'agriculture , prise dans un sens universel. Les femmes , comme plus foibles & destinées aux soins purement domestiques , ne travaillent jamais à la terre ; leurs mains filent la laine , le lin ; &c. les hommes rougiroient de les charger de quelque métier pénible.

Trois choses sont spécialement en honneur parmi nous ; faire un enfant , ensemençer un champ , & bâtir une maison. Aussi les travaux des campagnes sont modérés. On ne voit point de manouvriers se fatiguer dès l'aurore pour ne se reposer

Le prix de leur journée n'a point haussé , & l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dépendance : ils n'ont pu appaiser les cris de leurs enfans par un travail redoublé. La cherté du pain a été le thermomètre des autres alimens , & le particulier s'est trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile décevant pour exercer légalement les plus horribles monopoles ; on l'a tournée contre la patrie , dont elle devoit faire la splendeur. Gémissez , écrivains ! & quoique vous ayez suivi les mouvemens généreux d'un cœur vraiment patriotique , sentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre siècle & les hommes , & de leur avoir présenté un bienfait qu'ils ont changé en poison ; c'est à vous présentement de soulager le malade dans la cure qui le tue , de lui indiquer le remède , & de le sauver , s'il vous est possible : *hic labor , hoc opus.*

qu'après le coucher du soleil, porter toute la chaleur du jour & tomber épuisés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Étoit-il une destinée plus affreuse, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en sous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, & qui remplissoient de gémissemens l'étroit & court espace de leur vie ! Quel esclavage n'étoit pas préférable à cette lutte éternelle contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en imposant des tributs à l'indigence la plus extrême ! Cet excès de mépris affoiblissoit en eux le sentiment même du désespoir ; & dans sa déplorable condition, le paysan accablé, avili, en traçant un dur sillon, courboit la tête & ne se distinguoit plus de son bœuf.

Nos campagnes fertilisées retentissent de chants d'allégresse. Chaque pere de famille donne l'exemple. La tâche est modérée, & dès qu'elle est finie la joie recommence : des intervalles de repos rendent le zèle plus actif ; il est toujours entretenu par des jeux & des danses champêtres. On alloit autrefois chercher le plaisir dans les villes ; on va aujourd'hui le trouver dans les villages, on n'y voit que des visages rians. Le travail n'a plus cet aspect hideux & révoltant, parce qu'il ne semble plus le partage des esclaves. Une voix douce invite au devoir, & tout devient facile, aisé, même agréa-

ble. Enfin , comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuse d'oisifs qui , comme des humeurs stagnantes , gênoient la circulation du corps politique , la paresse bannie , chaque individu connoît de doux loisirs , & aucune classe ne se trouve écrasée pour supporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines , ni prêtres , ni domestiques nombreux , ni valets inutiles , ni ouvriers d'un luxe puéril , quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des besoins publics ; elles fructifient en bonnes productions & de toute espece : le superflu va trouver l'étranger , & nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyez ces marchés abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie , légumes , fruits , poissons , volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le font pas. Loin de nous la crainte de ne point jouir suffisamment ! On ne connoît point cette insatiable avidité d'enlever trois fois plus qu'on ne peut consommer : le gaspillage est en horreur.

Si la nature , pendant une année , nous traite en marâtre , cette disette n'emporte point plusieurs milliers d'hommes ; les greniers s'ouvrent , & la sage prévoyance de l'homme a dompté l'inclémence des airs & le courroux du ciel. Une nourriture maigre , sèche , mal préparée & de mauvais suc , n'entre point dans l'estomac des hommes les plus

laborieux. L'opulent ne séparent point la plus pure farine pour ne laisser aux autres que le son ; cet outrage inconcevable feroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un seul eût ressenti la langueur de la faim , nous nous regarderions tous comme coupables de ses maux , & la nation entière feroit dans les larmes.

Ainsi le plus pauvre est affranchi de toute inquiétude sur ses besoins. La famine , comme un spectre menaçant , ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ses douleurs. Il s'éveille sans regarder tristement les premiers rayons du soleil. S'il appaise le sentiment de la faim , il ne craint point en touchant les alimens de porter du poison dans ses veines.

Ceux qui possèdent des richesses les emploient à faire des expériences neuves & utiles , qui servent à approfondir une science , à porter un art vers sa perfection ; ils élèvent des édifices majestueux ; ils se distinguent par des entreprises honorables : leur fortune ne s'écoule pas dans le sein impur d'une concubine , ou sur une table criminelle où roulent trois dez ; leur fortune prend une forme , une consistance respectable aux yeux charmés des citoyens. Aussi les traits de l'envie n'attaquent point leurs possessions ; on bénit les mains généreuses qui , dépositaires des biens de la Providence , ont rempli ses vues en élevant ces monumens utiles.

Mais quand nous considérons les riches de votre siècle , les égouts , je crois , ne charioient point de matiere plus vile que leurs ames : l'or dans les mains , la bassesse dans le cœur , ils avoient formé une espece de conspiration contre les pauvres ; ils abufoient du travail , de la peine , de la fatigue , des efforts de tant d'infortunés ; ils comptoient pour rien la sueur de leur front , & cette crainte affreuse de l'avenir où ils voyoient en perspective une vieillesse abandonnée. Cette violence là s'étoit tournée en justice. Les loix n'agissoient plus que pour consacrer leur brigandage. Comme une incendie embrase ce qui l'avoisine , ainsi ils dévoient les limites qui touchoient leurs terres ; & dès qu'on leur voloit une pomme , ils pouffoient des cris inextinguibles , & la mort seule pouvoit expier un attentat aussi énorme. . . . Qu'avois-je à répondre ? Je baïssois la tête , & tombé dans une profonde rêverie , je marchois concentré dans mes pensées. — Vous aurez d'autres sujets de réfléchir , me dit mon guide ; remarquez (puisque vos yeux sont fixés en terre) que le sang des animaux ne coule point dans les rues & ne réveille point des idées de carnage. L'air est préservé de cette odeur cadavereuse qui engendroit tant de maladies. La propreté est le signe le moins équivoque de l'ordre & de l'harmonie publique ; elle regne dans tous les lieux. Par une précaution salubre , & j'oserai

dire morale , nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux , du moins nous nous épargnons le spectacle du trépas. Le métier de boucher est exercé par des étrangers forcés de s'expatrier ; ils sont protégés par la loi , mais non rangés dans la classe des citoyens. Aucun de nous n'exerce cet art sanguinaire & cruel ; nous craindrions qu'il n'accoutumât insensiblement nos freres à perdre l'impression naturelle de commisération ; & la pitié , vous le savez , est le plus beau , le plus digne présent que nous ait fait la nature (*a*).

(*a*) Les Banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie , ils craignent même de tuer le moindre insecte ; ils jettent du riz & des fèves dans la riviere pour nourrir les poissons , & des graines sur la terre pour nourrir les oiseaux. Quand ils rencontrent ou un chasseur ou un pêcheur , ils le prient instamment de se désister de son entreprise , & si on est sourd à leurs prieres , ils offrent de l'argent pour le fusil & pour les filets , & quand on refuse leurs offres , ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons , & crient de toute leur force pour faire fuir le gibier & les oiseaux. (*Histoire des Voyages.*)



CHAPITRE XXIV.

Le Prince aubergiste.

Vous voulez dîner , me dit mon guide , car la promenade vous a ouvert l'appétit ? Eh bien ! entrons dans cet auberge. . . . Je reculai trois pas. Vous n'y pensez pas , lui dis - je , voilà une porte cochère , des armes , des écussons. C'est un prince qui demeure ici. — Eh , vraiment oui ! c'est un bon prince , car il a toujours chez lui trois tables ouvertes ; l'une pour lui & sa famille ; l'autre pour les étrangers , & la troisième pour les nécessiteux. — Y a-t-il beaucoup de tables pareilles dans la ville ? — Chez tous les princes. — Mais il doit s'y trouver bien des parasites fainéans ! — Point du tout : car dès que quelqu'un s'en est fait une habitude & qu'il n'est pas étranger , alors on le remarque , & les censeurs de la ville en sondant ses dispositions , lui assignent un emploi ; mais s'il ne paroît propre qu'à manger , on le bannit de la cité , comme dans la république des abeilles on chasse de la ruche toutes celles qui ne savent que dévorer la part commune. — Vous avez donc des censeurs ? — Oui , ou plutôt ils méritent un autre nom : ce sont des admonesteurs qui portent par-tout le flambeau de la raison , & qui guérissent

les esprits indociles ou mutinés , en employant tour-à-tour l'éloquence du cœur , la douceur & l'adresse.

Ces tables sont instituées pour les vieillards , les convalescens , les femmes enceintes , les orphelins , les étrangers. On s'y assied sans honte & sans scrupule. Ils y trouvent une nourriture saine , légère , abondante. Ce prince qui respecte l'humanité , n'étale point un luxe aussi révoltant que fastueux ; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à dîner à douze personnes ; il ne fait point de sa table une décoration d'opéra ; il ne se fait pas gloire de ce qui est une véritable honte , d'une profusion outrée , insensée (a) : quand il dîne , il songe qu'il n'a qu'un estomac , & que ce feroit en faire un dieu que de lui présenter , comme aux idôles de l'antiquité , cent sortes de mets dont il ne sauroit goûter.

Tout en conversant nous traversâmes deux cours, & nous entrâmes dans une salle extrêmement profonde : c'étoit celle des étrangers. Une seule table

(a) En voyant l'estampe de Gargantua, dont la bouche , large comme celle d'un four, engloutit en un seul repas douze cents livres de pain , vingt bœufs , cent moutons , six cents poulets , quinze cents lievres , deux mille cailles , douze muids de vin , six mille pêches , &c. &c. &c. quel homme ne dit pas : cette grande bouche est celle d'un roi.

déjà servie en plusieurs endroits en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil : on nous servit un potage succulent , des légumes , un peu de gibier & des fruits , le tout simplement accommodé (a).

Voilà qui est admirable , m'écriai-je : oh que c'est faire un bel emploi de ses richesses, que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penser bien plus noble & bien plus digne de leur rang.... Tout se passa avec beaucoup d'ordre ; une conversation décente & animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut , donnant ses ordres de côté & d'autre d'une manière noble & affable. Il vint à moi en souriant ; il me demanda des nouvelles de mon siecle ; il exigea que je fusse sincère. Ah ! lui dis-je , vos premiers ancêtres n'étoient pas si généreux que vous ! ils passoient leurs jours à la chasse (b) & à

(a) J'ai vu un roi entrant chez un prince traverser une grande cour toute remplie de malheureux, qui crioient d'une voix languissante : *donnez-nous du pain !* & après avoir traversé cette cour sans leur répondre , le roi & le prince se font assis à la table d'un festin qui coûtoit près d'un million.

(b) La chasse doit être regardée comme un divertissement ignoble & bas. On ne doit tuer les animaux que par nécessité , & de tous les emplois c'est assurément le plus triste. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne , Rousseau & autres philosophes ont écrit contre la chasse. J'aime ces bons Indiens qui respectent jusqu'au sang des animaux. Le

table. S'ils tuoient des lievres , c'étoit par oisiveté , & non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'éleverent jamais leur ame vers quelque objet grand & utile. Ils ont dépensé des millions pour des chiens , des valets , des chevaux & des flatteurs : enfin ils ont fait le métier de courtisans ; ils ont abandonné la cause de la patrie.

Chacun levôit les mains au ciel d'étonnement ; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'histoire , me disoit-on , ne nous avoit pas dit tout cela ; au contraire. — Ah ! répondis - je , les historiens ont été plus coupables que les princes.

naturel des hommes se peint dans le genre des plaisirs qu'ils choisissent. Et quel plaisir affreux , de faire tomber du haut des airs une perdrix ensanglantée , de massacrer des lievres sous ses pieds , de suivre vingt chiens qui hurlent , de voir déchirer un pauvre animal ! il est foible , il est innocent , il est la timidité même : libre habitant des forêts , il succombe sous les morsures cruelles de ses ennemis : l'homme survient & lui perce le cœur d'un dard ; le barbare sourit en voyant ses belles côtes rouges de sang , & les larmes inutiles qui ruissellent dans ses yeux. Un tel passe - tems prend sa source dans une ame naturellement dure , & le caractère des chasseurs n'est autre chose qu'une indifférence prête à se changer en cruauté.





C H A P I T R E X X V.

Salle de spectacle.

APRÈS le dîné on me propofa la comédie. J'ai toujours aimé le fpectacle & je l'aimerai dans mille ans d'ici , fi je vis encore. Le cœur me battoit de joie. Quelle piece va-t-on jouer ? Quelle eft la piece de théâtre qui paflera pour un chef-d'œuvre parmi ce peuple ? Verrai-je la robe des Perfans , des Grecs , des Romains , ou l'habit des François ? Détrônera-t-on quelque plat tyran , ou poignardera-t-on quelqu'imbécille qui ne fera point fur fes gardes ? Verrai-je une confpiration , ou quelqu'ombre fortant du tombeau au bruit du tonnerre ? Messieurs , avez - vous du moins de bons acteurs ? De tout tems ils ont été tout auffi rares que les grands poètes. — Mais , oui , ils fe donnent de la peine , ils étudient , ils fe laiffent inftruire par les meilleurs auteurs , pour ne pas tomber dans les plus rifibles contre-fens ; ils font dociles , quoi qu'ils foient moins illetrés que ceux de votre fiecle. Vous aviez peine , dit-on , à rencontrer un acteur & un actrice paffables ; le refte étoit digne des treteaux des Boulevards. Vous aviez un petit théâtre mefquin & miférable , dans la capitale rivale de Rome & d'Athenes ; encore ce théâ-

tre étoit pitoyablement gouverné. Le comédien , à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne méritoit guere , osoit avoir de l'orgueil, molestoit l'homme de génie (*a*) qui se voyoit forcé de lui abandonner son chef-d'œuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refusé & joué à regret les meilleures pieces de théâtre , tandis que celles qu'ils accueilloient avec transport portoient , par ce seul témoignage , le signe de leur réprobation & de leur chute. Bref , ils n'intéressent plus le public aux querelles de leur sale & misérable tripot.

Nous avons quatre salles de spectacles au milieu des quatre principaux quartiers de la ville. C'est le gouvernement qui les entretient ; car on en a fait une école publique de morale & de goût. On a compromis toute l'influence que l'ascendant du génie peut avoir sur des âmes sensibles (*b*). Le

(*a*) En France le gouvernement est monarchique , & le théâtre républicain. Ce n'est point là le moyen que l'art dramatique se perfectionne de si-tôt ; j'ose même dire que toute piece excellente pour le peuple sera proscrite par le gouvernement. Messieurs les auteurs , faites des tragédies sur des sujets antiques : on vous demande des romans , & non des peintures capables de toucher & d'instruire la nation ; bercez-nous d'anciens contes de peau-d'âne , & ne peignez point les événemens & sur-tout les hommes présens.

(*b*) A la foire & sur les remparts , on donne au peuple des pieces grossieres , obscenes , ridicules , tandis qu'il seroit si aisé de lui donner de petits drames honnêtes , instructifs , réjouissans ,

génie a frappé les coups les plus étonnans , sans effort , sans violence. C'est entre les mains des grands poètes que résident pour ainsi dire les cœurs de leurs concitoyens : ils les modifient à leur gré. Qu'ils sont coupables , lorsqu'ils produisent des maximes dangereuses ! Mais que notre plus vive reconnoissance devient bornée , lorsqu'ils frappent le vice & qu'ils servent l'humanité ! Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine ; ils tendent tous à élever , à affermir l'ame , à la rendre indépendante & vertueuse. Les bons citoyens se montrent empressés , assidus à ces chefs-d'œuvres , qui remuent , inté-

mis enfin à sa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent qu'on empoisonne son corps au cabaret , en lui versant un vin frelaté dans des pintes d'étain , & qu'on corrompe son ame à la foire par des farces misérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vols qu'il reçoit chez Nicolet (présentés comme des tours de gentillesse), une potence est bientôt dressée. Il existe même une sentence de police qui condamne expressément le peuple à des parades licencieuses , & qui défend aux histrions des remparts de rien dire de raisonnable sur leurs treteaux ; le tout par considération pour les respectables privilèges des comédiens du roi. C'est dans un siècle policé , c'est en 1767 qu'on a rendu une telle sentence. Quel mépris on fait du pauvre peuple ! comme on néglige son instruction ! comme on craint de faire entrer dans son ame quelques traits d'une lumière pure ! Il est vrai qu'en récompense on épiluche avec le plus grand soin les hémistiches qui doivent être récités sur la scène françoise.

ressent , entretiennent dans les cœurs cette émotion salutaire qui dispose à la pitié : caractère distinctif de la véritable grandeur (a).

Nous arrivâmes sur une belle place , au milieu de laquelle étoit situé un édifice d'une composition majestueuse. Sur le haut de la façade étoient plusieurs figures allégoriques. A droite , Thalie arrachoit au vice un masque dont il étoit couvert , & du bout du doigt montrait sa laideur. A gauche , Melpomene armée d'un poignard , ouvroit le côté d'un tyran & exposoit aux yeux de tous , son cœur dévoré de serpens.

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé , de sorte que les places des spectateurs étoient commodément distribuées. Tout le monde étoit assis ; & lorsque je me rappellois la fatigue que j'essuyois pour voir jouer une piece , je trouvois ce peuple

(a) Quelle force , quelle énergie , quel triomphe assuré n'auroit pas notre théâtre , si notre gouvernement , au lieu de le regarder comme l'asyle des hommes oisifs , le considéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen ? Mais qu'ont fait nos plus beaux génies ? Ils ont puisé leurs sujets chez les Grecs , chez les Romains , chez les Perses , &c. ; ils nous ont présenté des mœurs étrangères ou plutôt factices : poètes harmonieux , peintres infidèles , ils ont fait des tableaux de fantaisie ; avec leurs héros , leurs vers empoulés , leur couleur monotone , leurs cinq actes , ils ont gâté l'art dramatique , qui n'est autre chose qu'une peinture simple , fidele , animée des mœurs contemporaines & subsistantes.

plus

plus sage , plus attentif aux aises des citoyens. On n'avoit point l'insolente avidité de faire entrer plus de personnes que la salle n'en pouvoit raisonnablement contenir ; il restoit toujours des places vuides en faveur des étrangers. L'assemblée étoit brillante ; & les femmes étoient galamment vêtues , mais décemment arrangées.

Le spectacle ouvrit par une symphonie qu'on avoit eu soin de marier au ton de la piece qu'on alloit représenter. — Sommes - nous à l'opéra , dis - je ; voilà un morceau sublime ? — Nous avons su réunir sans confusion les deux spectacles en un seul , ou plutôt ressuscité l'ancienne alliance que la poésie & la musique formoient chez les anciens. Dans les entr'actes de nos drames , on nous fait entendre des chants animés qui peignent le sentiment & disposent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute musique efféminée , baroque , bruyante , ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un composé bizarre , monstrueux ; nous avons saisi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre tems , il étoit loin d'être à l'abri des justes reproches des sages & des gens de goût (a) ; mais aujourd'hui. . .

(a) L'opéra ne peut être que fort dangereux ; mais il n'est point de spectacle plus cher au gouvernement , c'est le seul même auquel il s'intéresse.

Comme il disoit ces mots , on leva la toile. La scène étoit à Toulouse. Je vis son capitolé , ses capitouls , ses juges , ses bourreaux , son peuple fanatique. La famille de l'infortuné *Calas* parut & m'arracha des larmes. Ce vieillard paroissoit avec ses cheveux blancs , sa fermeté tranquille , sa douceur héroïque. Je vis le fatal destin marquer sa tête innocente de toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit , c'étoit la vérité qui respiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce sujet touchant par l'invraisemblance & la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit suivi la marche de cet événement cruel ; & son ame ne s'étoit attachée qu'à saisir ce que la situation déplorable de chaque victime faisoit naître , ou plutôt il empruntoit leur langage ; car tout l'art consiste à répéter fidèlement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie , on me montrait au doigt , & l'on disoit : « voilà le contemporain de ce siècle malheureux. Il a entendu les cris de cette populace effrénée que soulevoit ce David ; il a été témoin des fureurs de ce fanatisme absurde ! » Alors je m'enveloppai de mon manteau , je me cachai le visage , & je rougis pour mon siècle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *Cromwel* , ou *la mort de Charles premier* (a) ; &

(a) A quoi songez-vous , poëtes tragiques ? Vous avez un

toute l'assemblée parut extrêmement satisfaite de cette annonce. On me dit que la piece étoit un chef-d'œuvre , & que jamais la cause des rois & celle des peuples n'avoient été présentées avec cette force , cette éloquence & cette vérité. Cromwel étoit un vengeur , un héros digne du sceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide & criminelle envers l'état ; & les rois dont le cœur étoit disposé à quelque injustice , n'avoient pu jamais lire ce drame sans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On donna pour seconde piece *la partie de chasse de Henri IV*. Son nom étoit toujours adoré , & de bons rois n'avoient pu effacer sa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros ; & le vainqueur de la ligue ne me parut jamais si grand que dans l'instant où , pour épargner quelque peine à ses hôtes , son bras victorieux porte une pile d'assiettes. Le peuple battoit des mains avec transport ; car en applaudissant aux traits de bonté & de grandeur d'ame du monarque , c'étoit son propre roi qu'il combloit d'applaudissemens.

Je sortis fort satisfait ; mais , dis-je à mon guide ,

pareil sujet à traiter , & vous allez me parler des Persans & des Grecs ; vous me donnez des romans rimés : eh ! peignez-moi Cromwel.

ces acteurs sont excellens , ils ont de l'ame , ils sentent , ils expriment , ils n'ont rien de gêné , de faux , de gigantesque , d'outré. Jusqu'aux confidens représentent comme ils le doivent. En vérité , cela m'édifie : un confident remplir son rôle ! — C'est , me répondit-il , que sur le théâtre , comme dans la vie civile , chacun met sa gloire à bien faire son emploi ; quelque mince qu'il soit , il devient glorieux dès qu'on y excelle. La déclamation est parmi nous un art important & cher au gouvernement. Héritiers de vos chef-d'œuvres , nous les avons joués dans une perfection qui vous étonnera. On se fait honneur de savoir rendre ce que le génie a tracé. Eh ! quel plus bel art que celui qui peint , qui rend toutes les nuances du sentiment , avec le regard , la voix & le geste ! Quel ensemble harmonieux & touchant , & quelle énergie lui prête sa simplicité ! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne sont plus avilis ? — Ils ont cessé de l'être dès qu'ils ont eu des mœurs. Il est des préjugés dangereux , mais il en est d'utiles. De votre tems il falloit , sans doute , mettre un frein à la pente séduisante & dangereuse qui tournoit la jeunesse vers un métier dont le libertinage formoit la base : mais tout est changé. De sages réglemens , en les faisant sortir de l'oubli d'eux-mêmes , leur ont ouvert un retour à l'honneur ; ils sont entrés dans la classe des citoyens.

Dernièrement notre prélat a prié le roi de donner le chapeau brodé à un comédien qui l'a touché singulièrement. — Quoi ! ce bon prélat va donc au spectacle ? — Pourquoi y manqueroit-il , puisque le théâtre est devenu une école de mœurs , de vertus & de sentimens ? On a écrit que le pere des chrétiens , dans le temple de Dieu , s'amusoit beaucoup à entendre les voix équivoques de malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de si déplorables accens qui affligent à la fois l'oreille & le cœur. Comment des hommes ont-ils pu se plaire à cette musique cruelle ? Il est bien plus permis , je pense , de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet , où le cœur d'un scélérat ambitieux est dévoilé , où les fureurs du fanatisme sont si énergiquement exprimées , qu'elles font frémir les âmes simples ou peu éclairées qui y auroient quelque disposition.

Tenez , voilà le pasteur du quartier qui s'en retourne en raisonnant avec ses enfans sur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût , il éclaire leur esprit , il abhorre le fanatisme , & lorsqu'il songe à cette rage atrabilaire qui , comme une maladie épidémique , a désolé pendant douze siècles la moitié de l'Europe , il rend graces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains tems de l'année , nous jouissons d'un plaisir qui vous étoit absolument inconnu : nous avons ressuscité l'art de la panto-

mime , si cher aux anciens. Combien d'organes la nature a donné à l'homme , & que de ressources a cet être intelligent pour exprimer & concevoir le nombre presque infini de ses sensations ! Tout est visage chez ces hommes éloquens ; ils nous parlent aussi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hypocrate disoit jadis que le pouce seul de l'homme révélait un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annoncent de quelle magnificence un Dieu a voulu user en formant la tête humaine ! — Oh , je n'ai plus rien à dire ; tout est au mieux ! — Que dites-vous ? Il nous reste encore bien des choses à perfectionner. Nous sommes sortis de la barbarie où vous étiez plongés ; quelques têtes furent d'abord éclairées , mais la nation en gros étoit inconséquente & puérile. Peu à peu les esprits se sont formés. Il nous reste à faire plus que nous n'avons fait ; nous ne sommes guère qu'à la moitié de l'échelle : patience & résignation font tout ; mais j'ai bien peur que le mieux absolu ne soit pas de ce monde. Toutefois , c'est en le cherchant , je pense , que nous rendrons les choses au moins passables.



C H A P I T R E X X V I.

Les Lanternes.

Nous sortîmes de la salle du spectacle sans regret & sans confusion ; les issues étoient nombreuses & commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les lanternes étoient appliquées à la muraille , & leurs feux combinés ne laissoient aucune ombre ; elles ne répandoient pas non plus une clarté de réverbère dangereuse à la vue : les opticiens ne servoient pas la cause des oculistes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces prostituées qui , le pied dans le ruisseau , le visage enluminé , l'œil aussi hardi que le geste , vous proposoient d'un ton soldatesque des plaisirs aussi grossiers qu'insipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit se dégrader , s'avilir & rougir à ses propres yeux , n'étoient plus tolérés : car toute institution vicieuse n'arrête point une autre sorte de vice , ils se tiennent tous par la main ; & malheureusement il n'est point de vérité mieux prouvée que cette vérité triste (a).

(a) Toute ville où se trouve un grand nombre de courtisannes est une ville malheureuse. La jeunesse s'use ou périt dans une volupté basse ou criminelle ; & ces jeunes débauchés

Je vis des gardes qui surveilloient à la sûreté publique , & qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos. — Voilà la seule espèce de soldats dont nous ayons besoin , me dit mon guide ; nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en tems de paix. Ces dogues que nous nourrissions pour qu'ils s'élançassent à point nommé contre l'étranger , ont été sur le point de dévorer le fils de la maison. Mais le flambeau de la guerre enfin consumé est pour jamais éteint. Les souverains ont daigné écouter la voix du philosophe (a).

se marient , lorsqu'énervés & totalement éteints , ils sont incapables de féconder l'épouse jeune & trompée qui languit auprès d'eux.

Semblables à ces flambeaux , à ces lugubres feux ,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre.
[COLARDEAU.]

(a) Charles XII est entre les mains d'un gouverneur sans capacité. Il monte sur le trône ; il est dans cet âge où l'on ne fait que sentir , & où nos premières sensations nous paroissent des vérités immuables. Toute idée lui est bonne , parce qu'il ne fait pas laquelle il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité & d'ignorance il a lu Quinte-Curce ; il a vu le caractère d'un roi conquérant exalté avec chaleur , présenté comme un modèle : il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illustrer ; il arme ; il s'avance. Quelques succès le confirment dans cette passion qui le flatte. Il désole les campagnes , détruit les villes , saccage les provinces & les états , renverse les trônes. Il immortalise à jamais sa folie & sa vanité. Supposons qu'on

Enchainés par le plus fort des liens , par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant de siècles d'erreurs , la raison s'est fait jour dans leur ame ; ils ont ouvert les yeux sur le devoir que leur imposoit le salut & la tranquillité des peuples ; ils n'ont mis leur gloire qu'à bien gouverner , préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénétique de dominer sur des pays dévastés , remplis de cœurs ulcérés , à qui la puissance du vainqueur devoit toujours être odieuse. Les rois , d'un commun accord , ont mis des bornes à leur empire , bornes que la nature elle-même sembloit leur avoir assignées , en séparant respectivement les états par des mers , des forêts ou des montagnes ; ils ont compris qu'un royaume dont

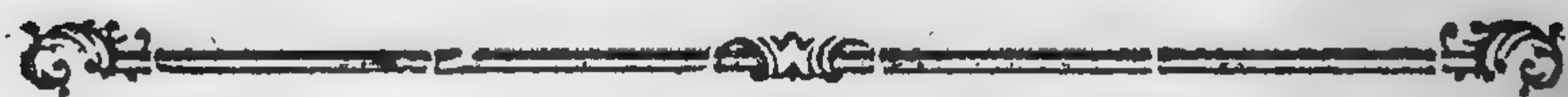
lui eût appris de bonne heure , qu'un roi ne doit chercher que le repos & l'avantage de ses sujets ; que la véritable gloire consiste dans leur amour ; qu'un héroïsme paisible occupé des loix , des arts , vaut bien un héroïsme belliqueux : supposons enfin qu'on lui eût donné des idées justes de ce pacte tacite que les peuples ont nécessairement fait avec les rois ; qu'on lui eût montré les conquérans flétris par les larmes de leurs contemporains & par le blâme de la postérité , cet amour inné de la gloire se seroit porté vers des objets utiles ; il eût employé son intelligence & ses lumières à polir ses états , à leur procurer le bonheur ; il n'eût pas ravagé la Pologne , il eût gouverné la Suede. Ainsi une seule idée fautive , reçue dans la tête d'un monarque , l'éloigne de ses véritables intérêts & fait le malheur d'une partie du globe.

l'étendue feroit moins immense , feroit fufceptible d'une meilleure forme de gouvernement. Les fages des nations ont dicté le traité général ; il s'est conclu d'une voix unanime : & ce qu'un fiecle de fer & de boue , ce qu'un homme fans vertu appelloit les rêves d'un homme de bien , s'est réalifé parmi des hommes éclairés & fenfibles. Les anciens préjugés , non moins dangereux , qui divifoient les hommes au fujet de leur croyance , font également tombés. Nous nous regardons tous comme freres , comme amis. L'Indien & le Chinois feront nos compatriotes dès qu'ils mettront le pied fur notre fol. Nous accoutumons nos enfans à regarder l'univers comme une feule & même famille , rafsemblée fous l'œil du pere commun. Il faut que cette maniere de voir foit la meilleure , puisque cette lumiere a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellens , écrits par des hommes sublimes , ont été comme autant de flambeaux qui ont fervi à en allumer mille autres. Les hommes , en doublant leurs connoiffances , ont appris à s'aimer , à s'estimer entr'eux. Les Anglois , comme nos plus proches voisins , font devenus nos intimes alliés : deux peuples généreux ne fe haïffent plus pour époufer follement l'inimitié particuliere de leurs chefs. Nos lumieres , nos arts , nous réuniffons tout en commerce & dans un degré également avantageux. Par exem-

ple , les angloises pleines de sensibilité , ont convenu parfaitement aux françois qui ont un peu trop de légèreté ; & nos françoises ont adouci merveilleusement l'humeur mélancolique des anglois. Ainsi de ce mélange mutuel naît une source féconde de plaisirs , de commodités , d'idées neuves , heureusement reçues & adoptées. C'est l'imprimerie (*a*) qui , en éclairant les hommes , a amené cette grande révolution.

Je sautai de joie en embrassant celui qui m'annonçoit des choses si consolantes. O ciel ! m'écriai-je avec transport ; les hommes sont enfin dignes de tes regards ; ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content , puisque mes yeux ont vu ce que j'ai désiré avec tant d'ardeur. Qu'il est doux d'abandonner la vie en n'appercevant autour de soi que des cœurs fortunés qui s'avancent ensemble comme des freres , lesquels après un long voyage , vont rejoindre l'auteur de leurs jours.

(*a*) Elle a un autre avantage : elle fera le plus redoutable frein du despotisme , parce qu'elle publiera ses moindres attentats , que rien ne sera caché , & qu'elle éternisera les sottises & jusqu'aux foiblesses des rois. Une seule injustice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers , & soulever toutes les ames libres & sensibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art ; mais le méchant doit frémir en voyant la presse qui propagera au loin l'histoire de ses iniquités.



CHAPITRE XXVII.

Le Convoi.

J'APPERÇUS un corbillard couvert de drap blanc , précédé d'instrumens de musique , & couronné de palmes triomphantes : des hommes vêtus d'un bleu céleste le conduisoient , les lauriers à la main. — Quel est ce char , demandai-je ? — C'est le char de la victoire , me répondit-on. Ceux qui sont sortis de cette vie , qui ont triomphé des miseres humaines , ces hommes heureux qui ont été rejoindre l'Être suprême , source de tous les biens , sont regardés comme des vainqueurs ; ils nous deviennent sacrés : on les porte avec respect au lieu où fera leur éternelle demeure. On chante l'hymne sur le mépris de la mort. Au lieu de ces têtes décharnées qui couronnoient vos sarcophages , on voit ici des têtes qui ont un air riant ; c'est sous cet aspect que nous considérons le trépas. Personne ne s'afflige sur leurs cendres insensibles. On pleure sur soi , & non sur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retirés du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature , pourquoi ne pas embrasser de bonne volonté cet état paissi-

ble qui ne peut qu'améliorer notre être (a) ?

Ces corps vont être réduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet usage consomment ces dépouilles mortelles. Deux ducs & un prince sont enfermés dans le même char avec de simples citoyens. A la mort, toute distinction cesse, & nous ramenons cette égalité que la nature a mise parmi ses enfans. Cette sage coutume affoiblit dans le cœur du peuple l'horreur du trépas, en même tems qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne sont tels que par leurs vertus : tout le reste s'efface ; dignités, richesses, honneurs. La matière corruptible qui composoit leurs corps n'est plus eux ; elle va se mêler à la cendre de leurs égaux, & l'on n'attache aucune idée à cette dépouille périssable.

Nous ne connoissons point ces épitaphes, ces mausolées, ces mensonges orgueilleux & puérils (b). Les rois même, à leur décès, ne rem-

(a) L'homme qui a une crainte excessive de la mort, si ce n'est pas une femmelette, c'est à coup sûr un méchant.

(b) O mort, je te bénis ! C'est toi qui frappes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté & à l'ambition ; c'est toi qui confonds dans la poussière ceux que le monde avoit flattés & qui regardoient les hommes avec mépris : ils tombent, & nous respirons. Sans toi nos maux feroient éternels. O mort ! qui tiens en respect les hommes durs & heureux, qui jettes l'effroi dans leurs cœurs coupables, espoir

plissent point d'une feinte terreur leurs vastes palais ; ils ne sont pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En descendant dans le cercueil , leurs mains glacées n'achevent point d'arracher encore une partie de nos biens : ils meurent sans ruiner une ville (a).

Pour prévenir cet accident , aucun mort n'est enlevé de sa maison que le visiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce visiteur est un homme habile , qui détermine en même tems le sexe , l'âge & l'espèce de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel médecin il a eu affaire. Si dans le livre des pensées que chaque homme , comme je vous l'ai dit , laisse après sa mort , il s'en trouve quelqueune de vraiment utile ou grande ; alors on la détache , on la publie , & il n'y a point d'autre oraison funebre.

Il est une idée salutaire répandue parmi nous , c'est que l'ame séparée du corps a la liberté de

des infortunés , achève d'étendre ton bras sur les persécuteurs de ma patrie : & vous , insectes dévorans , qui peuplez les sépulcres , mes amis , mes vengeurs , venez , accourez tous en foule sur ces cadavres engraisés de crimes.

(a) A ces pompes funebres qui conduisent superbement les rois dans un caveau obscur , à ces cérémonies lugubres , à ces festins , à ces emblèmes multipliés de la douleur publique , à ce deuil universel , il ne manque rien qu'une seule larme sincere.

fréquenter les lieux qu'elle chérissoit. Elle se plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en silence au-dessus de leurs têtes , contemplant les regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant , cette tendresse qui l'unissoit ici-bas à des cœurs sensibles. Elle se fait un plaisir d'être en leur présence , d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris représentent vos anges gardiens. Cette persuasion si douce & si consolante inspire une certaine confiance , tant pour entreprendre que pour exécuter , qui vous manquoit ; vous , qui , loin de ces images attendrissantes , remplissiez vos cerveaux de chimères tristes & noires.

Vous sentez quel respect profond inspire une telle idée à un jeune homme qui , ayant perdu son pere , se le représente encore comme témoin de ses actions les plus secrètes. Il lui adresse la parole dans la solitude ; elle devient animée par cette présence auguste qui lui recommande la vertu , & s'il étoit tenté de faire le mal , il se diroit : *mon pere me voit ! mon pere m'entend !*

Le jeune homme seche ses larmes , parce que l'idée horrible du néant ne vient point attrister son ame ; il lui semble que les ombres de ses ancêtres l'attendent pour s'avancer ensemble vers le séjour éternel , & qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accompagner. Et qui pourroit se

refuser à l'espoir de l'immortalité ! Quand ce feroit une illusion , ne devroit-elle pas nous être chère & sacrée (a),



L'ÉCLIPSE DE LUNE.

C'est un solitaire qui parle.

J'HABITE une petite maison de campagne , qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens : l'un s'étend sur des plaines fertilisées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme ; l'autre plus resserré , présente le dernier asyle de la race humaine , le terme où finit l'orgueil , l'espace étroit où la main de la mort entasse également ses paisibles victimes.

L'aspect de ce cimetière , loin de me causer cette répugnance , fille d'une terreur vulgaire , fait fermenter dans mon sein de sages & utiles réflexions. Là , je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul , avec l'auguste mélancolie , je me remplis de grands objets. Je fixe d'un œil immobile & ferein cette tombe où l'hom-

(a) Je crois pouvoir joindre ici ce morceau , qui convient assez au chapitre , & qui même le développe ; il est dans le goût d'Young , mais je l'ai composé en françois.

me s'endort pour renaître , où il doit remercier la nature & justifier un jour la sagesse éternelle.

L'état pompeux du jour me paroît triste. J'attends le crépuscule du soir , & cette douce obscurité qui , prêtant des charmes au silence des nuits , favorise l'essor de la sublime pensée. Dès que l'oiseau nocturne poussant un cri lugubre , fend d'un vol pesant l'épaisseur de l'ombre , je fais ma lyre. Je vous salue , majestueuses ténèbres ! élevez mon ame en éclipsant à mes yeux la scène changeante du monde ; découvrez - moi le trône radieux où siege l'auguste vérité.

Mon oreille a suivi le vol de l'oiseau solitaire : bientôt il s'abat sur des ossemens , & d'un coup d'aile il fait rouler avec un bruit sourd une tête où logeoient jadis l'ambition , l'orgueil & des projets follement audacieux.

Tour - à - tour il repose , & sur la froide pierre où l'ostentation a gravé des noms qu'on ne lit plus , & sur la fosse du pauvre couronné de fleurs.

Poussière de l'homme orgueilleux ! disparois pour jamais de l'univers. Vous osez donc encore reproduire des titres chimériques ! Misérable vanité dans l'empire de la mort ! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil , qui refusoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs semblables.

Approche , mortel superbe ; jette un coup-

d'œil sur ces tombeaux. Qu'importe un nom à ce qui n'a plus de nom ! Une épitaphe mensongère soutient ces tristes syllabes dans un jour plus désavantageux que la nuit de l'oubli ; c'est une banderolle flottante , qui surnage un moment & qui va bientôt suivre le navire englouti.

O ! que plus heureux est celui qui n'a point bâti de vaines pyramides , mais qui a suivi constamment le chemin de l'honneur & de la vertu. Il a regardé le ciel , en voyant tomber cet édifice fragile où l'essaim des peines tourmentoit son âme immortelle ; il a béni ce glaive , effroi du méchant ; & lorsqu'on se rappelle la mémoire de ce juste expirant , c'est pour apprendre à mourir comme lui.

Il mort , cet homme juste , & il a vu couler nos larmes , non sur lui , mais sur nous-mêmes ! Ses frères entouroient son lit funebre. Nous l'entretenions de ces vérités consolantes dont son âme étoit remplie ; nous lui montrions un Dieu dont il sentoît la présence mieux que nous. Un coin du rideau sembloit se soulever devant son œil mourant..... Il a levé une tête radieuse , il nous a tendu une main paisible , il nous a souri avant d'expirer.

Vil coupable ! toi qui fus un scélérat heureux , ta mort ne fera pas si douce , redoutable tyran ! Maintenant pâle , moribond , c'est pour toi que

le trépas présentera un spectre effrayant ! sois abreuvé de ce calice amer , bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel , ni les arrêter sur la terre ; tu sens que tous deux t'abandonnent & te repoussent : expire dans la terreur , pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible , dont l'idée seule fait pâlir le méchant , n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent. Mon cœur avoue la loi irrévocable de la destruction. Je contemple ces tombeaux comme autant de creusets brûlans où la matière se fond & se dissout , où l'or s'épure & se sépare à jamais du vil métal. Les dépouilles terrestres tombent ; l'ame s'élance dans sa beauté originelle. Pourquoi donc jeter un œil d'effroi sur ces restes que l'ame a habités ? Ils ne doivent offrir que l'image heureuse de sa délivrance : un temple antique conserve de sa majesté jusques dans ses ruines.

Pénétré d'un saint respect pour les débris de l'homme , je descends sur cette terre parsemée de cendres sacrées de mes frères. Ce calme , ce silence , cette froide immobilité , tout me disoit : *ils reposent*. J'avance ; j'évite de fouler la tombe d'un ami , sa tombe encore labourée par la bêche qui creusa la fosse. Je me recueille pour honorer sa mémoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement , comme pour saisir quelques sons échap-

pés de cette harmonie céleste dont il jouit dans les cieux. L'astre des nuits en son plein éclaircit de ses rayons argentés cette scène funebre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils parcouroient ces mondes innombrables , ces soleils enflammés , semés avec une magnificence prodigieuse ; puis ils retomboient tristement sur ce cercueil muet où pourrissoient les yeux , la langue , le cœur de l'homme qui conservoit avec moi de ces sublimes merveilles , & qui admiroit le fabricant de ces pompeux miracles.

Tout - à - coup survint une éclipse de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même sensible que lorsque déjà les ténèbres m'environnoient. Je ne distinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis discerner aucun objet. J'erre ; je tourne cent fois ; la porte fuit : des nuages s'assemblent , l'air siffle , un tonnerre lointain se fait entendre , il arrive avec bruit sur les ailes enflammées de l'éclair. Mes idées se confondent. Je frissonne , je trébuche sur des monceaux d'ossements ; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une fosse qui attendoit un mort ; j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve enseveli dans les entrailles humides de la terre. Déjà je crois entendre la voix de tous les morts qui saluent mon ar-

rivée. Un frisson glacé me pénètre ; une sueur froide m'ôte le sentiment , je m'évanouis dans un sommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paisible état ! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité feroit présentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur ; j'en fais jouir , je m'applique à en faire un digne usage ; mais tout crie au fond de mon ame que la vie future est préférable à cette vie présente.

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voûte étoilée. Quelques rayons fillonnoient le flanc des nuages : de degrés en degrés , ils recevoient une lumière plus éclatante & plus vive ; ils s'enfoncerent bientôt sous l'horizon , & mes yeux distinguèrent le disque de la lune à moitié dégagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout son éclat ; il reparoît aussi brillant qu'il étoit. L'astre solitaire poursuit son cours. Je retrouve mon courage ; je m'élance de ce cercueil. Le calme des airs , la sérénité du ciel , les rayons blanchissans de l'aurore , tout me rassure , tout me raffermir & dissipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

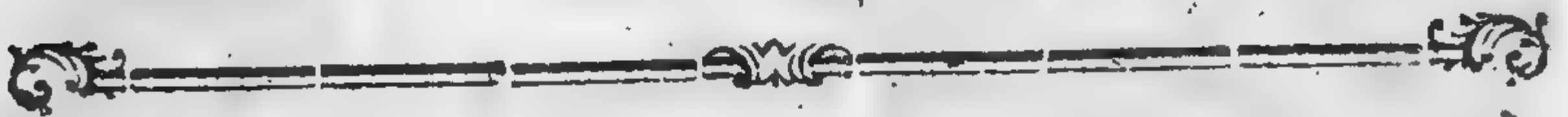
Debout , je regardois en souriant cette fosse qui m'avoit reçu dans son sein. Qu'avoit-elle de hideux ? C'étoit la terre , ma nourrice , & qui me redemanderoit dans le tems cette portion d'ar-

gile qu'elle m'avoit prêtée. Je n'apperçus rien des fantômes dont les ténèbres avoient frappé ma crédule imagination.

C'est elle , elle seule qui enfante de sinistres images. Amis ! j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette aventure. Je suis tombé dans la fosse avec cet effroi , le seul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'assiègent ; mais je m'y suis endormi d'un sommeil doux , & qui même avoit sa volupté. Si cette scene fut affreuse , elle n'a duré qu'un instant , elle n'a presque point existé pour moi : je me suis réveillé à la douce clarté d'un jour pur & serein ; j'ai banni une terreur enfantine , & la joie est descendue dans la profondeur de mon ame. Ainsi après ce sommeil passager que l'on nomme la mort , nous nous réveillerons à la splendeur de ce soleil éternel qui , en éclairant l'immensité des êtres , nous découvrira & la folie de nos préjugés craintifs & la source intarissable & nouvelle d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais aussi , mortel , pour ne rien redouter , sois vertueux ! En marchant dans le court sentier de la vie , mets ton cœur en état de te dire :
 » ne crains rien , avance sous l'œil d'un Dieu ,
 pere universel des hommes. Au lieu de l'envi-
 ger avec effroi , adore sa bonté , espere en sa

élémente , aye la confiance d'un fils qui aime ,
& non la terreur d'un esclave qui tremble , parce
qu'il est coupable. »



CHAPITRE XXVIII.

La bibliothèque du Roi.

J'EN étois - là de mon rêve , lorsqu'une maudite porte tournante , située au chevet de mon lit , en criant sur ses gonds , fit une révolution dans mon sommeil. Je perdis de vue & mon guide & la ville ; mais l'esprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé , je retombai heureusement dans le même songe. J'étois seul alors , abandonné à moi - même : il faisoit grand jour ; & par sympathie je me trouvois à la bibliothèque du roi : mais j'eus besoin de m'en assurer plus d'une fois.

Au lieu de ces quatre salles d'une longueur immense & qui renfermoient des milliers de volumes , je ne découvris qu'un petit cabinet où étoient plusieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un si grand changement , je n'osois demander si un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection ? —
Oui ; me répondit-on , c'est un incendie , mais

ce sont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple est le plus affable du monde , qu'il a un respect tout particulier pour les vieillards , & qu'il répond aux questions qu'on lui fait , non en françois , qui interroge en répondant. Le bibliothécaire , qui étoit un véritable homme de lettres , s'avança vers moi , & pesant toutes les objections ainsi que les reproches que je lui faisois , il me tint le discours suivant.

Convaincus par les observations les plus exactes , que l'entendement s'embarrasse de lui-même dans mille difficultés étrangères , nous avons découvert qu'une bibliothèque nombreuse étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances & des plus folles chimères. De votre tems , à la honte de la raison , on écrivoit , puis on pensoit. Nos auteurs suivent une marche toute opposée : nous avons immolé tous ces auteurs qui ensevelissoient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots ou de passages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits ; car les premières notions une fois adoptées sans assez d'attention , les secondes deviennent des conclusions précipitées , & les hommes marchent ainsi de préjugé en préjugé & d'erreur en erreur. Le parti qu'il nous restoit à prendre , étoit de réédifier l'édifice des connois-

fances humaines. Ce projet paroissoit infini ; mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachotent le vrai point de vue : comme pour créer le palais du Louvre , il n'a fallu que renverser les masures qui le masquoient de toutes parts ; les sciences dans ce labyrinthe de livres ne faisoient que tourner & circuler , revenant sans cesse au même point sans s'élever , & l'idée exagérée de leurs richesses ne faisoit que déguiser l'indigence réelle.

En effet , que contenoit cette multitude de volumes ? Ils étoient pour la plupart des répétitions continuelles de la même chose. La philosophie s'est présentée à nos yeux sous l'image d'une statue toujours célèbre , toujours copiée , mais jamais embellie ; elle nous paroît plus parfaite dans l'original , & semble dégénérer dans toutes les copies d'or & d'argent que l'on a faites depuis ; plus belle , sans doute , lorsqu'elle a été taillée en bois par une main presque sauvage , que lorsqu'on l'a environnée d'ornemens étrangers. Dès que les hommes , se livrant à leur paresseuse foiblesse , s'abandonnent à l'opinion des autres , leurs talens deviennent imitateurs & serviles ; ils perdent l'invention & l'originalité. Que de projets vastes & de spéculations sublimes ont été éteints par le souffle de l'opinion ! Le tems n'a voituré jusqu'à nous que les choses légères &

brillantes qui ont eu l'approbation de la multitude , tandis qu'il a englouti les pensées mâles & fortes qui étoient trop simples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours sont bornés , & qu'ils ne doivent pas être consumés dans une philosophie puérile , nous avons porté un coup décisif aux misérables controverses de l'école. — Qu'avez-vous fait ; achevez , s'il vous plaît ? — D'un consentement unanime , nous avons rassemblé dans une vaste plaine tous les livres que nous avons jugé ou frivoles ou inutiles ou dangereux ; nous en avons formé une pyramide qui ressembloit en hauteur & en grosseur à une tour énorme : c'étoit assurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bizarre édifice , & il étoit flanqué de toutes parts de mandemens d'évêques , de remontrances de parlemens , de réquisitoires & d'oraisons funebres. Il étoit composé de cinq ou six cents mille commentateurs , de huit cents mille volumes de jurisprudence , de cinquante mille dictionnaires , de cent mille poèmes , de seize cents mille voyages & d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette masse épouvantable , comme un sacrifice expiatoire offert à la vérité , au bon sens , au vrai goût. Les flammes ont dévoré par torrent les sottises des hommes , tant anciens que mo-

dernes. L'embrasement fut long. Quelques auteurs se font vus brûler tout vivans , mais leurs cris ne nous ont point arrêtés ; cependant nous avons trouvé au milieu des cendres quelques feuilles des œuvres de P*** , de De la H*** , de l'abbé A*** , qui , vu leur extrême froideur , n'avoient jamais pu être consumées.

Ainsi nous avons renouvelé par un zele éclairé ce qu'avoit exécuté jadis le zele aveugle des barbares. Cependant comme nous ne sommes ni injustes ni semblables aux Sarrazins qui chauffoient leurs bains avec des chef-d'œuvres , nous avons fait un choix : de bons esprits ont tiré la substance de mille volumes in-folio , qu'ils ont fait passer toute entiere dans un petit in-douze ; à-peu-près comme ces habiles chymistes , qui expriment la vertu des plantes , la concentrent dans une fiole , & jettent le marc grossier (a).

(a) Tout est révolution sur ce globe : l'esprit des hommes varie à l'infini le caractère national , change les livres & les rend méconnoissables. Est-il un seul auteur , s'il fait penser , qui puisse se flatter raisonnablement de n'être point sifflé chez la génération suivante ? Ne nous moquons-nous pas de nos devanciers ? Savons-nous les progrès que feront nos enfans ? Avons-nous une idée des secrets qui tout-à-coup peuvent sortir du sein de la nature ? Connoissons-nous à fond la tête humaine ? Où est l'ouvrage fondé sur la connoissance réelle du cœur humain , sur la nature des choses , sur la droite raison ? Notre physique

Nous avons fait des abrégés de ce qu'il y avoit de plus important ; on a réimprimé le meilleur : le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs sont des gens estimables & chers à la nation ; ils avoient du goût , & comme ils étoient en état de créer , ils ont su choisir l'excellent , & rejeter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être juste) qu'il n'appartenoit qu'à des siècles philosophiques de composer très-peu d'ouvrages ; mais que dans le vôtre , où les connoissances réelles & solides n'étoient pas suffisamment établies , on ne pouvoit trop entasser les matériaux. Les manœuvres doivent travailler avant les architectes.

Dans les commencemens chaque science se traite par partie , chacun porte son attention sur la portion qui lui est échue : rien n'échappe par ce moyen ; on observe les plus petits détails. Il étoit nécessaire que vous fissiez une multitude innombrable de livres ; c'étoit à nous de rassembler ces parties dispersées. Les hommes qui ont la tête vuide & des demi-lueurs , sont d'éternels babillards ; l'homme sage & instruit parle peu , mais parle bien.

ne nous présente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords ? Quel est donc ce risible orgueil qui s'imagine follement avoir posé les limites d'un art !

Vous voyez ce cabinet : il renferme les livres qui ont échappé aux flammes ; ils sont en petit nombre ; mais ceux qui sont restés ont mérité l'approbation de notre siècle.

Curieux , je m'approchai , & consultant la première armoire , je vis qu'on avoit conservé parmi les grecs , Homere , Sophocle , Euripide , Demosthene , Platon , & sur-tout notre ami Plutarque ; mais on avoit brûlé Hérodote , Sapho , Anacréon , & le vil Aristophane. Je voulus défendre un peu la cause du défunt Anacréon ; mais on me donna les meilleures raisons du monde , que je n'exposerai point ici , parce qu'elles ne feroient point entendues de mon siècle.

Dans la deuxième armoire , destinée aux auteurs latins , je trouvai Virgile , Pline en entier , ainsi que Tite-Live (*a*) , mais on avoit brûlé Lucrece , à l'exception de quelques morceaux poétiques , parce que sa physique est fautive & que sa morale est dangereuse. On avoit supprimé les longs plaidoyers de Cicéron , habile rhéteur plutôt qu'homme éloquent ; mais on avoit conservé ses ouvrages philosophiques , un des morceaux les

(*a*) Je viens de relire cet historien , & j'ai reconnu que la vertu des Romains consistoit à égorger le genre humain sur l'autel de la patrie : c'étoient de bons citoyens & des hommes affreux.

plus précieux de l'antiquité. Salluste étoit resté. Ovide & Horace (*a*) avoient été purgés : les odes du dernier paroissoient bien inférieures à ses épîtres. Sénèque étoit réduit à un quart. Tacite avoit été conservé ; mais comme il regne dans ses écrits une teinte sombre qui montre l'humanité en noir , & qu'il faut n'avoir pas une mauvaise idée de la nature humaine , parce que ses tyrans ne sont pas elle , on ne permettoit la lecture de cet auteur profond qu'à des cœurs bien faits. Catulle avoit disparu , ainsi que Pétrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troisième armoire contenoit les livres anglois. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les philosophes qu'a produit cette isle guerrière , commerçante & politique. Milton , Shakespear , Pope , Young (*b*) ,

(*a*) Cet écrivain a toute la délicatesse , toute la fleur d'esprit , toute l'urbanité possible ; mais il a été trop admiré dans tous les siècles. Sa muse inspire un repos voluptueux , un sommeil léthargique , une indifférence douce & dangereuse ; elle doit plaire aux courtisans & à toutes ces âmes efféminées , dont toute la morale se borne à ne voir que le présent , & à ne chérir que des jouissances solitaires.

(*b*) M. le Tourneur a publié une traduction de ce poète qui a eu chez nous le succès le plus décidé , le plus grand , le plus soutenu : tout le monde a lu ce livre moral , tout le monde y a admiré ce langage sublime qui élève l'âme , qui la nourrit & qui l'attache ; parce qu'il est fondé sur de grandes vérités ,

Richardson jouissoient encore de toute leur renommée. Leur génie créateur , ce génie que rien

qu'il n'offre que de grands objets , & qu'il tire toute sa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi , je n'ai jamais rien lu de si original , de si neuf , même de si intéressant. J'aime ce sentiment profond qui , toujours le même , se nuance & se diversifie à l'infini. C'est un fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images fortes & vives , dont la hardiesse répond au sujet qu'il embrasse. On voit ailleurs des preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame ; mais nulle part le sentiment n'en est frappé comme ici. Le poète bat le cœur , le foumet , le met hors d'état de raisonner contre. Telle est donc la magie de l'expression & la force de l'éloquence qui laisse l'aiguillon dans l'ame.

Young a raison , selon moi , contre la note que le censeur a exigée du traducteur , quand il veut que , sans la vue de l'éternité & des récompenses , la vertu ne soit qu'un nom , qu'une chimère : *aut virtus nomen manet est , aut decus & pretium recte petit experiens vir*. Ne nous faisons point de fantôme métaphysique. Qu'est-ce qu'un bien dont il ne résulte aucun bien , ni en ce monde ni en l'autre ? Quel bien résulte en ce monde de la vertu pour le juste infortuné ? Demandez - le à Brutus , à Caton , à Socrate mourant : voilà le Stoïcien à la dernière épreuve ; avec de la bonne foi il découvrira la vanité de sa secte. Je me souviens & me souviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rousseau à un de mes amis. J. J. Rousseau parloit d'une proposition à lui faite de fortune sous une condition honteuse , mais de nature à être secrète : *Monsieur* , disoit-il , *je ne suis point matérialiste , Dieu merci ; si je l'eusse été , je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous : je ne connois que la récompense qui attache à la vertu*.

J'avoue que je ne vaudrais pas mieux que Rousseau , & plutôt à Dieu que je le valusse ! Mais si je me croyois tout mortel ,

ne captivoit ; tandis que nous étions obligés de mesurer tous nos mots ; l'énergie féconde de ces âmes libres faisoit l'admiration d'un siècle difficile. Le reproche futile que nous leur faisons de manquer de goût , étoit effacé devant des hommes qui , amoureux d'idées vraies & fortes , se donnoient la peine de lire & savoient ensuite méditer sur leur lecture. On avoit retranché cependant du nombre des philosophes ces sceptiques dangereux qui avoient voulu ébranler les fondemens de la morale. Ce peuple vertueux , conduit par le sen-

dès l'instant je me ferois mon Dieu , je rapporterois tout à ma divinité , c'est-à-dire à ma personne : je ferois ce qu'on appelle vertu , quand j'y gagnerois pour mon plaisir ; ce qu'on appelle vice de même : je volerois aujourd'hui pour donner à mon ami ou à ma maîtresse ; brouillé avec eux , demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaisirs : en tout cela je ferois très-conséquent , puisque je ferois toujours ce qui seroit agréable à ma divinité. Au lieu qu'aimant la vertu à cause de la récompense , & cette récompense n'étant pas attachée à des actions arbitraires , il faut que je me règle non plus sur ma fantaisie momentanée , mais sur la règle inflexible qu'a proposé le rémunérateur éternel , qui est aussi le législateur. Ainsi il faut que souvent je fasse ce que je dois , quoiqu'il ne me plaise pas trop ; & si ma liberté se décide au bien , malgré l'attrait contraire , alors je fais ce que je veux & non ce qui me plaît. Si Dieu n'eût voulu nous mener que par le goût du beau , il ne nous eût donné qu'une âme raisonnable , sans y mêler la sensibilité du cœur : il nous mène par l'attrait des récompenses , parce qu'il a fait de nous des êtres sensibles.

timent ,

timent , avoit dédaigné ces vaines subtilités , & rien n'avoit pu lui persuader que la vertu fût une chimère.

La quatrieme armoire offroit les livres italiens. La Jérusalem délivrée , le plus beau des poèmes connus étoit à la tête. On avoit brûlé une bibliotheque entiere de critiques faites contre ce poème enchanteur. Le fameux Traité des délits & des peines avoit reçu toute la perfection dont cet important ouvrage étoit susceptible. Je fus agréablement surpris en voyant nombre d'ouvrages pensés & philosophiques sortis du sein de cette nation ; elle avoit brisé le talisman qui sembloit devoir perpétuer chez elle la superstition & l'ignorance.

Enfin , j'arrivai en face des écrivains françois. Je portai une main avide sur les trois premiers volumes : c'étoient Descartes , Montaigne & Charron. Montaigne avoit souffert quelque retranchement ; mais comme il est le philosophe qui a mieux connu la nature humaine , on avoit conservé ses écrits , quoique toutes ses idées ne soient pas absolument irréprochables. On avoit brûlé & Mallebranche le visionnaire , & le triste Nicole , & l'impitoyable Arnauld , & le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les disputes scholastiques étoit tellement anéanti , que lorsque je parlai des Lettres Provinciales & de la destruc-

tion des Jésuites , le savant bibliothécaire fit un anachronisme des plus considérables : je le relevai poliment , & il me remercia avec sincérité. Je ne pus jamais rencontrer ces Lettres Provinciales , ni l'histoire même plus moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire ; elle étoit alors bien petite ! On parloit des Jésuites comme nous parlons aujourd'hui des anciens Druides.

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû sortir , cette foule de théologiens dits *peres de l'église* , les écrivains les plus sophistiques , les plus bizarres , les plus obscurs , les plus déraisonnables , qui furent jamais diamétralement opposés aux Loke , aux Clarke ; ils sembloient (me dit le bibliothécaire) avoir posé les bornes de la démence humaine.

J'ouvrais , je feuilletais , je cherchois les écrivains de ma connoissance. Ciel , quelle destruction ! que de gros livres évaporés en fumée ! Où est donc ce fameux Bossuet , imprimé de mon tems en quatorze volumes in-quarto ? — Tout a disparu , me répondit-on. — Quoi ! cet aigle , qui planoit dans la haute région des airs , ce génie... — En conscience , que pouvions-nous conserver ? Il avoit du génie , d'accord (a) ;

(a) Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther , Calvin , Melancton ,

mais il en a fait un pitoyable usage. Nous avons adopté la maxime de Montaigne : *Il ne faut pas s'enquérir quel est le plus savant , mais quel est le mieux savant.* L'histoire universelle de ce Bossuet n'étoit qu'un pauvre squelette chronologique (a) , sans vie & sans couleur ; puis il avoit donné un tour si forcé , si extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production , que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années. — Mais du moins ses oraisons funebres.... — Nous ont fort irrité contre lui. C'étoit bien là le misérable langage de la servitude & de la flatterie. Qu'est - ce qu'un ministre du Dieu de paix , du Dieu de vérité , qui monte en chaire pour louer un politique sombre , un ministre ava-

Erasme , Bossuet , Paschal , Arnauld , Nicole , &c. s'ils eussent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'esprit humain , à perfectionner la morale , la législation , la physique , au lieu de combattre ou d'établir quelques dogmes ridicules ?

(a) Pour donner un air de vérité à la chronologie , on a formé des époques , & c'est sur ce fondement illusoire qu'on a élevé l'édifice de cette science imaginaire. Elle a été entièrement livrée au caprice. On ne fait à quel tems rapporter les principales révolution du globe , & l'on veut assigner dans quel siècle tel roi a vécu. La somme des erreurs repose à son aise à l'aide même des calculs chronologiques ; on part , par exemple , de la fondation de Rome , & cette fondation est appuyée sur des probabilités ou plutôt sur des suppositions.

re , une femme vulgaire , un héros meurtrier , & qui tout occupé , comme un poëte , d'une description de bataille , ne laisse pas échapper un seul soupir sur cet horrible fléau qui désole la terre ? En ce moment il ne pensoit point à soutenir les droits de l'humanité , à présenter au monarque ambitieux , par l'organe sacré de la religion , des vérités fortes & terribles ; il songeoit plutôt à faire dire : *voilà un homme qui parle bien ; il fait l'éloge des morts lorsque leurs cendres sont encore tièdes : à plus forte raison donnera-t-il une bonne dose d'encens aux rois qui ne sont pas décédés.*

Nous ne sommes point amis de ce Bossuet. Outre qu'il étoit un homme orgueilleux , dur , un courtisan souple & ambitieux , c'est lui qui a accrédité ces oraisons funebres qui depuis se sont multipliées comme les flambeaux funéraires , & qui , comme eux , exhalent en passant une odeur empoisonnée. Ce genre nous a paru le plus mauvais , le plus futile , le plus dangereux de tous , parce qu'il étoit tout à la fois faux , froid , menteur , fade , impudent ; en ce qu'il contredisoit toujours le cri public qui alloit frapper les murailles où l'orateur , qui déclamoit avec faste , rioit lui-même tout bas des couleurs mensongères dont il paroît son idole.

Voyez son rival , son vainqueur doux & mo-

deste , cet aimable , ce sensible Fenelon , auteur du *Télémaque* & de plusieurs autres ouvrages que nous avons soigneusement conservés , parce qu'on y trouve l'accord rare & heureux de la raison & du sentiment (a). Avoir composé le *Télémaque* à la cour de Louis XIV, nous semble une vertu étonnante , admirable. Certainement le monarque n'a pas compris le livre , & c'est ce qu'on peut avancer de plus favorable en son honneur. Sans doute il manque à cet ouvrage des lumières plus vastes , des connoissances plus approfondies ; mais que dans sa simplicité il a de force , de noblesse & de vérité ! Nous avons mis à côté de cet écrivain les œuvres du bon abbé de St. Pierre , dont la plume étoit foible , mais dont le cœur étoit sublime. Sept siècles ont donné à ses grandes & belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui

(a) L'académie françoise a proposé son éloge pour le prochain prix d'éloquence. Mais si l'ouvrage est ce qu'il doit être , l'Académie ne pourra couronner le discours. Pourquoi donner des sujets qu'on ne sauroit traiter dans toute leur plénitude.

Au reste , j'aime ce genre où , en discutant le génie d'un grand homme , on discute & on approfondit l'art auquel il s'est adonné. Nous avons eu d'excellens ouvrages en ce genre & sur-tout ceux de M. *Thomas*. C'est le livre le plus instructif que l'on puisse mettre entre les mains d'un jeune homme ; il y puisera à la fois & d'utiles connoissances & un amour raisonné de la gloire.

le railloient d'être visionnaire , qui embrassoient de pures chimères. Ses rêves sont devenus des réalités.

Parmi les poètes françois , je revis Corneille , Racine , Moliere ; mais on avoit brûlé leurs commentaires (a). Je fis au bibliothécaire la question que l'on fera encore probablement pendant sept cents années : auquel donneriez-vous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus guere Moliere , me répondit-il ; les mœurs qu'il a peintes ont passé. Nous pensons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice , & vous aviez plus de vices que de ridicules (b). Pour les deux tragiques ,

(a) Ils font l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zele pour les loix de la grammaire. Le plus cruel destin qui attend l'homme de génie de son vivant ou après sa mort , est d'être jugé par le pédantisme : il ne fait rien voir , rien sentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots , ressemblent à ces vues myopes qui , au lieu d'embrasser un tableau de *le Sueur* ou du *Poussin* visitent stupidement chaque trait , & n'apperçoivent jamais l'ensemble.

(b) Il est faux , comme on l'a avancé dans un éloge de Moliere , que la guérison du ridicule soit plus aisée que celle du vice ; mais quand cela seroit , à quelle maladie du cœur humain doit-on apporter les premiers remèdes ? Le poète deviendra-t-il complice de la perversité générale , en adoptant le premier les misérables conventions qu'ont fait les méchants pour mieux déguiser leur scélératesse ? Malheur à qui ne sent pas tout l'effet que peut produire une excellente piece de théâtre , & ce qu'a de sublime l'art qui de tous les cœurs ne fait qu'un cœur,

dont les couleurs étoient plus durables , je ne fais comment un homme de votre âge peut faire une pareille question. Le peintre du cœur humain par excellence , celui qui élève & aggrandit le plus l'ame , celui qui a le mieux connu le choc des passions & la profondeur de la politique , avoit sans doute plus de génie (*a*) que son rival harmonieux , qui , avec un style plus pur , plus exact , est moins fort , moins ferré , n'a eu ni sa vue perçante , ni son élévation , ni sa chaleur , ni sa logique , ni la diversité prodigieuse de ses caractères. Ajoutez le but moral , toujours marqué dans Corneille ; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus , vers la liberté. Racine , après avoir efféminé ses héros , effémine ses spectateurs (*b*). Le goût est l'art de relever les petites choses : en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le tems , juge souverain , qui anéantit également & les élo-

(*a*) Corneille a souvent un air de franchise , de liberté & de simplicité originale , & même quelque chose de plus naturel que Racine.

(*b*) Racine & Boileau étoient deux plats courtisans , qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue St. Denis. Ce n'étoit pas ainsi qu'Horace fréquentoit Auguste. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poètes extasiés de se trouver à la cour. Il est difficile de concevoir de plus basses platitudes. Enfin Racine mourut de chagrin , parce que Louis XIV l'avoit regardé de travers en traversant l'œil de bœuf.

ges & les critiques , le tems a prononcé & a mis une grande distance entre ces deux écrivains : l'un est un génie du premier ordre ; l'autre à quelques traits près empruntés des Grecs , n'est qu'un bel esprit , comme on l'a apprécié dans son siècle même. Dans le vôtre , les hommes n'avoient plus la même énergie ; on vouloit du fini , & le grand a toujours quelque chose de rude & de grossier ; le style étoit devenu le mérite principal , comme il arrive chez toutes les nations affoiblies & corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon , qui a peint le crime sous les couleurs effrayantes qui le caractérisent. Ce peuple le lisoit quelquefois , mais on ne pouvoit consentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami La Fontaine (a) , également chéri & toujours lu. C'est le premier des poètes moralistes , & Moliere , juste appréciateur , avoit pressenti son immortalité. Il est vrai que la fable est le ton allégorique de l'esclave qui n'ose parler à son maître ; mais comme elle tempere en même tems ce que la vérité peut avoir de dur , elle doit être long-tems précieuse sur un globe livré à toutes

(a) C'est le confident de la nature , c'est le poète par excellence , & j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui avec la présomption de l'imiter.

fortes de tyrans. La fatyre n'est peut-être que l'arme du désespoir.

Que ce siècle avoit mis ce fabuliste inimitable au-dessus de ce Boileau, (*a*) qui, (comme dit l'abbé Costard) faisoit le dictateur au Parnasse, & qui, privé d'invention, de génie, de force, de grace & de sentiment, n'avoit été qu'un versificateur exact & froid. On avoit conservé plusieurs autres fables, entr'autres quelques-unes de la Motte & celle de Nivernois (*b*).

Le poëte Rousseau me parut bien chétif : on avoit gardé quelques odes & cantates ; mais pour ses tristes épîtres, ses fatigantes & dures allégories, sa mandragore, ses épigrammes, ouvrage d'un cœur dépravé, on pense bien que de telles ordures avoient subi le feu qu'elles méritoient depuis long-tems. Je ne peux nombrer ici toutes les salutaires mutilations qui avoient été faites dans

(*a*) Le critique qui, au lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décele sa vanité, son ignorance & sa jalousie ; sa malignité ne peut lui permettre d'appercevoir nettement le bon & le mauvais d'un ouvrage. La critique n'est permise qu'à celui en qui les lumières, le discernement & la probité ne sont altérés par aucun intérêt personnel. O critique ! comprends-toi bien, & si tu veux juger sainement de quelque chose, juges que livré à tes seules lumières, tu ne fais juger de rien.

(*b*) Dans sept cents ans on ne se souviendra probablement point que ce charmant fabuliste a été un duc, un cordon-bleu, mais bien qu'il fut un philosophe ingénieux.

plusieurs livres , d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces poètes frivolistes qui n'avoient flatté que le goût de leur siècle , qui avoient répandu sur les objets les plus sérieux ce vernis trompeur de l'esprit qui abuse la raison (a) : toutes ces faillies d'une imagination légère & emportée , réduites à leur juste valeur , s'étoient évaporées , comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces romanciers , soit historiques , soit moraux , soit politiques , chez qui les vérités isolées ne s'étoient rencontrées que par hasard , qui n'avoient pas su les lier ensemble & les fortifier par leur liaison , & ceux qui n'avoient jamais vu un objet sous toutes ses faces & dans tous ses rapports , & ceux enfin , qui , égarés par l'esprit de système , n'avoient vu , n'avoient suivi que leurs propres idées ; tous ces écrivains , dis - je , trompés par l'absence ou la présence du génie , étoient disparu , ou avoient été soumis à la serpe d'une judicieuse critique , laquelle n'étoit plus un instrument de dommage (b).

(a) Lorsqu'Hercule vit dans le temple de Vénus la statue d'Adonis , son favori , il s'écria : *Il n'y a point de divinité en toi !* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis , délicats , ingénieux , efféminés.

(b) Un bon esprit devoit indiquer un catalogue raisonné & approfondi des meilleurs livres en tout genre & l'ordre &

La sagesse & l'amour de l'ordre avoient présidé à cet utile abatis. Ainsi dans ces forêts épaisses où les branches entrelassées faisoient disparoître les routes où régnoit une ombre éternelle & malsaine , si l'industrie de l'homme y porte le fer & la flamme , on voit naître & les sentiers fleuris & les doux rayons du soleil ; il dissipe les ténèbres ; la verdure plus animée recrée les yeux du voyageur qui peut traverser les routes sans crainte ni dégoût. J'apperçus dans un coin un livre curieux & qui me parut bien fait ; il avoit pour titre : *Des Réputations usurpées* ; il motivoit les raisons qui avoient décidé de l'extinction de plusieurs livres , & du mépris attaché à la plume de certains écrivains admirés néanmoins de leur siècle. Le même livre redressoit les torts des contemporains des grands hommes , quand leurs adversaires avoient été injustes , jaloux ou aveuglés par quelque autre passion (a).

la maniere de les lire , donner les propres observations qu'il auroit faites , & indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penser.

(a) Il reste un beau livre à faire , quoique déjà fait : *Des grands événemens par de petites causes*. Mais quel est l'homme qui saisira le véritable fil ? J'en indiquerai un autre qui conviendrait fort à notre siècle : *Des hommes en place qui se sont rendus persécuteurs pour servir la bassesse de ceux qu'ils méprisoient* ; encore un autre : *Les crimes des souverains*.

Je tombai sur un Voltaire. O ciel ! m'écriai-je , qu'il a perdu de son embonpoint ! Où sont ces vingt-six volumes *in-quarto* , émanés de sa plume brillante , intarissable ? Si ce célèbre écrivain revenoit au monde , qu'il feroit étonné ! — Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie , me répondit-on. Vous savez que ce beau génie a payé un tribut un peu fort à la foiblesse humaine. Il précipitoit ses idées & ne leur donnoit pas le tems de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractère de hardiesse à la lente discussion de la vérité. Rarement aussi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide , qui frisoit avec grace & légèreté la surface d'un large fleuve , qui buvoit , qui humectoit en courant : il faisoit du génie avec de l'esprit. On ne peut lui refuser la première , la plus noble , la plus grande des vertus , l'amour de l'humanité. Il a combattu avec chaleur pour les intérêts de l'homme. Il a détesté , il a flétri la persécution , les tyrans de toute espèce. Il a mis sur la scène la morale raisonnée & touchante. Il a peint l'héroïsme sous ses véritables traits. Il a été enfin le plus grand poète des François. Nous avons conservé son poème , quoique le plan en soit mesquin ; mais le nom de Henri IV le rendra immortel. Nous sommes surtout idolâtres de ses belles tragédies , où regne un pinceau si facile , si varié , si vrai. Nous avons

conservé tous les morceaux de prose où il n'est pas bouffon , dur ou mauvais plaisant : c'est-là qu'il est vraiment original (a). Mais vous savez que vers les quinze dernières années de sa vie , il ne lui restoit plus que quelques idées qu'il représentoit sous cent faces diverses. Il rabachoit perpétuellement la même chose. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit dû mépriser en silence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates & grossie-

(a) Je chéris le peintre de la nature , qui laisse jouer son pinceau sur la toile , qui préfère une certaine liberté franche & hardie , qui vivifie les couleurs ; à cette exactitude froide , à cette régularité qui me rappelle sans cesse l'art & son mensonge. Oh ! qu'il sera brillant , l'écrivain livré tout entier à son génie , qui s'abandonne à des négligences volontaires , seme d'une main légère des traits heureux & mêlés , daigne avoir des défauts , se plaît dans un certain désordre , & n'est jamais si intéressant que lorsqu'il se montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence ; il fait que l'ennuyeuse symétrie n'enchanter que les fots , que toutes les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des ailes ; que c'est à cette vivacité heureuse qui réveille l'âme qu'on doit la foule des lecteurs ; que , comme le feu élémentaire , l'écrivain doit toujours être en action. Mais ce secret n'est que pour le petit nombre ; le plus grand travaille , sue , fait mille efforts , aspire à une perfection glaçante. Celui qui est né pour écrire , vif , étincelant , rapide au-dessus des règles , jette du même trait de plume & son idée & le plaisir dans l'âme du lecteur. Voilà Voltaire : c'est un cerf qui parcourt le champ de la littérature ; & ses prétendus imitateurs , les froids copistes , tels que La H** & autres auteurs congelés , sont des tortues rampantes.

res contre *J. J. Rousseau* , & une fureur jalouse l'égaroit tellement alors , qu'il écrivoit sans esprit. Nous avons été obligés de brûler ces miseres , qui l'eurent infailliblement déshonoré dans la postérité la plus reculée. Jaloux de sa gloire plus qu'il ne le fut , pour conserver le grand homme , nous avons détruit la moitié de lui-même.

Messieurs , je suis charmé , édifié , de trouver ici *J. J. Rousseau* tout entier. Quel livre que cet *Emile* ! (a) Quelle ame sensible répandue dans ce beau roman de la *Nouvelle Héloïse* ! Que d'idées fortes , étendues & politiques dans ses lettres de la Montagne ! Quelle fierté , quelle vigueur dans ses autres productions ! Comme il pense , & comme il fait penser ! Tout me paroît digne d'être lu. — Nous en avons jugé ainsi , reprit le bibliothécaire. L'orgueil étoit bien petit & bien cruel dans votre siècle , ajouta-t-il : vous ne l'avez pas entendu , en vérité ; la frivolité de votre esprit ne s'est pas donné la peine de le suivre : il avoit quelque raison de vous dédaigner. Vos philosophes eux-mêmes ont été peuples.... Mais je crois que nous sommes d'accord sur ce philoso-

(a) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage ! Comment un homme ose-t-il écrire , lors même qu'il ne fait pas lire !

phe ; nous nous entendons , il est inutile d'en dire davantage.

En dérangeant les livres de la dernière armoire , je revis avec plaisir plusieurs ouvrages jadis chers à ma nation : L'esprit des Loix , l'Histoire Naturelle , le livre de l'Esprit , commenté en quelques endroits (a). On n'avoit pas oublié l'Ami des Hommes , le Bélifaire , les Œuvres de Linguet , ni les Discours éloquens de Thomas , (b) de St. Servan , de Dupaty , de Le Tourneur , & les Entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux & philosophiques que le siècle de Louis XV avoit produit (c). On avoit refait l'Encyclopédie sur un plan plus heureux. Au lieu de ce misérable goût de réduire tout en dictionnaire , c'est-à-dire , de hacher les sciences par morceaux , on avoit présenté chaque art en entier. On embrassoit d'un

(a) L'araignée tire du poison de la même rose d'où l'abeille extrait un miel doux ; ainsi un méchant trouve souvent de quoi nourrir sa perversité dans le même livre où un sage rencontre son plus grand contentement.

(b) Il n'y a plus de tribune aux harangues ; mais l'éloquence n'est point décédée : elle parle , elle tonne encore quelquefois ; & si elle ne peut rallumer en nous les sentimens vertueux , du moins elle nous confond & nous fait rougir.

(c) La philosophie qui s'occupe de la nature de l'homme , de la politique & des mœurs , s'empresse à répandre des lumières utiles ; ses détracteurs sont des fots ou de mauvais citoyens.

coup-d'œil leurs différentes parties : c'étoient des tableaux vastes & précis qui se succédoient avec ordre ; ils étoient liés entr'eux par le fil d'une méthode intéressante & simple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne , avoit été brûlé comme livres devenus absolument inutiles.

Je demandai les historiens , & le bibliothécaire me dit : ce sont en partie nos peintres qui se sont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude physique , qui est du ressort de leur pinceau. Qu'est - ce que l'histoire ? Ce n'est au fond que la science des faits. Les réflexions , les raisonnemens sont de l'historien & non de la chose même ; mais aussi les faits sont innombrables. Que de bruits populaires ! de fables surannées ! de détails sans fin ! Les affaires de chaque siècle sont les plus intéressantes de toutes pour les contemporains , & dans tous les siècles ce sont les seules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieusement des faits antiques , étrangers , tandis que l'on détournait son attention des faits présens. L'esprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude. Les hommes ont si peu connu leur foiblesse , que plusieurs ont osé entreprendre des histoires universelles ; plus insensés que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour base au monde physique. Enfin l'histoire a été si défigurée , si hérissée de mensonges ,

menfonges , de réflexions puériles , que le roman devant tout esprit senfé a paru trouver grace en comparaiſon de ces hiftoires , où , comme fur une mer fans rives , on naviguoit fans bouffole (a).

Nous avons fait un rapide extrait , peignant les ſiecles à grands traits , & ne montrant que les perſonnages qui ont véritablement influé ſur le deſtin des empires (b). Nous avons omis ces regnes où l'on ne voit que des batailles & des exemples de fureur. Il a fallu les taire , & ne préfenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il eſt peut-être dangereux de tenir régiftre de tous les excès où s'eſt porté le crime. Le nombre des coupables ſemble ſervir d'excufe ; & moins

(a) En réfléchiffant ſur la nature de l'eſprit humain , on peut reconnoître l'impoſſibilité d'une hiftoire ancienne , véritable. La moderne choque moins le vraifemblable ; mais du vraifemblable à la vérité , il y a toujours preſqu'auffi loin que de la vérité au menſonge. Auffi n'apprenons-nous rien dans les hiftoires modernes. Chaque hiftorien accommode les faits à ſes idées , à peu près comme un cuifinier apprête des viandes à ſa manière : il faut dîner au goût du marmiton ; il faut lire au gré de l'écrivain.

(b) Je ne fais pourquoi en écrivant l'hiftoire on dit , le regne de Charles VI , de Louis XIII ? C'eſt une manière fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'eſt pas philoſophe. Un monarque qui le plus ſouvent n'a point influé ſur ſon ſiecle , doit rentrer dans la claſſe des hommes obſcurs , & l'on doit dire , par exemple , après la mort de Henri IV , nous allons peindre le ſiecle de Richelieu , &c.

on voit d'attentats , moins on est tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine , comme ce fils respectueux qui craignit de faire rougir son pere , & qui couvrit d'une voile les défordres de l'ivresse.

Je m'approchai du bibliothécaire , & je lui demandai tout bas à l'oreille l'histoire du siècle de Louis XV pour servir de suite au siècle de Louis XIV de Voltaire. Cette histoire avoit été composée dans le vingtieme siècle. Je n'en lus jamais de plus curieuse , de plus étonnante , de plus singuliere. L'historien , en faveur de la bizarrerie & des circonstances , n'avoit sacrifié aucun détail. Ma curiosité , mon étonnement redoubloient à chaque page. J'appris à réformer plusieurs de mes idées , & je compris que le siècle où l'on vit , est pour nous le siècle le plus reculé. Je ris , j'admirai beaucoup ; mais je pleurai pour le moins tout autant... Je n'en puis dire ici davantage : les événemens actuels sont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorsqu'ils sont refroidis (a).

(a) Tout ce fait à la longue. Les secrets qu'on croyoit exactement renfermés , vont se rendre au public , comme les rivières vont à la mer : nos neveux sauront tout.



CHAPITRE XXIX.

Les gens de lettres.

EN sortant de la bibliothèque, un particulier qui ne m'avoit pas dit un mot depuis trois heures, m'arrêta & nous liâmes conversation ensemble. Elle tomba sur les gens de lettres. J'en ai peu connu de mon tems, lui dis-je; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modestes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités précieuses qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'envie, l'ignorance & la calomnie ont défiguré le caractère des autres: car tout homme public est exposé aux fots discours du vulgaire; tout aveugle qu'il est, il prononce hardiment (a). Les grands, privés pour la plupart de talens comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les

(a) Tel homme incapable d'écrire une ligne, mais qui a le talent verbal de la satire, à force de fronder tous les livres, de dépriser tous les auteurs & de flatter ainsi la malignité, s'est enfin persuadé qu'il est lui-même un homme de goût & d'un tact fin; il se trompe, & dans le jugement qu'il porte de soi, & dans le jugement qu'il porte des autres.

regards de la nation , & feignoient de les mépriser (a). Ces écrivains avoient encore à combattre le goût dédaigneux du public , qui d'autant plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux , abandonnoit quelquefois des chefs-d'œuvres pour aller s'extasier à quelques plates bouffonneries. Enfin ils avoient besoin du plus grand courage pour se soutenir dans une carrière où l'orgueil des hommes leur offroit mille dégoûts ; mais ils ont bravé & l'insolent mépris des

(a) Ce n'est point aux plus puissans monarques , ni aux princes les plus riches , ni aux gouverneurs particuliers d'une nation , que la plupart des états doivent leur splendeur , leur force & leur gloire. Ce sont de simples particuliers qui ont fait des progrès étonnans dans les arts , dans les sciences , dans l'art même de gouverner. Qui a mesuré la terre ? qui a découvert le système du ciel ? qui a mis en jeu ces curieuses manufactures qui habillent les nations ? qui a écrit l'histoire naturelle ? qui a scruté les profondeurs de la chymie , de l'anatomie , de la botanique ? Encore un coup ce sont de simples particuliers. Ils doivent aux yeux du sage éclipser ces prétendus grands , nains , orgueilleux , qui ne se nourrissent que de leur propre vanité. Ce ne sont pas en effet ces rois , ces ministres , ces gens constitués en autorité , qui sont les véritables maîtres du monde ; ce sont ces hommes supérieurs , dont la voix puissante a dit à leur siècle : *Bannis tel préjugé imbécille , pense d'une manière plus élevée , avilis ce que tu as follement respecté , & respecte ce que tu avilissois par ignorance ; profite de tes sottises passées pour mieux connoître les droits de l'homme ; adopte toutes mes idées : ta route est tracée , marche , je te réponds du succès.*

grands , & les propos imbécilles du vulgaire : la renommée juste , en flétrissant leurs adversaires , a couronné leurs nobles efforts.

Je les reconnois à ce portrait , me dit poliment mon interlocuteur. Les gens de lettres sont devenus les citoyens les plus respectables. Tous les hommes éprouvent le besoin d'être émus , attendris ; c'est le plaisir le plus vif que l'ame puisse goûter : c'est à eux que l'Etat a confié le soin de développer ce principe des vertus. En peignant des tableaux majestueux , attendrissans , terribles , ils rendent les hommes plus susceptibles de tendresse , & les disposent , en perfectionnant leur sensibilité , à toutes les grandes qualités dont elle est l'origine. Nous trouvons , poursuivit-il , que les écrivains de votre siècle , du côté de la morale & des vues profondes & utiles , ont surpassé de beaucoup les écrivains du siècle de Louis XIV. Ils ont peint les fautes des rois , les malheurs des peuples , les ravages des passions , les efforts de la vertu , les succès même du crime. Fideles à leur vocation (a) , ils ont eu le courage d'insul-

(a) Néron logeoit dans son palais la fameuse *Locusta* , savante dans l'art d'appréter des poisons subtils. Il étoit si jaloux de conserver une femme aussi utile à ses desseins , qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui composa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poison avoit noirci le visage de

ter aux trophées sanglans que la servitude & l'erreur avoient consacrés à la tyrannie. Jamais la cause de l'humanité ne fut mieux plaidée ; & quoi qu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable , ces intrépides avocats n'en sont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumière échappés à ces ames fortes & courageuses , se sont conservés & transmis d'âge en âge (a). Tel un germe longtemps foulé aux pieds , est tout-à-coup transporté par un vent favorable ; s'il trouve un abri commode , il croit , s'élève , forme un arbre , dont le feuillage épais devient à la fois un ornement & un asyle.

ce malheureux prince, Néron fit étendre dessus une couche de blanc qui n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le portoit au tombeau, une grosse pluie qui survint, lava le fard & mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiser. Je trouve dans ce fait une assez juste allégorie : les rois caressent avec complaisance des monstres fideles : soit aveuglement, soit mépris des loix, soit confiance en leur pouvoir, ils croient en imposer à l'œil qui les contemple ; mais bientôt l'histoire est la pluie abondante qui emporte la couche mensongere & rend au crime la couleur qui lui est propre.

(a) Le commun des esprits, & ceux qui n'ont point approfondi jusqu'à un certain point les matieres du gouvernement, sont bien éloignés d'apperecevoir la liaison des spéculations des sciences avec le bonheur & la richesse de l'état.

Si plus éclairés sur la véritable grandeur , nous méprisons le faste & l'ostentation des puissances , si nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes , c'est aux lettres que nous en sommes redevables (a). Nos écrivains ont encore surpassé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des loix , ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine , ils graveroient son nom sur l'airain terrible où sa honte vivroit éternellement ; l'histoire est entre leurs mains l'écueil de la fausse gloire , l'arrêt porté contre les illustres criminels , le creuset où le héros disparoît s'il n'a pas été homme.

Eh ! que les maîtres du monde , qui se plaignent que tout ce qui les approche ressent la contrainte & la dissimulation , soient confondus ; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets , indépendans , intrépides , qui peuvent les instruire sans les offenser , & qui n'ont auprès de

(a) On peut avancer avec une espèce de certitude , que les lumieres faisant chaque jour de nouveaux progrès , descendant par degré dans presque tous les états , anéantiront d'une manière sûre cette foule bizarre de loix , & y substitueront des usages plus naturels , plus sensés. La raison publique aura une volonté puissante & sage qui changera la face des nations. Ce sera l'imprimerie qui rendra cet important service à l'humanité. Imprimons donc ! & que tout le monde lise , femmes , enfans , valets ; &c. mais en même tems , n'imprimons que des choses vraies , utiles , & méditons bien avant d'écrire.

leur trône ni faveurs à obtenir , ni disgrâce à craindre (*a*) ?

Nous devons rendre justice à ces nobles écrivains , c'est qu'il n'est point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli sa destination. Les uns ont foudroyé la superstition , les autres ont soutenu les droits des peuples ; ceux-ci ont creusé la mine féconde de la morale , ceux-là ont montré la vertu sous les traits d'une indulgence sensibilité (*b*). Nous avons oublié les foiblesses particulières qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette masse de lumière qu'ils

(*a*) J'ai lu une excellente tragédie d'Eschyle , c'est son Prométhée : l'allégorie est belle & claire ; c'est l'homme de génie qui accable un despote. Pour avoir éclairé les humains , pour leur avoir porté le feu céleste , il est attaché au sommet d'un rocher ; brûlé lentement par les rayons du soleil , son corps change de couleur : les nymphes des bois , des campagnes , l'entourent en gémissant , le plaignent & ne peuvent le soulager. La furie lui met des fers aux pieds qui pénètrent jusques dans les chairs : mais au milieu de ses tourmens le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans son cœur.

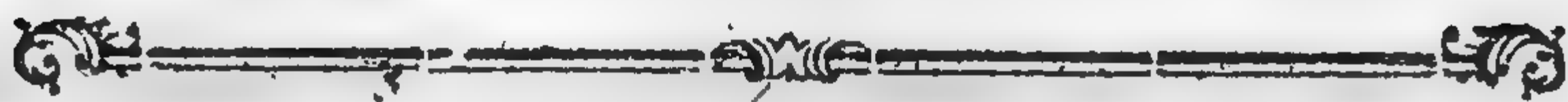
(*b*) Quelle récompense pour un auteur , ami du bien & de la vérité , lorsqu'en lisant son livre on laisse tomber dessus une larme brûlante , lorsqu'il attire du fond du cœur un profond soupir , & que refermant le livre pour quelques momens on leve les yeux vers le ciel en formant des résolutions vertueuses ! Voilà sans doute le plus beau salaire qu'il doive espérer. Que sont auprès de ce triomphe les bruits discordans d'une renommée aussi vaine que passagère , aussi incertaine qu'enviée ?

ont formée , agrandie ; c'est un soleil moral qui ne s'éteindra plus qu'avec le flambeau de l'univers !

— Je voudrois bien jouir de la présence de vos grands hommes ; car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains ; j'aime à les voir & sur-tout à les entendre. — Vous tombez fort bien : on ouvre aujourd'hui les portes de l'académie ; l'on doit y recevoir un homme de lettres. — A la place , sans doute , d'un academicien décédé ? — Que dites-vous ? le mérite doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper sa place ? Le nombre des academiciens n'est point fixé : chaque talent trouve sa couronne ; il en est assez pour les récompenser tous (a).

(a) Un auteur qui ne fait pas une grande sensation , peut aisément se consoler en songeant que dans un siècle moins éclairé il eut été un écrivain illustre : s'il étoit plus sensible aux progrès des connoissances humaines qu'aux intérêts de sa vanité , au lieu de s'affliger , il se réjouiroit de ne pouvoir sortir de son obscurité.





C H A P I T R E X X X.

L'Académie françoise.

Nous nous acheminâmes vers l'académie françoise : elle avoit conservé son nom ; mais que sa situation étoit différente ! que le lieu où elle tenoit ses assemblées étoit changé ! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges ! un pape s'est assis à la place des césars ! L'ignorance & la superstition ont habité Athenes ! Les beaux-arts ont volé en Russie ! Auroit-on cru de mon tems que ce mont autrefois tant ridiculisé pour avoir laissé remarquer sur son sommet quelques ânes paissant des chardons , étoit devenu la fidele image du Parnasse antique , le séjour du génie ; la demeure des fameux écrivains ? Aussi avoit-on aboli le nom de *Montmartre* ; mais par pure complaisance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguste , ombragé de toutes parts de bois vénérables , étoit consacré à la solitude. Une loi expresse défendoit qu'on frappât l'air aux environs d'aucun bruit discordant. Les carrieres de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour servir de fondemens à ce noble asyle. Cette montagne favorisée

des plus doux regards du soleil , nourrissoit des arbres , dont les sommets élancés , tantôt se croisoient dans les airs , tantôt laissoient de distance en distance quelques points entr'ouverts par où l'œil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide , j'apperçois çà & là de jolis hermitages , éloignés les uns des autres. Je demandai qui habitoit ces bosquets demi-fombres , demi-éclairés , dont l'aspect avoit quelque chose d'intéressant ? Vous ne tarderez pas à le savoir , me dit-on ; hâtez-vous , l'heure approche. En effet , je vis un grand nombre de personnes qui arrivoient de côté & d'autre , non en carrosse , mais à pied : leur conversation sembloit plus vive & plus animée. Nous entrâmes dans un édifice assez vaste , mais très-simplement décoré. Je n'apperçus aucun Suisse , armé d'une lourde hallebarde , à la porte du paisible sanctuaire des Muses : rien ne m'empêcha de passer avec la foule des honnêtes gens (a).

La salle étoit fort sonore , de maniere que la plus foible voix académique se faisoit distincte-

(a) J'ai toujours été très-curieux d'envisager un grand homme , & j'ai cru reconnoître que le port , l'action , l'air de tête , la contenance , le regard , tout le distinguoit du commun des hommes. Il reste une science neuve à parcourir , l'étude de la physionomie.

ment entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui régnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable ; plusieurs rangs de gradins tapissoient le contour de la salle ; car ce peuple favoit que l'oreille doit être à son aise à l'académie , comme l'œil au fallon de peinture. Je considérai le tout à mon aise. Le nombre des sieges académiques ne me parut pas ridiculement fixé ; mais ce qu'il y avoit de particulier , c'est que chaque fauteuil étoit surmonté d'un drapeau flottant : dessus on lisoit distinctement le titre des ouvrages de l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'asseoir dans un fauteuil , sans autre formule , sous la seule loi qu'il déploieroit le drapeau où feroient inscrits ses titres. On se doute bien que personne n'osoit arborer le drapeau blanc , comme faisoient dans mon siecle évêques , ducs , maréchaux , précepteurs (*a*). On osoit encore moins produire à l'œil sévere du public le titre d'un ouvrage médiocre ou servilement imitateur ; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carrière des

(*a*) On a vu sur les boulevards un automate qui articuloit des sons , & le peuple de courir & d'admirer. Que d'automates à face humaine , à la cour , au barreau , dans les académies , doivent leurs accens au souffle invisible & caché qui délie leurs langues ; dès qu'ils cesse , ils restent muets.

arts , & le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât sur le dernier qui traîtoit de la même manière (*a*).

Mon guide me tira par la manche. — Vous avez un air bien étonné ; mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu sur votre chemin plusieurs de ces retraites isolées & charmantes , qui ont attiré vos regards. Eh bien ! c'est - là que se retire l'homme frappé du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens sont des chartreux (*b*). C'est dans la solitude que le génie s'étend , se fortifie , s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux sentiers. Quand l'enthousiasme vient - il à naître ? C'est quand l'auteur descend en lui-même , qu'il creuse son ame , cette mine profonde dont le possesseur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite & l'amitié , quels dieux inspireurs (*c*) ! Que faut-

(*a*) Il n'y a plus moyen de se distinguer , dit-on ! Gens avides de fumée , il reste encor le sentier de la vertu ; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrens. Mais ce n'est point de cette gloire, là que vous voulez : j'entends , vous voulez faire parler de vous ; je gémis sur vous & sur le genre humain.

(*b*) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame , l'exerce par des fonctions assidues : l'homme le plus oisif est le plus esclave.

(*c*) L'homme a plus long-tems à vivre avec l'esprit qu'avec les sens : donc il fera plus sage de chercher les plaisirs dans l'un , plutôt que dans les autres.

il de plus à des hommes qui cherchent la nature & la vérité ? Où font-elles entendre leur voix sublime ? Est-ce dans le tumulte des villes , parmi cette foule de petites passions qui , à notre insu , assiègent nos cœurs ? Non : c'est à la campagne où l'ame se rajeunit ; c'est-là qu'elle sent la majesté de l'univers , cette majesté éloquente & paisible : l'expression part & s'enflamme , le sentiment la frappe , la colore , & l'image devient plus grande , comme l'horizon qui nous environne.

De votre tems , les gens de lettres se répandoient dans les cercles pour y amuser des femmelettes , & pour obtenir d'elles un sourire équivoque ; ils sacrifioient des idées mâles & fortes à l'empire superstitieux de la mode ; ils dénatureroient leur ame en voulant plaire à leur siècle : au lieu d'envisager l'auguste férie des siècles à venir , ils se rendoient esclaves d'un goût momentané ; ils courroient enfin après des mensonges ingénieux ; ils étouffoient cette voix intérieure qui leur crioit : *sois sévère comme le tems qui fuit ! sois inexorable comme la postérité* (a).

(a) Le grand homme est modeste ; l'homme médiocre fait sonner ses moindres avantages : ainsi les fleuves majestueux roulent en silence leurs eaux , tandis qu'un petit ruisseau coule avec bruit à travers les cailloux.

D'ailleurs , ils jouissent ici de cette heureuse médiocrité qui , parmi nous , est la souveraine richesse. Nous n'allons point les interrompre pour nous distraire , ou pour épier les moindres mouvemens de leur ame , ou pour nous vanter seulement de les avoir vus : nous respectons leurs tems , comme nous respectons le pain sacré de l'indigent ; mais attentifs à tous leurs besoins , au moindre signal ils se trouvent satisfaits. — S'il est ainsi , vous devez avoir beaucoup de presse. Ne se trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur paresse ou leur foiblesse réelle ? — Non : c'est ici un séjour lumineux , où les moindres taches se font aisément reconnoître. Le fourbe & l'imposteur fuient ces lieux ; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuse l'œil pénétrant. Quant à celui que la présomption y (a) conduiroit en raison inverse de son incapacité , il est des personnes charitables qui s'empresseroient à le guérir , à le dissuader d'un projet qui ne tourneroit pas à son honneur. Enfin la loi porte. . . . Notre conversation fut interrompue par un silence général qui se fit tout-à-coup dans l'assemblée. Mon ame

(a) Il n'est point d'objet qui n'ait cent faces différentes : il n'est qu'un point pour saisir le côté vrai : pour peu qu'on s'écarte , le travail & le génie même deviennent inutiles.

passa toute entière dans mon oreille , lorsque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuscrit qu'il tenoit en main , & d'assez bonne grace , ce qui n'est pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire , sois maudite ! quel tour la perfide m'a joué ! Oh ! que ne puis-je me souvenir ici du discours éloquent que prononça cet académicien ! La force , la méthode , l'arrangement du style me sont échappés ; mais l'impression en est restée vivement empreinte dans mon ame. Non : jamais je ne me sentis si transporté. Le front de chaque assistant peignoit le sentiment dont j'étois moi-même pénétré : c'étoit une des jouissances les plus délicieuses que mon cœur ait éprouvées. Que de profondeur ! d'image ! de vérités ! Quelle flamme auguste ! Quel ton sublime ! L'orateur parloit contre l'envie (a) , les sources de cette funeste passion , ses horribles effets , l'infamie dont elle a souillé les lauriers qui courronnoient plusieurs grands hommes : tout ce qu'elle a de vil , d'injuste , de détestable , étoit si forte-

(a) Que je plains les esprits envieux & jaloux ! Ils glissent sur le beau de l'ouvrage , & ne savent point s'en nourrir ; ils ne cherchent que ce qui leur est analogue , le mauvais. L'homme de lettres , qui par l'exercice habituel de la raison & du goût fortifie l'un & l'autre , & se crée des jouissances sans cesse renouvelées , est le plus heureux des hommes , s'il fait se défendre de la jalousie ou d'une sensibilité outrée.

ment exprimé ; qu'en déplorant les malheureuses victimes de cette aveugle passion ; on frémissait en même tems de porter en soi-même un cœur infecté de ses poisons. Le miroir étoit si adroitement présenté devant chaque caractère particulier ; leurs petitesse se montraient sous tant de faces ridicules & variées ; le cœur humain étoit approfondi d'une manière si neuve ; si fine , si piquante , qu'il étoit impossible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître sans former le dessein d'abjurer cette misérable foiblesse. La peur qu'on avoit d'avoir quelque ressemblance avec le monstre affreux de l'envie , produisit un effet salutaire. Je vis , ô spectacle édifiant ! ô moment inouï dans les annales de la littérature ! je vis les personnes qui composaient l'assemblée , se considérer d'un œil doux & caressant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras , s'embrasser , pleurer de joie , le sein appuyé & palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on ?) les auteurs répandus dans la salle , imiter leurs transports affectueux , convenir des talens de leurs confreres , se jurer une amitié éternelle , inaltérable. Je vis des larmes d'attendrissement & de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de freres qui avoient substitué un applaudissement aussi honorable à nos

stupides battemens de mains (a).

Après qu'on eut bien savouré ces instans délicieux , après que chacun se fut rendu compte des sensations diverses qu'il avoit ressenties , que chacun eut cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé , après qu'on se fut renouvelé cent fois le ferment de s'aimer toujours , un autre membre de cette auguste société se leva d'un air riant : un bruit flatteur se répandit dans toute la salle , car il passoit pour un railleur socratique (b) ; il éleva la voix & dit :

Messieurs ,

Plusieurs raisons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait assez curieux , je pense , de ce qu'étoit notre académie dans son enfance , c'est-à-dire , vers le dix-huitième siècle. Ce cardinal qui nous a fondés , & que nos pré-

(a) Lorsqu'au spectacle , à l'académie , un trait touchant ou sublime vient saisir l'assemblée , & qu'au lieu de ce profond soupir de l'ame , de cette émotion silencieuse , j'entends ces claquemens redoublés qui ébranlent le plafond , je me dis à moi-même : ces gens-là ont beau battre des mains , ils ne sentent rien ; ce sont des hommes de bois qui font jouer deux planches.

(b) Autant une raillerie mordante est le fruit de l'iniquité , autant une plaisanterie ingénieuse est le fruit de la sagesse : l'enjouement & la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

décesseurs louoient à toute outrance , à qui on prêtoit dans notre établissement les vues les plus profondes , ne nous a jamais institués , (avouons-le) que parce qu'il faisoit lui-même de mauvais vers qu'il idolâtroit & qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal , dis-je , en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps , dévoila son génie despotique , & les assujettit à des règles qu'a toujours méconnu le génie. Ce fondateur avoit si peu l'idée d'une société pareille , qu'il crut ne devoir fonder que quarante places ; ainsi , vu les circonstances , Corneille & Montesquieu auroient pu se trouver à la porte & y rester pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même tems que le génie feroit obscur par lui-même , si les titres & les dignités ne venoient relever son néant. Lorsqu'il porta ce jugement étrange , sûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs , tels que Colletet & ces autres poètes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il passa donc en coutume alors que ceux qui auroient de l'or en place de mérite , & des titres en place de génie , viendroient s'asseoir à côté de ceux dont la renommée publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier , & il ne fut que trop suivi. Ces grands hommes qui attirerent l'attention de leur siècle , qui fixerent tous ses regards en attendant

ceux de la postérité , ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs assemblées , l'homme titré & doré vint assiéger la porte ; il osa presque leur faire entendre qu'il venoit faire rejallir sur eux l'éclat de ses vains cordons , & il crut bonnement , ou parut croire , qu'il suffisoit de s'asseoir à leurs côtés pour leur ressembler !

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus , des têtes mitrées qui n'avoient point fait leurs mandemens , des gens de robe , des précepteurs , des financiers, vouloir passer pour beaux esprits , & n'étant tout au plus que la décoration du spectacle , se croire les véritables acteurs. A peine huit ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite ; le reste étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui , le plus souvent , n'en restoit pas moins vuide.

Quoi de plus risible , que de voir cette académie dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale , tenir ses assemblées dans une petite salle étroite & basse ! Là , sur plusieurs fauteuils jadis rouges , paroissoient de tems à autre plusieurs hommes ennuyés , nonchalemment assis , pesant des syllabes , épluchant gravement les mots d'une piece de vers , ou d'un discours en prose , pour couronner ensuite le plus froid de tous ;

mais , en révanche , [observez - le bien , Messieurs] ils ne se trompoient jamais dans le calcul des jettons qu'ils partageoient en profitant de l'absence de leurs confreres. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une médaille d'or au lieu d'un rameau de chêne , & que cette médaille portoit pour devise cette inscription risible : *à l'immortalité ?* Hélas ! cette immortalité passoit le lendemain dans le creuset d'un orfevre , & c'étoit - là l'avantage le plus réel qui restât à l'athlete couronné.

Croiriez-vous que quelquefois ce petit vainqueur perdoit la tête (*a*) , tant son orgueil devenoit fol & ridicule ; & que les juges ne faisoient guere d'autres fonctions que de distribuer ces prix inutiles , dont personne ne se soucioit même d'être informé ?

(*a*) Après les prix de l'université qui font germer un sot orgueil dans des têtes enfantines , je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur se croit réellement un personnage , & le voilà gâté pour le reste de sa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier aussi rare , aussi illustre. Voyez dans le Mercure de France du mois de septembre 1769 , pag. 184 , ligne 13 , un exemple du plus ridicule égoïsme. Un très-mince auteur rappelle au public qu'étant au college il faisoit son thème mieux que ses camarades ; il s'en glorifie , & s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres. . . *risum teneatis amici*. . .

Leur falle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur , & ce peuple n'entroit que par billets. Le matin , l'opéra venoit chanter une messe en musique ; puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX , (je ne fais trop pourquoi) le louoit pendant plus d'une heure , quoi qu'il eût été assurément un mauvais sire (a) ; puis l'on attendoit l'orateur au morceau des croisades : ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque , qui interdisoit le prêtre orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon sens. Le soir succédoit encore un autre éloge ; mais comme celui-ci étoit profane , l'archevêque heureusement ne prononçoit pas sur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faisoit de l'esprit , étoit défendu par des fusiliers & par de gros Suisses qui n'entendoient pas le françois. Rien n'étoit plus plaissant que de voir la maigre encolure d'un savant contraster à leur rencontre avec leur stature énorme & repoussante. On appelloit ces jours-là *Assemblée publique*. Le public , il est vrai , s'y rendoit , mais pour rester à la porte ; ce qui n'étoit guere reconnoître la complaisance qu'on avoit de venir les entendre.

(a) Le premier édit pénal contre des sentimens ou opinions particulieres, fut rendu par Louis IX, vulgairement dit Saint Louis.

Cependant la seule liberté qui restoit à la nation , étoit de prononcer souverainement sur la prose & sur les vers , de siffler tel auteur , d'en applaudir tel autre , & par fois de se moquer d'eux tous.

La rage académique s'emparoit néanmoins de toutes les cervelles : tout le monde vouloit être censeur royal (a) , puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui composoient l'académie ; on calculoit le degré de vigueur que leur estomac conservoit à table : au gré des aspirans , la mortalité ne descendoit pas assez promptement sur leurs têtes. Ils sont *immortels* ! disoit-on. L'un marmotoit tout-bas , en voyant un élu : ah ! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grande table , le chapeau sur la tête , & te déclarer un grand homme conjointement avec Louis XIV & le chancelier Seguier , lorsque déjà oublié tu dormiras dans un cercueil à épitaphe.

Enfin les riches comploterent si bien dans un siècle où l'or tenoit lieu de tout le reste , qu'ils chasserent les gens de lettres ; de sorte qu'à la

(a) Censeur Royal ! Je n'ai jamais pu entendre ce mot sans pousser de rire. Nous ignorons nous autres François combien nous sommes ridicules , & les droits que nous donnons à la postérité de nous regarder en pitié.

génération suivante MM. les fermiers-généraux se trouverent possesseurs absolus des quarante fauteuils ; où ils ronflerent tout aussi à leur aise que leurs devanciers , & ils furent encore plus habiles qu'eux dans le partage des jettons.

Alors naquit l'ancien proverbe ; *on ne peut entrer à l'académie sans équipage.*

Les gens de lettres désespérés & ne sachant comment rentrer dans leur domaine usurpé , conspirerent en forme : ils se servirent de leurs armes ordinaires , épigrammes , chansons , vaudevilles (a) ; ils épuiserent toutes les flèches du carquois de la satire ; mais , hélas ! tous leurs traits devinrent impuissans. Le calus étoit tellement formé sur les cœurs , qu'ils n'étoient plus sensibles , même aux traits perçans du ridicule. MM. les auteurs auroient perdu leurs bons mots , sans le secours d'une grave indigestion qui surprit un jour les académiciens rassemblés à un festin splendide. Apollon , Plutus , & le dieu qui fait digérer , sont trois divinités brouillées ensemble. L'indigestion les accablant au double titre de financiers & d'académiciens , ils en moururent presque tous. Les gens de lettres rentrèrent dans leur ancien domaine , & l'académie fut sauvée.....

(a) Pauvres armes ! qu'on leur interdit encore , & que l'insolent orgueil des grands tout à la fois appelle & redoute.

Il s'éleva dans l'assemblée un éclat de rire universel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille si la relation étoit exacte ? Oui , lui dis - je , à peu de chose près. Mais quand du sommet de sept cents années on plonge ses regards dans le passé , il est aisé sans doute de donner des ridicules aux morts. Au reste , l'académie convenoit même de mon tems que chaque membre qui la composoit , valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur est que , dès que les hommes s'assembloient , leurs têtes se rétrécissent , comme l'a dit Montesquieu , qui devoit le savoir.

Je passai dans la salle où se trouvoient les portraits des académiciens , tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent succéder aux académiciens actuellement vivans ; mais pour ne chagriner personne , je me garderai bien de les nommer.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle ,
On l'aime , & les humains sont malheureux par elle.

VOLT.

Mais je ne puis me refuser à rapporter un fait qui causera sûrement beaucoup de plaisir aux âmes honnêtes , aimant la justice & détestant la tyrannie ; c'est que le portrait de l'abbé de St. Pierre avoit été réhabilité & remis dans son rang avec tous les honneurs dûs à sa rare vertu. On

avoit effacé la bassesse dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable , lorsqu'elle ploya sous le joug d'une servitude qui devoit lui être étrangere. On avoit placé ce digne & vertueux écrivain entre Fenelon & Montesquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité. Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu , ni le portrait de Christine , ni le portrait de... ni le portrait de... ni le portrait de... qui , quoi qu'en peinture , étoient souverainement déplacés.

Je descendis de cette montagne , en reportant plusieurs fois la vue sur ces bosquets couverts , où résidoient ces beaux génies , qui dans le silence & la contemplation de la nature , travailloient à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu , à l'amour du beau & du vrai , & je dis en moi-même : *je voudrois bien me rendre digne de cette académie-là !*





CHAPITRE XXXI.

Le cabinet du Roi.

NON-LOIN de ce séjour enchanté , j'apperçus un temple vaste qui me remplit d'admiration & de respect. Sur son frontispice étoit écrit : *Abrégé de l'Univers*. Vous voyez , me dit-on , *le cabinet du roi*. Ce n'est pas que cet édifice lui appartienne ; il est à l'Etat : mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'estime que nous avons pour sa personne ; d'ailleurs , à l'exemple des anciens rois , notre souverain exerce la médecine , la chirurgie & les arts. Il est revenu ce tems heureux où les hommes puissans qui ont en main les fonds nécessaires aux expériences , flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain , se hâtent de porter les sciences à ce degre de perfection qui attendoit leurs regards & leur zele. Les plus considérables de la nation font servir leur opulence à arracher à la nature ses secrets ; & l'or , autrefois germe du crime & gage de l'oisiveté , sert l'humanité & ennoblit ses travaux.

J'entre , & je fus faisi d'une douce surprise !
Ce temple étoit le palais animé de la nature :

toutes les productions qu'elle enfante y étoient rassemblées avec une profusion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre ailes d'une immense étendue : il étoit surmonté du dôme le plus vaste qui ait jamais frappé mes regards.

De côté & d'autre se présentoient des figures de marbre , avec cette inscription : à l'inventeur de la scie ; à l'inventeur du rabot ; à l'inventeur de la machine à bas ; à l'inventeur du tour , du cabestan , de la poulie , de la grue , &c. &c.

Toutes les sortes d'animaux , de végétaux & de minéraux étoient placés sous ces quatre grandes ailes , & apperçus d'un coup-d'œil. Quel immense & merveilleux assemblage !

Sous la première aile , on voyoit depuis le cedre jusqu'à l'hysope.

Sous la seconde , depuis l'aigle jusqu'à la mouche.

Sous la troisième , depuis l'éléphant jusqu'au ciron.

Sous la dernière , depuis la baleine jusqu'au goujon.

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature , les monstres de toute espèce , les productions bizarres , inconnues , uniques en leur genre ; car la nature , au moment où elle abandonne ses loix ordinaires , marque une intelligence encore

plus profonde que lorsqu'elle ne s'écarte point de sa route.

Sur les côtés , des morceaux entiers arrachés des mines présentent les laboratoires secrets où la nature travaille ces métaux que l'homme a rendus tour - à - tour utiles & dangereux. De longues couches de sable savamment enlevées & artistement placées , offrent l'intérieur de la terre & l'ordre qu'elle observe dans les différens lits de pierre (a) , d'argille , de plâtre , qu'elle arrange.

(a) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. *J'ai plus que jamais le goût des carrières. Je pense qu'il me rendra habitant des minéraux & pétrifications , & qu'il me prépare peut-être un tombeau dans les entrailles de la terre. Je suis descendu à près de neuf cents pieds dans son enveloppe, près****, très-fâché de ne pouvoir aller plus avant. J'aurois voulu imprimer mes pas sur son noyau, & de-là l'interroger sur les nations diverses qui ont passé sur sa surface, lui demander si dans le nombre infini de ses enfans quelqu'un l'a remerciée de ses bienfaits ; si à l'endroit où je médite, loin de la clarté du jour, elle auroit produit des fruits nourriciers ; si là étoit un peuple ou un trône, & combien de couches formées des débris du genre humain elle recèle du fond de cet abîme jusqu'au dernier point de son diamètre ? Je l'aurois sollicitée à me laisser lire toutes les catastrophes qu'elle a essuyées ; & je l'aurois trempée de mes larmes en apprenant tous les désastres dont elle n'a pu garantir sa nombreuse famille : désastres gravés sur des médailles incontestables, mais dont le souvenir est entièrement effacé : désastres qui renaîtront quand elle dévorera dans ses flancs la génération présente, qui, à son tour, sera foulée par des générations sans nombre qui n'auront peut-être d'autre res-*

De quel étonnement je fus frappé , lorsqu'au lieu de quelques os desséchés , j'aperçus l'immense baleine en personne ; le monstrueux hippopotame , le terrible crocodile , &c. On avoit observé dans l'arrangement les dégradations &

semblance avec celle-ci que le partage des mêmes infortunes. C'est alors qu'au milieu de ma douleur , aussi juste qu'humain , j'aurois formé des vœux cruels & charitables , j'aurois souhaité qu'elle engloutît dans son sein jusqu'au dernier être animé , qu'elle dérobât tout animal né sensible aux rayons de ce soleil , dont toutes les faveurs sont insuffisantes à la dédommager de l'oppression des tyrans , qui se la partagent & la consomment.

Il rouleroit ce globe qui porte tant de malheureux , il rouleroit alors dans un vaste & fortuné silence ; il n'offriroit aux rayons du soleil aucun infortuné forcé de le maudire. Aucun cri plaintif ne s'élèveroit de cette planète , qui marcheroit dans les cieux avec une majesté tranquille. Ses enfans endormis dans le même tombeau la laisseroient obéir aux loix de la création , sans être les victimes de ces loix écrasantes qui frappent sur l'homme comme sur la plus vile portion d'argille : & la mort environnant ce double hémisphere de son ombre paisible , donneroit peut-être un spectacle plus touchant , que le regne bruyant de cette vie orgueilleuse , qui traîne après elle l'enchaînement des crimes , le débordement des malheurs & l'effroi même de leur fin.

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier souhait ; que les maux physiques étoient les plus supportables de tous , qu'ils étoient passagers , & qu'étant d'ailleurs inévitables , il n'y avoit qu'à se soumettre ; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des passions malheureuses qui le trompent & l'avilissent. Je lui ai répondu conformément aux principes suffisamment répandus dans cet ouvrage ; mais je n'ai pas moins cru devoir conserver ce morceau rempli d'une sensibilité forte.

les variétés que la nature a mises dans ses productions. Ainsi l'œil suivoit sans effort la marche des êtres , depuis le plus grand jusqu'au plus petit : on voyoit le lion , le tigre , la panthere , dans l'attitude fiere qui les caractérise. Les animaux voraces étoient figurés s'élançant sur leur proie : on leur avoit presque conservé l'énergie de leurs mouvemens , & ce souffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux , ou plus ingénieux , n'avoient rien perdu de leur physionomie : ruse , industrie , patience , l'art avoit tout rendu. L'histoire naturelle de chaque animal étoit gravée à côté de lui , & des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres , si combattue de nos jours , & que plusieurs philosophes avoient judicieusement soupçonnée , avoit alors reçu le trait de l'évidence. On voyoit distinctement que les especes se touchent , se fondent , pour ainsi dire , l'une dans l'autre ; que par des passages délicats & sensibles , depuis la pierre brute jusqu'à la plante , depuis la plante jusqu'à l'animal , & depuis l'animal jusqu'à l'homme rien n'étoit interrompu ; que les mêmes causes enfin d'accroissement , de durée & de destruction leur étoient communes. On avoit remarqué que la nature dans toutes ses

opérations tendoit avec énergie à former l'homme ; & qu'élaborant patiemment & même de loin cet important ouvrage ; elle s'effayoit à plusieurs reprises pour arriver à ce terme graduel de sa perfection ; lequel semble le dernier effort qui lui soit réservé.

Ce cabinet n'étoit point un cahos , un amas indigeste , où les objets épars ou entassés ne donnoient aucune idée nette ou précise. La gradation étoit savamment ménagée & suivie. Mais ce qui sur-tout favorisoit l'ordre ; c'est qu'on avoit découvert une préparation qui préservoit les pièces conservées des insectes nés de la corruption.

Je me sentis opprimé du poids de tant de miracles. Mon œil embrassoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j'admirois son auteur ! Comme je rendois hommage à son intelligence , à sa sagesse , à sa bonté , plus précieuse encore ! Que l'homme étoit grand ! en se promenant au milieu de tant de merveilles rassemblées par ses mains , & qui sembloient créés pour lui ; puisque lui seul a l'avantage de les sentir & de les appercevoir. Cette file proportionnelle , ces nuances observées , ces lacunes apparentes & toujours remplies , cet ordre gradué , ce plan qui n'admettoit point d'intermédiaire , après la vue des cieux , quel spectacle plus magnifique sur
cette

cette terre qui, elle-même, n'est cependant qu'un atôme (a) !

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de si grandes choses, demandai-je ?

C'est l'ouvrage de plusieurs rois, me répondit-on : tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curiosité de déchirer les voiles qui couvrent le sein de la nature, cette passion sublime & généreuse, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même soin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes prises d'assaut, des conquêtes injustes & sanguinaires, on dit de

(a) Il faut avouer que l'histoire de la physique n'est que celle de notre faiblesse. Le peu que nous savons nous révèle l'étendue de notre ignorance. La physique est pour nous, comme pour les anciens, une science occulte. On ne peut lui contester quelques parties, on peut lui nier le tout. Quel est l'axiome qui lui soit particulier ? Le projet d'une histoire naturelle est très-digne d'éloges ; mais il est un peu fastueux. Tel homme a consumé sa vie à poursuivre la plus petite propriété d'un minéral, & il est mort avant d'avoir épuisé la matière. Cette immensité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un seul homme. Mais doit-il se décourager ? Non : c'est ici que l'audace est vertu, l'opiniâtreté sagesse, la présomption chose utile. Il faut tant épier la nature, qu'à la fin elle laisse échapper son secret : la deviner ne paroît pas impossible à l'esprit humain, pourvu que la chaîne des observations ne soit pas interrompue, & que chaque physicien se montre plus jaloux de la perfection de la science que de sa propre gloire ; sacrifice rare, mais nécessaire, & qui fera distinguer le véritable ami des hommes.

nos rois : il a fait telle découverte dans l'océan des choses , il a accompli tel projet favorable à l'humanité. On ne dépense plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne ; on les emploie à augmenter les véritables richesses , à faire servir le génie & l'industrie , à doubler leurs forces , à compléter leur bonheur.

De tout tems il y a eu des secrets découverts par les hommes les plus grossiers en apparence ; on en a perdu plusieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair ; mais nous avons senti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le soit. Tout repose dans le sein de la nature ; il ne faut que chercher : il est vaste , il présente mille ressources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la masse des idées , les rencontres les plus éloignées peuvent renaître (a). Intimement convaincus de la possibilité

(a) A voir le point d'où les hommes sont partis en physique , & le point où ils s'arrêtent aujourd'hui , il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne faisons point un usage aussi étendu de notre sagacité & de notre pénétration. L'homme livré à lui-même sembloit plus fort qu'avec tous ces leviers étrangers. Plus nous avons acquis , plus nous sommes devenus paresseux. Ce nombre infinis d'expérience n'a guère servi qu'à consacrer l'erreur. Content de voir on a cru toucher le but ; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos physiciens glissent sur mille objets importants , dont ils paroîtroient devoir donner la solution. La physique expérimentale est devenue un spectacle

des plus étonnantes découvertes , nous n'avons point tardé à les faire.

Nous n'avons rien remis au hasard , c'est un vieux mot dépourvu de sens , & entièrement banni de notre langue. Le hasard n'est que le synonyme d'ignorance. Le travail , la sagacité , la patience , voilà les instrumens qui forcent la nature à découvrir ses trésors les plus cachés. L'homme a su tirer tout le parti possible des dons qu'il a reçus. En appercevant le point où il pouvoit monter , il a mis sa gloire à s'élancer dans la carrière infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un seul homme est , disoit-on , trop bornée. Eh bien ! qu'avons-nous fait ? Nous avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire pro-

ou plutôt une espèce de charlatanerie publique. Le démonstrateur aide souvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée , si elle est paresseuse ou défobéissante. Que voit-on aujourd'hui ? Des découvertes isolées , inutiles ; des physiciens dogmatiques , immolant tout à un système ; des diseurs de mots , éblouissant le vulgaire & faisant pitié à l'homme qui soulève l'écorce polie de ces vaines paroles. Les Mémoires de l'Académie des Sciences présentent une multitude de faits ; on y rencontre des observations étonnantes ; mais toutes ces observations ressemblent à l'histoire de ces peuples inconnus où un seul homme s'est trouvé , & chez lesquels personnes ne sauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur & le physicien ; il faut les croire même s'ils se sont trompés : on ne peut tirer aucune utilité de leurs discours , vu la distance des lieux & la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

digieux. L'un achève ce que l'autre a commencé. La chaîne n'est jamais interrompue ; chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voisin : c'est ainsi qu'elle plonge dans l'étendue de plusieurs siècles ; & cette chaîne d'idées & de travaux successifs doit un jour environner , embrasser l'univers. Ce n'est plus le seul intérêt d'une gloire personnelle , c'est l'intérêt du genre humain , à peine connu de vos jours , qui seconde les plus difficiles entreprises.

Nous ne nous égarons plus dans de vains systèmes (a) : grâces à Dieu , (& à votre folie) ils sont tous épuisés & détruits. Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but est de connoître les mouvemens secrets des choses , & d'étendre la domination de l'homme , en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent agrandir son être.

Nous avons certains hermites (les seuls que nous connoissions) qui vivent dans les forêts ; mais c'est pour herboriser. Ils y vivent par choix , par amour : ils se rendent ici à certains jours

(a) Que les faiseurs de systèmes physiques ou métaphysiques m'expliquent ceci : Le pere Mabillon étoit fort borné dans sa jeunesse. A vingt-six ans il fit une chute ; sa tête porta contre l'angle d'un escalier en pierre. On trépana mon imbécille. Il sortit de cette opération avec un entendement lumineux , une mémoire étonnante , un zèle excessif pour l'étude. Le trepan , en agissant sur la cervelle , en fit un homme nouveau.

marqués , afin de nous enseigner plusieurs découvertes précieuses.

Nous avons élevé des tours situées sur le sommet des montagnes ; c'est de - là qu'on fait des observations continuelles qui se croisent & se correspondent.

Nous avons formé des torrens & des cataractes artificiels , afin d'avoir une force suffisante pour produire les plus grands effets du mouvement (a). Nous avons établi des bains aromatiques pour rétablir les corps séchés par l'âge , pour renouveler les forces & la substance : car Dieu n'a créé tant de plantes salutaires , & n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître , que pour confier à son industrie le soin de conserver sa santé & la trame fragile & précieuse de ses jours.

Nos promenades mêmes , qui chez vous ne sembloient faites que pour l'agrément , nous paient un tribut utile. Ce sont des arbres fruitiers qui

(a) Les plus brillans & les plus coûteux monumens ne sont pas les plus admirables , quand ils ne sont élevés que pour un faste inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marly , aux yeux du sage , n'a pas tant de valeur que la simple roue que fait tourner un petit ruisseau pour moudre le pain de plusieurs villages , ou soulager les travaux du laborieux manufacturier. Le génie peut être puissant ; mais il n'est grand que lorsqu'il sert l'humanité.

réjouissent la vue , qui embaument l'odorat , & qui remplacent le tilleul , le stéril marronnier & l'orme rabougri. Nous entons & nous greffons nos arbres sauvages , afin que nos travaux répondent à l'heureuse libéralité de la nature , qui n'attend que la main du maître à qui le Créateur l'a , pour ainsi dire , fournie.

Nous avons de vastes ménageries pour toutes sortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déserts des espèces qui vous étoient absolument inconnues. Nous mêlons les races pour en voir les différens résultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires & très-utiles , & l'espèce est devenue plus grosse & plus grande du double : nous avons enfin remarqué que les peines que l'on se donne avec la nature sont rarement infructueuses.

Aussi avons-nous retrouvé plusieurs secrets qui étoient perdus pour vous , parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher ; vous étiez plus amoureux d'entasser des mots dans des livres , que de ressusciter à force de main-d'œuvre , des inventions merveilleuses. Nous possédons aujourd'hui , comme les anciens , le verre malléable , les pierres spéculaires , la pourpre tyrrhienne qui teignoit les vêtemens des empereurs , le miroir d'Archimède , l'art des embaumemens des Egyptiens , les machines qui dresse-

rent leurs obélisques , la matiere du linceul où les corps se consumoient en cendre sur le bucher , l'art de fondre les pierres , les lampes inextinguibles & jusqu'à la fauce appienne.

Promenez-vous dans ces jardins , où la botanique a reçu toute la perfection dont elle étoit susceptible (*a*). Vos aveugles philosophes se plaignoient de ce que la terre étoit couverte de poisons : nous avons découvert que c'étoient les remedes les plus actifs que l'on pût employer : la providence a été justifiée , & elle le feroit en tout point si nos connoissances n'étoient pas si foibles & nous si bornés. On n'entend plus des plaintes sur ce globe. Une voix lamentable ne s'écrie plus : *tout est mal !* On dit sous l'œil d'un Dieu : *tout est bien !* Les effets mêmes des poisons ont été apperçus & décrits , & nous nous jouons avec eux.

Nous avons extrait le suc des plantes avec tant de succès que nous en avons formé des liqueurs pénétrantes & non moins douces , qui s'insinuent

(*a*) Toi qui traverses les campagnes en songeant peut-être au vaisseau qui portes tes trésors & sillonne les mers : arrête imprudent ! tu foules aux pieds une herbe obscure & salutaire qui feroit germer dans ton cœur la joie & la santé. C'est un plus riche trésor que tous ceux dont ton navire peut être chargé : après avoir poursuivi mille chimères, finis , comme J. J. Rousseau, par herboriser.

dans les pores , se mêlent aux fluides , rétablissent les tempéramens , & rendent le corps plus ferme , plus souple & plus robuste.

Nous avons trouvé le secret de dissoudre la pierre dans le corps humain , sans brûler les entrailles. Nous guérissons la phthisie , la pulmonie , toutes ces maladies autrefois jugées mortelles (*a*). Mais le plus beau de nos exploits est d'avoir exterminé cette hydre épouvantable , ce fléau honteux & cruel qui attaquoit les sources de la vie & celles du plaisir : le genre humain touchoit à sa ruine ; nous avons découvert le spécifique heureux qui devoit le rendre à la vie , & au plaisir plus précieux encore (*b*).

Chemin faisant le Buffon de ce siècle joignoit la démonstration aux paroles , & me montrait

(*a*) Il est honteux à un homme d'annoncer qu'il a un secret utile à l'humanité & de le conserver pour lui & pour sa famille. Eh ! quelle récompense attend-il ? Malheureux ! tu peux te promener au milieu de tes frères & te dire à toi-même : *ces êtres qui marchent , me doivent une partie de leur santé & de leur félicité !* Et tu ne sens point ce noble orgueil , & tu n'es pas ému de cette idée attendrissante ! Prends de l'or , misérable , & ferme ton ame à cette jouissance ; tu te rends justice , tu te punis toi-même.

(*b*) Je suis triste lorsque j'entends plaisanter sur ce fléau douloureux : on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'œil , & en cela ne point imiter le bouffon Voltaire.

les objets physiques , en y joignant ses propres réflexions.

Mais ce qui me surprit davantage , ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit su réunir tous les accidens de la lumière. C'étoit une magie perpétuelle. On fit passer sous mes yeux des paysages , des points de vue , des palais , des arcs-en-ciel , des météores , des chiffres lumineux , des mers qui n'existoient point , & qui me firent une illusion plus frappante que la vérité même. C'étoit un séjour d'enchantement. Le spectacle de la création qui nâquit dans un clin-d'œil , ne m'auroit pas procuré une sensation plus vive & plus exquise.

On me présenta des microscopes , au moyen desquels j'apperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes observateurs. L'œil n'étoit point fatigué , tant l'art étoit simple & merveilleux. Chaque pas que l'on faisoit dans ce séjour satisfaisoit la curiosité la plus ardente. Plus elle paroissoit inépuisable , plus elle trouvoit d'alimens à dévorer. Oh ! que l'homme est grand ici , m'écriai-je plusieurs fois , & que ceux qu'on appelloit de mon siècle de grands hommes étoient petits en comparaison (*a*) !

(*a*) On pourroit faire un ouvrage volumineux des différentes questions , tant physiques , morales & métaphysiques , qui se

L'acoustique n'étoit pas moins miraculeuse. On avoit su imiter tous les sons articulés de la voix humaine , du cri des animaux , du chant varié des oiseaux : on faisoit jouer certains ressorts , & l'on se croyoit tout-à-coup transporté dans une forêt sauvage. On entendoit le rugissement des lions , des tigres & des ours , qui sembloient se dévorer entr'eux. L'oreille étoit déchirée : on eut dit que l'écho , plus formidable encore , répétoit au loin ces sons discordans & barbares. Mais , voici , que le chant des rossignols succédoit à ces tons discordans. Sous leurs gosiers harmonieux chaque particule d'air devenoit mélodieuse ; l'oreille faisoit jusqu'aux frémissemens de leurs ailes amoureuses , & ces sons flattés & doux que le gosier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivresse du plaisir se joignoit la douce surprise ; & la volupté qui naissoit de ce mélange heureux descendoit dans tous les cœurs.

présentent en foule à l'esprit & sur lesquelles les hommes de génie sont aussi ignorans que les fots , & l'on pourroit répondre en un seul mot à toutes ces questions physiques , morales & métaphysiques ; mais ce mot est celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne désespere pas qu'on le trouve un jour ; j'attends tout de l'esprit humain quand il connoîtra ses forces , quand il les unira , quand il regardera son intelligence comme devant pénétrer ce qui est , & soumettre ce qu'il touche.

Ce peuple , qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux , avoit su tirer parti de sa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinait à quelque passion belliqueuse (a) , on le conduisoit dans une salle qu'on avoit justement nommée *l'enfer* : aussi-tôt un machiniste mettoit en jeu les ressorts accoutumés , & l'on produisoit à son oreille toutes les horreurs d'une mêlée , & les cris de la rage , & ceux de la douleur , & les clameurs plaintives des mourans , & les sons de la terreur , & les mugissemens de cet affreux tonnerre , signal de la destruction , voix exécration de la mort. Si la nature ne se soulevoit pas alors dans son ame , s'il ne jetoit pas un cri d'horreur , si son front demeuroit calme & immobile , on l'enfermoit dans cette salle pour le reste de ses jours ; mais chaque matin on avoit soin de lui répéter ce morceau de musique , afin qu'il

(a) Puissans potentats , qui vous partagez ce globe , vous avez des canons , des mortiers , des armées nombreuses , qui développent des files éblouissantes de soldats : d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne fais pourquoi au milieu de vos enseignes flottantes , vous me paraissez misérables & petits. Les Romains , dans leurs jeux , faisoient combattre des pigmées ; ils sourioient des coups qu'ils se portoient : ils ne soupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'œil du sage ce que ces nains paroissoient à leurs yeux.

se contentât du moins sans que l'humanité en souffrit.

L'intendant de ce cabinet me joua un tour; il fit raisonner tout-à-coup son infernal opéra, sans m'avoir prévenu. Ciel ! ciel ! grace ! grace ! m'écriai-je de toutes mes forces & en me bouchant les oreilles : Épargnez - moi , épargnez-moi ! Il fit cesser. — Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît point ? -- Il faut être un démon, lui répondis-je, pour se plaire à cet horrible tapage. — C'étoit cependant de votre tems un divertissement fort commun, que les rois & les princes prenoient tout comme celui de la chasse (a), [laquelle, on l'a fort bien dit, étoit la fidele image de la guerre] (b). Ensuite les poètes venoient les féliciter

(a) Dans les calamités actuelles qui désolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux est la dépopulation. Du moins, puisque les hommes doivent être si malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion est barbare, que le blâme en retombe sur ses auteurs.

(b) Singulière & déplorable constitution de notre monde politique ! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'espece humaine à la chaîne, se correspondent, se prêtent des secours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la ferrer à leur gré jusqu'à produire des mouvemens convulsifs. La conspiration n'est point cachée dans l'ombre ; elle est publique ; elle est ouverte, elle se traite par ambassadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus jusqu'à leurs superbes oreilles. Jettons un coup-d'œil sur l'Europe ; elle n'est plus qu'un vaste arsenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre

d'avoir effrayé les oiseaux du ciel à dix lieues à la ronde , & d'avoir sagement pourvu à la curée

feu qu'une légère étincelle. Souvent c'est la main d'un ministre étourdi qui cause l'explosion. Elle embrase à la fois le midi , le nord , les deux bouts de la terre. Combien de pieces de canons , de bombes , de fusils , de boulets , de balles , d'épées , de baïonnettes , &c. de marionnettes meurtrieres , obéissantes au fouet de la discipline , attendent l'ordre émané d'un cabinet pour jouer leurs parades sanglantes ? La géométrie elle-même a profané ses divins attributs ! elle favorise les fureurs tour-à-tour ambitieuses , tour-à-tour extravagantes des souverains. Avec quelle précision on fait détruire une armée , foudroyer un camp , assiéger une place , incendier une ville ! J'ai vu des académiciens combiner de sang-froid la charge d'un canon. Eh ! Messieurs , attendez que vous ayez seulement une principauté. Que vous importe quel nom doit régner dans tel pays ? Votre patriotisme est une vertu fautive & dangereuse à l'humanité. Car , examinons un peu ce que signifie ce mot *patriotisme*. Pour être attaché à un état , il faut être membre de l'état. Excepté deux ou trois républiques , il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglois feroit-il mon ennemi ? Je suis lié avec lui par le commerce , par les arts , par tous les nœuds possibles : il n'existe entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que passé telle borne je sépare ma cause de celle des autres hommes ? Le patriotisme est un fanatisme inventé par les rois , & funeste à l'univers. Car si ma nation étoit trois fois plus petite , j'aurois à haïr trois fois plus de gens ; mes affections dépendroient des limites changeantes des états : dans la même année il faudroit aller porter la flamme chez mon voisin , & me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne soutiendrois donc au fond que les droits capricieux d'un maître qui voudroit commander à mon ame. Non ; l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaste état : & le souhait que j'ose faire , c'est qu'elle se réunisse sous

des corbeaux : sur-tout ces poètes se plaisoient fort à décrire une bataille. — Ah ! je vous prie, ne me parlez plus de cette maladie épidémique qui attaquoit la pauvre espece humaine. Hélas ! elle avoit tous les symptômes de la rage & de la folie. Des rois poltrons , du haut de leur trône , l'envoyoient mourir : & le troupeau obéissant , sous la garde d'un seul chien , alloit joyeusement à la boucherie. Comment la guérir dans ces tems d'illusion ? Comment briser le talisman magique ? Un petit bâton , un cordonnet rouge ou bleu , une petite croix d'émail répandoit partout l'esprit de vertige & de fureur. D'autres devenoient enragés seulement à l'aspect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guérison a dû être longue ; mais j'avois presque deviné que tôt ou tard le baume calmant de la philosophie cicatriferoit ces plaies honteuses (a).

une seule & même domination. Tout vu , tout considéré , ce feroit-là un grand avantage : alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui , qu'est-ce que la liberté moderne ? Elle n'est autre chose (dit un écrivain) que l'héroïsme de l'esclavage.

(a) Quel spectacle ! deux cents mille hommes répandus dans de vastes campagnes , & qui n'attendent que le signal pour s'égorger. Ils se massacrent à la face du soleil , sur les fleurs du printems. Ce n'est point la haine qui les anime : ce sont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la première fois , ceux qui n'en ont pas été témoins , ne feroient-ils pas endroit de la révoquer en doute ? Cette pensée appartient à M. Gaillard.

On me fit entrer dans le cabinet de mathématiques : il me parut très-riche , & on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette science tout ce qui ressembloit à des jeux d'enfans , tout ce qui n'étoit que spéculation sèche , oisive , ou qui passoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute espèce faites pour soulager les bras de l'homme , douées de puissances beaucoup plus fortes que celles que nous connoissions. Elles produisoient toutes sortes de mouvemens. On se jouoit ainsi des plus pesans fardeaux. — Vous voyez , me dit-on , ces obélisques , ces arcs de triomphe , ces palais , ces hardis monumens dont l'œil est étonné : ils ne sont point l'ouvrage de la force , du nombre & de la dextérité ; les instrumens , les leviers plus perfectionnés , voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet & dans le plus grand détail , les instrumens les plus exacts , soit pour la géométrie , soit pour l'astronomie , &c.

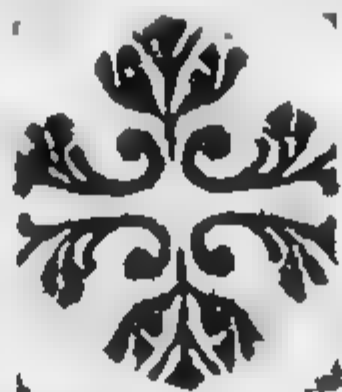
Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf , hardi , étonnant , eussent-ils même échoué , (car on ne s'instruit pas moins en ne réussissant pas ,) avoient leurs bustes en marbre environnés des attributs convenables.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille , que plusieurs secrets singuliers , merveilleux , n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de

sages ; qu'il étoit des choses bonnes par elles-mêmes , mais dont on pourroit abuser par la fuite (*a*) : l'esprit humain , selon eux , n'étoit pas encore au terme où il devoit monter , pour faire usage sans risque des plus rares ou des plus puissantes découvertes (*b*).

(*a*) Le roi Ezéchias (dit la Bible) fit supprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes , crainte qu'on n'en fît usage mal-à-propos & que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait est curieux & donne beaucoup à penser.

(*b*) Quel jour horrible & funeste au genre humain que celui où un moine trouva dans le salpêtre une poudre meurtrière ! L'Arioste dit que le diable ayant imaginé une carabine , ému de pitié , la jeta au fond d'un fleuve. Hélas ! il n'est plus d'asyle sur la terre : il n'est plus besoin de courage , il est inutile : le citoyen valeureux n'a rien à attendre de son bras. Le canon est remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes ; le canon les rend propriétaires absolus de notre existence : & si par malheur ils venoient à s'entendre , que deviendrons-nous tous ?





CHAPITRE XXXII.

Le Salon.

COMME les arts parmi ce peuple se tenoient par la main , au figuré comme au moral , je n'eus que quelques pas à faire , & je me trouvais à l'académie de peinture. J'entrai dans de vastes salons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral & instructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrain de cette éternelle mythologie , mille & mille fois recopiée. Ingénieuse dans le commencement de l'art ; elle avoit bien acquis le droit de paroître fastidieuse. Les plus belles choses à la longue deviennent communes : le refrain est la langue des fots. Il en étoit ainsi de toutes les flatteries grossières de ces peintres adulateurs qui avoient défié Louis XIV. Le tems , semblable à la vérité , avoit dévoré cette toile mensongère ; ainsi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau & les prologues de Quinault. Il étoit défendu aux arts de mentir (a).

(a) Quand je vois dans la galerie de Versailles Louis XIV une foudre à la main , assis sur des nuages azurés , peint en dieu tonnant , la pitié dédaigneuse que je ressens pour le pin-

Il n'existoit plus aussi de ces hommes épais qu'on nommoit *amateurs*, & qui commandoient au génie de l'artiste, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne suivoit que ses propres loix, & ne s'avilissoit plus.

Dans ces fallons moraux, on ne voyoit plus de sanglantes batailles, ni les débauches honteuses des dieux de la fable, & encore moins des souverains environnés des vertus qui précisément leur manqueraient : on n'exposoit que des sujets propres à inspirer des sentimens de grandeur & de vertu. Toutes ces divinités païennes, aussi absurdes que scandaleuses, n'occupoient plus des pinceaux précieux, désormais destinés au soin de transmettre à l'avenir les faits les plus importants : on entendoit, par ce mot, ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la générosité, le dévouement, le courage, le mépris de la mollesse.

ceau de le Brun réjaillit presque sur l'art ; mais cette peinture survit au dieu foudroyant, à l'artiste qui lui fit présent du tonnerre : cette réflexion me calme, & je souris.

La première fois que Louis XIV vit des Tenieres, il détourna la tête avec un air de dégoût & les fit ôter de ses appartemens. Si ce monarque n'a pu souffrir la peinture de ces bonnes gens qui trinquent & dansent avec gaieté ; s'il leur a préféré ces hommes bleus, qui courent à cheval à travers la fumée & la poussière d'un camp ; l'ame de Louis XIV est jugée.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux sujets qui méritoient de passer à la postérité : la grandeur d'ame des souverains étoit sur-tout immortalisée. J'apperçus Saladin faisant promener un linceul ; Henri IV nourrissant la ville qu'il assiégeoit ; Sulli comptant avec lenteur une somme d'argent que son maître destinoit à ses plaisirs ; Louis XIV au lit de la mort , disant : *j'ai trop aimé la guerre* ; Trajan déchirant ses vêtemens pour bander les plaies d'un infortuné ; Marc-Aurele descendant de cheval dans une expédition pressée pour prendre le placet d'une pauvre femme ; Titus faisant distribuer du pain & des remèdes ; Saint-Hilaire , le bras emporté , & montrant à son fils qui pleuroit , Turenne couché sur la poussière , le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de son pere , &c. On ne trouvoit point ces sujets sombres ou attristans. Il n'étoit plus de vils courtisans qui disoient d'un air moqueur : *jusqu'aux peintres se mêlent de prêcher !* On leur savoit bon gré d'avoir rassemblé les plus sublimes traits de la nature humaine : c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'histoire. Ils avoient sagement pensé que rien ne feroit plus utile. Tous les arts avoient fait , pour ainsi dire , une admirable conspiration en faveur de l'humanité. Cette heureuse correspondance avoit jetté un jour plus lumineux sur

l'effigie sacrée de la vertu : elle en étoit devenue plus adorable , & ses traits toujours embellis , formoient une instruction publique , aussi sûre que touchante. Eh ! comment résister à la voix des beaux arts , qui d'une voix unanime encensent & couronnent le citoyen libre & généreux ?

Tous ces tableaux attachoient l'œil , & par le sujet & par l'exécution. Les peintres avoient su réunir le trait italien au coloris flamand , ou plutôt ils les avoient surpassés par une étude approfondie. L'honneur , seule monnoie faite pour les grands hommes , en animant leurs travaux les récompensoit d'avance. La nature sembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures sans soupirer de plaisir. L'homme coupable n'osoit les regarder ; il auroit craint que ces figures inanimées n'eussent tout - à - coup pris la parole pour l'accuser & le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient proposés au concours. Les étrangers y étoient admis : car on ne connoissoit pas cette petite tyranne qui proscrivoit tout ce qui passoit les limites d'une province. On donnoit quatre sujets par année , afin que chaque artiste eût le tems de conduire son tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faisoit attention à ce cri général , qui , ordinairement est la voix de

l'équité même. Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injustice de dégoûter les élèves. Les maîtres en place ne connoissoient point cette indigne & basse jalousie , qui exila le Gouffin loin de sa patrie , & fit périr le Sueur au printems de ses jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux & funeste , qui , de mon tems , ne permettoit pas à leurs disciples de suivre une autre maniere que la leur. Ils ne faisoient point de froids copistes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut , livrés à eux-mêmes & dirigés seulement par quelques conseils. L'élève enfin n'étoit plus courbé sous un sceptre qui le rendoit timide : il ne se traînoit point en tremblant sur les pas d'un chef capricieux , qu'il étoit encore obligé de flatter : il le devançoit , s'il avoit du génie , & son guide étoit le premier à s'enorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit plusieurs académies de dessin , de peinture , de sculpture , de géométrie pratique. Autant ces arts étoient dangereux dans mon siècle , parce qu'ils favorisoient le luxe , le vaste , la cupidité & la débauche , autant ils étoient devenus utiles , parce qu'ils n'étoient employés qu'à inspirer des leçons de vertu , & à donner à la ville cette majesté , ces agrémens , ce goût

simple & noble qui , par des rapports secrets , élève l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les élèves y travailloient sous ses regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire son avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres pensionnés ne vinssent faire leur ronde : mais aucun apprentif n'étoit l'élève titré de Monsieur un tel , mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'esclavage , si funeste à la trempe mâle & indépendante du génie , qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-dessus des chef-d'œuvres de l'antiquité ; de sorte que leurs tableaux étoient si achevés, si finis, que les restes de Raphaël & de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires , gens de nature opiniâtre & toujours entêtés.

Je n'ai pas besoin de dire que tous les arts , que toutes les professions étoient également libres. Ce n'est que dans un siècle barbare , tyrannique , imbécille , qu'on a donné des fers à l'industrie , qu'on a exigé une somme d'argent de celui qui vouloit travailler , au lieu de lui accorder une récompense. Tous ces petits corps burlesques ne rassembloient les hommes que pour faire fermenter leurs passions à un degré plus violent : une foule d'affaires interminables naissoit de leur captivité , & les rendoit nécessairement en-

nemis de leurs voisins. C'est ainsi que dans les prisons , les hommes accablés des mêmes chaînes se communiquent leurs fureurs & leurs vices. En voulant séparer leur intérêt , on l'avoit rendu plus actif , & c'étoit tout le contraire de ce qu'une sage législation sembloit demander. La source de mille désordres provenoit de cette gêne perpétuelle où se trouvoit chaque homme de suivre son talent. De-là naissoient l'oisiveté & la fripponnerie. Le misérable étoit dans l'impuissance réelle de sortir d'un état déplorable , parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les passages , & que l'or seul faisoit tomber les barrières. Le monarque , pour jouir d'un léger tribut , avoit détruit la liberté la plus sacrée , & avoit étouffé tous les ressorts du courage & de l'industrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé sur les premières notions du droit des gens , chacun suivoit l'emploi où l'appelloit son goût particulier , gage assuré du succès. Ceux qui ne marquoient aucune disposition pour les beaux arts , embrassoient des états plus faciles ; car le médiocre n'étoit point souffert dans tout ce qui avoit rapport au génie : la gloire de la nation sembloit attachée à ces talents qui distinguent non moins l'homme que les empires.





C H A P I T R E XXXIII.

Tableaux emblématiques.

J'ENTRAI dans une salle particulière où l'on avoit représenté les siècles. On avoit conservé à chaque , outre sa physionomie , les traits qui l'avoient distingué de ses freres. Les siècles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire & lugubre. Le personnage , l'œil rouge & sombre , tenoit en main une torche , & dans le fond découvroit un bucher , des prêtres revêtus d'une étole , & des malheureux un bandeau sur le front qui se devoient , les uns les autres , aux supplices des flammes.

Plus loin , un enthousiaste fanatique , sans autre vertu , qu'une imagination ardente , frappoit celle de ses concitoyens , non moins inflammable , & tonnant au nom de Dieu il entraînoit une foule d'hommes , comme un troupeau docile se précipite au cri du pasteur. Les rois ont quitté leurs trônes , ont abandonné leurs états dépeuplés , & croyant entendre la voix du ciel , ils courent se perdre , eux , leur couronne & leurs sujets , dans de vastes déserts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatisme marchant sur la tête des hommes , secouant ses flambeaux homicides :

géant monstrueux ! ses pieds touchoient les deux bouts de la terre , & son bras tenant la palme du martyre s'élevoit jusqu'aux nues.

Celui-ci , moins ardent , plus contemplatif , livré au mystère & à l'allégorie , se précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes , il prenoit soin d'épaissir les ténèbres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des Platoniciens , les nombres des Pythagoriciens , les vers des Sibylles , les formules toutes puissantes de la magie , & les prestiges tour - à - tour ingénieux & stupides qu'a créés l'esprit humain.

Un autre tenoit un astrolabe , consultoit attentivement un calendrier , & calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité froide & taciturne étoit empreinte sur sa physionomie allongée : il pâlissoit de la conjonction de deux astres : le présent n'existoit pas pour lui , & l'avenir étoit son bourreau : il avoit même transporté son culte dans la ridicule science de l'astrologie , & il embrassoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là , tout couvert de fer , ensevelissoit sa tête dans un casque d'airain : revêtu d'une cotte de mailles , armé d'une longue lance , il ne respiroit que les combats particuliers. L'ame de ses héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits , les opi-

nions , la justice , la vérité. Dans le fond on distinguoit un champ clos , des juges & des hérauts , relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre personnage paroissoit d'une bizarrerie extrême : architecte barbare , il bâtissoit des colonnes , sans proportion avec la masse qu'elles soutenoient , & chargées d'ornemens ridicules ; il prenoit tout cela pour une délicatesse de travail inconnu aux Grecs & aux Romains. Le même désordre régnoit dans sa logique ; c'étoient des chicanes perpétuelles , des idées abstraites. On avoit représenté dans le fond des especes de somnambules , qui parloient , agissoient , les yeux ouverts , & qui , plongés dans un long rêve , ne devoient la liaison de deux idées qu'au pur hasard.

Je repassai ainsi tous les siècles en revue ; mais le détail en feroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus long-tems devant le XVIII , lequel avoit été jadis de ma connoissance. Le peintre l'avoit représenté sous la figure d'une femme. Les ornemens les plus recherchés fatiguoient sa tête superbe & délicate. Son cou , ses bras , sa gorge étoient couverts de perles & de diamans : ses yeux étoient vifs & brillans ; mais un sourire un peu forcé faisoit grimacer sa bouche : ses joues étoient enluminées. L'art sembloit devoir percer dans ses paroles , comme dans son regard : il

étoit séduisant , mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de rose , qui sembloient un ornement ; mais ces rubans cachotent deux chaînes de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvemens assez libres pour gesticuler , sauter & gambader. Elle en usoit avec excès , afin de déguiser (à ce qu'il me sembloit) son esclavage , ou du moins pour le rendre facile & riant. J'examinai cette figure en détail , & suivant de l'œil la draperie de ses vêtemens , je m'apperçus que cette robe si magnifique étoit toute déchirée par le bas & couverte de boue. Ses pieds nus plongeoient dans une espèce de borbier ; & elle étoit aussi hideuse par les extrémités , qu'elle étoit brillante par le sommet ; elle ne ressembloit pas mal dans cet équipage à une courtisane qui se promène dans la rue , à l'entrée de la nuit. Je découvris derrière elle plusieurs enfans au teint maigre & livide , qui crioient à leur mère & dévoroient un morceau de pain noir ; elle vouloit les cacher sous sa robe ; mais à travers les trous on distinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau on discernoit des châteaux superbes , des palais de marbre , des parterres savamment dessinés , de vastes forêts peuplées de cerfs & de daims , où le cor résounoit au loin. Mais la campagne

à demi-cultivée étoit remplie de payfans infortunés , qui , harassés de fatigue , tomboient sur leurs javelles : ensuite venoient des hommes , qui enrôloient les uns de force , & emportoient le lit & la marmite des autres (*a*).

Le caractère des nations étoit aussi fidèlement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances , à la fonte insensible du coloris , au visage triste , mélancolique , on reconnoissoit l'Italien jaloux , vindicatif. Dans le même tableau son visage sérieux disparoissoit au milieu d'un concert , & le peintre avoit saisi merveilleusement cette facilité de se transformer avec souplesse , & comme dans un

(*a*) La tyrannie est un arbre dangereux qu'il faut se hâter de déraciner dans sa naissance. L'éclat de cet arbre est trompeur. C'est d'abord un jeune arbrisseau qui se couronne de fleurs & de lauriers , mais qui boit secrètement le sang qui l'arrose. Bientôt il croît , s'agrandit , leve une tête altière. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre tout ce qui l'environne , d'une ombre superbe & funeste. La fleur , le fruit voisin tombent , privés des rayons bienfaisans du soleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient semblable à cet arbre venimeux dont les fruits doux sont des poisons , qui change en eau corrosive les gouttes de pluies que ses feuilles distillent , & qui au défaut des tourmens procure au voyageur fatigué le sommeil & la mort. Cependant son tronc est noueux : les principes de sa sève sont couverts d'un bois dur : ses racines d'airain s'étendent ; & la hache de la liberté s'émouffe & ne peut plus y mordre.

coup-d'œil. Le fond du tableau représentoit des pantomimes , faisant des grimaces & autres gestes comiques.

L'Anglois , dans une attitude plutôt fiere que majestueuse , placé sur la pointe d'un rocher , dominoit l'océan & faisoit signe à un vaisseau de s'élancer au Nouveau-Monde & de lui en rapporter les trésors. On lisoit dans ses regards hardis que la liberté civile égaloit chez lui la liberté politique. Les flots opposés , grondant sous les coups de la tempête , étoient une harmonie douce à son oreille. Son bras étoit toujours prêt à saisir le glaive de la guerre civile : il regardoit en souriant un échafaud d'où tomboit une tête & une couronne.

L'Allemand , sous un ciel étincelant d'éclairs , étoit sourd aux cris des élémens. On ne savoit s'il bravoit l'orage , ou s'il y étoit insensible. Des aigles se déchiroient avec furie à ses côtés : ce n'étoit pour lui qu'un spectacle : renfermé en lui-même , il portoit sur ses propres destins un œil indifférent ou philosophique.

Le François , plein de graces nobles & élevées , présentoit des traits finis. Sa figure n'étoit pas originale , mais sa maniere étoit grande. L'imagination & l'esprit se peignoient dans ses regards : il sourioit avec une finesse qui approchoit de la ruse. Il régnoit dans l'ensemble de sa figure beau-

coup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces ; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux , ni ces beaux effets de lumière qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails , qui se nuisoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins & s'agitoit beaucoup pour faire du bruit ; elle croyoit imiter le fracas du canon : c'étoit une chaleur aussi pétulante , aussi active , que foible & passagere.



CHAPITRE XXXIV.

Sculpture & Gravure.

LA sculpture , non moins belle que sa sœur aînée , étaloit à son côté les merveilles de son ciseau. Il n'étoit plus prostitué à ces Crésus impudens , qui avilissoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres sujets aussi méprisable qu'eux. Les artistes pensionnés par le gouvernement consacroient leurs talens au mérite & à la vertu. On ne voyoit plus , comme dans nos salons , à côté du buste de nos rois & sur la même ligne , le vil publicain qui les vole & les trompe , offrir sans pudeur sa basse physionomie. Un homme digne des regards de la postérité , s'étoit-il avancé

dans une carrière semée de faits mémorables ? un autre avoit-il fait une action grande & courageuse ? alors l'artiste échauffé se chargeoit de la reconnaissance publique , il modeloit en secret un des plus beaux traits de sa vie : (sans y ajouter le portrait de l'auteur) il présentoit tout - à - coup son ouvrage , & obtenoit la permission de s'immortaliser avec le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux , & n'avoit pas besoin d'un froid commentaire.

Il étoit expressément défendu de sculpter des sujets qui ne disoient rien à l'âme ; par conséquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matières aussi précieuses.

Tous ces sujets licencieux qui bordent nos cheminées , étoient sévèrement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre législation , lorsqu'ils lisoient dans notre histoire que dans un siècle où l'on prononçoit si fréquemment le nom de religion & de mœurs , des peres de famille étaloient des scènes de débauche aux yeux de leurs enfans , sous prétexte que c'étoient des chef - d'œuvres ; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille , & de précipiter dans le désordre des âmes neuves , ouvertes à toutes les impressions : ils gémissaient sur cet usage public & criminel de dépraver les cœurs avant qu'ils fussent formés (a).

(a) Entr'autres abus publics qu'on se propose de relever ,

Un artiste avec lequel je m'instruisis , eut soin de m'informer de tous ces grands changemens. Il me dit que dans le dix-neuvieme siecle il se trouva une disette de marbre , de sorte qu'on eut recours à cette multitude ignoble de bustes de financiers , de traitans , de commis : c'étoient autant de blocs tout préparés ; on les tailla beaucoup plus avantageusement , & l'on fut en tirer des têtes plus heureuses.

Je passai dans la derniere galerie , non moins

on peut ranger ces parades licencieuses qui outragent les mœurs honnêtes & le bon sens , tout aussi respectable qu'elles. On a oublié à l'article des spectacles de parler des sauteurs , des danseurs de corde ; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage , pourvu que l'auteur y fasse entrer toutes ses idées. Je ferai comme Montaigne , je me raccrocherai à la moindre occasion : je brave la censure des critiques ; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces sauteurs , à ces danseurs de corde , si communs & si révoltans ; des magistrats humains devroient-ils les tolérer ? Après avoir employé tout leur tems à des exercices aussi étonnans qu'inutiles , ils risquent leur vie en public & apprennent à mille spectateurs que la mort d'un homme n'est que fort peu de chose. Les attitudes de ces voltigeurs sont indécentes & blessent l'œil & le cœur : ils accoutument peut-être des âmes non encore formées à ne voir le plaisir que dans ce qui approche du péril , & à penser que l'espece humaine peut entrer dans la matiere de nos divertissemens. On dira que c'est réfléchir sur bien peu de chose ; mais j'ai remarqué que ces tristes spectacles influent beaucoup plus sur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raison.

curieuse

curieuse que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle présentait. Là étoit rassemblée la collection universelle de dessins & gravures. Malgré la perfection de ce dernier art , on avoit conservé les ouvrages des siècles précédens ; car il n'en est pas d'une estampe comme d'un livre : un livre qui n'est pas bon , par là même est mauvais ; au lieu qu'une estampe qui se voit d'un coup-d'œil, sert toujours d'objet de comparaison.

Cette galerie qui devoit son origine au siècle de Louis XV , étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet , au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs , où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place ; encore ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours , c'est-à-dire , le dixième de l'année tout au plus , qu'on rognoit encore sur le moindre prétexte & à la moindre fantaisie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour , & confiées à des commis affables & polis , qu'on payoit exactement , afin que le public fût servi de même. Dans cette salle spacieuse on trouvoit à coup sûr la traduction de chaque tableau ou morceau de sculpture renfermé dans les autres galeries : elle contenoit l'abrégé de ces chef-d'œuvres qu'on avoit pris soin d'immortaliser & de répandre autant qu'il étoit possible.

La gravure est aussi féconde & aussi heureuse

que la typographie : elle a l'avantage de multiplier ses épreuves, comme l'imprimerie ses exemplaires ; & par son moyen chaque particulier , chaque étranger peut se procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient sans jalousie leurs murailles de ces sujets intéressans qui présentoient des exemples de vertus & d'héroïsme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs , non moins vétilleux qu'ignorans , poursuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos & de leur bourse , & toujours dupés & sur-tout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivait avec tant de facilité & de précision les contours & même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement saisis ; mais on avoit donné encore plus de soin à tous les objets relatifs aux arts & aux sciences. Les planches de l'Encyclopédie avoient été refaites entièrement , & l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuse qui devient alors le suprême mérite , parce que la moindre erreur est d'une conséquence extrême. J'apperçus un magnifique cours de physique traité dans ce goût ; & comme cette science porte sur-tout aux sens , c'est aux images qu'il appartient , peut-être , de la faire concevoir dans toutes ses parties. On savoit estimer l'art qui reproduit tant d'images utiles ;

on lui donnoit de nouvelles preuves de considération.

Je remarquai que tout se faisoit dans le vrai goût , qu'on suivoit la maniere des Gerard , Audran ; qu'elle étoit même approfondie , perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appelloient plus que des cochins : tel étoit le mot que l'on avoit substitué à tant de mots misérables , tels que culs de lampes , &c. (a).

Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeste loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce siècle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faisoient tout le mérite des gravures modernes ; ils donnoient la préférence à un travail large , précis , aisé , & disant tout avec quelques traits justes & noblement dessinés. Les graveurs consultoient docilement les peintres , & ceux-ci à leur tour se gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'estimoient , ils se voyoient comme égaux & comme amis , & se donnoient bien de garde de rejeter l'un sur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue très-utile à l'état , par le commerce d'estampes qu'on faisoit

(a) M. de Voltaire doit être satisfait d'avance, lui qui a plaidé si long-tems pour cette réforme importante.

dans les pays étrangers ; & c'étoit de ces artistes qu'on pouvoit dire : *sous leurs heureuses mains le cuivre devient or.*



CHAPITRE XXXV.

Salle du Trône.

JE ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret , mais dans mon insatiable curiosité , jaloux de tout voir , je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de personnes de tout sexe & de tout âge , qui se portoit avec précipitation vers un portique majestueusement décoré. J'entendois de côté & d'autre : *hâtons nos pas ! notre bon roi est peut-être déjà monté sur son trône , nous ne le verrons pas d'aujourd'hui !* Je suivis la foule ; mais ce qui m'étonnoit fort , c'est que des gardes farouches n'opposoient aucune barrière aux empressemens du peuple. J'arrivai dans une salle immense , soutenue par plusieurs colonnes. J'avancai , & je parvins à voir le trône du monarque. Non : il est impossible de concevoir une idée plus belle , plus noble , plus auguste , plus consolante de la majesté royale. Je fus attendri jusqu'aux larmes. Je ne vis ni Jupiter tonnant , ni appareil terrible , ni instrument

de vengeance. Quatre figures de marbre blanc , représentant la force , la tempérance , la justice & la clémence , portoient un simple fauteuil d'ivoire blanc , élevé seulement pour faciliter la portée de la voix. Ce siege étoit couronné d'un dais suspendu par une main dont le bras sembloit fortir de la voûte. A chaque côté du trône étoient deux tablettes ; sur l'une desquelles étoient gravées les loix de l'état & les bornes du pouvoir royal , & sur l'autre les devoirs des rois & ceux des sujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant , emblème fidelle de la royauté. La premiere marche , qui servoit de degré pour monter au trône , étoit en forme de tombe. Dessus étoit écrit en gros caractères : L'ÉTERNITÉ. C'étoit sous cette premiere marche que reposoit le corps embaumé du monarque prédécesseur , en attendant que son fils vînt le déplacer. C'est de-là qu'il crioit à ses héritiers qu'ils étoient tous mortels , que le songe de la royauté étoit prêt à finir , qu'ils resteroient alors seuls avec leur renommée ! Ce lieu vaste étoit déjà rempli de monde , lorsque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui flotloit avec grace. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier ; c'étoit son diadème : il ne marchoit jamais en public sans ce respectable ornement qui en imposoit aux autres & à lui-même. Il se fit des acclamations lorsqu'il monta

sur son trône. Il ne paroissoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il assis qu'un silence respectueux s'étendit sur cette nombreuse assemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses ministres lui lurent à haute voix tout ce qui s'étoit passé de remarquable depuis la dernière séance. Si la vérité eut été déguisée, le peuple étoit là pour confondre le calomniateur. On n'oublioit point ses demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, & cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres & des denrées. Le monarque écoutoit, & d'un signe de tête approuvoit ou remettoit les choses à un plus ample examen. Mais si du fond de la salle il s'élevoit une voix plaignante & condamnant quelques articles, fut-ce un homme de la dernière classe, on le faisoit avancer dans un petit cercle pratiqué au pied du trône. Là il expliquoit ses idées (a), & s'il se trouvoit avoir raison,

(a) Un des plus grands malheurs qui soit en France, c'est que toute la police & l'administration des affaires sont entre les mains des magistrats, ou des gens revêtus d'une charge & d'un titre, sans qu'on daigne jamais consulter (du moins de la part du public) les personnes privées en qui la science & la sagesse se trouvent souvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer ses talents utiles ou la grandeur de son ame; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ses bons dessein, être témoin des plus grands abus, & se taire.

alors il étoit écouté , applaudi , remercié ; le souverain lui jetoit un regard favorable : si , au contraire , il ne disoit rien que d'absurde , ou grossièrement fondé sur un intérêt particulier , alors on le chassoit avec ignominie , & les huées des assistants l'accompagnoient jusqu'à la porte. Chacun pouvoit se présenter sans autre crainte que celle d'attirer la dérision publique , si ses vues étoient fausses ou bornées.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques , & marchaient à ses côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled (a) , & l'autre un cep de vigne : c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient-là les deux soutiens de l'état & du trône. Derrière lui le panetier de la couronne , ayant une corbeille remplie de pains , en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit son assistance. Cette corbeille étoit le sûr thermomètre de la misère publique ; & lorsque le panier se trouvoit vuide , alors les ministres étoient chassés

(a) L'empereur Taifung se promenant en campagne avec le prince son fils , & lui montrant les laboureurs occupés à leur travail : voyez , lui disoit-il , la peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'année pour nous soutenir ; sans leurs travaux & sans leur sueur , ni vous ni moi , nous n'aurions pas d'empire.

& punis ; mais la corbeille demeuroit pleine & attestoit l'abondance publique.

Cette auguste séance se tenoit une fois par semaine , & duroit trois heures. Je sortis de cette salle , le cœur pénétré , & aussi rempli de respect pour ce roi que pour la Divinité même ; l'aimant comme un pere , l'honorant comme un Dieu protecteur.

Je conversai avec plusieurs personnes de tout ce que je venois de voir & d'entendre : ils étoient surpris de mon étonnement ; toutes ces choses leur sembloient simples & naturelles. « Pourquoi , me dit l'un d'eux , avez - vous la fureur de comparer ce tems présent à un vieux siècle bizarre , extravagant , où l'on avoit de fausses idées sur les matieres les plus simples , où l'orgueil jouoit la grandeur , où le faste & la représentation étoient tout , & le reste rien , où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme , pur ouvrage de quelques philosophes rêveurs (a). »

(a) Il faut respecter les préjugés populaires ! tel est le langage de ces génies étroits , pusillanimes , pour lesquels il suffit qu'une loi subsiste pour paroître sacrée. L'homme vertueux à qui seul il appartient d'aimer & de haïr , connoît - il cette modération criminelle ? Non : il se charge de la vindicte publique ; ses droits sont fondés sur son génie , & la justice de sa cause sur la reconnaissance de la postérité.



CHAPITRE XXXVI.

Forme du Gouvernement.

OSEROIS - JE vous demander quel est la forme présente de votre gouvernement ? Est-il monarchique , démocratique , aristocratique ? (a) — Il n'est ni monarchique , ni démocratique , ni aristocratique ; il est raisonnable & fait pour des hommes. La monarchie n'est plus. Les états monarchiques , comme vous le saviez , mais si infructueusement , vont se perdre dans le despotisme , comme les fleuves vont se perdre dans le sein de la mer ; & le despotisme bientôt croule sur lui-même (b). Tout cela s'est accompli à la let-

(a) Le génie d'une nation ne dépend point de l'athmosphère qui l'environne ; le climat n'est point la cause physique de sa grandeur ou de son avilissement. La force & le courage appartiennent à tous les peuples de la terre ; mais les causes qui les mettent en action & les soutiennent , dérivent de certaines circonstances , qui tantôt sont promptes , tantôt lentes à se développer ; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumière ou par instinct saisit l'instant !

(b) Voulez-vous connoître quels sont les principes généraux qui regnent habituellement dans le conseil d'un monarque ? Voici à peu près le résultat de ce qui s'y dit , ou plutôt de ce qui s'y fait. “ Il faut multiplier les impôts de toutes sortes , parce que le prince ne sauroit jamais être assez riche , attendu

tre & il n'y eut jamais de prophétie plus certaine.

qu'il est obligé d'entretenir des armées , & les officiers de sa maison , qui doit être absolument très-magnifique. Si le peuple surchargé élève des plaintes , le peuple aura tort , & il faudra le réprimer. On ne sauroit être injuste envers lui , parce que dans le fond il ne possède rien que sous la bonne volonté du prince qui peut lui redemander en tems & lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laisser , sur-tout lorsqu'il en a besoin pour l'intérêt ou la splendeur de sa couronne. D'ailleurs il est notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aisance est moins laborieux & peut devenir insolent. Il faut retrancher à son bonheur pour ajouter à sa soumission. La pauvreté des sujets sera toujours le plus fort rempart du monarque : & moins les particuliers auront de richesses , plus la nation sera obéissante ; une fois pliée au devoir , elle le suivra par habitude , ce qui est la manière la plus sûre d'être obéi. Ce n'est point assez d'être soumise , elle doit croire qu'ici réside l'esprit de sagesse en toute sa plénitude , & se soumettre par conséquent , sans oser raisonner , à nos decrets émanés dans notre certaine science. „

Si un philosophe ayant accès auprès du prince , s'avançoit au milieu du conseil & disoit au monarque : “ Gardez-vous de croire ces sinistres conseillers , vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur , votre sûreté sont moins fondées sur votre puissance absolue que sur l'amour de votre peuple. S'il est malheureux , il souhaitera plus ardemment une révolution , & il ébranlera votre trône ou celui de vos enfans. Le peuple est immortel , & vous devez passer. La majesté du trône réside plus dans une tendresse vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir est violent , & contre la nature des choses. Plus modéré , vous serez plus puissant. Donnez l'exemple de la justice , & croyez que les princes qui ont une morale sont plus forts & plus respectés. „ Assurément on prendroit ce philosophe pour un visionnaire , & on ne daigneroit peut-être pas le punir de sa vertu.

En proportion des lumieres acquises, fans doute, qu'il eut été honteux pour notre espece d'avoir mesuré la distance de la terre au soleil, d'avoir pesé tous les globes, & de n'avoir pu découvrir les loix simples & fécondes qui doivent diriger des êtres raisonnables. Il est vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt présentoient mille obstacles; mais quel plus beau triomphe que de trouver le nœud qui devoit faire servir ces passions particulières au bien général ! Un vaisseau qui sillonne les mers, commande aux élémens au moment même où il obéit à leur empire : soumis à une double impulsion, sans cesse il réagit contr'eux. Voilà peut-être l'image la plus fidelle d'un état : porté sur des passions orageuses, il reçoit d'elles le mouvement, & doit résister aux tempêtes. *L'art du pilote est tout.* Vos lumieres politiques n'étoient qu'un crépuscule; & vous accusiez imbecillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence & le courage pour vous gouverner. Il n'a fallu qu'une voix forte pour réveiller la multitude d'un sommeil d'engourdissement. Si l'oppression tonnoit sur vos têtes, vous ne deviez en accuser que votre foiblesse. La liberté & le bonheur appartiennent à qui osent les saisir. Tout est révolution dans ce monde : la plus heureuse de toutes a eu son point de ma-

turité , & nous en recueillons les fruits (*a*).

Sortis de l'oppression , nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces & tous les ressorts du gouvernement , tous les droits & l'attribut de la puissance dans les mains d'un seul homme (*b*) : instruits par les malheurs des siècles passés , nous n'avons pas été si imprudens. Socrate & Marc-Aurele feroient revenus au monde , que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbitraire , non pas

(*a*) A certains états il est une époque qui devient nécessaire ; époque terrible , sanglante , mais le signal de la liberté. C'est de la guerre civile dont je parle. C'est-là que s'élèvent tous les grands hommes , les uns attaquant , les autres défendant la liberté. La guerre civile déploie les talens les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élèvent & paroissent dignes de commander à des hommes. C'est un remède affreux ! mais après la stupeur de l'état , après l'engourdissement des ames , il devient nécessaire.

(*b*) Le gouvernement despotique n'est qu'une ligue du souverain avec un petit nombre de sujets favorisés pour tromper & dépouiller tous les autres. Alors le souverain ou celui qui le représente , éclipse la société ; la divise , devient un être unique & central , qui allume toutes les passions à son gré & qui les met en jeu pour son intérêt personnel : il crée le juste & l'injuste ; son caprice devient loi , & sa faveur est la mesure de l'estime publique. Ce système est trop violent pour être durable. Mais la justice est une barrière qui protège également le sujet & le prince. La liberté peut seule former des citoyens généreux : la vérité en fait des êtres raisonnables. Un roi n'est puissant qu'à la tête d'une nation généreuse & contente. La nation une fois avilie , le trône s'affaïsse.

défiance , mais dans la crainte d'avilir le caractère sacré d'homme libre. La loi n'est-elle pas l'expression de la volonté générale ; & comment confier à un seul homme un dépôt aussi important ? N'aura-t-il pas des momens de foiblesse , & quand il en feroit exempt , les hommes renonceraient-ils à cette liberté qui est leur plus bel appanage (a) ?

Nous avons éprouvé combien la souveraineté absolue étoit opposée aux véritables intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs raffinés , toutes les forces de ce terrible cabestan progressivement multipliées , les loix embrouillées , opposées l'une à l'autre , la chicane dévorant les possessions particulières , les villes remplies de tyrans privilégiés , la vénalité des offices , des ministres & des intendans traitant les différentes parties du royaume

(a) La liberté enfante des miracles : elle triomphe de la nature , elle fait croître les moissons sur les rochers , elle donne un air riant aux régions les plus tristes , elle éclaire des pâtres & les rend plus pénétrants que les superbes esclaves des cours les plus ingénieuses. D'autres climats , qui font la gloire & le chef-d'œuvre de la création , livrés à la servitude , n'étaient que des terres abandonnées , des visages pâles , des regards contrainsts qui n'osent se lever vers la voûte du ciel. Homme ! choisis donc d'être heureux ou misérable , si tu peux encore choisir ; crains la tyrannie , déteste l'esclavage , aime ton bras , meurs ou vis libre.

comme des pays de conquête , une subtile dureté de cœur qui raisonnoit l'inhumanité , des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple & qui insultoient plutôt qu'ils ne déferoient à ses plaintes : tel étoit l'effet de ce despotisme vigilant , qui rassemblait toute les lumières pour en abuser , à peu près comme ces verres ardents , qui ne s'échauffent que pour embrâser. On parcouroit la France , ce beau royaume que la nature avoit favorisé de ses regards propices : & qu'y voyoit-on ? Des cantons désolés par les maltôtiers , les villes devenues bourgs , les bourgs villages , les villages hameaux ; leurs habitans haves , défigurés ; des mendiants , enfin , au lieu d'habitans. On connoissoit tous ces maux : on fuyoit des principes évidens pour embrasser le système de la cupidité ; (a) & les ombres qu'elle faisoit naître autorisoient la déprédation générale.

Le croiriez - vous ? La révolution s'est opérée sans efforts , & par l'héroïsme d'un grand homme. Un roi philosophe , digne du trône puisqu'il le dédaignoit , plus jaloux du bonheur des hommes

(a) Un intendant voulant donner à la **** qui passoit à Soissons , une image de l'abondance qui régnoit en France , fit arracher les arbres fruitiers d'alentour , & les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava : les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit , *sans le savoir* , un très-grand peintre.

que de ce fantôme de pouvoir , redoutant sa postérité & se redoutant lui-même , offrit de remettre les états en possession de leurs anciennes prérogatives : il sentit qu'un royaume étendu avoit besoin de la réunion des différentes provinces pour être gouverné sagement. Comme dans le corps humain , outre la circulation générale , chaque partie a sa circulation particulière , ainsi chaque province , en obéissant aux loix générales , modifie ses loix particulières d'après son sol , sa position , son commerce , ses intérêts respectifs. Par là tout vit , tout fleurit. Les provinces ne sont plus pour servir la cour , & pour orner la capitale (a). Un ordre aveugle , émané du trône , ne

(a) L'erreur & l'ignorance sont la source de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'est méchant que parce qu'il se trompe sur ses véritables intérêts. Cependant on peut errer en physique spéculative , en astronomie , en mathématiques , sans un inconvénient bien réel ; mais la politique ne souffre pas la moindre erreur. Il est des vices d'administration plus défolans que les fléaux physiques. Une faute en ce genre dépeuple & appauvrit un royaume. Si la spéculation la plus sévère , la plus approfondie , est absolument nécessaire , c'est dans ces cas publics & problématiques où des raisons d'une force égale tiennent l'esprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux alors que la routine ; elle produit des malheurs inconcevables , & l'état n'est éclairé qu'au moment de sa ruine. On ne sauroit donc trop multiplier les lumières sur l'art compliqué du gouvernement , parce que le moindre écart est une ligne qui s'allonge en fuyant , & cause une erreur im-

vient point porter le trouble dans des lieux où l'œil du souverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province se trouve dépositaire de sa sûreté & de son bonheur : son principe de vie n'est pas éloigné d'elle ; il est dans son propre sein , toujours prêt à féconder l'ensemble , à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le secours présent est remis à des mains intéressées qui ne pallieront point la cure , ou qui même ne se réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

La souveraineté absolue fut donc abolie. Le chef conserva le nom de roi ; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ses ancêtres. Les états assemblés du royaume eurent seuls la puissance législative. L'administration des affaires , tant politiques que civiles , est confiée au sénat ; & le monarque armé du glaive veille à l'exécution des loix. Il propose tous les

mens. Les loix n'ont été jusqu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remèdes généraux ; elles sont (comme on l'a fort bien dit) nées du besoin , & non de la philosophie : c'est à cette dernière à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage , quel zèle , quel amour de l'humanité faudra-t-il à celui qui de ce cahos informe fera sortir un édifice régulier ? Mais aussi quel génie deviendra plus cher au genre humain ! Qu'il songe que c'est l'objet le plus important , qu'il intéresse particulièrement le bonheur de l'homme , & que par une suite nécessaire ; il doit influencer sur ces vertus !

établissmens

établissmens utiles. Le sénat est responsable au roi , & le roi & le sénat sont responsables aux états qui s'assemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Loix nouvelles , charges vacantes , griefs à redresser , voilà ce qui est de son ressort. Les cas particuliers ou imprévus sont abandonnés à la sagesse du monarque.

Il est heureux (*a*) , & son trône est affermi sur une base d'autant plus solide que la liberté de la nation garantit sa couronne (*b*). Des ames qui n'auroient été que communes , doivent leurs ver-

(*a*) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui fait son devoir , est le plus misérable de tous les hommes , & que celui qui ne le fait pas , est le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait son devoir seroit-il le plus misérable de tous les hommes ? Seroit-ce à cause de la multiplicité de ses travaux ? Mais un travail heureux est une vraie jouissance. Comptera-t-il pour rien cette satisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes ? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle sa récompense ? Universellement aimé , & seulement haï des méchans , pourquoi son cœur demeureroit-il fermé aux plaisirs ? Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien ? Le roi qui ne remplit pas ses devoirs , est le plus à plaindre. Rien de plus juste , si toutefois il est sensible aux remords & à l'opprobre : s'il ne l'est pas , il est encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette dernière proposition.

(*b*) Il est bon à tout état , fut-il républicain , d'avoir un chef , en limitant toutefois son pouvoir. C'est un simulacre qui en impose à l'ambitieux qui étouffe tout projet dans son cœur. Alors la royauté est comme cet épouvantail qu'on place dans un jardin , il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

tus à ce ressort éternel des grandes choses. Le citoyen n'est point séparé de l'état ; il fait corps avec lui (a) : aussi faut-il voir avec quel zèle il se porte à tout ce qui peut intéresser sa splendeur.

Chaque arrêt émané du sénat est motivé , & le sénat explique en peu de mots ses motifs & son intention. Nous ne concevons pas comment dans votre siècle , (soi-disant éclairé) vos magistrats osoient dans leur morgue orgueilleuse vous proposer des arrêts dogmatiques , semblables aux décrets des théologiens , comme si la loi n'étoit pas la raison publique , comme s'il ne falloit pas que le peuple fût instruit pour se porter plus rapidement à l'obéissance. Ces messieurs à triple mortier , qui se disoient les pères de la patrie , ignorent donc le grand art de la persuasion , cet art qui agit sans efforts & si puissamment ; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe , ni marche assurée , tour-à-tour brouillons , séditieux , esclaves rampans , ils encensoient & fatiguoient le trône , tantôt se cabrant pour des minuties , tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptans.

(a) Ceux qui ont dit que dans les monarchies les rois sont dépositaires des volontés de la nation , ont dit une absurdité. Est-il en effet rien de plus ridicule , que des êtres intelligens comme les hommes ; disent à un ou à plusieurs : *veuillez pour nous*. Les peuples ont toujours dit aux monarques : *agissez pour nous , d'après nos volontés clairement connues*.

Vous pensez bien que nous avons réformé ces magistrats , accoutumés de jeunesse à toute l'insensibilité nécessaire pour disposer froidement de la vie , des biens & de l'honneur des citoyens ; hardis pour la défense de leurs minces privilèges , lâches dès qu'il s'agissoit de l'intérêt public : on s'épargnoit dans les derniers tems jusqu'à la peine de les corrompre ; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magistrats sont bien différens : le nom de peres du peuple dont nous les honorons , est un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement sont confiées à des mains fermes & sages qui suivent un plan. Les loix regnent , & aucun homme n'est au-dessus d'elles ; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernemens gothiques. Le bonheur général de la patrie est fondé sur la sûreté de chaque sujet en particulier : il ne craint point les hommes , mais les loix ; & le souverain lui-même les apperçoit au-dessus de sa tête (a).

(a) Tout gouvernement où un seul homme est au-dessus de la loi , & peut la violer impunément , est un gouvernement malheureux & inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ses talens pour nous faire goûter les principes des gouvernemens asiatiques ; ils sont trop outrageans à la nature humaine. Voyez ce superbe vaisseau qui maîtrise les élémens ; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'on le

Sa vigilance rend les sénateurs plus attentifs à leur charge & à leur devoir ; sa confiance en eux soulage leurs peines , & son autorité donne la force & la vigueur nécessaires à leurs décisions. Ainsi le sceptre , dont la pesanteur opprimoit vos rois , est léger dans les mains de notre monarque. Ce n'est plus une victime pompeusement parée , incessamment sacrifiée aux besoins de l'état : il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

Nous possédons un prince craignant Dieu , pieux & juste , qui porte dans son cœur l'Éternel & la patrie , qui redoute la vengeance divine & le blâme de la postérité , & qui regarde une bonne conscience & une gloire sans tache , comme le plus

amère & causer sa destruction. Ainsi un seul homme au-dessus des loix , fera entrer dans le corps politique toutes les injustices , les iniquités , qui , par un effet inévitable , hâteront sa ruine. Qu'importe de périr par plusieurs ou par un seul ? le malheur est égal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras , si un seul se porte d'un bout de l'empire à l'autre , s'il pèse sur tous les individus , s'il se régénère à l'instant même où il est coupé ? D'ailleurs , ce n'est pas le despotisme qui effraie , qui épouvante ; c'est la propagation. Les visirs , les pachas , &c. imitent le maître , ils égorgent en attendant qu'ils soient égorgés. Dans les gouvernemens d'Europe , la réaction simultanée de tous les corps , leurs chocs entretiennent des momens d'équilibre pendant lesquels le peuple respire : les limites de leur pouvoir respectif , perpétuellement dérangées , tiennent lieu de liberté , & le fantôme console au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

haut degré de félicité. Ce sont moins de grands talens du côté de l'esprit , des connoissances étendues qui font le bien , que le desir sincere d'un cœur droit qui le chérit & qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque , loin d'avancer le bonheur du royaume , se tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié , ce qui paroissoit presque impraticable à accorder , le bien de l'état avec le bien des particuliers. On prétendoit même que le bonheur public d'un état étoit nécessairement distinctif du bonheur de quelques-uns de ses membres. Nous n'avons point épousé cette politique barbare , fondée sur l'ignorance des véritables loix ou sur le mépris des hommes les plus pauvres & les plus utiles. Il étoit des loix abominables & cruelles , qui supposoient les hommes méchans ; mais nous sommes très-disposés à croire qu'ils ne le sont devenus que depuis l'institution de ces mêmes loix. Le despotisme a fatigué le cœur humain , & en l'irritant, l'a desséché & corrompu.

Notre roi a tout le pouvoir & l'autorité nécessaires pour faire le bien , & les bras liés pour faire le mal. On lui expose la nation sous un jour toujours favorable : on présente sa valeur , sa fidélité envers le prince , son horreur pour tout joug étranger.

Il est des censeurs qui ont droit de chasser d'au-

près du prince tous ceux qui inclineroient à l'irréligion , au libertinage , au mensonge , à l'art plus funeste , de couvrir la vertu de ridicule (*a*). On ne connoît plus aussi parmi nous cette classe d'hommes , qui sous le titre de noblesse (qui pour comble de ridicule étoit vénale) accouroit ramper autour du trône , ne vouloit suivre que le métier des armes ou celui de courtisan , vivoit dans l'oïveté , rassasioit son orgueil de vieux parchemins , & présentoit le déplorable spectacle d'une vanité égale à sa misère. Vos grenadiers versaient leur sang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entr'eux , & ne le mettoient pas à si haut prix. D'ailleurs , une telle dénomination dans notre république auroit offensé les autres ordres de l'état. Les citoyens sont égaux : la seule distinction est celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu , le génie & le travail (*b*).

(*a*) Je suis fort porté à croire que les souverains sont presque toujours les plus honnêtes gens de leur cour, Narcisse avoit l'ame encore plus noire que celle de Néron.

(*b*) Pourquoi les François ne pourroient-ils soutenir le gouvernement républicain ? Qui est-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la noblesse , fondées sur l'institution même , confirmées par l'usage de plusieurs siècles ? Dès que , sous le règne de Jean , le Tiers-Etat eut sorti de son avilissement , il prit séance aux assemblées de la nation , & cette noblesse fière & barbare le vit , sans se soulever , associé aux ordres du royaume , quoique les tems fussent encore tout remplis des préjugés

Malgré tant de remparts , de barrières , de précautions , afin que le monarque n'oublie point , en cas de calamités publiques , ce qu'il doit aux pauvres , il observe chaque année un jeûne solennel , qui dure trois jours. Pendant ce tems notre roi souffre la faim , endure la soif , est couché sur un grabat : & ce jeûne terrible & salutaire lui imprime dans le cœur une commisération plus tendre envers les nécessiteux. Notre souverain n'a pas besoin , il est vrai , d'être averti par cette sensation physique ; mais c'est une loi de l'état , une loi sacrée , jusqu'ici suivie & respectée. A l'exemple du monarque , tout ministre , tout homme qui touche aux rênes du gouvernement , se fait un devoir de sentir par lui-même ce que c'est que le besoin & la douleur qui en résulte ; il en est plus disposé dans la suite à soulager ceux qui se trouveroient soumis à l'impérieuse & dure loi de l'extrême nécessité (a).

de la police des fiefs & de la profession des armes. L'honneur françois , principe toujours agissant , supérieur aux plus sages institutions , pourra donc devenir un jour l'ame d'une république , sur-tout lorsque le goût de la philosophie , la connoissance des loix politiques , l'expérience de tant de maux , auront détruit cette légèreté , cette indiscretion , qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des François le premier peuple de l'univers , s'il savoit mesurer , mûrir & soutenir ses projets.

(a) En face de la cabane d'un philosophe , se trouvoit une

— Mais , lui dis - je , de tels changemens ont dû être longs , pénibles , difficultueux. Que d'efforts il vous a fallu faire ! — Le sage , souriant avec douceur , répondit : le bien n'est pas plus difficile que le mal. Les passions humaines sont de

haute & riche montagne favorisée des plus doux regards du soleil. Elle étoit couverte de beaux pâturages , d'épics dorés , de cedres & de plantes aromatiques. Les oiseaux les plus agréables à la vue , les plus délicieux au goût , en bandes pressées fendoient l'air de leurs ailes , & le remplissoient de leurs ramages harmonieux. Les daims , les chevreuils bondissans peuploient les bois. Quelques lacs nourrissoient dans leurs eaux argentées la truite , le merlan & le brochet. Trois cents familles répandues sur le dos de cette montagne la partageoient & y vivoient heureuses dans la paix , dans l'abondance , au sein des vertus qu'elles enfantent ; elles bénissoient le ciel au lever & au coucher du soleil. Mais voici que l'indolent , le voluptueux , le dissipateur Osman monta sur le trône , & ces trois cents familles furent bientôt ruinées , chassées , errantes & vagabondes. La belle montagne passa toute entière entre les mains de son visir , noble brigand , qui fit servir les dépouilles des malheureux à traiter magnifiquement ses chiens , ses concubines & ses flatteurs. Un jour Osman s'égara à la chasse ; il fit rencontre du philosophe dont la cabane écartée avoit échappé au torrent qui avoit tout englouti. Le philosophe le reconnut , sans que le monarque s'en doutât. Le philosophe fit noblement son devoir. On parla du tems présent. “ Hélas ! dit le sage vieillard , on connoissoit encore la gaieté , il y a dix ans ; mais aujourd'hui les plus grands besoins exténuent le pauvre , attristent son ame , & l'extrême misère qu'il combat chaque jour avec courage le mène lentement au tombeau. Tout souffre . . . , Le monarque reprit : “ dites - moi , je vous prie , qu'est - ce que misère ? , Le philosophe soupira , se tut , & le remit dans le chemin de son palais.

terribles obstacles. Mais dès que les esprits sont éclairés sur leurs véritables intérêts, ils deviennent justes & droits. Il me semble qu'un seul homme pourroit gouverner le monde, si les cœurs étoient disposés à la tolérance & à l'équité. Malgré l'inconséquence ordinaire aux gens de votre siècle, on avoit dû prévoir que la raison feroit un jour de grands progrès ; les effets en sont devenus sensibles, & les principes heureux d'un sage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.



CHAPITRE XXXVII.

De l'héritier du Trône.

PLUS interrogeant que ne le fut jamais le bailli du Huron (a), je continuai à exercer la patience de mes voisins. — J'ai bien vu le monarque assis sur son trône ; mais j'ai oublié, Messieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon tems appelé Dauphin ? — Le plus poli prit la parole & me dit :

(a) Le Huron ou l'Ingénu, roman de Voltaire, un des mieux faits qui soient sortis de sa plume. Le Huron enfermé à la bastille avec un janséniste est la chose du monde la plus ingénieusement imaginée.

Convaincus que nous sommes que c'est de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples , & que la vertu s'apprend comme le vice se communique , nous veillons avec le plus grand soin sur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'est point à la cour , où quelques flatteurs oseroient peut-être lui persuader qu'il est plus que les autres hommes , & que ceux-ci sont moins que des insectes ; on lui cache soigneusement ses hautes destinées. Dès qu'il est né , on lui a imprimé sur l'épaule une empreinte royale qui servira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité discrete n'a pas moins été éprouvée que la probité. Ils font serment devant l'Être Suprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi : serment redoutable , & qu'ils n'osent jamais enfreindre.

Aussi-tôt qu'il est sorti des mains des femmes , on le promene , on le fait voyager , on dispose son éducation physique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il est vêtu comme le fils d'un payfan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires : on lui enseigne de bonne heure la sobriété ; il connoîtra mieux un jour que sa propre économie doit servir d'exemple , & qu'une fausse prodigalité ruine un état & déshonore l'extravagant d'état. Il visite successivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la

campagne , les ouvrages des manufactures , les productions des divers terrains. Il voit tout de ses propres yeux : il entre dans la cabane des laboureurs , mange à leur table , s'associe à leurs travaux , apprend à les respecter. Il converse familièrement avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à son caractère de se déployer librement , & il se croit aussi éloigné du trône qu'il en est près.

Beaucoup de rois sont devenus tyrans , non parce qu'ils avoient un mauvais cœur ; mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'avoit jamais pu parvenir jusqu'à eux (a). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuses d'un pouvoir assuré , peut-être , même avec une ame droite , vu la pente infortunée du cœur humain , chercheroit-il dans la suite à étendre les limites de son autorité (b). C'est en cela que plusieurs

(a) Le préjugé est toujours à la droite du trône , prêt à couler ses erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter sur eux & attend qu'on lui fasse signe pour approcher ; mais sa bouche parle un langage si étrange , qu'on revient au fantôme trompeur qui possède à fond la langue du pays. Rois , apprenez l'idiôme sévère & philosophique de la vérité ! C'est en vain que vous la chérirez , si vous ne savez pas l'entendre.

(b) Les hommes ont une disposition naturelle au despotisme , parce que rien n'est plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce sultan qui vouloit qu'on lui récitât des histoires amusantes , sous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à peu près le même langage , & disent à leurs peuples : divertissez-moi , & mourez de faim.

souverains faisoient malheureusement consister la grandeur royale , & par conséquent leur intérêt étoit toujours opposé à celui de la nation.

Dès que le jeune prince a atteint l'âge de vingt ans , plutôt même , si son ame est formée de meilleure heure , on le conduit dans la salle du trône. Il est caché dans la foule comme un simple spectateur. Tous les ordres de l'état sont rassemblés ce jour-là , & tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque se leve , appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ouvrent. Étonné , il avance d'un pas timide vers le trône ; il y monte en tremblant. Le roi l'embrasse , & déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il est son fils. *Le ciel* , dit-il , d'une voix touchante & majestueuse , *le ciel vous a destiné à porter le fardeau de la royauté : on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne ; ne trompez pas l'espérance de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils ! j'attends de vous le même zèle que j'ai eu pour l'état.* Quel moment ! quelle foule d'idées entrent dans son ame ! Le monarque alors lui montre la tombe où repose le monarque prédécesseur , cette tombe où est gravé en gros caractères : L'ÉTERNITÉ. Il continue d'une voix non moins imposante : *Mon fils , on a tout fait pour ce moment. Vous êtes sur la cendre de votre aïeul ; vous devez le faire renaître : faites*

le serment d'être juste comme lui. Je vais bientôt descendre pour occuper sa place ; songez que je vous accuserois du fond de cette tombe , si vous abusiez de votre pouvoir. Ah ! mon cher fils , l'Être Suprême & le royaume ont les yeux ouverts sur vous ; aucune de vos pensées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil régnoit en ce moment au fond de votre ame , il est encore tems de le subjuguier ; abdi-quez le diadème , descendez de ce trône , rentrez dans la foule : vous serez plus grand , plus respecté , citoyen obscur , que monarque vain ou sans courage. Que ce ne soit point la chimere de l'autorité qui flatte votre jeune cœur , mais l'idée douce & grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompense l'amour de ce peuple qui nous écoute , ma tendresse , l'estime du monde , & l'assistance du monarque de l'univers. C'est lui qui est roi , mon fils : nous ne sommes que des simulacres qui passons sur la terre pour accomplir ses augustes desseins (a).

(a) Garnier fait dire à Nabuchodonosor , enflé de sa puissance & de ses victoires : Qu'est-il , ce Dieu , qui commande à la pluie , aux vents , aux tempêtes ? Sur qui regne-t-il ? Sur des mers , sur des rochers , &c.

Insensibles sujets , moi je commande aux hommes.
Je suis l'unique Dieu de la terre où nous sommes.

Le jeune prince ému , attendri , le front couvert d'une modeste pudeur , n'ose lever les yeux sur cette grande assemblée dont les regards l'environnent & le pressent. Il répand des larmes , il pleure en envisageant l'étendue de ses devoirs ; mais bientôt il agit en héros : on lui a enseigné que le grand homme doit se sacrifier pour ses semblables , & que si la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur sans mélange , c'est au pouvoir heureux dont la nation le rend dépositaire , à faire plus que la nature n'avoit su faire en leur faveur. Cette noble idée le pénètre , l'échauffe , l'enflamme ; il prête le serment entre les mains de son pere ; il atteste la cendre sacrée de son aïeul ; il baise le sceptre qu'il doit respecter le premier ; il adore l'Être Suprême : on le couronne. Les ordres de l'état le saluent ; & le peuple , dans les transports de sa joie , lui crie : *ô toi ! qui sors du milieu de nous , qui nous a vus si long-tems & de si près , que les prestiges de la grandeur ne te fassent point oublier qui tu es , & qui nous sommes (a).*

(a) Les Grecs & les Romains ont éprouvé des sensations beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute sensible , des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république , un appareil imposant , sans être fastueux , les acclamations du peuple , les assemblées de la nation , les harangues

Il ne peut monter sur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans , parce qu'il est contre le bon sens d'être soumis à un roi - enfant. De même , le souverain dépose le sceptre à l'âge de soixante-dix ans , parce que l'art de régner demande une activité , une souplesse d'organes , & je ne fais quelle sensibilité qui s'éteint malheureusement dans l'ame avec les années (*a*). D'ailleurs , on craint que l'habitude du pouvoir ne fasse naître en son ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice , & qui est la dernière & la plus triste passion que l'homme ait à combattre (*b*). L'héritage demeure à la ligne directe ; & le monarque septuagénaire sert encore l'état par ses conseils ou par l'exemple de ses vertus passées. Le tems qui s'écoule entre cette reconnoissance pu-

publiques , quelle source intarissable de plaisir ! Il semble , auprès de ces gens-là , que nous ne faisons que languir , & presque que nous ne vivions pas.

(*a*) Qu'il sera doux quand les ans auront blanchi nos cheveux , de pouvoir nous reposer en nous rappelant des actions d'humanité & de bienfaisance , semées dans le cours de notre vie ! Tous , tant que nous sommes , il ne nous restera alors que le sentiment d'avoir été vertueux , ou la honte & le tourment du vice.

(*b*) La prodigalité est également à redouter. Un jeune prince refuse quelquefois , parce qu'il a en lui la valeur de ses refus ; mais le vieillard accorde toujours , car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ses graces.

blique & le jour de sa majorité , est encore soumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours par des images fortes & sensibles. Veut-on lui prouver que les rois ne sont pas faits d'une autre manière que le reste des hommes , qu'ils n'ont pas un cheveu de plus sur la tête , qu'ils leur sont égaux en foiblesse dès leur entrée dans ce monde , égaux en infirmités , égaux aux yeux de Dieu , que le choix du peuple est la seule base de leur grandeur ; on fait venir par manière de divertissement un jeune porte-faix de sa taille & de son âge ; on les fait lutter ensemble. Le fils du roi a beau être vigoureux , il est ordinairement terrassé , le porte-faix le presse jusqu'à ce qu'il avoue sa défaite. Alors on relève le jeune prince ; on lui dit : « vous voyez qu'aucun homme , par la loi de la nature , n'est soumis à un autre homme , qu'aucun ne naît esclave , que les rois naissent hommes & non pas rois , qu'en un mot le genre humain n'a pas été créé pour faire les plaisirs de quelques familles. Le Tout-Puissant même , selon la loi naturelle , ne veut point gouverner avec violence , mais sur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes esclaves , c'est donc commettre une témérité envers l'Être Suprême , & exercer une tyrannie sur les hommes ». Alors le porte-faix qui l'a vaincu , s'incline en sa présence , & lui dit : « je puis être plus

plus fort que vous , & il n'y a ni droit ni gloire en cela ; la véritable force est l'équité , la vraie gloire est la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon souverain , dépositaire de toutes les forces particulières : lorsque quelqu'un voudra me tyranniser , c'est vous qui devrez voler à mon secours ; je vous appellerai alors , & vous me sauverez de l'homme injuste & puissant.....

Le jeune prince commet-il quelque faute , quelque imprudence caractérisée ; le lendemain il voit cette faute à jamais gravée dans les nouvelles publiques (a). Il s'étonne quelquefois , il s'indigne. On lui répond froidement : « il est un tribunal integre & vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La postérité fera & jugera tout ce que vous aurez dit & fait : il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une manière honorable ». Si le jeune prince rentre en lui-même & répare sa faute , alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractère , & donnent à cette action noble , tous les éloges qu'elle mérite (b).

(a) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de savoir quelle est l'idée du public sur son compte , il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reste de sa vie.

(b) Tu dis : « je ne redoute point l'épée des hommes , je suis brave ,. Tu te trompes. Pour l'être en effet , il faut encore

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement , ce qu'on lui imprime sous des images plus multipliées , c'est cette horreur du faste , qui n'est bon à rien & qui a perdu tant d'états & déshonoré tant de souverains (*a*). Ces palais dorés , lui dit-on , sont comme ces décorations théâtrales où du carton paroît de l'or massif. L'enfant croit voir un palais réel. Ne foyez pas un enfant. La pompe & la représentation ont été des abus introduits par l'orgueil & la politique. On faisoit parade de ce faste pour inspirer plus de respect & de crainte. Par ce moyen les sujets contractoient un génie servile , & se sont accoutumés au joug. Mais un roi s'est-il jamais avili en se mettant au niveau de ses sujets ? Que sont des représentations vaines & journalières auprès de cet air ouvert & affable qui les attire vers sa personne ! Les besoins du monarque ne sont pas plus étendus que ceux du dernier de ses sujets. « Il n'a qu'un estomac , comme un bouvier , disoit

ne craindre , ni leur langue , ni leur plume. Mais en ce sens les plus grands rois de la terre ont été de tout tems les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amsterdam empêchoit Louis XIV de sommeiller.

(*a*) Le luxe , qui est la cause de la destruction des états & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus , prend sa source dans des cours corrompues , dont chacun vient de prendre le ton.

J. J. Rousseau » : S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouissances , qu'il goûte le plaisir d'être aimé , & qu'il s'en rende digne (a).

Enfin , il ne se passe pas un seul jour qu'on ne lui rappelle l'existence d'un Être Suprême , son œil ouvert sur le monde , la crainte de ce Dieu , le respect pour sa providence , la confiance en sa sagesse infinie. Le plus abominable des êtres est sans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaisseau battu par la tempête & avoir affaire à un pilote ivre : le hasard pourroit du moins me sauver.

Ce n'est qu'à l'âge de vingt - deux ans qu'il lui est permis de se marier. Il fait monter sur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangère , qui souvent apporte à la patrie un caractère qui , trop éloigné des mœurs du pays , dénature le sang des François , & fait

(a) Le duc ***, premier du nom de Wirtemberg, étant à dîner chez un prince souverain, son voisin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ses forces & de sa puissance. Après les avoir laissé parler tous, le duc leur dit : " Je n'envie à aucun de vous cette puissance que Dieu vous a donnée ; mais une chose dont je puis me vanter, c'est que dans mon petit état, à toute heure du jour je puis marcher seul, & en sûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois ; je m'endors sous un arbre ; & tranquille, au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un assassin, ni le glaive d'un vengeur. „

qu'ils sont gouvernés plutôt par des Espagnols & des Italiens que par les descendans de nos braves ancêtres.

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entière de penser que la beauté & la vertu ne naissent que sur un sol étranger. Celle qui dans le cours de ses voyages a frappé le cœur du prince , qui l'a aimé sans sceptre & sans couronne , monte sur le trône avec son amant , & devient chère & respectable à la nation , tant par sa tendresse que pour avoir su plaire à un héros. Outre l'avantage d'inspirer à toutes les jeunes filles l'amour de la sagesse & des vertus , en leur offrant pour perspective une récompense digne de leurs efforts , nous évitons toutes ces guerres de familles qui , absolument étrangères au bien de l'état , ont tant de fois désolé l'Europe (*a*).

Le jour de son mariage , au lieu de prodiguer follement l'or en festins superbement ennuyeux , en fêtes insensées & brillantes , en feux d'artifice & autres dépenses aussi extravagantes qu'épouvantables , le prince fait dresser un monument public , comme un pont , un aqueduc , un che-

(*a*) La plupart de nos guerres ne viennent , comme on fait , que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe & l'Afrique pouvoient épouser l'Asie & l'Amérique , à la bonne heure.

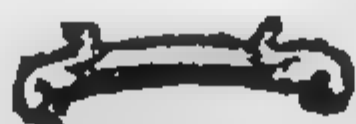
min , un canal , une salle de spectacle. Le monument porte le nom du prince. On se souvient du bienfait , tandis qu'on oublioit ces profusions déraisonnables , qui ne laissoient que des traces de malheurs & d'accidens affreux (*a*). Le peuple , fatigé de la générosité du prince , est dispensé de répéter tout bas cette fable antique dans laquelle une pauvre grenouille se lamente au fond de son marais en voyant les noces du soleil (*b*).

(*a*) Dois-je rappeler ici la nuit horrible du 30 mars 1770 ? Elle accusera éternellement notre police , qui favorise uniquement les riches , qui protège le luxe barbare des voitures. Ce sont elles qui ont occasionné cet affreux désastre. Mais s'il ne sort pas de cet accident épouvantable une ordonnance sévère qui rende au citoyen l'usage du pavé sans encombre , qu'espérer d'autres maux plus enracinés & plus difficiles à guérir ? Près de huit cent personnes sont mortes des suites de cette presse effroyable ; & six semaines après on n'en a plus parlé !

(*b*) J'ai lu dans une pièce de vers ceux-ci :

Ces rois enorgueillis de leur grandeur suprême ,
Ce sont des mendiants que couvre un diadème.

En effet , ils demandent sans cesse , & c'est le peuple qui paie la robe de l'auguste mariée , le festin , le feu d'artifice , la broderie du lit nuptial ; & dès que le poupon royal sera né , chacun des ses cris se métamorphosera en nouveaux édits.



CHAPITRE XXXVIII.

Des Femmes.

L'HOMME affable & complaisant qui daignoit m'instruire, continua sur le même ton de franchise. — Vous saurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs vertus & leurs charmes. Elles ont donc été intéressées à perfectionner les qualités morales. Ainsi par ce trait de législation, nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, si féconde en travers, en vices & en ridicules. — Quoi, point de dot ! Les femmes n'ont rien en propre, & qui peut les épouser ? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles sont par nature dépendantes du sexe qui fait leur force & leur gloire, & que rien ne doit les soustraire à cet empire légitime, qui est toujours moins terrible que le joug qu'elles se donnent à elles-mêmes dans leur funeste liberté. D'ailleurs cela revient au même : un homme qui épouse une femme, ne recevant rien d'elle, trouve à pourvoir ses filles sans bourse délier. On ne voit point une fille orgueilleuse de sa dot, sembler accorder une grâce à l'époux qu'elle accepte (a). Tout homme

(a) Une femme d'Athènes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari ? — La chasteté, répondit-elle.

nourrit la femme qu'il féconde , & celle - ci tenant tout de la main de son mari est plus disposée à la fidélité & à l'obéissance : la loi étant universelle , aucune n'en sent le poids. Les femmes n'ont d'autre distinction que celle que leur époux fait réjaillir sur elles. Toutes , soumises aux devoirs que leur sexe leur impose , leur honneur est de suivre ses loix austeres , mais qui seules assurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'est pas diffamé , fut-il dans le dernier emploi , peut prétendre à la fille du plus haut rang , pourvu que le consentement de celle qu'il recherche y réponde , & qu'il n'y ait point séduction ou disproportion d'âge. Tous les citoyens , sans marcher sur la même ligne , reprennent l'égalité primitive de la nature , lorsqu'il s'agit de signer un contrat aussi pur , aussi libre , aussi nécessaire au bonheur , que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel (a)

(a) Quelle indécence ! quelle monstruosité ! que de voir un pere fatiguer vingt tribunaux , animé par l'orgueil barbare de ne point céder sa fille à un homme , parce qu'il la destinoit secrètement à un autre ; oser alors citer des ordonnances civiles , tandis qu'il oublie les loix les plus sacrées de la nature qui lui défendent d'accabler une fille infortunée , sur laquelle il n'a d'autre autorité légitime que celle de l'accabler de bienfaits. Une chose tristement remarquable dans ce malheureux siècle , c'est que les mauvais peres ont surpassé le nombre des enfans dénaturés. Où est la source du mal ? Hélas , dans nos loix !

& celle de l'autorité civile. Nos mariages sont fortunés , parce que l'intérêt qui corrompt tout , ne fouille point leurs nœuds aimables. Vous ne sauriez croire combien une loi si simple a banni de vices & de frivolités , tels que la médifance , la jalousie , l'oisiveté , l'orgueil de l'emporter sur une rivale , les petitesse , les miseres de toute espece (a). Les femmes , au lieu de perfectionner leur vanité , ont cultivé leur esprit ; & au défaut de richesses , elles ont fait provision de douceur , de modestie & de patience. La musique & la danse ne forment plus leur mérite principal : elles ont daigné apprendre l'économie , l'art de plaire à leurs maris , & d'élever leurs enfans. L'extrême inégalité des rangs & des fortunes (le vice le plus destructeur de toutes les sociétés politiques) disparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie ; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte. La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu : au lieu de créer ces distinctions injurieuses qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté & la haine

(a) La nature a destiné les femmes aux fonctions intérieures de la maison , & à des soins par-tout d'une même espece. Elle a semé beaucoup moins de variété dans leur caractère que dans celui des hommes. Presque toutes les femmes se ressemblent : elles n'ont qu'un but , & il se manifeste dans tous les pays par des effets semblables.

de l'autre , elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviser les enfans d'une même mere.

Nos femmes sont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois , des objets aimables & vrais , que nous respectons , que nous consultons dans toutes nos affaires. Elles n'affectent point ce misérable jargon du bel esprit (a) , si fort en vogue parmi vous. Elles ne se mêlent point d'assigner le rang aux différens génies. Elles se contentent d'avoir du bon sens , qualité bien préférable à ces éclairs artificiels , frivoles amusemens de l'oisiveté. L'amour , ce principe fécond des plus rares vertus , préside & veille aux intérêts de la patrie. Plus on goûte de bonheur dans son sein , plus elle devient chère. Jugez de notre attachement pour elle. Les femmes y ont sans doute gagné. Au lieu de ces vains & fastidieux plaisirs qu'elles poursuivoient par vanité , elles ont toute notre tendresse , elles jouissent de notre estime , elles goûtent une félicité plus solide &

(a) Une femme est bien mal-habile de vouloir montrer de l'esprit à tout propos. Elle devrait , au contraire , mettre tout son art à le cacher. En effet , que cherchons-nous , nous autres hommes ? de l'innocence , de l'ingénuité , une ame neuve , simple , franche , une intéressante timidité. Une femme qui fait briller son savoir , semble donc vous dire : " Messieurs , attachez - vous à moi ; j'ai de l'esprit ; je serai plus perfide , plus fausse , plus artificieuse qu'une autre. „

plus pure dans la possession de nos cœurs que dans ces voluptés passagères dont la triste poursuite les fatiguoit. Chargées du soin de conduire les premières années de nos enfans , ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles ; parce que plus vigilantes , plus instruites qu'elles ne l'étoient dans votre siècle , elles connoissent mieux le plaisir délicieux d'être mères dans toute l'étendue du terme.

Mais (m'écriai-je !) malgré toute la perfection dont vous êtes remplis , l'homme est toujours homme ; il a ses foiblesses , ses fantaisies , ses dégoûts. Si le flambeau de la discorde prenoit la place du flambeau de l'hymen , comment faites-vous alors ? Le divorce est-il permis ? (*a*) —

(*a*) Nicôlas premier s'érigeant en réformateur des loix divines, naturelles & civiles , abrogea le divorce dans le neuvième siècle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre , autorisé parmi les juifs & les chrétiens. Quel est le sort du genre humain ! Un seul homme lui ravit une liberté précieuse ; d'un lien civil fait une chaîne indissoluble & sacrée , fomenta à jamais les discordes domestiques. Plusieurs siècles donnent à cette loi inepte & bizarre une sanction inviolable ; & les guerres intestines qui troublent l'intérieur des maisons & la dépopulation des états , sont les fruits du caprice d'un pontife. Il est évident que le divorce étant permis , les mariages seroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme seroit plus attentive , plus soumise. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints , auroit un tissu plus

Sans doute , lorsqu'il est fondé sur des raisons légitimes : par exemple , lorsque les deux conjoints le sollicitent à la fois , l'incompatibilité d'humeurs suffit pour rompre ces nœuds. On ne se marie que pour être heureux : c'est un contrat dont la paix & les soins mutuels doivent être le but. Nous ne sommes pas assez insensés pour retenir de force deux cœurs qui s'éloignent , & pour renouveler le supplice du cruel Mezence , qui attâchoit un corps vivant sur un cadavre. Le divorce est le seul remède convenable , parce qu'il rend du moins à la société deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croiriez-vous ? Plus la facilité est grande , plus on tremble d'en profiter ; parce qu'il y a une espèce de déshonneur à ne pouvoir supporter ensemble les misères d'une vie passagère. Nos femmes , vertueuses

fort. D'ailleurs , la population étant fort au-dessous de son véritable terme , c'est à l'indissolubilité du mariage qu'on doit attribuer la cause secrète qui mine sourdement les monarchies catholiques. Si elles tolèrent encore quelque tems , & le célibat qui domine parmi nous , (fruit de la plus triste administration) & le célibat ecclésiastique qui semble de droit divin , elles n'auront plus que des troupes énervées à opposer aux armées nombreuses , saines & robustes des peuples chez lesquels le divorce est permis. Moins il y aura de célibataires , plus les mariages seront chastes , heureux & féconds. La diminution de l'espèce humaine conduit nécessairement un empire à la ruine totale.

par principes , se complaisent dans les plaisirs domestiques : ils sont toujours rians , lorsque le devoir se confond avec le sentiment ; rien n'est difficile alors , & tout prend une empreinte touchante.

— Oh ! que je suis désespéré d'être si vieux , m'écriai-je ! j'épouserois tout à l'heure une de ces femmes aimables. Les mœurs des nôtres étoient si hautaines , si altières ! Elles étoient pour la plupart si fausses , si mal élevées , que se marier passoit pour une insigne folie. La coquetterie & le goût immodéré des plaisirs , avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elles-mêmes , voilà ce qui composoit le caractère de nos femmes. Elles jouoient la sensibilité ; elles n'étoient guère humaines qu'envers leurs amans. Tout autre goût que celui de la volupté étoit presque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur ; elle étoit un ridicule. Aussi tout homme sage , ayant à choisir de deux maux , préféreroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfans étoit encore une raison non moins forte ; on évitoit de donner des enfans à un état qui devoit les accabler de rigueurs. Ainsi l'éléphant généreux , une fois captif , se dompte lui-même , refuse de se livrer au plus doux instinct , afin de ne point rendre esclave sa postérité. Les maris eux-mêmes veilloient dans

leurs transports à écarter un enfant de leur maison , comme on cherche à éloigner de chez soi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme , parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur misere ! De pauvres filles fixées au sol où elles naissoient , languissoient comme ces fleurs qui , brûlées du soleil , pâlissoient & tombent sur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit jusqu'au tombeau le desir d'être mariées : l'ennui & le chagrin filoient tous les instans de leur vie ; elles ne se dédommageoient de cette privation que par le risque de leur honneur & la perte de leur santé. Enfin le nombre des célibataires étoit monté à un point effrayant , & pour comble de malheurs , la raison sembloit justifier cet attentat contre l'humanité (a). Achevez du moins , pour me consoler , de me présenter le tableau attendrissant de vos mœurs. Comment avez-vous pu

(a) Le goût du célibat commence à régner lorsque le gouvernement devient aussi mauvais qu'il est possible qu'il le soit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux , se détache insensiblement de l'amour de la vie. Le suicide devient fréquent. L'art de vivre est un art si pénible , que l'existence devient un fardeau. On auroit supporté tous les fléaux physiques rassemblés ; mais les maux politiques sont cent fois plus affreux , parce que rien ne les nécessite. L'homme maudit la société qui devoit alléger ses peines , & brise ses fers. On compte à Paris , en l'an 1769 , cent quarante-sept personnes qui se sont donné volontairement la mort.

effacer des fléaux qui paroissent devoir engloutir l'espece humaine ?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé , & s'animant avec noblesse & dignité , dit en levant les yeux vers le ciel : « ô Dieu ! si l'homme est malheureux , c'est par sa faute , c'est qu'il s'isole , c'est qu'il se concentre en lui-même. Notre activité se consume sur des objets futiles , & néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En destinant l'homme à la société , la Providence a mis à côté de nos maux les secours destinés à les soulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous secourir mutuellement ! N'est-ce pas là le vœu général du genre humain ? Pourquoi fut-il si fréquemment trompé ! »

Je vous le répète ; nos femmes sont épouses & meres , & de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes se déshonoreroient , si elles se barbouilloient le visage de rouge , si elles prenoient du tabac , si elles buvoient des liqueurs , si elles veilloient , si elles avoient en bouche des chansons licencieuses , si elles hazar-
doient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus sûres : la douceur , la modestie , les graces simples , & cette décence noble qui est leur partage & leur véritable gloire (a).

(a) Tant que les femmes domineront en France , y don-

Elles allaitent leurs enfans , sans croire faire un grand effort ; & comme ce n'est point une grimace , leur lait est abondant & pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant : on lui enseigne à nager , à soulever des fardeaux , à lancer au loin avec justesse. L'éducation physique nous paroît importante. Nous formons son tempérament avant de rien graver dans sa tête ; elle ne doit pas être celle d'un perroquet , mais celle d'un homme.

La mere faist l'aurore de ses jeunes pensées ; & dès que ses jeunes organes peuvent obéir à sa volonté , elle réfléchit de quelle maniere elle doit former son ame à la vertu. Comme elle doit tourner son caractere sensible en humanité , son orgueil en grandeur d'ame , sa curiosité en connoissance de vérités sublimes ; elle songe aux fables touchantes dont elle doit se servir , non pour voiler la vérité , mais pour la rendre plus aimable , afin que son éclat éblouissant ne blesse point la foiblesse de son ame encore inexpérimentée. Elle veille sur tous les gestes , comme sur tous les mots qu'on prononce en sa présence , afin qu'aucuns d'eux ne puissent faire une triste

neront le ton , jugeront du mérite & du génie des hommes , les François n'auront ni cette fermeté d'ame , ni cette sage économie , ni cette gravité , ni ce mâle caractere qui doivent convenir à des hommes libres.

impression sur son cœur. C'est ainsi qu'elle le préserve du souffle du vice , qui ternit si précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation diffère parmi nous suivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour dans la société ; car , quoique nous soyons délivrés du joug des pédans , il seroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit oublier dans la suite. Chaque art a sa profondeur , & pour y exceller il faut s'y adonner tout entier. L'esprit de l'homme , malgré tous les secours récemment découverts , & les prodiges à part , ne peut embrasser qu'un objet. C'est assez qu'il s'y attache fortement , sans lui prescrire des incursions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre siècle , de vouloir être universel ; c'est parmi nous une folie.

Dans un âge plus avancé , lorsque son cœur sentira les rapports qui l'unissent aux autres hommes , alors , au lieu de ces futiles connoissances qu'on entassoit sans choix dans la tête d'un jeune homme , la mere , avec cette éloquence douce & naturelle qui appartient aux femmes , lui apprendra ce que c'est que mœurs , décence , vertu. Elle attendra le moment où la nature parée de tout son éclat parle au cœur le plus insensible , & lorsque le souffle libéral du printems aura rendu leurs ornemens aux vallons , aux forêts , aux campagnes : « mon fils , dira-t-elle en le pressant
sur

sur le sein maternel , (a) vois ces vertes prairies , ces arbres couronnés de superbes feuillages ; il n'y a pas long-tems qu'ils étoient comme morts , que dépouillés de leur brillante chevelure ils étoient pétrifiés du froid qui resserroit les entrailles de la terre ; mais il est un Être bon , qui est notre pere commun , il n'abandonne point ses enfans , il demeure dans les cieux , & de-là il jette un regard paternel sur toutes ses créatures. A l'instant qu'il sourit , le soleil darde ses flammes , les arbres fleurissent , la terre se couronne de présens , l'herbe naît pour la nourriture des bestiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur , ô mon cher enfant ! Écoute , c'est qu'il est puissant & bon. Tout ce que tu vois est l'œuvre de ses mains , & tu ne vois rien encore au prix de ce qui t'est caché. L'éternité , pour laquelle ton ame immortelle a été créée , fera pour toi une chaîne infinie de surprise & de joie. Ses bienfaits & sa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit , parce qu'il est notre pere. De jour en jour il nous fera plus de bien , si nous sommes ver-

(a) Cebé nous représente l'imposture comme assise à la porte qui conduit à la vie , & faisant boire à tous ceux qui s'y présentent la coupe de l'erreur. Cette coupe , c'est la superstition. Heureux qui n'a fait que goûter , & qui a jeté le vase !

tueux , c'est-à-dire , si nous suivons ses loix. Eh ! mon fils , comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer & de le bénir ? » A ces mots la mere & l'enfant se prosternent , & leurs vœux confondus montent ensemble au trône de l'Éternel ».

C'est ainsi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu , qu'elle nourrit son ame du lait de la vérité , & qu'elle se dit : » je remplirai les desseins du créateur qui me l'a confié. Je serai sévère contre les passions funestes qui pourroient nuire à son bonheur. A la tendresse d'une mere , j'unirai la vigilance inflexible d'une amie ».

Vous avez vu à quel âge il est initié à la communion de deux infinis. Telle est notre éducation ; elle est toute en sentiment , comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel esprit ricaner qui étoit le plus terrible fléau de votre siècle : il desséchoit , il brûloit tout ce qu'il touchoit ; ses gentilleesses étoient les germes de tous les vices. Mais si le ton frivole est dangereux , qu'est la raison elle-même sans le sentiment ? Un corps décharné , sans coloris , sans graces , & presque sans vie. Que sont des idées neuves & même profondes , si elles n'ont rien de sensible & de vivant ? Qu'ai-je besoin d'une vérité froide qui me glace ? Elle perd sa force & son pouvoir. C'est dans le cœur que la vérité va prendre ses

charmes & son tonnerre. Nous chérissons cette éloquence qui abonde en peintures vives & frappantes. C'est elle qui donne à la pensée des ailes de feu. Elle a vu & frappé l'objet ; elle s'y attache , parce que le plaisir d'être ému s'est joint à celui d'être éclairé (a).

Ainsi notre philosophie n'est point sévère ; & pourquoi le feroit-elle ? pourquoi ne pas la couronner de fleurs ? Des idées bizarres ou lugubres honoreroient-elles plus la vertu , que des idées riantes & salutaires ? Nous pensons que le plaisir émané d'une main bienfaisante n'est pas descendu sur la terre pour qu'on recule à son aspect. Le plaisir n'est point un monstre : le plaisir , comme l'a dit Young , c'est la vertu sous un nom plus gai. Loin de songer à détruire les

(a) Nous comptons plus sur les mœurs extérieures, c'est-à-dire sur la coutume, que sur toute autre chose. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choses d'une manière toute sensible, & jettoient sur l'étude des sciences je ne fais quel agrément dont on a perdu le secret. Le génie des modernes pêche toujours par le défaut de sentiment : ils ont desséché , sous la férule du pédantisme, les talens les plus heureux. Est-il au monde une institution plus ridicule que celle de nos colleges, lorsqu'on vient à comparer nos maximes seches & mortes avec l'éducation publique que la Grece donnoit aux jeunes gens, ornant la sagesse de tous les attrails qui charment cet âge tendre ? Nos instituteurs ne paroissent que des maîtres farouches, & l'on ne s'étonne plus si leurs disciples sont les premiers à les fuir & à les abandonner.

passions , moteurs invisibles de notre être , nous les regardons comme un don précieux qu'il faut économiser avec soin. Heureuse l'ame qui possède des passions fortes ! elles font sa gloire , sa grandeur & son opulence. Un sage parmi nous cultive son esprit , rejette les préjugés , acquiert les sciences utiles & agréables. Tous les arts qui peuvent étendre son esprit & le rendre plus juste , ont perfectionné son ame : cette tâche finie , il n'écoute plus que la nature soumise aux loix de la raison , & la raison lui prescrit le bonheur (a).

(a) Le feu des passions n'est pas la cause de nos d'ordres : ce courfier fougueux , indompté , qui s'emporte sous la main d'un mauvais écuyer , qui le renverse & le foule aux pieds , auroit obéi au frein sous la baguette d'un maître intelligent ; on l'eût vu remporter le prix d'une course glorieuse. La foiblesse des passions indique notre indigence. Qu'est-ce en effet que ce citoyen pesant , taciturne , dont l'ame insipide n'a de goût pour rien , qui est passible , parce qu'il est inactif , qui végète , conduit facilement par le magistrat , parce qu'il ne sent aucun desir ? Est-il homme ou statue ? Mettez auprès de lui un homme tout plein de sentimens vifs : il se livrera à l'impétuosité de ses passions & il déchirera le voile des sciences ; il fera des fautes , & il aura du génie. Ennemi du repos , avide de connoissances , il puisera dans le choc du monde cet esprit élevé & lumineux qui servira la patrie ; il donnera peut-être prise à la censure , mais il aura déployé toute l'énergie de son ame : les taches qui la couvroient disparaîtront , parce qu'il aura été grand & utile.



CHAPITRE XXXIX.

Les Impôts (a).

DITES-MOI, je vous prie, comment se levent les impositions publiques ; car votre législation a beau être perfectionnée, il faut tou-

(a) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'origine du monde il étoit une vaste forêt de citronniers, qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vus depuis. Les branches plioient sous le fardeau, & l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit. Cependant quelques vents impétueux abattirent plusieurs citrons & briserent même plusieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur soif, & les foulèrent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidens engagèrent la gent citronniere à se créer des gardiens, qui éloignassent les passans, & qui environnassent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens se montrèrent d'abord fideles & désintéressés ; mais ils ne tarderent pas à exposer que de si rudes travaux avoient fait naître dans leur sein une soif ardente, & ils firent cette priere aux citrons : " Messieurs, nous mourons de soif en vous servant ; permettez que nous fassions à chacun de vous une légère incision ; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonade pour rafraîchir notre palais altéré : vous n'en ferez pas plus maigres, & nous & nos enfans nous puiserons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous servir „.

Les crédules citrons ne trouverent pas la requête incivile, ils se laisserent faire l'imperceptible saignée. Mais qu'arriva-t-il ?

jours payer des impôts , je pense ? — Pour toute réponse , l'honnête homme qui me conduisoit , me prit par la main & me mena dans un carrefour large & spacieux. Là j'apperçus un coffre-fort de la hauteur de douze pieds. Ce coffre-étoit soutenu sur quatre roues roulantes : le sommet présentoit une ouverture en forme de tronc , que couvroit contre la pluie un avant-toît élevé à quelque distance. Sur ce tronc étoit écrit : *Tribut dû au roi représentant l'état*. Tout à côté , un autre tronc , d'une grandeur plus médiocre offroit ces mots : *Don gratuit*. Je vis plusieurs personnes qui , d'un air libre , aisé ,

Dès que la piquure fut faite une fois , la main de Messieurs les défenseurs les pressura d'abord poliment , mais de jour en jour d'une manière plus énergique. Ils en vinrent jusqu'à ne pouvoir plus se passer du jus de citron : il leur en falloit à tous leurs repas & dans toutes leurs sauces. Messieurs les régens s'apperçurent que plus on pressoit les citrons , plus ils rendoient. Ceux-là se voyant saignés abondamment , crurent devoir rappeler les primitives conventions ; mais ceux-ci , devenus plus forts , malgré leurs plaintes les mirent dans le pressoir & les foulèrent outre mesure : il ne leur restoit plus enfin que la peau que l'on soumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabestan : bref , ils finirent par se baigner dans le sang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit : & leurs tyrans accoutumés à cette boisson rafraîchissante , à force de l'avoir prodiguée , s'en trouverent privés ; ils tomberent malades , & moururent tous de la fièvre putride. Ainsi soit-il !

content , jettoient dans le tronc plusieurs paquets cachetés ; ainsi que de nos jours on met des lettres à la grand'poste. Comme j'admirois cette maniere facile de payer l'impôt , & que je faisois à ce sujet mille interrogations ridicules , on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin ; & l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laissoit jamais attendre une réponse. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens aussi complaisans : ô le peuple loyal !

Ce grand coffre - fort que vous voyez , me dit - on , est notre receveur général des finances. C'est - là que chaque citoyen vient déposer l'argent qu'il doit pour le soutien de l'état. Dans l'un nous sommes obligés de mettre annuellement le cinquantieme de notre revenu. Le mercenaire qui n'a point de bien , ou celui qui n'a que sa subsistance juste , est dispensé de l'impôt (a) ; car , comment pourroit - on rogner

(a) Voici ce que le cultivateur , les habitans de la campagne , le peuple enfin , pourroient dire aux souverains : “ Nous vous avons élevés au-dessus de nos têtes ; nous avons engagé nos biens & notre vie à la splendeur de votre trône & à la sûreté de votre personne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance , de nous faire couler des jours sans alarmes. Qui l'auroit cru , que sous votre gouvernement la joie eût disparu de nos cantons , que nos fêtes se fussent

le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour le gagner ? Dans cet autre coffre

ournées en deuil , que la crainte & l'effroi eussent succédé à la douce confiance ! Autrefois nos campagnes verdoyantes fournoient à nos yeux ; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos sueurs passe dans des mains étrangères ; nos hameaux que nous nous plaissions à embellir , tombent en ruine ; nos vieillards , nos enfans ne savent plus où reposer leurs têtes : nos plaintes se perdent dans les airs , & chaque jour une pauvreté plus extrême succède à celle sous laquelle nous gémissons la veille. A peine nous reste-t-il quelque trait de la figure humaine ; & les animaux qui broutent l'herbe , sont , sans doute , moins malheureux que nous.

Des coups plus sensibles sont venus fondre sur notre tête. L'homme puissant nous méprise & ne nous attribue aucun sentiment d'honneur ; il vient nous troubler sous le chaume , il séduit l'innocence de nos filles , il les enlève ; elles deviennent la proie de l'impudence. En vain implorons-nous le bras qui tient le glaive des loix : il se détourne , il se refuse à notre douleur ; il ne se prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aspect du faste qui insulte à notre misère , rend notre état plus insupportable. On boit notre sang , & on nous défend la plainte ! L'homme dur environné d'un luxe insolent , s'enorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqué nos mains : il oublie notre propre industrie , tandis qu'il n'a en partage que la soif vile de l'or ; il nous croit ses esclaves , parce que nous ne sommes ni furieux , ni sanguinaires.

Les besoins renaissant qui nous tourmentent , ont altéré la douceur de nos mœurs ; la mauvaise foi & la rapine se sont glissées parmi nous , parce que la nécessité de vivre l'emporte ordinairement sur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine ? Qui a éteint dans nos cœurs ce fond de candeur

sont les offrandes volontaires , destinées à d'utiles fondations , comme pour l'exécution des pro-

qui nous lioit tous dans une parfaite concorde ? Qui a fait notre infortune , mere de nos vices ? Plusieurs de nos concitoyens ont refusé de mettre au jour des enfans que la famine viendrait saisir au berceau. D'autres , dans leur désespoir , ont blasphémé contre la Providence. Quels sont les vrais auteurs de ces crimes ?

Que nos justes plaintes percent l'atmosphère qui environne les trônes ! Que les rois se réveillent & se souviennent qu'ils pouvoient naître à notre place , & que leurs enfans pourront y descendre ! Attachés au sol de la patrie , ou plutôt en formant la partie essentielle , nous ne pouvons point nous dispenser de fournir à ses besoins. Ce que nous demandons , c'est un homme équitable qui s'applique à connoître la mesure de nos forces , & qui ne nous écrase pas sous le fardeau que dans une plus juste proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles & riches de notre économie , contens de notre sort , nous verrons le bonheur des autres sans nulle inquiétude sur le nôtre.

La moitié de notre carrière est plus que remplie. Notre cœur est à moitié livré à la douleur. Nous n'avons que peu d'instans à vivre. Les vœux que nous formons sont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous sommes ses soutiens. Mais si l'oppression va toujours en croissant , nous succomberons & la patrie se renversera : en tombant , elle écrasera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine & triste vengeance. Que nous importerait dans la tombe le malheur d'autrui ? Nous parlons aux souverains , s'ils sont encore hommes ; mais si leur cœur est totalement endurci , ils apprendront que nous savons mourir , & que la mort qui , bientôt nous enveloppera tous , sera un jour bien plus affreuse pour eux , qu'elle ne le sera pour nous.

- Cette note est en partie tirée d'un livre intitulée : *les Hommes*.

jets proposés , & qui ont l'agrément du public. Quelquefois il est plus riche que l'autre ; car nous aimons à être libres dans nos dons , & notre générosité ne veut d'autre motif que la raison & l'amour de l'état. Si - tôt que notre roi a donné un édit utile , & qui mérite l'approbation publique , alors on nous voit courir en foule , & porter dans ce tronc quelque marque de reconnoissance. Nous récompensons de même toutes les actions vigilantes du monarque ; il n'a qu'à proposer , & nous lui fournissons les moyens de consommer ses grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de province a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne , c'est - à - dire , du fermier aisé ; car le manouvrier a ses bras en propriété , & sa tête ne doit rien à personne. Les bœufs & les porcs sont même exempts de ce droit odieux qu'on imposa la première fois sur la tête des Juifs , & que vous avez payé sans en sentir l'avilissement.

— Mais , répondis - je : quoi ! on laisse à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer ? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent , sans même que l'on s'en apperçoive ? — Point du tout : vos frayeurs sont vaines. D'abord ce que nous donnons ; est de bon cœur : notre tribut n'est pas forcé ; il est fondé sur l'équité ainsi

que sur la droite raison. Il n'en est pas un entre nous qui ne se fasse un point d'honneur de payer exactement la dette la plus sacrée & la plus légitime. D'ailleurs , si un homme en état de payer osoit s'y soustraire , voyez - vous ce tableau où sont gravés les noms de tous les chefs de famille , on découvreroit bientôt qu'il n'a point versé son paquet cacheté où doit être sa signature ; il se couvreroit d'un opprobre éternel , & seroit regardé du même œil qu'on regarde un voleur : le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort.

Ces exemples sont très - rares , puisque les dons gratuits montent ordinairement plus haut que le tribut. Le citoyen fait qu'en donnant une partie de son revenu à l'état , c'est à lui-même qu'il se rend utile ; & que s'il veut jouir de certaines commodités , il faut qu'il en fasse les avances. Mais que sont les paroles , lorsque l'exemple peut être mis sous vos yeux ? Vous allez voir mieux que je ne puis vous dire. C'est aujourd'hui qu'arrive de tout côté le juste tribut d'un peuple fidelle envers un roi bienfaisant : il reconnoît n'être que le dépositaire des dons qui lui sont offerts.

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. -- En effet , ayant fait quelques pas , je vis des

hommes qui traînoient de petits chariots , sur lesquels étoient des troncs couronnés de lauriers. On brisoit les cachets de ces especes de coffres : on les soulevoit par un juste balancier , & ce balancier montrait tout de suite le poids de l'argent qui contenoient , en déduisant la pesanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les sommes ne se payoient qu'en argent , & l'on savoit au juste le produit général : il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes & des fanfares. Après cette revue générale , on affichoit le total , & l'on connoissoit les revenus de l'état : ils étoient déposés dans le trésor royal sous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de réjouissances. On se couronnoit de fleurs ; on crioit *vive le roi* : on alloit sur les routes au-devant de chaque tribut. Elles étoient couvertes de tables champêtres. Les députés des diverses provinces se saluoient & se faisoient des présens. On buvoit à la santé du monarque , au bruit du canon ; & celui de la capitale répondoit comme interprête des remerciemens du souverain. C'est alors que le peuple ne paroissoit qu'une seule & même famille. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux : il répondoit aux acclamations de ses sujets par ce regard tendre & affable qui inspire la confiance & rend amour pour amour ; il ignoroit cet art

de traiter politiquement avec un peuple dont il se regardoit comme le pere.

Ses visites ne ruinoient point le corps-de-ville , d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie (a) ; réception plus brillante & plus

(a) Je vis un jour un prince faire son entrée dans une ville étrangere. Les canons commencerent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement & traîné dans un char doré , surchargé de pages & de laquais. Les chevaux sautoient en hennissant , comme s'ils conduisoient le bonheur. Les toits étoient couverts de monde , toutes les fenêtres étoient levées , chaque pavé portoit son homme ; les cavaliers faisoient briller leurs sabres , les soldats agitoient leurs fusils. L'air frémissait de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit sa lyre , & l'orateur attendoit qu'il mît pied à terre. Le prince arrive , il est conduit au palais , & son aspect inspire une joie respectueuse. J'étois à une fenêtre , & je considérois toutes ces choses en faisant des réflexions particulieres. Quelques jours après je marchois dans les rues , & je fus fort étonné d'y rencontrer le même prince , sans suite , à pied & déguisé. Je ne fais trop pourquoi , personne ne faisoit attention à lui ; au contraire , il se trouvoit heurté à chaque pas. Au même instant arrive un charlatan , assis sur une espece de petit char attelé de plusieurs gros chiens & ayant un singe pour postillon. Les fenêtres se s'ouvrent , les cris se s'élèvent , tous les regards se confondent sur le charlatan. Le prince lui-même entraîné par la foule devient un de ses admirateurs. Je le considérois alors , & il me sembloit lui entendre dire : *Fumée des acclamations de la multitude , n'obscurcissez jamais mon esprit d'un fol orgueil. Ce n'est point cet homme qui fait courir le peuple , c'est son étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attirois les regards de la ville : c'étoient mes valets , mes chevaux , le brillant de mes habits & la dorure de mes carrosses.*

flatteuse. On ne quittoit point les travaux publics : au contraire , chaque citoyen se faisoit honneur de se présenter aux yeux de son roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embrassé.

Un intendant , revêtu de toutes les marques de pouvoir , parcourt les provinces , reçoit les placets , porte directement au pied du trône les plaintes des sujets , examine par lui-même les abus. Il se transporte indistinctement dans chaque ville , & à chaque abus détruit , on élève une pyramide qui constate l'hydre abattue. Quelle histoire plus instructive que ces monumens moraux qui attestent que le souverain s'occupe véritablement de l'art de régner ! Ces intendants partent , arrivent *incognito* , font des informations secrètes , font perpétuellement déguisés : ce sont des espions , mais ils agissent en faveur de la patrie (a).

— Mais votre contrôleur des finances (b) est donc un homme bien integre ? Vous savez l'histoire de la fable : ce chien si fidele qui ,

(a) En Turquie & aujourd'hui en France un gouverneur est aussi maître que le roi le plus absolu : c'est ce qui fait la misere des peuples. Voilà la forme la plus malheureuse de l'administration civile.

(b) Fouquet disoit : "j'ai tout l'argent du royaume , & le tarif de toutes les vertus ,".

escorté de la tempérance , portoit le dîné de son maître sans jamais y toucher , a fini pourtant par en manger sa part dès qu'il s'y est vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre sans cesse , & de n'oser y toucher ? — Assurément , il ne fait bâtir ni palais ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premières places ses arrière-petits cousins , ou ses anciens valets. Il ne prodigue point l'or , comme s'il avoit en propre tous les revenus du royaume (a). D'ailleurs , tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics , ne peuvent faire aucun usage de l'argent , sous quelque prétexte que ce soit. Ce feroit un crime de haute trahison de recevoir d'eux une seule pièce monnoyée. Ils paient quelques frais particuliers en billets signés de la propre main du souverain. L'état fournit à toutes leurs dépenses ; mais ils n'ont pas un sol en propriété (b).

(a) Après que les monopoleurs , les administrateurs , les receveurs des fonds publics ont sacrifié la réputation de probité au desir de s'enrichir ; après qu'ils ont consenti à être odieux , ils ne s'avisent point de faire de leurs richesses un bon usage : ils couvrent sous le faste leur naissance & leur fortune ; ils s'étourdissent dans les plaisirs , pour perdre le souvenir de ce qu'ils ont fait & de ce qu'ils ont été. Mais ce n'est point là encore le plus grand mal : leurs grandes richesses corrompent davantage ceux qui les envient.

(b) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'état ,

Ils ne peuvent ni vendre , ni acheter , ni construire. Nourris , entretenus ; logés , divertis , tous les ordres de l'état concourent unanimement à les traiter *gratis*. Ils entrent chez un marchand de drap , prennent des étoffes & s'en vont. Le marchand met sur son livre : *livré un tel jour au dépositaire des revenus de l'état , tant ...* L'état paie. Il en est ainsi de toutes les autres professions. Vous sentez bien que pour peu que le contrôleur des finances ait quelque pudeur , il use modérément de ce droit ; & quand il en abuse-roit , vu la dépense que ces messieurs vous coû-toient , nous y gagnerions encore. On a supprimé les registres , qui ne servoient qu'à voiler les vols faits à la nation & à les consacrer d'une manière pour ainsi dire légitime.

— Et quel est votre premier ministre ? —
 Pouvez - vous le demander ? Le roi lui - même.
 Est - ce que la royauté se communique (a) ? Le

sont , cette énorme dissipation des deniers publics , ces dons immodérés versés sur des sujets sans mérite , ces prodigalités fastueuses , méconnues des usurpateurs les plus effrénés. On peut observer dans l'histoire que les plus subtils tyrans ont précisément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguste , maître du monde , avoit quarante légions armées , & les entretenoit pour douze millions par an. Voilà assurément de quoi réfléchir.

(a) L'histoire générale des guerres pourroit être intitulée :
 guerrier ,

guerrier , le juge , le négociant n'ont donc qu'à agir par leurs représentans. En cas de maladie ou de voyage , ou dans quelques opérations particulières , si le monarque charge quelqu'un de l'accomplissement de ses ordres , ce ne peut être que son ami. Il n'y a que ce sentiment qui puisse obliger un homme à se charger volontairement d'un tel fardeau ; & notre estime lui donne seule cette puissance momentanée. Récompensé , animé par l'amitié , il fait , comme les Sully & les d'Amboise , dire la vérité à son maître , & pour mieux le servir , l'irriter quelquefois. Il combat ses passions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à cœur la gloire du monarque (a) : en partageant ses travaux , il partage la vénération de la patrie , l'héritage le plus honorable , sans doute ,

Histoire des passions particulières des ministres. Tel , par ses négociations infidieuses , souleve un empire éloigné & tranquille qui n'agit que pour venger un amour propre légèrement offensé.

(a) La fidélité n'est pas cet attachement servile aux volontés d'un autre. On lui donne pour symbole un chien qui suit par-tout , flatte à chaque instant , & court aveuglément à tous les ordres d'un maître injuste ou barbare. Je crois que la vraie fidélité est une exacte observance des loix de la raison & de la justice , plutôt qu'un servile esclavage. Que Sully paroît fidele , quand il déchire la promesse de mariage qu'avoit fait Henri IV.

qu'il puisse laisser à ses descendans , & le seul dont il soit jaloux.

— En vous parlant des impôts , j'ai oublié de vous demander si vous avez toujours parmi vous de ces lotteries périodiques où , de mon tems , le pauvre peuple mettoit tout son argent ? — Non , certes , nous n'abusons point ainsi de l'espérance crédule des hommes. Nous ne levons pas sur la partie indigente des citoyens un impôt aussi cruellement ingénieux. Le misérable qui , fatigué du présent , ne pouvoit vivre que dans l'avenir , portoit le prix de ses sueurs & de ses veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit sortir. La main de cette cruelle déesse trompoit chaque fois sa misère. Le desir vif du bien-être l'empêchoit de raisonner , & quoique la fripponnerie fût palpable , comme le cœur est mort à la vie avant que de mourir à l'espérance , chacun s'imaginait devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces superbes édifices où il venoit mendier sa vie. Le luxe des autels étoit son ouvrage : à peine y étoit-il admis. Toujours étranger , toujours repoussé , le pauvre ne pouvoit s'asseoir sur cette même pierre qu'il avoit fait tailler : des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit , du moins dans l'équité , lui appartenir & lui servir d'asyle.

C H A P I T R E X L.

Du Commerce.

IL me semble par ce que vous m'avez dit que les François n'ont plus de colonies dans le Nouveau-Monde , & que chaque partie de l'Amérique forme un royaume séparé ; quoique réuni sous un même esprit de législation ? — Nous serions bien extravagans de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous séparer ainsi de nos freres ? Notre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions nécessaires y sont communes , & de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maison de campagne étoit à un particulier : la maison des champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

Nous connoissons un commerce ; mais ce n'est pas l'échange des choses superflues. Nous avons sagement banni trois poisons physiques dont vous faisiez un perpétuel usage : le tabac , le café , & le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans votre nez , laquelle vous ôtoit la mémoire , à vous autres François , qui n'en aviez presque point. Vous brûliez votre estomac avec des liqueurs qui le détruisoient ; en hâtant son action.

Vos maladies de nerfs , si communes , étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le suc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur , & nous nous en trouvons bien : fondé principalement sur l'agriculture , il est le distributeur des alimens les plus nécessaires ; il satisfait les besoins de l'homme , & non son orgueil.

Personne ne rougit de faire valoir son champ par lui-même , de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le monarque lui-même a plusieurs arpens qu'il fait cultiver sous ses yeux : & l'on ne connoît point cette classe de gens titrés dont l'oïveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai pere de ce luxe destructeur , qui produisit à son tour l'épouvantable inégalité des fortunes , & qui fit passer dans les mains d'un petit nombre tout l'or de la nation. C'étoit parce qu'une femme devoit porter à ses oreilles le patrimoine de dix familles , que le payfan opprimé cessoit d'être propriétaire , vendoit le champ de ses peres , & fuyoit en pleurant le sol où il ne trouvoit plus que la misère & l'opprobre ; car les monstres insatiables , qui accumuloient l'or , alloient jusqu'à mépriser les malheureux qu'ils avoient dépouillés (a). Nous

(a) Je ris de pitié en voyant donner tant de beaux projets

avons commencé par détruire ces grosses compagnies qui absorboient toutes les fortunes particulières , anéantissoient l'audace généreuse d'une nation , & portoient un coup aussi funeste aux mœurs qu'à l'état.

Il pouvoit être très-agréable de prendre du chocolat , de favoriser des épices , de manger du sucre & des ananas , de boire la crème des Barbades , de vêtir les étoffes brillantes des Indes ;

de politique sur l'agriculture & la population , tandis que les impôts plus énormes que jamais , achevent d'enlever au peuple le prix de sa sueur , & que les grains sont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles superbes & endurcies : Liberté entière , absolue du commerce & de la navigation , diminution d'impôts ; voilà les seuls moyens qui pourront nourrir le peuple & empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déjà les commencemens. Mais , hélas ! le patriotisme est une vertu de contrebande. L'homme qui ne vit que pour soi , qui ne pense qu'à soi , qui se tait & détourne les yeux , de peur de frémir , voilà le bon citoyen : on loue même sa prudence & sa modération. Pour moi , je ne puis me taire , je dirai ce que j'ai vu : c'est dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infortune. Voici en 1770 le troisième hiver de suite où le pain est cher. Dès l'an passé la moitié des payfans avoit besoin de la charité publique , & cet hiver y mettra le comble , parce que ceux qui ont vécu jusqu'ici en vendant leurs effets , n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des loix & de l'éducation.

mais , en vérité , ces sensations étoient - elles assez voluptueuses pour nous fermer les yeux sur l'assemblage des maux inouïs que notre mollesse éveilleroit dans les deux hémispheres ? Vous alliez briser les nœuds sacrés du sang & de la nature sur la côte de Guinée. Vous armiez le pere contre le fils , & vous prétendiez au nom de chrétiens , au nom d'hommes. Aveugles & barbares ! vous ne l'avez que trop appris par une fatale expérience. La soif de l'or , exaltée dans tous les cœurs ; l'avidité , faisant disparaître l'aimable modération ; la justice & la vertu mises au rang des chimères ; l'avarice pâle , inquiète , sillonnant les déserts de l'océan , peuplant de cadavres le vaste fond des mers ; une race entière d'hommes vendus , achetés , traités comme les animaux de la plus vile espèce ; des rois devenus marchands , ensanglantant le globe pour le drapeau d'une frégate ; l'or , enfin , sortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant , coulant en Europe pour dessécher par-tout sur son passage les racines du bonheur , & après avoir tourmenté , épuisé la race humaine , aller s'engloutir pour jamais dans les Indes , où la superstition enfouit d'un côté dans les entrailles de la terre ce que l'avarice en arrache de l'autre avec effort. Voilà le tableau fidele des avantages que le commerce extérieur a produits au monde.

Nos vaisseaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille & de l'indigo. Savez - vous quelles sont nos mines ? quel est notre Pérou ? C'est le travail & l'industrie. Tout ce qui sert à la commodité , à l'aisance , aux intentions directes de la nature , est encouragé avec le plus grand soin. Tout ce qui tient au faste , à l'ostentation , à la vanité , à ce desir puéril de posséder exclusivement une chose de pure fantaisie , est sévèrement pros crit. On jette à la mer ces diamans perfides , ces perles dangereuses , & toutes ces pierres bigarrées qui rendent les cœurs durs comme elles. Vous pensiez être très-ingénieux dans les raffinemens de votre mollesse : mais sachez que vous n'avez donné que dans le superflu , dans l'ombre de la grandeur ; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inventions futiles & misérables se bornoient à la jouissance d'un seul jour. Vous n'étiez que des enfans amoureux d'objets brillantés , incapables de satisfaire à vos vrais besoins , ignorant l'art d'être heureux , vous tourmentant loin du but , & prenant à chaque pas l'image pour la réalité.

Si nos vaisseaux sortent de nos ports , ils ne promènent point le tonnerre pour saisir , sur la vaste étendue des eaux , une proie fugitive & qui forme à peine un point perceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris

lamentables des furieux insensés qui se disputent la vie & le passage sur des plaines immenses & désertes. Nous visitons les nations éloignées ; mais au lieu des productions de leurs terres , nous faisons des découvertes plus utiles , dans leur législation , dans leur vie physique , dans leurs mœurs. Nos vaisseaux servent à lier nos connoissances astronomiques. Plus de trois cents observatoires dressés sur notre globe , vont saisir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre est la guérite où la sentinelle du firmament veille , & ne s'endort jamais. L'astronomie est devenue une science importante & utile , parce qu'elle publie d'une voix magnifique la gloire du créateur & la dignité de l'être pensant échappé de ses mains.... Mais , puisque nous parlons de commerce , n'oublions pas le plus singulier qui se soit jamais fait. Vous devez être fort riche , me dit-on , car dans votre jeunesse vous avez dû sûrement placer votre argent à rente viagère , & sur-tout en tontine , comme faisoit la moitié de Paris. C'étoit une chose bien ingénieusement imaginée que cette espèce de lotterie , où l'on jouoit à la vie & à la mort , & ces accroissemens qui descendoient sur les têtes chauves ! Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à père , mère , frères , sœurs , cousins , amis , pour doubler son revenu. On faisoit le roi

son héritier , & l'on s'endormoit ensuite dans une oisiveté profonde , en ne vivant que pour soi. — Ah ! de quoi me parlez-vous ? Ces tristes édits qui acheverent de nous corrompre , & qui trancherent des nœuds jusqu'alors respectés ; ce raffinement barbare qui consacra publiquement l'égoïsme , qui isola les citoyens , qui fit de chacun d'eux un être mort & solitaire , n'a fait que m'arracher des larmes sur le sort futur de l'état. Je voyois les fortunes particulières fondre , se dissoudre ; & la masse de l'opulence excessive s'enfler de leurs débris. Mais je souffrois encore plus du coup fatal porté aux mœurs. Plus de liens entre les cœurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant , l'intérêt déjà si redoutable par lui-même ! L'autorité souveraine avoit soumis les barrières qu'il n'auroit jamais osé renverser par lui-même. — Bon vieillard , reprit mon guide , vous avez bien fait de dormir , car vous eussiez vu les rentiers & l'état punis de leur mutuelle imprudence. Depuis , la politique , plus éclairée , n'a point fait de parcelles bévues ; elle unit , enrichit les citoyens , au lieu de les ruiner.





C H A P I T R E X L I.

L'Avant - Soupe.

LE soleil baissoit : mon guide me sollicita d'entrer dans la maison d'un de ses amis où il devoit souper. Je ne me fis pas prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur des maisons , & , selon moi , c'est ce qu'il y a de plus intéressant dans une ville. Lorsque je lis l'histoire , je saute bien des pages , mais je cherche toujours très - curieusement les détails de la vie domestique : quand je les tiens une fois , je n'ai pas besoin de savoir le reste ; je le devine.

D'abord , je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui semblent des loges de fous , dont les murailles ont à peine six pouces d'épaisseur , & où on est gelé l'hiver & brûlé l'été. C'étoient de grandes salles vastes , sonores , où l'on pouvoit se promener ; & les toits munis d'une bonne charpente défioient les traits piquans de la froidure & les rayons du soleil : les maisons , enfin , ne vieillissoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le fallon , & je distinguai à l'instant le maître du logis. Il vint à moi sans grimace

& sans fadeur (a). Sa femme , ses enfans avoient en sa présence une contenance libre , mais respectueuse ; & le *monfieur* , ou le fils de la maison , ne commença point par persifler son pere pour me donner un échantillon de son esprit : sa mere & même sa grand'mere n'auroient point applaudi à de telles gentilleffes (b). Ses sœurs n'étoient point maniérées ni muettes , elles faluerent avec grace , & se remirent à leurs occupations , l'oreille au guet ; elles ne regardoient point en-dessous les moindres gestes que je faisois : mon grand âge & ma voix cassée ne les firent pas même sourire. On ne me fit point de ces vaines simagrées , qui sont le contraire de la vraie politesse.

L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles (c) ou de mauvais goût :

(a) Que notre politesse est fausse & minutieuse ! que celle dont se parent les grands est odieuse & insultante ! C'est un masque plus hideux que le visage le plus difforme. Toutes ces révérences , ces affectations , ces gestes outrés sont insupportables à l'homme vrai. La brillante fausseté de nos manieres est plus détestable que la grossièreté des hommes les plus rustiques n'est rebutante.

(b) Il est un libertinage d'esprit plus dangereux que celui des sens : c'est aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeunesse de la capitale.

(c) Quel misérable luxe que celui des porcelaines ! Un chat , d'un coup de patte , peut faire un dégât pire que le ravage de vingt arpens de terre.

point de vernis , point de porcelaines , point de magots , point de tristes dorures. En récompense , une tapisserie riante & amie de l'œil , une propreté singulière , quelques estampes achevées , composoient un salon dont le ton de couleur étoit très - gai.

On lia la conversation , mais personne ne fit assaut d'idées (*a*). Le maudit esprit , ce fléau de

(*a*) La conversation anime le choc des idées , leur donne un jeu nouveau , développe les trésors de l'entendement , & c'est un des plus grands plaisirs de la vie : c'est aussi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde , j'ai remarqué que la conversation , au lieu de fortifier l'ame , de la nourrir , de l'élever , l'affoiblit , l'énervé. On a tout mis en problème. L'esprit , dont on abuse , détruit presque l'évidence des choses. On rencontre des panégyristes des plus énormes abus. On justifie tout. On épouse à son insu mille idées puériles & étrangères. On dénature son ame par le frottement des opinions diverses. Il y a , je ne sais quel poison qui s'insinue , qui monte à la tête , qui offusque vos idées primitives qui sont ordinairement plus saines. L'avare , l'ambitieux , le libertin , ont une logique si ingénieuse , que vous les laissez quelquefois moins après les avoir entendus : chacun prouve , pour ainsi dire , qu'il n'a pas tort. Il faut vite se renfermer dans la solitude pour reprendre une haine vigoureuse contre le vice. Le monde vous familiarise avec des défauts qu'il préconise ; il vous glisse son esprit illusoire. En fréquentant trop les hommes , on devient moins homme , on reçoit d'eux un jour faux qui égare. C'est en fermant sa porte qu'on se retrouve , qu'on apperçoit le jour pur de la vérité , qui ne luit point parmi la foule & la multitude.

mon siècle , ne donnoit pas des couleurs men-
geres à ce qui étoit si simple de sa nature. L'un
ne prit pas justement le contrepied de ce que sou-
tenoit l'autre , le tout pour briller & satisfaire un
amour propre babillard (*a*). Ceux qui parloient
avoient des principes , & dans le même quart-d'heure
ne se démentoient pas vingt fois. L'esprit de cette
assemblée ne voltigeoit pas comme l'oiseau sur la
branche ; & sans être diffus & pesant ; il ne passoit
pas sans aucune transition & sur le même ton , des
couches d'une princesse à l'histoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manieres
enfantines , un langage traînant ou étourdi , un air
froidelement supérieur. Ils ne se jetoient point sur
des sieges renversés , la tête haute & le regard
insolent ou ironique (*b*). Je n'entendis aucun pro-
pos licentieux ; on ne déclamoit pas tristement ,
longuement , pesamment , contre ces vérités con-
solantes qui sont l'appui & le charme des âmes
sensibles (*c*). Les femmes n'avoient plus ce ton

(*a*) Les arrêts de la paresse sont aussi injustes que ceux de
la vanité.

(*b*) Un joli homme en France doit être mince , fluet , &
n'avoir pas douze onces de chair sur les os ; il doit avoir
aussi une poitrine foible , une santé équivoque. Un homme
fort & bien nourri paroît hideux. Il n'appartient qu'aux Suisses
& aux cochers d'avoir une haute stature & une radieuse santé.

(*c*) Le pyrrhonisme suppose quelquefois plus de préjugés
qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

tour-à-tour impératif & languoureux. Décentes , réservées , modestes , occupées d'un travail léger & & commode , l'oisiveté n'étoit pas en recommandation parmi elles ; elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le soir. Je fus extrêmement satisfait d'elles , car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes : cet insipide amusement , inventé pour occuper un monarque imbécile , & constamment cher à la troupe nombreuse des fots qui , avec son secours , cachent leur profonde insuffisance , avoit disparu de chez un peuple qui favoit trop embellir les instans de la vie pour tuer le tems d'une manière aussi triste , aussi fastidieuse. Je ne vis point de ces tables vertes qui sont une arène où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens jusques dans les momens consacrés au loisir. Ils ne se faisoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un simple délassement (a). S'ils jouoient , c'étoit

(a) Je redoute l'approche de l'hiver , non à cause de l'âpreté de la saison , mais parce qu'il ramene la triste fureur du jeu. Cette saison est la plus fatale aux mœurs , & la plus insupportable au philosophe. C'est alors que naissent ces bruyantes & insipides assemblées où toutes les passions futiles exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dictent les arrêts de la mode. Tous les hommes , métamorphosés en esclaves efféminés , sont subordonnés aux caprices des femmes , sans avoir pour elles ni passion ni estime.

aux dames , aux échecs , à ces jeux antiques & profonds , qui offrent à la pensée une foule de combinaisons infinies & variées : ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeller des récréations mathématiques , avec lesquelles les enfans mêmes étoient familiarisés.

Je m'apperçus que chacun suivoit son goût , sans que personne y prêtât trop d'attention. Point de ces espions femelles , qui se vengent par l'épiloguerie de la mauvaise humeur qui les ronge , & qu'elles doivent tant à leur laideur qu'à leur propre sottise. L'un conversoit , celui-ci déployoit des estampes , examinait des tableaux , tel autre lisoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour se communiquer un bâillement qui passoit à la ronde. Dans la salle voisine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au son de la voix. L'aigre clavecin , le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel instrument a plus de pouvoir sur les cœurs ! Cependant l'*harmonica* perfectionnée sembloit le lui disputer. Elle donnoit les sons les plus pleins , les plus purs , les plus mélodieux qui puissent flatter l'oreille. C'étoit une musique ravissante & céleste , qui ne ressembloit en rien au charivari de nos opéras , où l'homme de goût , où l'homme sensible cherche la consonnance de l'unité , & ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroid pas continuellement assis , cloués en la même posture dans des fauteuils , & toujours obligés de soutenir une conversation éternelle sur des riens pour lesquels on se livroit de graves disputes (*a*). Les personnages les plus physiques qui soient au monde , les femmes ne métaphysiquoient pas à tout propos ; & si elles parloient de vers , de tragédies , d'auteurs , c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que soit leur esprit) sont fort au-dessus d'elles (*b*).

On me pria de passer dans un salon voisin pour y souper. Tout étonné je regardai à la pendule : il n'étoit que sept heures. « Venez , me dit le maître de la maison en me prenant par la main , nous ne passons pas les nuits à la lueur échauffante des bougies. Nous trouvons le soleil si beau , que chacun de nous se fait un plaisir de le voir dardant ses premiers feux sur l'horison. Nous ne nous couchons pas l'estomac chargé , afin d'avoir un sommeil laborieux , coupé de rêves bizarres. Nous

(*a*) Dans les conversations ordinaires on éprouve deux sortes d'accidens également fâcheux ; n'avoir rien à dire & être forcé de parler , ou avoir encore quelque chose à dire quand la conversation est finie.

(*a*) Les femmes ne pensent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favorisé. Eh , que d'hommes qui sont femmes !

veillons

veillons sur notre santé , parce que la gaieté de l'ame en dépend (*a*). Pour se lever matin , il faut se coucher de bonne heure ; & de plus , nous aimons les songes légers & gracieux (*b*) ».

Il se fit un moment de silence. Le père de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguste & sainte s'étoit renouvelée , & je la crois importante , parce qu'elle rappelle sans cesse la reconnoissance que nous devons au Dieu qui fait croître les légumes. Je songeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat & de la propreté. Les domestiques étoient au bout de la table & mangeoient avec leurs maîtres : ils les en aimoient davantage ; ils recevoient en leur société des

(*a*) La santé est au bonheur ce que la rosée est aux fruits de la terre.

(*b*) Heureux celui qui fait goûter le sentiment de la santé , cette paisible affiette du corps , cet équilibre , ce mélange parfait des humeurs , cette heureuse disposition des organes qui entretient leur force & leur souplesse. Cette santé entière , complete , est une grande volupté. Elle n'est pas sensuelle , d'accord ; mais comme elle surpasse seule toutes les autres voluptés , elle donne à l'ame ce consentement , ce calme intime & délectable qui fait chérir l'existence , admirer le spectacle de la nature , & rendre graces à l'auteur de la vie ! N'être point malade , cela seul est un doux plaisir ! J'appellerois volontiers philosophe , celui qui , connoissant les dangers des excès & les avantages de la modération , sauroit réfréner ses appétits & jouir sans douleur : ô quel secret !

leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur cœur ; ils s'instruisoient des bonnes choses qu'on y disoit : aussi n'étoient-ils pas insolens & grossiers ; parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoit les âmes & embellissoit le front de chaque convive. Chacun se servoit & avoit sa portion vis-à-vis de soi. On ne gênoit point son compagnon ; on ne convoitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eut passé pour gourmand qui auroit été au-delà de sa portion : elle étoit suffisante. Plusieurs personnes mangent extrêmement, plutôt par pure habitude que par un besoin réel (a). On avoit su

(a) L'anatomie démontre que les organes de nos plaisirs sont tous parsemés de petites éminences pyramidales ; moins elles sont émoussées par l'usage fréquent des sensations, plus elles sont sensibles, élastiques, promptes à se réparer. La nature, mère attentive & tendre, les a construites de façon qu'elles conservent encore de leur ressort dans un âge avancé, lorsqu'on n'a pas détruit cette finesse requise, ce doux velouté qui les accompagne. Il ne tiendrait donc qu'à l'homme de se ménager des plaisirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant ? Il dénature cette organisation précieuse ; il flétrit ce tact délicieux, il le rend obtus & dur : d'être presque céleste & dévoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il se rabaisse au rang d'automate douloureux. Eh ! quel animal, en fait de jouissances, a été plus favorisé que l'homme ? Quel autre que lui admire le firmament & tout grand spectacle, distingue le coloris & la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoît les différentes inflexions

prévenir ce défaut sans recourir à une loi somptuaire.

Tous les mets dont je goûtois n'avoient presque point d'assaisonnement , & je n'en fus pas fâché ; je leur reconnus une faveur , un sel qui étoit celui que leur donna la nature , & qui me parut délicieux. Je ne trouvai point de ces alimens raffinés qui ont passé par les mains de plusieurs teinturiers , de ces ragoûts , de ces jus , de ces coulis , de ces suc^s échauffans qui , raréfiés dans de petits plats fort coûteux , hâtoient la destruction de l'espece animale , en même tems qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnassier , qui se ruinoit pour la table & devoit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ses facultés génératives. Si tout luxe étoit odieux , celui de la table paroîssoit un crime révoltant ; car si un riche abusant de son opulence (*a*) gaspille les biens nourriciers de la terre , il faut nécessairement que le pauvre

de la voix , s'émeut au son de la musique , est profondément touché des moindres nuances de la poésie , de l'éloquence , de la peinture , fuit les calculs de l'algebre & s'enfonce délicieusement dans les profondeurs de la géométrie , &c. ? Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'univers , a dit une grande & belle chose. L'homme paroît lié à tout ce qui existe.

(*a*) Le mal-honnête homme est à coup sûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

les achete cherement & , de plus , se retranche un repas.

Les légumes , les fruits étoient tous de la saison , & l'on avoit perdu le secret de faire croître dans le cœur de l'hiver des cerises détestables. On n'étoit pas jaloux des primeurs , on laissoit faire la nature : le palais en étoit plus flatté & l'estomac s'en trouvoit mieux. On servit au dessert des fruits excellens ; & l'on but d'un vin vieux ; mais point de ces liqueurs colorées , distillées à l'esprit de vin & si à la mode dans mon siècle. Elles étoient aussi sévèrement défendues que l'arsenic. On avoit découvert qu'il n'y avoit point de sensualité à se procurer une mort lente & cruelle.

Le maître de la maison me dit en souriant : « avouez que voilà un dessert bien mesquin. Vous ne voyez ni arbres , ni châteaux , ni moulins à vent , ni figures en sucre (a). Cette extravagance prodigue , qui ne produisoit même aucune sorte de volupté , étoit jadis celle de grands enfans tom-

(a) O France ! ô ma patrie ! veux-tu connoître quelle est aujourd'hui ta véritable gloire , l'avantage réel que tu as sur les autres nations ? Ecoute : tu excelles dans ton industrie pour les modes ; elles sont adoptées aux extrémités du Nord , dans toutes les cours d'Allemagne , dans l'intérieur même du ferrail , enfin dans les quatre parties du monde : tes cuisiniers , tes confisseurs sont les premiers de l'univers ; & tes danseurs donnent le ton à toute l'Europe.

bés en démence. Vos magistrats , qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité & ne point autoriser par leur consentement un luxe insolent & petit ; vos magistrats , dit-on , à la rentrée de chaque parlement , s'extasioient en peres du peuple à voir sur une table des marmoufets de sucre : & jugez de l'émulation des autres états à l'emporter encore sur des gens de robe. » —

« Vous n'y êtes pas , lui répondis-je : admirez notre savante industrie ; on a exécuté , de mon tems , sur une table , large de dix pieds , un opéra avec toutes ses machines , décorations , acteurs , danseurs , orchestre ; tout étoit de sucre , & les changemens se sont exécutés comme sur le théâtre du palais royal. Pendant ce tems tout un peuple assiégeoit la porte , pour avoir le rare bonheur de jeter un rapide coup - d'œil sur ce superbe dessert dont il payoit assurément tous les frais. Le peuple admiroit la magnificence des princes , & se croyoit très-petit devant eux. . . . » Chacun se prit à rire. On se leva de table avec gaieté : on rendit grâces à Dieu , & personne n'eut de vapeurs ni d'indigestion.





CHAPITRE XLII.

Les Gazettes.

RENTRÉ dans le premier fallon , je vis sur la table de larges feuilles de papier , deux fois plus longues que les gazettes angloises. Je me jetai précipitamment sur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles portoient pour titre : Nouvelles publiques & particulieres. Comme à chaque page rien n'égaloit ma surprise & mon étonnement , tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner , je vais transcrire les articles qui m'ont le plus frappé , selon que ma mémoire pourra toutefois me les représenter.



De Pekin , le . . .

ON a donné devant l'empereur la première représentation de *Cinna* , tragédie françoise. La clémence d'Auguste , la beauté , la fierté des caracteres ont fait une grande impression sur toute l'assemblée.

Oh ! dis-je à mon voisin , voilà un gazetier bien impudent , bien menteur ! Lisez. . . Mais , me répondit-il avec sang froid , rien n'est plus certain. J'ai bien vu jouer à Pékin *l'Orphelin de la*

Chine. Apprenez que je suis Mandarin & que j'aime les lettres autant que la justice. J'ai traversé le canal royal (a). Je suis arrivé ici en près de quatre mois ; encore me suis-je amusé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris dont on parloit tant , afin de m'instruire de mille choses qu'il faut absolument voir sur les lieux pour les bien apprécier. La langue françoise est commune à Pékin depuis deux cents ans , & à mon retour j'emporterai plusieurs bons livres que je traduirai.

— Monsieur le Mandarin ! vous n'avez donc plus votre langue hiéroglyphique , & vous avez abrogé cette loi singuliere qui défendoit à chacun de vous , de mettre le pied hors de l'Empire ? — Il a bien fallu changer notre langue & adopter des caracteres plus simples , dès que nous avons voulu faire connoissance avec vous. Cela n'étoit pas plus diffi-

(a) Le canal royal coupe la Chine du midi au septentrion dans un espace de six cent lieues. Il se joint à des lacs , à des rivières , &c. Cet empire est rempli de ces canaux utiles , dont plusieurs ont dix lieues en droite ligne : ils servent à l'approvisionnement de la plupart des villes & bourgs. Les ponts ont une hardiesse & une magnificence supérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous , petits , foibles & mesquins dans tous nos monumens publics , nous n'employons notre industrie , nos instrumens & nos rares connoissances , qu'à orner des choses de pure vanité & à dresser de magnifiques bagatelles. Presque tous les chef-d'œuvres de nos arts ne sont que des jouets d'enfans.

cile que d'apprendre l'algebre & les mathématiques. Notre empereur a cassé cette loi antique , parce qu'il a jugé fort raisonnablement , que vous ne ressembliez pas tous à ces prêtres que nous avions nommés des *Demi-Diables* , à cause qu'ils vouloient allumer jusques parmi nous le flambeau de leur discorde. Si l'époque m'est présente , une connoissance plus étroite & plus intime s'est faite à l'occasion de plusieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous , & il fut singulièrement admiré. Depuis , nous vous avons presque égalés. — Ah ! j'y suis. Les dessins de ces planches représentoient des batailles : ils nous furent envoyés par cet empereur poëte auquel Voltaire adressa une jolie épître : & notre roi ayant chargé de leur exécution ses meilleurs artistes , en a fait présent au *roi charmant de la Chine*. — Justement : eh bien ! depuis ce tems , la communication s'est établie , & de proche en proche les sciences ont volé d'un pays à un autre , comme des lettres de change. Les opinions d'un seul homme sont devenues celles de l'univers. C'est l'imprimerie , cette auguste invention , qui a propagé la lumière. Les tyrans de la raison humaine , avec leurs cent bras , n'ont pu arrêter son cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion salutaire , donnée au monde moral par le soleil des arts : il a tout inondé d'un éclat vif , pur & durable.

Le Bâton ne regne plus à la Chine ; & les Mandarins ne sont plus des especes de préfets de college. Le petit peuple n'est plus lâche & frippon , parce qu'on a tout fait pour lui élever l'ame : de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'avilissement ; il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Confutzée , presque contemporain de votre Socrate , qui , comme lui , ne subtilisa pas sur le principe des Êtres ; mais se contenta de publier que rien ne lui est caché , & qu'il punira le vice , comme il récompensera la vertu. Notre Confutzée eut même un avantage sur le sage de la Grece. Il n'abatit point avec audace ces préjugés religieux qui , faute d'appuis plus nobles , servent de base à la morale des peuples. Il attendit patiemment que , sans bruit & sans effort , la vérité se fît jour par elle-même. Enfin , c'est lui qui a prouvé qu'un monarque devoit nécessairement être un philosophe pour bien régir ses états. Notre empereur conduit toujours la charrue ; mais ce n'est point une vaine cérémonie ou un acte d'ostentation puérile. . . .

Combattu par le desir de lire & d'écouter tout-à-la-fois , je prêtois l'oreille d'un côté , & mon œil , non moins avide , parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires. . . . Voici ce que je lisois.

* *

De Jedo , capitale du Japon , le ...

LE descendant du grand Taïco qui a fait du Dairi une idole impuissante & révérée , vient de faire traduire *l'Esprit des Loix* , & le *Traité des délits & des peines* !

On a promené dans toutes les rues le vénérable Amida ; mais personne ne s'est fait écraser sous les roues de son char.

On entre librement au Japon , & chacun y profite avidement des arts étrangers. Le suicide n'est plus une vertu parmi ce peuple ; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du désespoir ou d'une insensibilité folle & coupable.

* *

De Perse , le ...

LE roi de Perse a dîné avec ses freres , lesquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'empire. Leur principale fonction est de lui lire les dépêches. Les livres sacrés de Zoroastre & le Sadder sont toujours lus & respectés ; mais il n'est plus question ni d'Omar ni d'Ali.

* *



D U M E X I Q U E.

De la ville de Mexico , le . . .

CETTE ville acheve de reprendre son ancienne splendeur sous l'auguste domination des princes descendans du fameux Montézume. Notre empereur , à son avènement au trône , a fait reconstruire le palais , tel qu'il étoit du tems de ses peres. Les Indiens ne vont plus sans linge & nuds pieds. On a dressé au milieu de la principale place une statue de Gatimotzin étendu sur des charbons ardens ; au bas sont écrits ces mots : *Et moi , suis-je sur un lit de roses !*

» Expliquez-moi ceci , dis - je au Mandarin. Comment ! est-il défendu de nommer cet empire la Nouvelle-Espagne ? Le Mandarin me répondit :

Lorsque le vengeur du Nouveau - Monde eût chassé les tyrans , (Mahomet & César fondus ensemble n'auroient point encore approché de cet homme étonnant ,) ce vengeur formidable se contenta d'être législateur. Il déposa le glaive pour montrer aux nations le code sacré des loix. Vous n'avez point d'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente sembloit celle d'un dieu , descendu sur la terre. L'Amérique fut partagée en deux empires. L'empereur de l'Amérique septentrionale réunit le Mexique , le Canada , les Antilles , la

Jamaïque , Saint Domingue. L'empereur de l'Amérique méridionale eut le Pérou , le Paraguay , le Chili , la terre Magellanique , le pays des Amazones. Mais chacun de ces royaumes eut un monarque particulier , soumis lui-même à une loi générale ; à peu près comme de votre tems on voyoit le florissant empire d'Allemagne divisé en plusieurs souverainetés , qui toutefois ne faisoient qu'un corps sous un seul chef.

Ainsi le sang de Montezume , long-tems obscur & caché , est remonté sur le trône. Tous ces monarques sont des rois patriotes , qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme , ce fameux législateur , ce Nègre en qui la nature épuisa son génie , leur a soufflé à tous son ame grande & vertueuse. Ces vastes états reposent & fructifient dans une concorde parfaite ; ouvrage tardif , mais infailible de la raison. Les fureurs de l'ancien monde , ces guerres puériles & cruelles , l'inutilité de tant de sang répandu , la honte de l'avoir versé , enfin , les sottises des ambitieux pleinement démontrées , ont suffisamment instruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguste dieu de leurs contrées. Aujourd'hui la guerre déshonorerait un état , comme le vol déshonore un particulier. Je continuoïs & d'écouter & de lire.

D U P A R A G U A Y.

De la ville de l'Assomption , le . . .

ON a donné une grande fête en mémoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit réduit la nation sous l'empire despotique des Jésuites ; & depuis six siècles l'on regarde comme un bienfait de la Providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asyle. Mais en même tems la nation qui n'est point ingrate , avoue qu'elle a été arrachée à la misère , formée à l'agriculture & aux arts par ces mêmes Jésuites. Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire & à nous donner les loix saintes de la morale !



De Philadelphie , capitale de Pensylvanie.

CE coin de la terre où l'humanité , la foi , la liberté , la concorde , l'égalité se sont réfugiées depuis huit cents années , est couvert des cités les plus belles , les plus florissantes. La vertu a fait ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peuples ; & ces généreux Quakers (a) ;

(a) Comment les princes du Nord refuseroient-ils de se couvrir d'une gloire immortelle en abolissant dans leurs con-

les plus vertueux des hommes , en offrant au monde le spectacle d'un peuple de freres , ont servi de modele aux cœurs qu'ils ont attendris. On fait qu'ils sont en possession depuis leur origine de donner à l'univers mille exemples de générosité & de bienfaisance. On fait qu'ils furent les premiers qui refuserent de verser le sang des hommes , & qui aient regardé la guerre comme une extravagance imbécille & barbare. Ce sont eux qui ont détrompé les nations , victimes misérables des débats de leurs rois. On publiera incessamment le recueil annuel où sont consignées les vertus pratiques qui mettent à leurs loix le sceau de la perfection.



De Maroc , le...

ON a découvert une comete qui s'avance vers

trées l'esclavage , en rendant au cultivateur du moins sa liberté personnelle ? Comment n'entendent-ils pas le cri de l'humanité qui les invite à cet acte glorieux de bienfaisance ? Et de quel droit retiendroient-ils dans une servitude odieuse & contraire à leurs vrais intérêts , la partie la plus laborieuse de leurs sujets , lorsqu'ils ont devant les yeux l'exemple de ces Quakers qui ont donné la liberté à tous leurs esclaves negres ? Comment ne sentent-ils pas que leurs sujets seront plus fideles , en étant plus libres , & qu'ils doivent cesser d'être esclaves pour devenir des hommes ?

le soleil. C'est la trois cent cinquante - unieme qu'on observe depuis que cet observatoire est fondé. Les observations faites dans l'intérieur de l'Afrique correspondent parfaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui avoit frappé un François , conformément à l'ordonnance du souverain , qui veut que tout étranger soit regardé comme un frere qui vient visiter ses meilleurs amis.



De Siam , le . . .

NOTRE navigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer six vaisseaux à trois ponts : ils sont destinés pour des courses lointaines.

Notre roi se fait voir à tous ceux qui desireront envifager son auguste physionomie : il n'est point de monarque plus affable , sur-tout lorsqu'il se rend à la pagode du grand Som monacodom.

L'éléphant blanc est à la ménagerie , & n'est plus qu'un objet de curiosité , parce qu'il est parfaitement dressé au manege.



De la Côte de Malabar , le . . .

LA veuve de *** , belle , jeune & dans tout

l'éclat de son âge , a pleuré sincèrement la mort de son mari qu'on a brûlé tout seul ; & après avoir porté le deuil encore plus dans le cœur que sur ses habits , elle s'est remariée à un jeune homme qu'elle a aimé tout aussi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chère & plus respectable à ses concitoyens.



De la Terre Magellanique , le...

LES vingt Isles fortunées qui vivoient sans se connoître dans toute l'innocence & le bonheur du premier âge , viennent de se réunir. Elles forment maintenant une association vraiment fraternelle & réciproquement utile.



De la Terre de Papous (a) , le....

EN avançant dans cette cinquième partie du monde , les découvertes de jour en jour deviennent plus vastes , plus intéressantes : on est surpris à chaque pas de sa richesse , de sa fertilité , des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent dédaigner nos arts. Le moral y est

(a) La terre de Papous est située à 4000 lieues de Paris.

encore plus étonnant que le physique. Le soleil , en éclairant ces terres immenses , plus grandes que l'Asie & l'Afrique , n'y apperçoit pas un seul infortuné ; tandis que notre Europe , si petite , si chétive & toujours divisée , a presque durci son sol d'ossements humains.



De l'Isle de Taïti , dans la mer du sud , le ...

LORSQUE M. de Bougainville découvrit cette isle infortunée , où régnoient les mœurs de l'âge d'or , il ne manqua pas de prendre possession de cette isle au nom de son maître. Il s'embarqua ensuite & ramena un Taïtien , qui en 1770 fixa pendant huit jours la curiosité de Paris. On ne savoit pas alors qu'un François ému de la beauté du climat , de la candeur de ses habitans , & plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent , s'étoit caché pendant que ses camarades s'embarquoient. A peine les vaisseaux furent-ils éloignés qu'il se présenta à la nation ; il l'assembla dans une vaste plaine & lui tint ce langage.

» C'est parmi vous que je veux rester pour
 » mon bonheur & pour le vôtre. Recevez-moi
 » comme un de vos freres. Vous allez voir que je
 » le suis ; car je prétends vous sauver du plus

» affreux désastre. O peuple heureux , qui vivez
» dans la simplicité de la nature ! savez - vous
» quels malheurs vous menacent ? Ces étrangers
» si polis que vous avez reçus , que vous avez
» comblés de présens & de caresses , que je trahis
» en ce moment , si c'est les trahir que de pré-
» venir la ruine d'un peuple vertueux ; ces étran-
» gers , mes compatriotes , vont bientôt revenir
» & amèneront avec eux tous les fléaux qui affli-
» gent les autres contrées. Ils vous feront con-
» noître des poisons & des maux que vous igno-
» rez. Ils vous apporteront des fers , & dans
» leur cruel raisonnement , ils voudront vous prou-
» ver encore que c'est pour votre plus grand bien.
» Voyez cette pyramide élevée , elle atteste déjà
» que cette terre est dans leur dépendance , com-
» me marquée dans l'empire d'un souverain que
» vous ne connoissez pas même de nom. Vous
» êtes tous désignés pour recevoir des loix nou-
» velles. On fouillera votre sol ; on dépouillera
» vos arbres fruitiers ; on fera vos personnes.
» Cette égalité précieuse qui regne parmi vous ,
» sera détruite. Peut - être le sang humain arro-
» sera ces fleurs qui se courbent sous le poids de
» vos innocentes caresses. L'amour est le dieu
» de cette isle. Elle est consacrée , pour ainsi
» dire , à son culte. La haine & la vengeance
» prendront sa place. Vous ignorez jusqu'à l'usage

» des armes ; on vous apprendra ce que c'est
» que la guerre , le meurtre & l'esclavage..... »

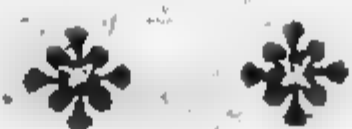
A ces mots ce peuple pâlit & demeura conf-
terné. C'est ainsi qu'une troupe d'enfans , qu'on
interrompt dans leurs aimables jeux , palpitent
d'effroi , lorsqu'une voix sévère leur annonce la
fin du monde & fait entrer dans leur jeune cer-
veau l'idée des calamités qu'il ne soupçonnoient
pas.

L'orateur reprit : « Peuples , que j'aime &
» qui m'avez attendri ! Il est un moyen de vous
» conserver heureux & libre. Que tout étranger
» qui débarquera sur cette rive fortunée soit im-
» molé au bonheur du pays. L'arrêt est cruel ;
» mais l'amour de vos enfans & de votre posté-
» rité doit vous faire chérir cette barbarie. Vous
» frémiriez bien plus si je vous annonçois les hor-
» reurs que les Européens ont exercées contre
» des peuples qui , comme vous , avoient la foi-
» ble & l'innocence pour partage. Garantissez-
» vous de l'air contagieux qui sort de leur bou-
» che. Tout , jusqu'à leur sourire , est le signal
» des infortunes dont ils méditent de vous accâ-
» bler ».

Les chefs de la nation s'assemblerent , & d'une
voix unanime décernerent l'autorité à ce François
qui se rendoit le bienfaiteur de toute la nation ,
en la préservant des plus horribles calamités. La

loi de mort contre tout étranger fut portée & exécutée avec une rigueur vertueuse & patriotique , comme elle fut exécutée jadis dans la Tauride , peut-être chez un peuple , selon les apparences , aussi innocent , mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingénieux , mais en même tems tyranniques & cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie , parce que plusieurs expériences réitérées ont prouvé que l'Europe n'est plus l'ennemie des quatre autres parties du monde ; qu'elle n'attente point à la liberté paisible des nations qui sont loin d'elle ; qu'elle n'est plus jalouse à l'excès du despotisme honteux de ses souverains ; qu'elle ambitionne des amis , & non des esclaves ; que ses vaisseaux vont chercher des exemples de mœurs simples & vraies , & non de viles richesses , &c. &c. &c.



De Pétersbourg , le...

LE plus beau de tous les titres est celui de législateur. Un souverain est presque un Dieu pour une nation , lorsqu'il lui donne des lois sages & constantes. On répète encore avec transport le nom de l'auguste Catherine II : on ne s'entretient plus de ses conquêtes & de ses triomphes ; on parle de ses lois. Son ambition fut de dissiper

les ténèbres de l'ignorance , de substituer à des coutumes barbares des loix dictées par l'humanité. Plus heureuse , plus grande que Pierre le Grand , parce qu'elle fut plus humaine , elle s'appliqua , malgré tant d'exemples contraires , à faire de son peuple un peuple heureux & florissant. Il le fut , malgré les orages publics & domestiques qui battirent son trône & l'ébranlèrent. Son courage a su raffermir une couronne que l'univers se plaisoit à voir sur son front. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée , pour rencontrer un législateur qui ait eu autant de dignité & de profondeur. — Les fers qui chargeoient le laboureur ont été brisés : il a levé la tête & s'est vu avec joie au rang des hommes. L'artisan du luxe a cessé de voir sa profession plus lucrative & plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le Nord : *Hommes ! soyez libres ; & souvenez-vous , races futures , que c'est à une femme que vous devez ce que vous êtes.*

Selon le dernier dénombrement des habitans de toutes les Russies , le relevé monte à quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la sagesse du législateur , son code humain , le trône de ses successeurs solidement affermi , parce qu'ils furent généreux & populaires , tout a rendu la population égale à l'étendue de cet empire , plus vaste

que celui des Romains , que celui d'Alexandre. La constitution du gouvernement n'est cependant plus militaire. Le souverain ne se dit plus *Autocrate* ; & l'univers , en général , est trop éclairé pour admettre cette forme odieuse (a).



De Varsovie , le

L'ANARCHIE la plus absurde , la plus outrageante aux droits de l'homme né libre , la plus accablante pour le peuple , ne trouble plus la Pologne. L'auguste Catherine II a jadis merveilleusement influé sur les affaires de ce royaume ; & l'on se souvient avec reconnoissance , que c'est celle qui a rendu au payfan sa liberté personnelle & la propriété de ses biens.

Le roi de Pologne est décédé à six heures du soir , & son fils est paisiblement monté sur le trône le même jour ; il a reçu à cet effet l'hommage de tous les nobles palatins.

(a) Qui eût dit , il y a quatre-vingt ans , qu'on porteroit à Pétersbourg nos modes , nos perruques , nos brochures , nos opéra-comiques , auroit passé à coup sûr pour un extravagant. Il faut consentir paisiblement à passer pour fol , lorsqu'on a quelque idée qui surpasse l'horison des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une révolution soudaine.

De Constantinople , le...

CE fut un grand bonheur pour le monde , lorsque le Turc , au dix-huitieme siecle , fut chassé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chute de cet empire funeste , où le monstre du despotisme étoit caressé par d'infâmes Bachas , qui ne se prosternoient devant lui que pour le surpasser dans ses épouvantables vexations. Le fils , long-tems exilé , rentra dans l'héritage de ses peres , non humilié , mais triomphant , mais robuste & en état de le cultiver. Les usurpateurs du trône des Constantins disparurent dans la boue de leurs antiques marais ; & ces barrières que la superstition , & la tyrannie , son inséparable & affreux collegue , avoient mises aux arts & à la raison , depuis les rives de la Save & du Danube jusques sur les bords de l'ancien Tanaïs , furent brisées par un peuple du Nord avec la main de fer qui les soutenoit. La philosophie reparut dans son premier sanctuaire , & la patrie des Thémistocles & des Miltiades embrassa de nouveau la statue de la liberté. Elle s'éleva aussi fiere & aussi grande que sous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans son ancien domaine ; & l'on ne vit plus un Sardana-pale , dormant du sommeil de la barbarie entre

un visir & un cordeau , tandis que ses vastes états languissans & dépouillés étoient plongés dans le sommeil de la mort.

Le souffle vivifiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'est un esprit créateur qui opère des prodiges inconnus aux nations esclaves. Les états du Grand Seigneur furent d'abord le partage de ses voisins ; mais deux siècles après ils ont formé une république que le commerce rend florissante & formidable.

On a donné un bal masqué où étoit jadis le ferrail. On y a servi les vins les plus exquis & toutes sortes de rafraîchissemens , avec une profusion qui ne déroboit rien à l'extrême délicatesse. Le lendemain on a représenté la tragédie de *Mahomet* dans la salle de spectacle , bâtie sur les débris de l'ancienne mosquée , dite Sainte - Sophie.



De Rome (a) , le ...

L'empereur d'Italie a reçu au Capitole la

(a) Que le nom de Rome est exécration à mon oreille ! Que cette ville a été funeste à l'univers ! Que depuis sa fondation , dûe à une poignée de brigands , elle a été fidèle à ses premiers instituteurs ! Où trouver une ambition plus ardente , plus profonde , plus inhumaine ? Elle a étendu les chaînes de l'oppression sur l'univers connu. Ni la force , ni la valeur ,

visite de l'évêque de Rome , qui lui a porté très-respectueusement les vœux qu'il adresse au ciel

ni les vertus les plus héroïques n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes & précipitoit le vol de ses aigles ! O funeste république ! Quel monstrueux despotisme eût de si détestables effets ! O Rome , que je te hais ! Quel peuple , que celui qui alloit par le monde détruisant la liberté de l'homme & qui a fini par abattre la sienne ! Quel peuple , que celui qui , environné de tous les arts , goûtoit le spectacle des gladiateurs , fixoit un œil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant ; qui exigeoit encore que cette victime , en repoussant la terreur de la mort , mentît à la nature à son dernier moment , en paroissant flatté des applaudissemens que formoient un million de mains barbares ! Quel peuple , que celui qui , après avoir été injuste dominateur de l'univers , souffrit , sans murmurer , que tant d'empereurs tournassent le couteau dans ses propres flancs , & qui manifesta une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse ! C'étoit peu : la superstition la plus absurde , la plus ridicule devoit s'asseoir à son tour sur le trône de ces despotes ; elle devoit avoir pour ministres l'ignorance & la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie , on égorga au nom de Dieu. Pour la première fois le sang coula pour les intérêts chimériques du ciel ; chose inouïe & dont le monde n'avoit point encore eu d'exemples. Rome fut le gouffre empesté d'où s'exhalèrent ces fatales opinions qui divisèrent les hommes & les armerent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra sous le nom de Pontife , qui se disent vicaires de Dieu , les monstres les plus odieux. Comparez à ces tigres qui portoient les clefs & la tiare , les Caligulas , les Nérons , les Domitiens ne sont plus que des méchans ordinaires. Les peuples , comme frappés d'une masse pétrifique , végètent mille ans sous une théocratie despotique. L'empire

pour la conservation de ses jours & la prospérité de son empire (a). Ensuite l'évêque s'est retiré à pied , avec toute l'humilité d'un vrai serviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a

sacerdotal couvre tout, éteint tout dans ses ténèbres. L'esprit humain ne marque son existence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle : & sa voix est un tonnerre qui consume. On voit les croisades , un tribunal d'inquisiteurs , des proscriptions , des anathèmes , des excommunications , foudres invisibles , qui vont frapper au bout du monde. Le chrétien , la foi & la rage dans le cœur , n'est point rassasié de meurtres. Un monde nouveau , un monde entier est nécessaire pour assouvir sa fureur : il veut par la force faire adopter à autrui sa croyance. C'est l'image du Christ qui est le signal de ces horribles dévastations. Par-tout où elle paroît , le sang coule par torrens ; & encore aujourd'hui , cette même religion légitime l'esclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont Rome est la plus impudente idolâtre. O toi , ville aux sept montagnes ! Quel essaim de calamités est sorti de ton sein infernal ! Qu'es-tu ? Pourquoi influences-tu si puissamment sur ce globe infortuné ? Le malfaisant Arimane a-t-il son siege sous tes murailles ? Touchent-elles aux voûtes des enfers ? Es-tu la porte par où entre le malheur ? Quand sera-t-il brisé , ce talisman fatal qui a perdu , il est vrai , de sa force , mais à qui il en reste encore assez pour nuire au monde. O Rome , que je te hais ! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive ! qu'elle fasse ton opprobre ! qu'elle ne s'efface jamais , & que tous les cœurs embrasés d'une juste haine ressentent la même horreur que j'ai pour ton nom !

(a) Le trône du despotisme s'appuie sur l'autel , qui ne le soutient que pour l'engloutir.

fouillés dans le Tibre , où ils étoient ensevelis depuis tant d'années , viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome : on a su les retirer sans élever dans l'air aucune exhalaison dangereuse.

L'évêque de Rome s'occupe toujours à donner un code de morale raisonnée & touchante. Il publie le Catéchisme de la raison humaine. Il s'applique sur-tout à fournir un nouveau degré d'évidence aux vérités vraiment importantes à l'homme. Il tient registre de toutes les actions généreuses , illustres , charitables : il les publie en caractérisant chaque espèce de vertu. Juge des rois & des nations par son ardent amour pour l'humanité , il regne par l'empire invincible que donne l'esprit de sagesse , de justice & de vérité. Il concilie les différends des peuples : il les apaise. Ses bulles écrites en toutes sortes de langues n'annoncent point des dogmes obscurs , inutiles , sentences de divisions éternelles ; mais parlent d'un Dieu , de sa présence universelle , d'une vie à venir , de la sublimité de la vertu. Le Chinois , le Japonois , l'habitant de Surinam , du Kamtschaka les lisent avec fruit.



De Naples , le

L'ACADÉMIE des belles - lettres de Naples a

adjudgé le prix au nommé ***. Le sujet étoit de déterminer au juste ce qu'étoient les cardinaux dans le dix-huitième siècle ; les mœurs & les idées de ces singuliers personnages ; ce qu'ils disoient , ce qu'ils faisoient dans la prison du conclave ; & le moment précis où ils sont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du christianisme. L'auteur couronné a satisfait pleinement aux vues de l'académie. Il a donné jusqu'à la description de la barette & du chapeau rouge. Cette dissertation n'est pas moins divertissante que profonde.

On a représenté sur le théâtre de la foire la farce de St. Janvier , autrefois si sérieuse. On fait que le miracle de la liquéfaction de son sang se renouvelloit chaque année. On a parodié cette risible extravagance avec un sel qui a réjoui toute la nation.

Les trésors de notre - dame de Lorette (a) ,

(a) Depuis quinze siècles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des églises de mauvais goût avec de hauts clochers pointus. Les tableaux qu'on y voit n'offrent pour la plupart que des peintures hideuses & dégoûtantes. Que de monasteres richement dotés ! Que d'universités opulentes ! Que de chapitres ! Que d'asyles ouverts à la fainéantise & au jargon théologique ! C'est , cependant , dans les tems où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le secret d'élever des cathédrales & des temples très-coûteux. Combien les nations seroient-elles florissantes , si elles eussent employé en aqueducs , en canaux , les sommes immenses inutilement dépensées à enrichir des prêtres & des moines ?

qui avoient servi à nourrir & habiller les pauvres , viennent d'être appliqués à la construction d'un aqueduc , attendu qu'il n'y a plus de nécessiteux. On doit faire le même emploi des richesses de l'ancienne cathédrale de Toledé , détruite en dix-huit cent soixante-sept. Voyez à ce sujet les dissertations savantes de *** , imprimées en 1999.



De Madrid , le...

ORDONNANCE que personne n'ait à se nommer Dominique , attendu que c'est ce barbare qui a jadis établi l'Inquisition (a). Ordonnance que le nom de Philippe II sera rayé de la liste des rois d'Espagne.

L'esprit laborieux de la nation se manifeste de jour en jour par des découvertes utiles dans tous les arts , & l'académie des sciences vient de

(a) Toute ame en qui le fanatisme religieux n'a point éteint les sentimens d'humanité , est brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries , des tourmens recherchés que la fureur religieuse a fait inventer aux hommes. L'histoire des Cannibales & des Antropophages est moins horrible que la nôtre. Torquemada , inquisiteur d'Espagne , se vantoit d'avoir fait périr par le fer & le feu plus de cinquante mille hérétiques ; & par-tout nous trouvons les traces ensanglantées de la férocité religieuse. Est-ce là cette loi divine qui se dit l'appui de la politique & de la morale.

donner un nouveau système de l'électricité , fondé sur plus de vingt mille expériences particulières.



De Londres , le ...

CETTE ville est trois fois plus grande qu'elle ne l'étoit , au dix - huitième siècle , & comme toute la force d'Angleterre peut résider , sans danger , dans sa capitale , parce que le commerce en est l'ame , & que le commerce d'un peuple républicain n'entraîne pas après lui les atteintes funestes qu'il porte aux monarchies , l'Angleterre a toujours suivi son ancien système. Il est bon , parce que ce n'est point le monarque qui s'enrichit , mais les particuliers : de-là naît l'égalité qui empêche l'excessive opulence & l'excessive misère.

L'Anglois est toujours le premier peuple de l'Europe : il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ses voisins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits & de leur bonheur.

On ne fait plus de processions pour la mémoire de Charles I ; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle statue du protecteur Cromwel. On ne fauroit dire si le marbre dont elle est composée est blanc ou noir , tant il est mêlé. Les assemblées du peuple se

tiendront dorénavant en présence de cette statue , parce que le grand homme qu'elle représente est le véritable auteur de l'heureuse & immuable constitution (a).

Les Ecoffois & les Irlandois ont présenté requête au parlement , afin qu'il eût à abolir les noms d'Ecoffe & d'Irlande , & qu'ils ne fissent plus qu'un corps d'esprit & de nom avec l'Angleterre , comme ils n'en font qu'un par le patriotisme qui les anime.



De Vienne , le ...

L'AUTRICHE , qui de tout tems est en possession de donner des princesses charmantes à toute l'Europe , annonce qu'elle a sept beautés nubiles. Elles épouseront les princes de la terre qui donneront le plus beau témoignage de la tendresse de leurs peuples.



De la Haye , le ...

CE peuple laborieux , qui a fait un jardin du

(a) J. J. Rousseau attribue la force , la splendeur & la liberté de l'Angleterre à la destruction des loups dont elle étoit jadis infestée. Heureuse nation ! elle a chassé des loups mille fois plus dangereux , qui dévastent encore les autres climats.

terrain le plus ingrat & le plus marécageux , qui a porté tous les trésors épars sur la terre dans un lieu où il ne croit pas un caillou , exerce constamment son étonnante industrie , & montre à l'univers ce que peuvent le courage , la patience & l'emploi du tems. Cet amour extrême de l'or n'est plus si vif. Cette république a su devenir plus puissante en découvrant les pièges qui prépareroient soudainement sa ruine. Elle a reconnu qu'il étoit plus facile de donner des digues à l'océan irrité , que de résister à un métal corromp-
 teur ; & aujourd'hui elle se défend aussi courageusement contre les atteintes du luxe , que contre les assauts de la mer.

* * *

De Paris , le...

DOUZE navires de six cent tonneaux sont arrivés en cette capitale & y ont entretenu l'abondance. On y mange du poisson qu'on n'achète point dix fois sa valeur. Le nouveau lit de la Seine creusé de Rouen à cette ville , exige quelques réparations. On a affecté à cette dépense un million & demi tiré du trésor national. Cette somme suffira , parce qu'on ne se servira ni de régisseurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe dévorateur , le luxe insolent , le luxe
 puéril ,

puéril , le luxe capricieux , le luxe extravagant ne regnent plus sur les bords de la Seine ; mais bien le luxe d'industrie , le luxe qui crée de nouvelles commodités , qui ajoute à l'aisance , ce luxe utile & nécessaire , si facile à distinguer , & qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'ostentation & d'orgueil qui insulte aux fortunes particulières (a) , en même tems qu'il achève de les dissoudre & par l'effet & par l'exemple.

On a reblanchi la statue du célèbre Voltaire. C'est celle - là même que les gens de lettres les plus distingués par leurs talens & leur équité lui ont érigée de son vivant. Son pied droit , comme on fait , foule la face ignoble de F*** ; mais comme le mépris public a beaucoup défiguré la

(a) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuse de fortunes , cette opulence excessive qui multiplie les indigences extrêmes , qui fait naître tous les crimes ! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier ne pouvant sortir par le travail d'une misère où le retiennent les propres loix de son pays ! Tel autre tendant une main défaillante , redoutant à la fois & l'œil & le refus de son semblable ! Quand ne verra-t-on plus de ces monstres qui , d'un œil distrait , lui refusent un morceau de pain ! Quand ces mêmes hommes cesseront-ils d'affamer une ville où les denrées se vendent comme dans un fort assiégé ! Mais les finances sont épuisées , le commerce est généralement tombé , le peuple est harassé de ses infortunes : tout souffre , & leurs mœurs éprouvent , par conséquent , un relâchement affreux. Hélas ! hélas ! hélas !

face de ce Zoïle , on voudroit réparer ce monument qui doit attester à tous les fots critiques la honte qui les attend. Comme on n'a point conservé le portrait du barbouilleur qui écrivoit un ouvrage périodique pour vivre , on demande quelle tête d'animal lâche , envieux & mal-faisant , on pourroit substituer à la sienne ?

Le parisien a des notions distinctes sur le droit naturel , politique & civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme sa personne & ses biens. Il fait toujours préférer des bons mots , composer des chansons & des vaudevilles ; mais il a appris en même tems à donner à ses plaisanteries un corps solide.



JE tournois , je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelques curieux articles. J'y cherchois celui de Versailles , & mes yeux avides ne le découvroient point. Le maître de la maison s'apperçut de mon embarras & me demanda ce que je cherchois ? Ce qu'il y a de plus intéressant dans le monde , lui répondis-je ; les nouvelles du lieu où siege ordinairement la cour , l'article *Versailles* , enfin si détaillé , si varié , si amusant dans la gazette de France (a). Il se

(a) Que l'imprimerie est un cruel fléau , lorsqu'elle sert à

mit à sourire & me dit : « je ne fais ce qu'est devenue la gazette de France. La nôtre est celle de la vérité ; & l'on n'y commet jamais le péché d'omission. Le monarque réside au sein de la capitale. Il est là sous les regards de la multitude. Son oreille est toujours prête pour entendre ses cris. Il ne se cache point dans une espece de désert , environné d'une foule d'esclaves dorés. Il demeure au centre de ses états , comme le soleil réside au milieu de l'univers. C'est un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe pour apprendre ce qu'il doit savoir que cette voix universelle , qui perce directement jusqu'à son trône. Gêner cette voix , feroit aller contre nos loix ; car le monarque est l'homme du peuple , & le peuple ne lui appartient pas. »

annoncer à une nation entière que tel homme a été tel jour jouer le rôle d'esclave à la cour ; que tel autre s'est déshonoré avec toute la pompe imaginable ; que celui-ci a enfin obtenu le fruit de ses bassesses ! Quel recueil de platitudes ! quel style lâche & rampant !





CHAPITRE XLIII.

Oraison funebre d'un paysan.

CURIEUX de voir ce qu'étoit devenu ce Versailles , où j'avois vu d'un côté la splendeur des rois étaler le plus haut degré de l'opulence , & de l'autre une race de commis , scribes insolens , pousser l'impertinente paresse aussi loin qu'elle pouvoit monter , je rêvai , comme Josué , que j'arrêtois le cours du soleil ; il penchoit vers son déclin , il s'arrêta à ma priere comme au tems de ce général Juif , & mon intention , je pense , étoit meilleure que la sienne.

J'étois déjà dans la campagne , porté dans une voiture , laquelle n'étoit pas un pot-de-chambre (a). Il fallut faire un détour , parce que la grande route étoit changée.

En passant par un village je vis une troupe de paysans , les yeux baissés & humides de larmes , qui entroient dans un temple. Ce spectacle me frappa. Je fis arrêter ma voiture & je les suivis.

(a) C'est le nom des carrosses qui conduisent à la cour. Ils sont ordinairement à l'usage du peuple de valets qui pullule dans Versailles ; & en ce sens ils voiturèrent en effet ce qu'il y a de plus vil en France.

Je vis au milieu de la nef un vieillard décédé en habit de payfan ; & dont les cheveux blancs pendoient jusqu'à terre. Le pasteur du lieu monta sur une petite estrade : & dit à la troupe assemblée ,

» Citoyens ,

» L'homme que vous voyez , a été pendant
 » quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur des hom-
 » mes. Il est né fils de laboureur , & dès l'en-
 » fance ses mains foibles ont essayé de soulever
 » le soc de la charrue. Il suivoit son pere dans
 » les sillons , lorsqu'à peine son pied pouvoit les
 » franchir. Dès que l'âge lui eut donné les forces
 » après lesquelles il soupiroit , il a dit à son
 » pere , reposez-vous ; & depuis , chaque soleil
 » l'a vu labourer , semer , planter , recueillir. Il
 » a défriché plus de deux mille arpens de terre.
 » Il a planté la vigne dans tous ses environs ; &
 » vous lui devez les arbres fruitiers qui nourris-
 » sent ce hameau , & l'ombrage qui le couronne.
 » Ce n'étoit point l'avarice qui le rendoit infati-
 » gable ; c'étoit l'amour du travail pour lequel
 » il disoit que l'homme étoit né , & l'idée sainte
 » & grande que Dieu le regardoit cultivant la
 » terre pour nourrir ses enfans.

» Il s'est marié , & il a eu vingt-cinq enfans.
 » Il les a tous formés au travail & à la vertu ,

» & tous ses enfans font d'honnêtes gens. Il leur
 » a donné de jeunes épouses qu'il a conduites lui-
 » même en fouriant à l'autel du bonheur. Tous
 » ses petits enfans ont été élevés dans sa maison ; &
 » vous savez quelle joie pure inaltérable , habitoit
 » sur leur front. Tous ces freres s'aiment entr'eux ,
 » parce qu'il aimoit lui-même & qu'il leur a
 » fait sentir qu'il étoit doux de s'aimer.

» Aux jours de fêtes , il étoit le premier à faire
 » raisonner les instrumens champêtres ; & son
 » regard , sa voix , son geste , vous le savez ,
 » étoient le signal de l'allégresse universelle. Vous
 » n'avez pas oublié sa gaieté , vive émanation
 » d'une ame pure , & ses paroles pleines de sens
 » & de fel : ayant le don d'exercer une raillerie
 » ingénieuse , il n'a jamais offensé. A qui a-t-il
 » refusé de rendre quelque service ? En quelle
 » occasion s'est-il jamais montré insensible au
 » malheur public ou particulier ? Quand a-t-il
 » été indifférent lorsqu'il s'agissoit de la patrie ?
 » Son cœur étoit à elle : son image étoit l'ame
 » de ses entretiens ; il ne parloit que pour sa
 » prospérité ; il chérissoit l'ordre par le sentiment
 » intime qu'il avoit de la vertu.

» Vous l'avez vu , lorsque l'âge avoit courbé
 » son corps , & que ses jambes étoient déjà chan-
 » celantes ; vous l'avez vu monter au sommet des
 » montagnes , & distribuer les leçons d'expérience

» aux jeunes agriculteurs. Sa mémoire étoit le
 » sûr dépôt des observations faites pendant qua-
 » tre - vingts années consécutives sur la variété des
 » diverses saisons. Tel arbre planté de ses mains ,
 » dans telle ou telle année , lui rappelloit la
 » faveur ou le courroux du ciel. Il favoit par
 » cœur ce que les hommes oublient ; les morts ,
 » les récoltes abondantes , les legs faits aux pau-
 » vres. Il étoit doué comme d'un esprit prophé-
 » tique , & lorsqu'il méditoit au clair de la
 » lune , il favoit de quelle semence il devoit
 » enrichir le jardin potager. La veille de sa
 » mort il a dit : mes enfans , j'approche de
 » l'Être , auteur de tout bien , que j'ai toujours
 » adoré & en qui j'espère : émondez demain vos
 » poiriers , & qu'au coucher du soleil on m'en-
 » terre à la tête de mon champ.

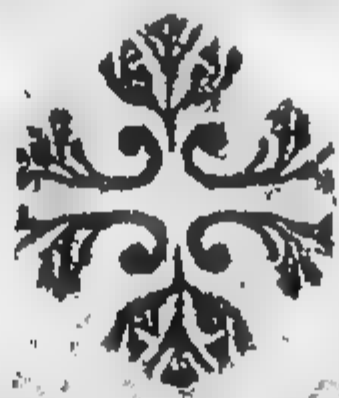
» Vous allez l'y placer , enfans , qui devez
 » l'imiter ; mais avant d'enfvelir ces cheveux
 » blancs qui de loin imprimoient le respect &
 » attiroient la jeunesse , voyez ses mains hono-
 » rables , chargées de durillons ; voilà l'auguste
 » empreinte de ses longs travaux ! »

Alors l'orateur prit une de ses mains glacées &
 l'éleva. Elle avoit acquis un double volume sous
 l'exercice journalier de la beche , & sembloit
 avoir été invulnérable au piquant des ronces &
 au tranchant des cailloux.

L'orateur baïsa respectueusement cette main vénérable , & chacun suivit son exemple.

Ses enfans le portèrent sur trois javelles de bled , l'enterrent , comme il l'avoit désiré , & mirent sur sa tombe , sa serpe , sa beche & le foc d'une charrue.

Ah , m'écriai-je , si les hommes célébrés par Bossuet , Fléchier , Mascaron , Neuville , avoient eu la centieme partie des vertus de cet agriculteur , je leur pardonnerois leur éloquence pompeuse & futile.



CHAPITRE XLIV.

Versailles.

J'ARRIVE , je cherche des yeux ce palais superbe d'où partoient les destinées de plusieurs nations. Quelle surprise ! Je n'apperçus que des débris , des murs entr'ouverts , des statues mutilées ; quelques portiques à moitié renversés laissoient entrevoir une idée confuse de son antique magnificence : je marchois sur ces ruines , lorsque je fis rencontre d'un vieillard assis sur le chapiteau d'une colonne. « Oh ! lui dis - je , qu'est devenu » ce vaste palais ? — Il est tombé ! — Com- » ment ? — Il s'est écroulé sur lui-même. Un » homme dans son orgueil impatient a voulu » forcer ici la nature ; il a précipité édifices sur » édifices ; avide de jouir dans sa volonté capri- » cieuse , il a fatigué ses sujets. Ici est venu » s'engloutir tout l'argent du royaume. Ici a » coulé un fleuve de larmes pour composer ces » bassins dont il ne reste aucuns vestiges. Voilà » ce qui subsiste de ce colosse qu'un million de » mains ont élevé avec tant d'efforts douloureux. » Ce palais pêchoit par ses fondemens ; il étoit

» l'image de la grandeur de celui qui l'a bâti (a).
» Les rois , ses successeurs , ont été obligés de
» fuir , de peur d'être écrasés. Puissent ces rui-
» nes crier à tous les souverains , que ceux qui
» abusent d'une puissance momentanée ne font
» que dévoiler leur faiblesse à la génération sui-
» vante... A ces mots , il versoit un torrent de
» larmes , & regardoit le ciel d'un air con-
» trit. — Pourquoi pleurez-vous , lui dis-je ?
» Tout le monde est heureux , & ces débris
» n'annoncent rien moins que la misère publi-
» que ? . . . » Il éleva sa voix & dit : « Ah !
» malheureux ! sachez que je suis ce Louis XIV ,
» qui a bâti ce triste palais. La justice divine a
» rallumé le flambeau de mes jours pour me
» faire contempler de plus près mon déplorable

(a) On loue ces magnifiques spectacles donnés au peuple romain. On veut inférer de-là la grandeur de ce peuple. Il fut malheureux dès qu'il commença à voir ces fêtes fastueuses où étoit prodigué le fruit de ses victoires. Qui bâtit les cirques , les théâtres , les thermes ? Qui creusa ces lacs artificiels où toute une flotte manœuvroit comme en pleine mer ? Ce furent ces monstres couronnés , dont le tyrannique orgueil écrasoit la moitié du peuple pour réjouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides dont se vante l'Egypte , sont les monumens du despotisme. Les républicains construisent des aqueducs , des canaux , des chemins , des places publiques , des marchés ; mais chaque palais qu'éleve un monarque , est le germe d'une prochaine calamité.

» ouvrage. . . . Que les monumens de l'orgueil
 » sont fragiles ! . . . Je pleure & je pleurerai tou-
 » jours . . . Ah ! que n'ai-je fu (a) . . . » J'allois
 l'interroger lui-même , lorsqu'une des couleuvres
 dont ce séjour étoit encore rempli , s'élançant du
 tronçon d'une colonne autour de laquelle elle
 étoit repliée , me piqua au col , & je m'éveillai.

(a) Placé au milieu de l'Europe , dominant sur l'océan , &
 par la longue étendue & les détours de ses côtes sur les mers
 de Flandres , d'Espagne , d'Allemagne ; tenant à la Méditer-
 rannée , &c. Quel royaume que la France ! & quel peuple
 sembleroit avoir plus de droits au bonheur !

FIN du Tome I.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce volume.

<i>A</i> VANT - PROPOS.	Page 1
CHAP. I. <i>Paris entre les mains d'un vieil</i> <i>Anglois.</i>	3
CHAP. II. <i>J'ai sept cent Ans.</i>	11
CHAP. III. <i>Je m'habille à la Fripperie.</i>	16
CHAP. IV. <i>Les porte-faix.</i>	19
CHAP. V. <i>Les voitures.</i>	22
CHAP. VI. <i>Les chapeaux brodés.</i>	26
CHAP. VII. <i>Le pont débaptisé.</i>	29
CHAP. VIII. <i>Le nouveau Paris.</i>	32
CHAP. IX. <i>Les placets.</i>	45
CHAP. X. <i>L'homme au masque.</i>	47
CHAP. XI. <i>Les nouveaux Testamens.</i>	51
CHAP. XII. <i>Le college des quatre nations.</i>	55
CHAP. XIII. <i>Où est la Sorbonne ?</i>	64
CHAP. XIV. <i>L'hôtel de l'inoculation.</i>	69
CHAP. XV. <i>Théologie & jurisprudence.</i>	71
CHAP. XVI. <i>Exécution d'un criminel.</i>	79

CHAP. XVII. <i>Pas si éloigné qu'on le pense.</i>	P. 94
CHAP. XVIII. <i>Les Ministres de paix.</i>	100
CHAP. XIX. <i>Le Temple.</i>	106
CHAP. XX. <i>Le Prélat.</i>	121
CHAP. XXI. <i>Communion des deux Infinis.</i>	123
CHAP. XXII. <i>Singulier monument.</i>	135
CHAP. XXIII. <i>Le pain , le vin , &c.</i>	140
CHAP. XXIV. <i>Le Prince Aubergiste.</i>	153
CHAP. XXV. <i>Salle de spectacle.</i>	157
CHAP. XXVI. <i>Les lanternes.</i>	167
CHAP. XXVII. <i>Le convoi.</i>	172
L'ÉCLIPSE DE LUNE. <i>C'est un solitaire qui</i> <i>parle.</i>	176
CHAP. XXVIII. <i>La bibliothèque du Roi</i>	183
CHAP. XXIX. <i>Les gens de Lettres.</i>	211
CHAP. XXX. <i>L'Académie Françoise.</i>	218
CHAP. XXXI. <i>Le cabinet du Roi.</i>	235
CHAP. XXXII. <i>Le Sallon.</i>	257
CHAP. XXXIII. <i>Tableaux emblématiques.</i>	264
CHAP. XXXIV. <i>Sculpture & gravure.</i>	270
CHAP. XXXV. <i>Salle du trône.</i>	276
CHAP. XXXVI. <i>Forme du Gouvernement.</i>	281
CHAP. XXXVII. <i>De l'héritier du trône.</i>	297
CHAP. XXXVIII. <i>Des Femmes.</i>	310
CHAP. XXXIX. <i>Les Impôts.</i>	325

DES CHAPITRES. 399

CHAP. XL. <i>Du Commerce.</i>	Page 339
CHAP. XLI. <i>L'avant - soupé.</i>	346
CHAP. XLII. <i>Les Gazettes.</i>	358
CHAP. XLIII. <i>Oraison funebre d'un paysan.</i>	388
CHAP. XLIV. <i>Versailles.</i>	393

Fin de la Table.

L' A N

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.

NOUVELLE ÉDITION.



TOME SECOND.



1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 26

... ..

$\frac{1}{\sqrt{2}}$

L' A N
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

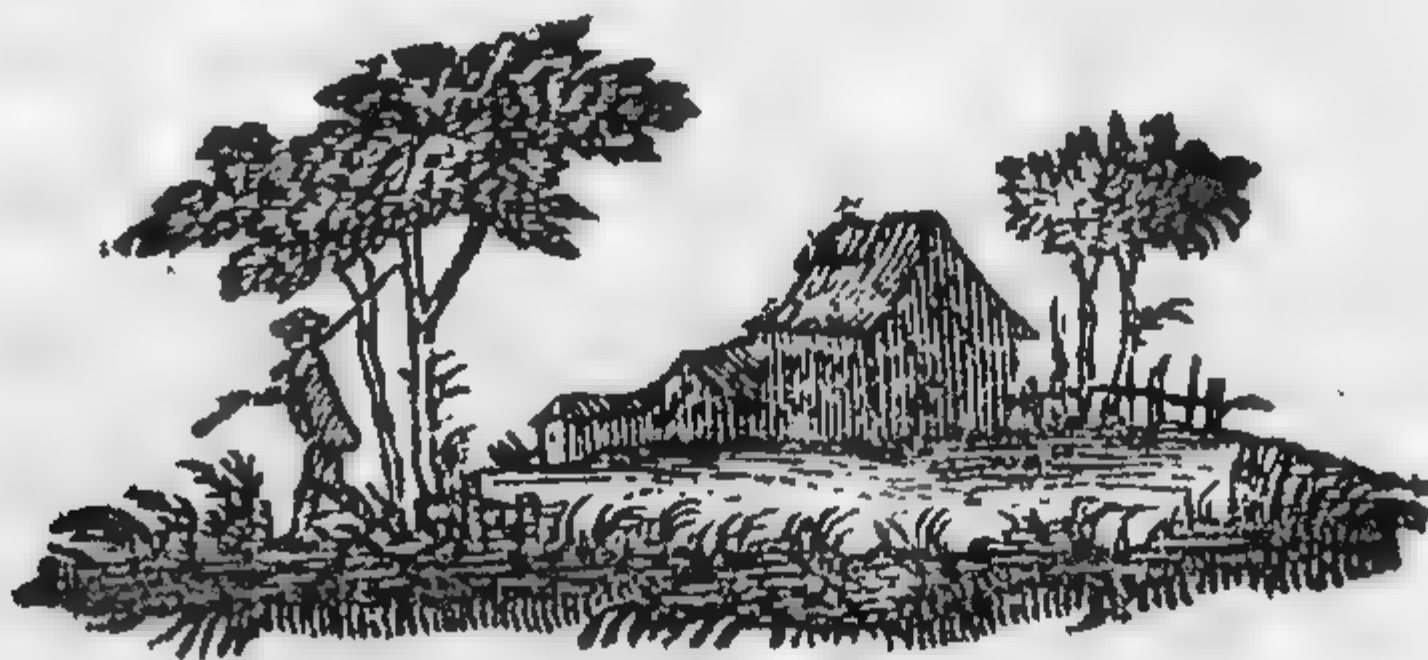
RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

Le tems présent est gros de l'avenir. . . .

LEIBNITZ.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE
ET AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

T O M E S E C O N D.



A L O N D R' E S.

M. DCC. LXXV.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT OF THE PHYSICS DEPARTMENT

FOR THE YEAR 1955

PRESENTED TO THE BOARD OF TRUSTEES

AT THE MEETING OF MAY 10, 1956

BY THE PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILLINOIS

1956

CHICAGO, ILLINOIS

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILLINOIS

CHICAGO, ILLINOIS

CHICAGO, ILLINOIS



L' A N

DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.



CHAPITRE PREMIER.

De Dieu.

LORSQUE Newton est respectueux envers la Divinité , qu'il a reconnu sa présence dans tous ces mondes qu'il a comptés & pesés , que , saisi d'admiration pour l'éternel Géometre , il adresse à la fin de son livre un hymne au Créateur , quel homme ne dira point : *J'adore le Dieu que Newton a adoré !* Quel pontife ! Comme il instruit ! Comme il commande l'hommage à la foule des esprits inattentifs ou distraits !

Par-tout où il y a un œil pour voir , qu'il voie ; par-tout où il y a un cœur pour sentir , qu'il s'enflamme d'amour ; par-tout où il y a une intelligence pour concevoir , qu'elle adore.

Nous pouvons parler à Dieu par la pensée, ainsi que nous parlons aux hommes par la parole; prérogative glorieuse, qui prouve que l'homme est plus fait pour le ciel que pour la terre.

O Éternel, que tes œuvres sont grandes ! Par où commence ta louange ? Quelle langue est faite pour louer l'Auteur des mondes ? Quel tonnerre me prêterait sa voix ? Quel ange me dicterait ses pensées ?

Je me perds dans l'*Infini* en te contemplant ; je suis englouti dans cette profonde voûte des cieux, où tu as semé les soleils. Et dans cette immense création, quel idiôme peut sortir du faible murmure, du bégaiement qu'imprime à notre faiblesse cet assemblage de merveilles ?

O Éternel ! quand je t'admire, je te loue ; quand je suis ému, je t'adore ; quand je réfléchis, je me prosterne ; quand mon esprit sonde ta grandeur, il s'humilie, il s'anéantit ; ta présence m'opprime ; je sens que je ne suis qu'ignorance, folie & poussière ; & si j'ose croire à ton regard étendu jusques sur moi, c'est que je te juge si grand, que le dernier des atomes vit encore sous tes yeux.

Mon atome te crie : Éleve-moi vers toi ; aux dons que tu m'as faits daigne joindre ce que ta clémence peut m'accorder. Je te sens au-dedans de moi-même, fais que je te sente encore

mieux , car j'ai de la volupté à te sentir ; je t'apperçois , fais que je t'apperçoive d'une manière encore plus éclatante , que je ne te perde point de vue , ô Éternel ! Le plus grand malheur d'un être intelligent & sensible ne feroit - il pas que tu fusses & qu'il cessât de t'appercevoir ?

N'es - tu pas la source de tout ce qui est beau , de tout ce qui est bon ? Source céleste , j'ai soif de me désaltérer dans tes eaux ! Admiration , curiosité , amour , tous les sentimens qui appartiennent au cœur de l'homme , je les sens pour toi. Le frémissement du plaisir fait dire à mon ame : Je lui dois cette heureuse sensation ; la pensée que je forme & qui me donne quelquefois un mouvement d'orgueil , je me dis aussi - tôt : Je la lui dois ; ce que j'ai appris t'appartient ; j'aime ce que j'ai appris , parce que je ne puis étudier la nature sans faire un pas de plus vers ta grandeur.

O Éternel , Être fort & puissant ! lorsque la frayeur saisit mon ame à la première contemplation , que je recule épouvanté devant ta majesté terrible , pourquoi l'amour vient - il ensuite humecter ma paupière ? Pourquoi la confiance naît - elle dans ce sein pauvre & nu ? C'est toi , sans doute , qui par compassion y as mis cette étincelle sacrée ; tu ne veux pas que je te méconnoisse ; tu daignes parler à la partie intime de

4 L'AN DEUX MILLE

mon être ; tu es voilé , mais je t'adore sous le voile ; ce voile est étendu , par pitié pour ma foiblesse ; ta grandeur me dévoreroit ; tu m'as éloigné de toi pour que je puisse mieux te deviner.

Eh bien ! je te sens comme si je te voyois ; je brûle d'aller à toi comme si tu n'étois pas profond , terrible & majestueux. Je fais t'admirer au bout du télescope de l'astronome , & dans le creuset du chymiste ; ah ! permets que j'admire encore. Mon ame t'a senti ; ne la prive point de ce plaisir ineffable ; ne m'anéantis point , ô Éternel ! que j'admire successivement toutes tes œuvres.

Le néant ! Il n'est plus pour moi , puisque tu m'en as fait sortir. Éternel ! je suis ton enfant ; ma pensée , toute impuissante , toute misérable qu'elle est , a la force de voler jusqu'à ton trône ; là tu reposes ; ton essence ne nous est pas cachée , puisque l'univers publie sans cesse que tu existes. Tu contiens en toi-même l'espace & la durée ; & si mon imagination s'effraie en contemplant la profondeur de ton être , c'est qu'elle ne peut concevoir où finissent les mondes que tu as créés , où s'arrêtent ces étoiles pressées qui peuplent le firmament. Quoique tout soit régularité & simplicité , la pensée méditative qui sent briser ses rayons n'est point capable d'embrasser tes œuvres incompréhensibles.

O ! transportez-moi aux confins de cette brillante création ; là j'appercevrai encore un nouveau ciel ; là je suivrai la trace de mon Dieu. Être toujours admirable , toujours ravissant , cette magnifique création est sans doute infinie pour notre entendement ; mais elle n'est qu'un point pour toi.

Ce que nous appercevons de cet édifice immense , qui pourra en mesurer les dimensions ? Qui osera s'élancer dans les espaces célestes pour en déterminer l'ordonnance ? Je laisse tomber mon imagination , je la laisse creuser l'univers ; je tombe avec elle , je traverse les mondes , je tombe encore.... je cherche en vain le point central.

Oh , comme les grandes roues de la machine de l'univers épouvantent la pensée ! Qui assignera à la comète sa route au travers des mondes ? Qui a monté cette grande horloge visible pour les habitans de tous les globes ? C'est par elle seule que le tems existe ; sans la marche de ces corps célestes , le tems n'auroit point eu de mesure. Tous ces astres épars , subordonnés les uns aux autres , font fuir l'image du chaos ; tout est ordre & harmonie , parce que tout est nombre , poids & mesure.

Quel vuide immense ! Que d'espaces perdus ! Non , ils sont peuplés de corps célestes que notre

œil n'apperçoit point ; tout cet espace est le champ illimité où tournoient des millions de comètes gouvernées par des soleils qui emportent chacun à sa manière un vaste système planétaire.

Que la terre est chétive ! Que dis - je ? Non : la créature de Dieu y réside ; elle admire, elle se prosterne ; ce globe est couvert d'observateurs assidus de ces imposantes merveilles ; la terre ne fera point chétive tant qu'elle portera un seul adorateur dont le cœur s'enflammera d'amour à la vue de ces pompeux miracles. La science astronomique , en agrandissant notre imagination , n'est point faite pour humilier notre entendement ; l'adorateur apperçoit l'ordre immuable ; il ne craindra point que la terre soit embrasée ou pulvérisée. (a) Dieu maintient l'harmonie du

(a) La conservation des globes est tout autrement importante que celle de ces créatures qui propagent leur espèce. Ces globes célestes ont une durée proportionnelle à leur grandeur ; ils ont tous la pesanteur , la position , la direction , la marche précise , la vitesse nécessaire pour que jamais ils ne se rencontrent , malgré la tendance qu'ils ont à se rapprocher continuellement les uns des autres.

Nous embrassons les desseins de la Providence dans les corps que notre vue pénètre ; mais pour ces grands corps de l'univers , que de siècles s'écouleront avant que nous connoissions pleinement la série des loix générales !

Le sublime *Lambert* a tenté de découvrir le plan de l'univers , & les moyens dont l'éternel Architecte s'est servi dans

système , tout est sagement ordonné ; les prophéties défastreuses sont pour l'imbécille vulgaire.

Homme aveugle , tu ne fais pas voir dans les révolutions qui t'épouvantent , la sage providence du Pere des êtres. L'ouragan rend la terre plus féconde ; l'éruption du volcan se change en fels végétatifs ; & quand une multitude de créatures sont tout-à-coup retranchées de dessus la terre , où tombent-elles ? Dans le sein de Dieu.

Oui , tous les globes que le télescope découvre sont habités. Ne sont-ils pas inondés de la lumière des soleils que mon Dieu a formés ? A-t-il allumé ces soleils pour qu'ils éclaircissent des globes vuides ? Où il y a un soleil , il y a un œil pour voir , une imagination pour contempler , un cœur pour adorer.

Autour de nous la matiere est pour ainsi dire vivante ; les insectes invisibles sont dans le sable & le limon ; une feuille d'arbre renferme deux

l'exécution de ce magnifique ouvrage. Selon lui , la loi de la gravité est étendue par-tout où il y a de la matiere. Il subordonne chaque système planétaire à un centre , & plusieurs systèmes rassemblés ont un centre commun ; les assemblages de ces assemblages ont aussi le leur : enfin , il y a un centre universel pour le monde entier , & autour duquel tout tourne. *Lambert* soupçonne que la pâle lueur dans *Orion* pourroit être le centre de notre système. Cette sublime théorie a quelque chose de lumineux qui saisit l'âme & qui plait à la réflexion.

républiques antipodes ; les fleurs , les fruits contiennent un peuple atome qui vit sur cet univers ; la pierre , les corps les plus durs sont peuplés d'animalcules ; une goutte d'eau offrira des poissons : & ces globes étincelans qui roulent dans les cieus feroient des globes morts ? Non : tous ces globes sont animés ; l'univers jusqu'à ses derniers confins est doué d'un mouvement régulier , ordonnateur & conservateur.

Élance - toi , mon imagination ! dis - moi où est le centre des centres , source de la sublime géométrie , d'où partent tous les mouvemens , toutes les loix mécaniques qui régissent despotiquement l'univers ; où est ce point central qui oblige tous les globes , tous les soleils , toutes les voies lactées , tous les mondes des mondes à se mouvoir autour de lui. Qu'est - il , si ce n'est le trône de la nature , le marche - pied de la Divinité ? De là émanent les arrêts éternels d'ordre & d'harmonie qui sont envoyés dans l'enceinte de la création.

Lambert (a) apperçut le premier ce poids

(a) Voyez son *Système du monde*. C'est le plus magnifique de tous , c'est encore le plus probable : le nom de *Lambert* doit figurer désormais à côté de celui de *Newton*. *Lambert* naquit en Alsace en 1728 , & mourut à Berlin en 1777. Ses ouvrages , pleins de la plus profonde érudition astronomique & géométrique , sont presque entièrement ignorés en France.

terrible & nécessaire , cette masse effrayante qui forme le centre de cet assemblage d'astres innombrables de toutes grandeurs , qui leur imprime la force centrifuge , qui détermine les corps opaques à tourner autour des centres lumineux , & les corps lumineux autour des centres opaques. . . . Eh bien , cette masse gigantesque qui ordonne la gravitation universelle , est le poids de la grande horloge du firmament ; & ses ressorts invisibles font l'ouvrage de mon Dieu.

Tous les hommes , tous les siècles l'ont apperçu ce Fabricateur de tant de miracles ; l'idolâtre l'a poursuivi dans des figures inanimées , dans des emblèmes ; l'idolâtre a erré stupidement , mais il n'a pas manqué à son cœur ; il a mieux aimé métamorphoser des créatures en divinités , que d'être infidèle à la voix qui lui criait : *Il est un Pouvoir au-dessus de toi.*

Grand Dieu , dévoile - toi à ceux qui ne te connoissent pas encore ! Tu es plus que l'auteur des mondes , tu es la source éternelle de vérité ; notre être , susceptible de perfectibilité , est né pour la perfection , dont nous avons l'heureuse & grande idée ; cette tendance perpétuelle vers toi , tu en as mis le germe dans notre sein.

Purifie mes lèvres , afin que ma voix se fasse entendre dignement aux hommes. Ils exigent de cette vie ce que l'éternité seule peut leur donner ;

ils poursuivent un bonheur sans mélange parmi des objets terrestres ; mais le bonheur ne jaillit que d'une source élevée & loin des bornes de ce monde ; l'ame qui s'éloigne de toi , qui ne fait point se recueillir au milieu des merveilles qui l'environnent , ne rencontrera point l'extase qui déjà la béatifie sur cette terre , & qui l'attend dans toute sa plénitude quand le rideau sera tiré.

Tout ce qui est beau ici-bas n'est qu'un rayon de la splendeur éternelle qui t'environne , ô grand Dieu ! Nous nous perdons d'admiration pour le bord resplendissant de ton vêtement , & nous ne levons pas les yeux pour contempler celui qui doit rassasier d'amour toutes ses créatures. Armées d'innombrables esprits , oui , vous existez entre moi & le Très - Haut ; vous peuplez ces sphères brillantes dont j'interrogerai un jour les mystérieuses beautés.

Tu es voilé , grand Dieu ! Non. N'es-tu pas proche de mon ame ? Quand la pitié me fait pleurer , quand j'éprouve une émotion profonde au récit d'une action généreuse , c'est alors que je te sens au-dedans de moi-même. Le gracieux visage de l'innocence , le regard du juge qui prononce un arrêt d'équité , réfléchissent ton image ; là où retentit la voix de l'orateur qui parle en ton nom , là où sourit l'alégresse , où pleure la

miséricorde , là où la charité console , là tu es ,
ô Bonté inexprimable !

Ainsi l'idée de ta bonté est inséparable de l'idée
de ta grandeur ; mon existence est un présent &
un premier bienfait dont je te rends graces ; tu
es l'Être bon , parce que tu es la puissance &
l'intelligence réunies ; tu as daigné graver sur le
front de l'homme quelques traits de sa céleste
origine ; tu es admirable dans l'ordre des mon-
des ; mais tu es adorable dans le regard expressif
de l'homme bon , de l'homme charitable , qui
rompt le pain qui lui reste dans la main de son
frere.

Oui , j'aime à t'adorer , Auteur de mon être ,
j'aime à te rendre mes hommages. Comme l'uni-
vers s'embellit pour celui que tu éclaires ! Quand
je planerois au-dessus des soleils , ferois - je plus
près de toi que lorsque j'écoute la voix de ma
conscience ? Ne m'avertis - tu pas par le remords ?
Ne me parlés - tu pas par le concert général de la
nature ? Ta main a répandu dans l'infiniment
grand & dans l'infiniment petit l'harmonie , la
grace & la beauté. Qui nieroit ta providence ,
nieroit l'évidence.

Habitans du monde , prosternez - vous ! Celui
qui a fait l'oreille & l'œil voit & entend sans le
secours de l'œil & de l'oreille. Platon , Mahomet ,
Augustin , Swedenborg sont sublimes & touchans

lorsqu'ils parlent de toi. Que leurs livres me sont chers ! Ils m'entretiennent de ta présence & de ta grandeur.

Tous les lieux sont sacrés , car tu y habites. Par - tout sont des temples où je puis t'adorer. L'amphithéâtre des Alpes , que mon œil embrasse lorsque je trace ces lignes , me dit que toi seul es grand & immense. Plaisir religieux , inexprimable félicité , ravissant anéantissement , de ne penser qu'en toi , de ne sentir que par toi ! Les témoignages de ta puissance se manifestent d'une manière plus auguste sur les sommets neigeux qui dominant les aiguilles des temples de l'Europe. Je ne fais quel enthousiasme me dit que je suis plus près de toi. La solidité de ces masses , leur caractère sublime rapprochent de moi l'époque solennelle où tu formas le monde. L'immensité des cieux me fait appercevoir le néant de notre planète. Ici l'esprit éprouve une transformation qui étend & multiplie toutes ses facultés. Je me crois le contemporain de tous les siècles écoulés , & il me semble voir dans l'accumulation des ruines , théâtre de tant de changemens , les générations humaines qui ont passé sur ces monts silencieux. Elles ont vu ce soleil , & les débris de leur passage me disent que tout ce qui nous occupe , nous enchante , nous étonne ici-bas ,

n'est rien près de la vie qui nous attend au-dessus des hauteurs de ce globe.

Affis sur les montagnes secondaires , l'aspect des montagnes primordiales m'offre un plan régulier ; mon œil croit y découvrir les premiers dessins de la nature ; elle me ramene à son Auteur. Pourquoi ces monumens où je dépose ma foiblesse , mes erreurs , la partie débile de mon être , sont-ils fugitifs ? Pourquoi ne les ai-je éprouvés qu'à de longs intervalles ? Pourquoi suis-je réduit à regretter ces instans trop courts , où je m'éleve au-dessus de la poussière sur les ailes de l'amour ?

Hélas ! mes desirs ne sont plus si vifs , ni mes pensées aussi élevées ; j'ai cessé d'être ce que j'étois ; les soins de la vie m'ont distrait de la contemplation ; le commerce de mes semblables a rempli mon cœur de sentimens opposés ; les peines même m'ont attaché à cette terre , séjour de crimes & de larmes. Il me faut le creuset de la tombe ! c'est la mort qui me rendra des ailes pour revoler à toi dans les plus doux ravissemens. Fais , grand Dieu ! que je retrouve mes pensées & mes desirs tels que je les éprouvois lorsque je t'adorois à la douce clarté des étoiles. Je suis aujourd'hui dans la tristesse , en comparaison de la joie pure qui m'environnoit alors.

Ranime mon ame , afin qu'elle te célèbre in-

cessamment. Tu as donné la terre à l'homme pour séjour ; mais il est destiné à t'aimer : voilà sa gloire. Retire mon ame de l'abyme où les passions l'entraînent. L'espérance renouvelle à mes yeux la face de la terre ; tout mal s'efface , tout redevient harmonie , dès que je te contemple.

Quand les anges de lumière descendroient de leurs spheres pour me révéler ce que tu es , que me diroient-ils de plus que ce que me dit mon ame ? N'ai-je pas tout énoncé quand je me suis convaincu que tu es par excellence l'Être fort , l'Être bon ? Et de quel feu brûlent les séraphins , gardiens de ton trône ? Du feu de la charité. Céleste charité ! tu feras un jour beaucoup plus épurée dans nos cœurs ; mais tu ne feras pas autre que celle que nous éprouvons lorsque nous soulageons notre frere gémissant sous l'œil du Pere commun.

Sublimes , ravissantes espérances , idées d'une perfection future , ne périssiez point parmi les hommes !.... *Toujours plus près de Dieu* ; qui ne tressaillera de joie ? Dieu est tout ce qu'il doit être ; son essence est une & nécessaire ; mais l'homme , être fini , être dégradé , ne peut atteindre , ne peut reprendre que successivement la plénitude de son existence ; le tems doit développer son être doué de sentiment & d'intelligence ; il peut le perfectionner : ce soin , ce tra-

vail , sont remis à l'homme ; il faut qu'il sente sa misère & sa dégradation ; il faut qu'il veuille en sortir ; il faut qu'il se dégage de ses erreurs & de ses misérables passions ; il faut qu'il revienne à la dignité de son origine. C'est alors qu'il entrera dans des mondes remplis d'ordre , d'harmonie & de beauté.

Nos corps d'argille sont périssables ; nos ames , émanation céleste , sont faites pour l'immortalité. Toutes les ames humaines sont précieuses aux yeux de l'Éternel ; il n'en laissera pas tomber une seule dans l'horrible nuit du désespoir.

Pere miséricordieux ! mon ame t'a senti , ma raison t'a adopté , mon cœur t'a aimé , mon argille s'est prosternée , tout mon être t'a adoré ; il n'est plus de douleurs , il n'est plus de calamités ; la mort est un mot vuide de sens ; je suis à toi , ô Éternel ! ma pensée t'appartient , elle vivra.

Parlerai-je de celui qui te méconnoît ? L'athée est une brute , ce n'est plus mon semblable ; ce n'est plus ton enfant de prédilection ; sous une forme extérieurement humaine il a le cerveau stupide du quadrupède ; il est sans yeux , sans cœur , sans entrailles ; il est châtié par là même qu'il ne te sent pas. Son système est folie (a) ;

(a) L'univers n'est pas l'être nécessaire & indépendant ;

la langue raisonnable ne doit plus communiquer avec sa langue téméraire , extravagante ; il rétrograde vers le néant ; il est mort aux douces larmes du sentiment ; il sera sans appui , sans consolation ; il n'aimera point l'objet le plus fait

difoit Platon. Vous jugez , en m'entendant parler , qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers , dites donc qu'il y a une intelligence souverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque chose ? Quelque chose existe ; or , il a été créé par une puissance qui ne dépend d'aucune cause.

Les loix du mouvement , dit Leibnitz , qui ne sont pas d'une nécessité absolument géométrique , mais qui sont un effet du choix & de la sagesse de Dieu ; ces belles loix sont une preuve merveilleuse d'un être intelligent & libre , contre le système de la nécessité absolue & brute de Straton & Spinoza.

Le monde a été appelé un miroir de l'existence nécessaire de Dieu. Chaque individu de l'univers est aussi un miroir , soit qu'on le considère en soi , ou qu'on ait égard à sa liaison avec toutes les autres. *Je pense , donc je suis. Je suis , donc il y a un Dieu.* Après le sentiment de notre propre existence , il faut reconnoître la cause par qui nous existons. Il y a une liaison invincible entre ces deux propositions.

Il existe nécessairement un Etre qui ne tient son existence que de lui-même.

Par là même qu'on a l'idée de Dieu , dit Descartes , il existe. Plus j'ai creusé cette pensée , plus elle m'a frappé ; car il est certaines vérités très-simples qui , étant nées avec nous , ne sont pas plus tôt apperçues , qu'on pense ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'existe pas. Il n'a point la démonstration qu'il n'y ait effectivement point de Dieu.

pour

pour être aimé. Le malheureux ! a-t-il jamais connu l'amour ?

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

L'éternité ne m'effraie plus : j'y ferai avec mon Dieu ; j'ai le courage d'être immortel. L'athée est l'homme qui , n'ayant aucun goût de l'éternité , borné au tems présent , oseroit dire à un roi puissant & méchant : *Vous n'avez point de juge dans l'avenir ; vous pouvez faucher l'espece humaine ; car elle renaît comme l'herbe des champs.* L'athée est encore l'homme qui osera dire à un coupable : *Échappe à la punition , à la poursuite des loix , & n'ait point de remords.*

Ah ! si l'idée de Dieu est nécessaire , c'est surtout pour ceux qui sont au-dessus de leurs semblables. Les rois , dépositaires de la force publique , peuvent , par un faux calcul , par ambition , ou pour une gloire chimérique , égarer cette force sacrée , protectrice des loix , la distraire de son véritable but , & causer les plus grands maux à l'espece humaine. Grand Dieu ! écarte les malheurs dont l'Europe est menacée ; inspire aux potentats l'horreur de la guerre , ce fléau qui réunit tous les autres fléaux ; ne permets pas que des idées fausses germent dans ces têtes couronnées dont l'amour de l'humanité est le premier devoir.

L'Europe est tranquille ; aucun peuple ne gémit aujourd'hui sous les fers de l'esclavage ; les maux politiques inévitables pour les grandes sociétés sont supportables ; les limites des états sont circonscrites , & chaque souverain en possède assez , s'il veut s'occuper du bonheur de ceux qui lui obéissent. Le siècle où les arts fraternisent , où toutes les lumières se correspondent , où les plus heureuses découvertes ont agrandi la sphere de nos idées , ne se distinguera - t-il point des autres siècles ? Sera - t-il fouillé , comme les précédens , par le meurtre , par le carnage , par cette frénésie sanguinaire qui efface dans l'homme tous les traits de bonté & de grandeur primitive , & qui porte au genre humain des blessures profondes que le tems ne cicatrise point ?

Une somme de lumières inconnues à nos ancêtres deviendra - t-elle inutile à la génération présente ? Le sang coulera - t-il à grands flots comme dans ces tems de barbarie que nous avons appris à mépriser ? Les sciences ouvrent chaque jour une nouvelle carrière à l'exercice des facultés de l'homme ; en suivant cette noble route , il agrandit réellement son existence , il adoucit ses mœurs , il se distingue par de généreuses conquêtes ; les arts marchent à grands pas vers leur perfection ; l'agriculture , la mécanique , la chimie s'empressent à nous créer des ressources

merveilleuses ; d'autres arts plus doux , montés sur nos théâtres , vont réveiller la pitié endormie dans nos cœurs ; tous tendent à la félicité ou à la grandeur de l'homme. Au milieu de ces arts nouveaux & consolateurs , aurons - nous la férocité de ces siècles barbares que notre raison flétrit ? Renonçons donc à nos lumières , à ces arts qui font pleurer , ou respectons le sang des hommes ; ne le versons pas du moins pour des vues chimériques ; pour des avantages imaginaires. Voulons-nous arriver à la postérité , chargés de ces mêmes traits qui font horreur dans l'histoire ? Eh ! n'est-il pas tems d'offrir à l'œil de l'Être suprême une terre non ensanglantée , & de mériter ses bénédictions par le tableau touchant de l'Europe réunie en une seule & même famille ?

Grand Dieu , éclaire les rois ! Tu as déjà touché le cœur du jeune monarque qui gouverne la France ; il fait tout pour étouffer l'étincelle d'un incendie dont il feroit impossible à la plus grande sagacité d'appercevoir le terme. De jour en jour ce prince , par une administration généreuse , se rend plus cher à une nation qui fait aimer : elle applaudit à l'humanité de son roi qui cherche le bien dans la sincérité de son cœur , & qui fait préférer les vertus simples , agissantes & sans faste , à ces vertus orgueilleuses qui ont trompé tant de souverains. Louis XVI , fondateur de treize répu-

bliques , veut maintenir la paix de l'Europe ; il veut que son regne , devenu celui des arts & des sciences utiles , soit heureux pour tous les hommes chez qui son nom est connu. O toi , qui tient le cœur des rois dans ta main , favorise les desseins de ce monarque qui , s'il continue ainsi qu'il a commencé , fera nommé parmi les bons rois ! Que son regne reçoive une empreinte auguste qui le distingue des autres regnes ! Que la gloire immortelle lui en soit réservée , afin que son nom soit cité avec attendrissement lorsqu'il ne sera plus ! Maître suprême des destinées ! qui nous as éprouvés sous la verge terrible de tant de rois livrés à des passions personnelles , fais que le sceptre de Louis XVI soit toujours envisagé d'un œil de respect , d'amour & de confiance !

Être Éternel ! je t'adresse ici mes vœux pour la prospérité de la France , pour les jours de son roi. Fais qu'il ne renonce jamais à ce tribut d'amour si doux à offrir , & que la nation la plus sensible paie avec usure. Grand Dieu ! daigne aussi accorder au reste de l'Europe la paix dont jouit l'heureux coin de terre où j'écris en silence ; & puissent les souverains qui commandent à ces légions terribles , être environnés sans cesse dans leur cabinet , de ta sainte & redoutable présence !





C H A P I T R E I I.

L'Optimisme.

J'AVOIS réfléchi un jour entier sur le bonheur qui est le partage du méchant, & sur l'infortune qui poursuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ses voiles ; mais qui peut dormir sur le duvet, tandis que le malheureux souffre, & que ses gémissemens plaintifs accusent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible sentiment de la pitié ? Ce n'est point le philosophe ; ou pour mieux le qualifier, ce n'est point l'ami des hommes : son ame sensible est trop bien liée au sort de ses semblables, pour qu'elle s'isole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuse, ou veut l'être avec l'univers.

Mes sens affoiblis avoient cédé aux pavots du sommeil ; mais ma pensée libre & puissante n'en suivit pas moins le cours de ses méditations. Je ne perdis point de vue les destins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéressoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en songe, du spectacle que m'offroit cette misérable terre, où le vice insolent triomphe, où la vertu timide est flétrie,

persécutée. J'éprouvois ces tourmens , dont ne peut se défendre l'homme qui ne resserre point son être dans le point de son existence. Attristé , je traversois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora ; mais la tranquillité qui régnoit sur la face riante de la nature , ne pénétrait point jusqu'à mon cœur. Toutes les scènes d'injustice , de forfaits , de tyrannie , s'offrirent vivement à ma pensée. D'un côté , j'entendois les cris de l'indigence affamée , qui se perdoient dans les airs ; de l'autre , la joie folle & bruyante d'hommes insensibles & barbares , regorgeant de superfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine , tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent , se retracerent en foule à ma mémoire ; je soupirai , & la pointe douce & amère de la pitié blessa délicieusement mon cœur. Des larmes brûlantes ruisselèrent sur mes joues ; j'exhalai mes plaintes , & j'oubliai la sagesse , jusqu'à murmurer contre la main puissante qui arrangea les événemens du monde. Dieu ! m'écriai-je , que mon oreille n'entende plus les soupirs de la misère & les gémissemens du désespoir ; que mes yeux ne tombent plus sur l'homme égorgeant son semblable ; que je ne sois plus témoin du glaive étincelant du despotisme & des chaînes honteuses de l'esclavage ; ou donne-moi un autre cœur , afin que je ne souffre plus avec un monde de malheu-

reux. Hélas , tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas ! Étois-ce seulement pour les voir naître , souffrir & mourir ? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan fougueux , tandis que le plaisir est aussi rare & aussi léger que l'aile inconstante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes , lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue : la terre trembloit , le ciel s'allumoit d'éclairs , & mon œil mesuroit avec effroi l'espace immense qui se découvroit sous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché ; je criai : *grace , ô mon Dieu , grace à une foible créature qui t'adore , mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité !* Tout - à - coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu ; je me trouvais dans une obscurité profonde , j'y restai plongé quelque tems , & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair vint dissiper les ténèbres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de six ailes brillantes se présenta devant moi : à la flamme céleste qui luisoit sur sa tête , aux caractères de la divinité empreints sur son visage lumineux , je le reconnus pour un des anges de l'Éternel. *Écoute ,* me dit - il d'un ton qui me rendit le courage , *écoute , & ne censure pas plus long-tems la Providence , faute de la mieux connoître : suis-*

moi. Je le suivis au pied d'une montagne dont le sommet fendoit les cieux. Je monte , ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes , suspendus les uns sur les autres , qui à chaque instant menacent de tomber & d'écraser les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayans , l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappellât la nature animée ; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je suivois en tremblant mon conducteur ; & les hurlemens des tigres & des lions , rendus plus affreux par l'écho , épouvan-toient mon oreille : à chaque pas j'avois besoin du bras de cet ange secourable pour me soutenir , & je voyois à mes côtés , ô spectacle terrible ! des compagnons malheureux , qui , voulant esca-lader ces rochers élevés , se tenoient suspendus à leurs pointes , mais qui bientôt lassés de l'effort , chanceloient , appelloient en vain à leur secours , rouloient , tomboient écrasés , & devenoient la proie des tigres qui se disputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil sort m'attendoit , lorsque l'ange me dit : *Ainsi la Providence punit l'au-dace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui est impénétrable ? Son premier devoir est de reconnoître sa faiblesse. Tout roule invisiblement sous la main d'un Dieu ; ce*

Dieu veut te pardonner ; il veut plus , il veut t'éclairer. A ces mots , il me toucha la main , & je me trouvai au sommet de la montagne. Quelle douce surprise ! Le penchant opposé où nous descendîmes , étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique , où la verdure , le chant des oiseaux , le parfum des fleurs enchantoient tous les sens ; un charme supérieur y passionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante structure ; la route qui y conduisoit étoit si mystérieuse , que sans guide il étoit impossible d'y parvenir.

A notre approche , les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes , & soudain elles se refermerent avec un bruit de tonnerre sous une main invisible. *Personne ne peut les ouvrir , personne ne peut les fermer , si ce n'est la voix puissante de Dieu* , me dit mon protecteur auguste. Saïsi de respect , je lus ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu est juste , sa voix est cachée ; qui osera vouloir approfondir ses décrets ?* Je jetai un coup-d'œil sur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majestueux reposoit sur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité , montoit une fumée odoriférante , dont la douce vapeur remplissoit le temple. A droite de l'autel étoit

suspendu un tableau de marbre noir , & vis-à-vis étoit un miroir composé du plus pur crystal. L'ange me dit : *C'est ici que tu vas apprendre que si la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux , c'est pour le conduire plus sûrement au bonheur.* Il dit , & disparut. Ce n'est plus la froide terreur qui glace mes sens ; c'est une joie pure , douce , ineffable , qui remplit mon ame. Je versai des pleurs d'attendrissement ; mes genoux fléchirent , mes bras se leverent vers le ciel , & je ne pus qu'adorer en silence la Bonté suprême. Une voix majestueuse , qui n'avoit rien de terrible , me dit : *Leve-toi , regarde & lis.*

Je portai les yeux sur le miroir , & j'y vis mon ami Sadak ; Sadak , dont la vertu constante & courageuse m'avoient souvent étonné , qui favoit braver l'indigence & même la faire respecter. Je le vis assis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés ; il appuyoit sa tête languissante sur le dernier meuble qui lui restoit , le cœur consumé par la faim , & par le désespoir plus cruel encore. Une seule larme s'échappoit de sa paupiere , larme de sang ! Malheureux , il n'osoit pleurer. Quatre enfans crioient à leur pere & lui demandoient du pain ; le plus jeune , foible & languissant , couché sur un reste de paille , n'avoit plus la force de gémir ; il exhaloit les derniers soupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné ,

aigrie par le malheur , oublioit sa tendresse & sa douceur naturelle , pour lui reprocher l'excès de leur misère. Ces plaintes cruelles déchiroient son cœur , & ajoutaient à son supplice. Sadak se leve , détourne la vue de ses enfans , & , tout malade qu'il est , se traîne pour leur chercher quelque secours. Il rencontre un homme , auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands services ; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouissoit. Sadak lui expose l'état déplorable où il se trouve ; il lui peint ses enfans prêts à expirer dans ses bras faute d'un peu d'alimens.... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître , regarde d'un œil inquiet si on ne l'observe point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence ; il se débarrasse du pauvre suppliant par de vagues promesses , des politesses froides , & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixième fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak , désespéré , porte ses pas au hasard , lorsqu'un de ses créanciers l'arrête , le charge d'injures , rassemble le peuple autour du malheureux , le menace publiquement , & est prêt à le frapper , plus par mépris que par courroux. Enfin , je le vis , errant de porte en porte , tendre une main suppliante , tantôt rebuté , tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain , le porte ,

le partage à ses enfans , pleure de joie en appaisant leur faim , & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre sur lui.

Je jetai un cri de douleur , d'étonnement & d'effroi. Mes yeux , chargés de pleurs , se tournèrent sur le tableau de marbre noir , & une main invisible y traça ces mots : *Acheve de contempler Sadak , & condamne , si tu l'oses , la Providence qui regle tout.* Je reportai la vue dans le miroir , & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé ! que la scène étoit différente ! Ce n'est plus l'indigent Sadak , pauvre , il est vrai , mais tendre , vertueux , compatissant , plein d'honneur & d'humanité ; c'est Sadak dans l'abondance , devenu opulent par un héritage inattendu ; c'est Sadak qui , dans le sein corrupteur des richesses , a mis en oubli les vertus qui lui étoient chères. Assoupi dans le luxe , il est dur , il commande avec aigreur , & ne souffrant plus , il ne se souvient point qu'il est des malheureux , & que lui-même l'a été. Je lus aussi-tôt avec une admiration respectueuse ce que le tableau mystérieux m'enseignoit. *Souvent la vertu souffre , parce qu'elle cesseroit d'être vertu si elle ne combattoit pas. Lorsque l'auguste Providence fait descendre la misère sur la tête d'un mortel , la patience sa sœur l'accompagne , le courage la sou-*

tient , & c'est par ce don que la vertu se suffit à elle-même , & qu'elle devient heureuse lors même que l'infortune semble l'accabler.

Mon œil avide ne tarda point à se reporter sur le miroir. Quel objet plus intéressant pour mon cœur ! C'est ma patrie que j'apperçois , ma chère patrie , la ville heureuse où j'ai pris naissance ! Mais ciel , que vois - je ! Tout - à - coup une armée formidable a inondé ses campagnes , a environné ses fortes murailles , a préparé pour sa ruine les machines infernales de la destruction. Le fer est prêt , la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O superbe ville ! tu trembles , malgré tes fiers défenseurs. Tes trésors enflamment dans le cœur de l'ennemi la soif du pillage. Tu veux lui opposer une courageuse résistance. Vains efforts ! il monte , il escalade tes orgueilleuses tours ; le sang coule , la mort vole , la flamme ravage ; tu n'es plus qu'un triste monceau de pierres que couvre une épaisse fumée. Mes malheureux citoyens , échappés à l'embrasement , errant dans les bois : mais l'horrible famine les attend dans ces déserts ; elle les dévore lentement , & prolonge leur supplice & leur mort. Dieu juste ! m'écriai - je , un million d'hommes tomberont les victimes d'un seul ambitieux , les enfans seront égorgés sur le sein de leurs meres , les cheveux blanchis des vieillards seront traînés

dans le sang & la poussière , l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtrière , une ville entière disparaîtra , parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses ! *Un pays rempli de prévaricateurs , répondit le tableau , mérite le châtiment d'une Divinité trop longtemps méprisée. Ceux qui n'étoient point coupables sont arrachés au danger de le devenir ; & si la main de la Providence les a frappés , c'étoit pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagère : leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le palais du ministre Aliacin , dont les pyramides dorées percent la nue , s'élevoit avec trop de magnificence , pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit faisi mon cœur à l'aspect de ce monstre heureux qui , avec une ame vénale , un cœur barbare , des mœurs dépravées & un génie despotique , avoit comme enchaîné la fortune à son char ! Son élévation étoit le fruit de ses bassesses , ses trésors le prix de sa trahison. Il avoit vendu sa patrie pour de l'or. Une province entière gémissoit sous son oppression. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'esclavage ; tantôt il traitoit de cris de révolte ses gémissemens étouffés. Chaque

jour il commettoit un nouvel attentat , & chaque jour le succès couronnoit son audace.

Cependant l'intérieur de son palais n'offroit , tant sur la soie que sur la toile , que des traits de générosité & des exemples de vertus. Les bustes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maison du plus lâche scélérat ; & ces marbres muets , loin de parler à son cœur , ne le faisoient pas même frémir lorsqu'il les regardoit. Je considèrai ce méchant , revêtu de puissance , entouré de flatteurs , redouté de ses ennemis , encensé publiquement , & maudit , mais seulement tout bas. Mille raretés précieuses décoroient son cabinet , & chacune d'elles ne lui avoit coûté qu'une injustice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus , & le vin qu'on lui versoit dans une coupe ornée de pierreries , pouvoit être considéré comme un extrait des pleurs qu'il faisoit répandre.

Il sort d'une table fastueuse , & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il se tient avec elle à la fenêtre , & de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen sensible & courageux , qui a osé lui représenter l'abus de son pouvoir. On étrangle l'homme de bien , & un courier vient une heure après annoncer au ministre que le Sultan , pour reconnoître ses services signalés , lui fait présent d'une terre considérable.

Le monstre sourit , & devenu plus puissant , il songe à se rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint si forte , qu'impatient je tournai à plusieurs reprises mes regards sur le tableau , comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer ; mais rien n'y paroïssoit encore tracé. Ma vue retombe tristement sur le crystal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet secret. Quelle satisfaction pour mon cœur ! La nature , les malheureux & la terre sont vengés. Cet homme puissant , qui sembloit le plus heureux des mortels , lit une lettre , pâlit , tremble , frappe son front de cette même main dont il égorgéoit l'innocent. Agité d'un désespoir qu'il ne peut vaincre , il va , vient , erre en furieux , déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de sa dignité , les foule aux pieds , & dans sa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le sujet de sa fureur , lorsqu'un de ses favoris , plus vil que son maître , perce jusqu'à son cabinet ; & j'apprends la cause de son désespoir. Un de ses confidens , espion à la cour , venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé ; qu'il alloit perdre son rang & son crédit , s'il ne possédoit pas assez d'adresse pour détourner le coup. Aussitôt cet honteux favori conseilla d'une voix ferme à son maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire

impunément

impunément. Ce conseil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât sa fille en sa présence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu ! avec quelle horreur elle entendit que son père vouloit la livrer aux desirs du Sultan, comme une victime immolée à son insatiable ambition ! Elle tombe presque sans sentiment aux genoux de son père ; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence... Un regard sévère lui commande d'obéir ; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux ? Je le vis dans l'asyle du repos, étendu sur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché sur des épines. Il craint pour sa vie, il se leve, il parcourt à pas tremblant son palais ; il trouve ses esclaves endormis, & envie leur paisible sommeil. Le jour luit : toujours inquiet, toujours soupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorsqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans son sein. Il redoute jusqu'aux caresses des femmes qu'il tyrannise, & dont il est l'esclave. Si quelqu'un s'élève, mille serpens rongent son sein ; c'est l'adversaire qui doit un jour le renverser ; c'est l'homme redoutable qui doit s'asseoir à sa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultai la table des augustes jugemens de l'Éternel, & je

lus : *La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable , où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout - à - coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre ; je tourne la vue sur le palais d'Aliacin. Ses jardins , ses pyramides , ses statues , lui - même , tout étoit disparu. A la place de ce séjour , où toutes les voluptés étoient rassemblées , on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures , rampant dans des marais fangeux. Tel est le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots suivans , gravés sur le marbre noir , me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. *Il a été balayé de dessus la terre comme la vile poussière , & les races futures douteront s'il a existé.*

Cet effrayant tableau ne sortira jamais de ma mémoire , & depuis ce tems je gémis en voyant un homme puissant. On contemple ses richesses , moi je le vois exposé au bras de la Justice divine. Mon œil plus attentif revola sur le miroir , & j'apperçus Mirza & Fatmé , amans tendres , généreux , & dans cet âge où l'on connoît l'enthousiasme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir , & leur tendresse mutuelle leur promettoit une longue suite de jours aussi fortunés. La douce

ivresse du bonheur brilloit dans leurs regards , leurs mains étoient entrelacées , & leurs soupirs se confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une vierge , sa pudeur , ses graces , & ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau sein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour , l'ame plongée dans un ravissement inexprimable , Mirza embrassoit Fatmé , & des mots interrompus étoient les seuls & foibles interprètes des mouvemens de son cœur. Fatmé récompensoit la tendresse de son amant d'un aimable sourire ; son front rougissoit , & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre ! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux , sans être ému de plaisir & sans applaudir à leur bonheur ! Ces deux amans se félicitoient d'être unis , parce qu'ils pouvoient faire le bien ensemble. Ils étoient riches & satisfaits de l'être , parce qu'ils pouvoient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen , ils voulurent que des cœurs aussi sensibles que les leurs goûtaient la même félicité : ils marièrent de jeunes filles à leurs jeunes amans , lorsque l'infortune étoit le seul obstacle qui s'opposoit à leur union. Mirza veut que

tous les cœurs soient à l'unisson du sien ; son âme sublime voudroit souffler sur la nature entière une volupté universelle & inaltérable. « Chere Fatmé , » disoit-il , dans le sein du bonheur , nous » pourrons dire : Nous ne sommes pas les seuls » heureux ; nous jouissons , & dans ce moment » quelqu'un nous bénit ; nous avons fait descen- » dre l'hymen dans de tristes chaumières ; des » cœurs innocens se sont ouverts à la joie ; » l'amour consolateur a effacé l'image de leur » misère ; & nous , nous verrons leurs enfans » sourire à notre approche. Fatmé , leurs cares- » ses feront notre plus douce récompense ! »

Ces âmes tendres & vertueuses formoient le plan d'une vie utile & bienfaisante : leurs enfans devoient être élevés dans les saintes maximes de la sagesse ; on devoit leur enseigner , avant tout , à être simples & bons , parce que la simplicité & la bonté sont le principe de toutes les vertus ; on devoit nourrir dans leur âme flexible & tendre les impressions d'humanité & de commisération , parce qu'il faut être sensible , afin d'être homme. Ce couple charmant & respectable s'enflammant aux transports de leurs cœurs , voyoit déjà leur postérité hériter du sang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce ravissement qu'inspirent l'amour , la vertu , le bonheur , ils tombent à genoux devant l'Être suprême. » Grand Dieu !

» s'écrioient-ils , donne-nous des enfans dignes
 » de toi ! Qu'ils soient humains ; qu'ils marchent
 » dans les voies de ta justice : ou s'ils doivent
 » s'écarter des loix saintes que nous chérifions ,
 » frappe-nous plutôt de stérilité , & qu'ils ne re-
 » çoivent pas une existence qu'ils aviliroient à
 » nos yeux comme aux tiens ! » Leurs bras sup-
 plians étoient entrelacés , lorsque le plafond de la
 chambre crie , s'ébranle. Fatmé s'évanouit de
 frayeur. Mirza pouvoit encore se sauver ; mais
 comment abandonner sa chère Fatmé ? Il veut
 l'enlever dans ses bras ; le mur chancelé , tombe ,
 écrase & ensevelit ces deux amans. Le monde
 perd son plus digne ornement , & le genre humain
 l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon visage pour pleurer librement.
 Je souhaitai d'être accablé sous ces tristes ruines
 avec Mirza & Fatmé. Long-tems immobile , je
 n'osai hasarder mes regards sur le tableau ; je levai
 enfin un œil tremblant , & je lus : *L'aveugle esprit
 de l'homme ne voit rien que dans le présent ; la
 Providence seule connoît l'avenir : la mort la plus
 soudaine a été la récompense des vertus de Mirza
 & de Fatmé ; elle les a fait passer à un état de
 délices dont ce monde n'offre point d'idée , en
 même tems qu'elle les a sauvés de l'horreur de
 mettre au jour des descendans indignes d'eux.*

Je conclus que je ne devois rien décider défor-

mais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embrasser ma propre existence. En regardant encore l'incompréhensible miroir, j'eus un nouveau sujet d'étonnement : j'apperçus Agénor, malheureux jeune homme adonné à toutes sortes d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville dissolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité ; il se promenoit à grands pas dans sa chambre, portant en fureur la main à son front, & prononçant à voix basse quelques imprécations. Il reste un moment comme irrésolu. Bientôt toute sa rage éclate : il court à une armoire secrète, en tire un papier, verse dans une tasse d'une certaine poudre. . . . Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poison fera l'unique ressource que j'embrasserai : il me sauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me sacrifie à l'indigne Dabour ; mon pere ne veut plus payer mes plaisirs ; mes créanciers me menacent chaque jour de la prison : vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la tasse à sa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorsque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'écrie-t-il d'un ton sourd & étouffé, je mourrois, & sans être vengé ! Perfide rival ! ah ! je veux rougir la terre de ton sang : tu tomberas sous ma main, & ta mort doit satisfaire à ma fureur ! Il dit, pose la

tasse , prend son cimeterre & sort. A peine est-il dans la rue , que son pere , vénérable vieillard , monte à la chambre de son fils. Hélas ! il eût été heureux sans ce fils. On lisoit sur son front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit représenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur , celles de la probité & du devoir. Il espéroit de toucher son cœur , de le ramener à la vertu. Ses rides , ses nobles rides & ses cheveux blancs , les larmes qui baignoient son visage , tout inspiroit le respect & la pitié. En le voyant , l'ame la plus dure se feroit émue. Ce vieillard infortuné , fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés , étoit altéré. Il apperçoit la tasse fatale : il boit , tombe à terre , & rend l'ame dans les plus horribles convulsions. J'osai confier ma surprise à la Justice suprême , & elle traça de son doigt invisible les mots suivans sur le tableau redoutable : *Le pere d'Agenor s'étoit rendu , par sa coupable négligence , la cause de la perte de son fils : il étoit juste qu'Agenor devînt à son tour l'instrument de son supplice. O peres ! connoissez toute l'étendue de vos devoirs , & frémissez ! Tolérer le vice , c'est le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés , qu'ils disparurent , & ceux-ci prirent leur place : *Considere le tout , afin de ne point errer.* Aussi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande isle , coupée en

deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine florissante, couverte de palais somptueux, de jardins magnifiques; elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, présentoit un désert aride, où quelques misérables cabanes entr'ouvertes laissoient voir les indigens qui y menaient une vie obscure & pénible. Cette isle pouvoit être considérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des Heureux. Des chants, des danses, des festins, des spectacles sembloient leur unique occupation : la volupté sourioit dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnoient; elles se laissoient mollement entraîner vers des ombrages solitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'estimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive opposée. Dans les repas les plus splendides, ils paroissoient d'une joie extrême; mais moi, qui découvrais leur cœur à nu, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils sembloient à la table des dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur sein. Quoiqu'au sein de l'abondance, leurs desirs étoient loin d'être satisfaits; ils n'avoient qu'une bouche pour favoriser les alimens, & leur imagination active & insensée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais usé par des sensations

trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux , il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaisirs pour courir après un certain feu follet , au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout sanglans , quelquefois mutilés , & alors ils se faisoient appeller *héros*. D'autres faisoient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin qui étoit occupé , tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils se tourmentoient d'une manière étrange. Quelquefois on se moquoit d'eux , & le plus souvent on les jetoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réussissoient , soit par adresse , soit par importunité , alors ils n'avoient pas seulement le tems de s'asseoir , assez embarrassés , assez occupés à repousser l'ambitieux qui à son tour vouloit usurper leur place. Plus loin , j'appercevois des têtes légères qui couroient çà & là , sans occupation , comme sans affaires , semant des piéces d'or sans plaisir , & finissant par mettre le feu à leur palais pour réjouir un instant les yeux d'une concubine capricieuse. Ensuite ils regagnoient à force de bras le pays désert , dit le pays des Malheureux. Dans ce misérable séjour , on n'entendoit que des plaintes & des cris ; tous les habitans marchaient courbés sous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur col. C'étoit d'un

regard triste & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient - ils par ces vains desirs ? La bosse qu'ils portoient devenoit beaucoup plus pesante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés , ils entendoient les railleries piquantes , lancées à l'envie l'un de l'autre contre les misérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile , mais il n'étoit pas absolument défendu aux habitans du pays malheureux de traverser le fleuve à la nage , & de s'établir dans le pays des riches ; mais après avoir essayé quelque tems de l'air du canton , ils revenoient presque tous volontairement , aimant mieux encore porter une bosse pesante , que d'être toujours en guerre avec leur propre conscience. Si quelqu'un se plaignoit de ce que sa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de son confrere , il avoit le pouvoir de l'échanger ; mais il se repentoit ordinairement du troc , & reprenoit son premier fardeau. Ces masses de chair ne me parurent point aussi insupportables que le porteur l'assuroit. En général , il me sembla que , si dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le sentiment du plaisir , dans le pays de misere on exagéroit par foiblesse le sentiment de la douleur : car c'est une ancienne manie , & toujours subsistante , que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la maladresse de ces derniers rendoit le fardeau beau-

coup plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui savoient le porter alégrement , paroissoient contens & dispos : l'habitude leur rendoit à peine le poids sensible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à savoir maintenir un juste équilibre , chanceloient à chaque pas , & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de misere , c'est que les habitans se confioient en assurance aux vagues irritées. Leur bosse les soutenoit toujours sur la surface des flots : ils avoient beau être ballottés ; les plus rudes secousses de la temête n'apportoient aucun dommage à leur situation : au contraire , les citadins du pays de félicité voyoient souvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout - à - coup bouleversées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux - mêmes emportés par les courans , ne pouvoient surnager , & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'observai aussi que , dans le pays fortuné , on étoit bien moins habile , bien moins industrieux , bien moins humain , bien moins charitable , que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaison , lorsque le ciel de l'isle se couvrit de sombres nuages : le tonnerre se fit entendre ; des éclairs furieux déchirèrent la nue ; une grêle effroyable fondit sur la terre.

Tous les cœurs furent consternés : mais soudain la mer souleva ses abymes ; ses vagues impétueuses s'éleverent jusqu'au ciel , assiégèrent la double isle , & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obscurité , qui couvrait un amas immense d'eaux , d'où perçoient quelques gémissemens confus. A l'instant même , une lumière surnaturelle remplit le temple ; le nuage odoriférant qui fumait sur l'autel se transforma en une colonne de flamme ; & la voûte de l'édifice subitement enlevée , m'offrit le spectacle d'un trône lumineux qui descendoit lentement au bruit majestueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever , & je revis auprès de moi l'ange qui m'avoit servi de guide. Sa voix me rendit le courage ; je lus ces mots écrits en traits de flamme sur le marbre mystérieux : *La mort rend les hommes égaux. C'est l'éternité qui assigne à l'homme son véritable partage. La justice est tardive ; mais elle est immuable : l'homme juste , l'homme bon se trouve à sa place , & le méchant à la sienne. Mortels ! la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité.* Alors le miroir redevint parfaitement clair , & je vis une grande & belle femme , revêtue d'une majesté céleste , assise sur une demi-colonne : elle tenoit d'une

main une balance , & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge étoient rassemblés autour d'elle. Elle pesoit les vertus & les vices , pardonnoit aux défauts enfans de la foiblesse ; la patience & la résignation étoient récompensées , & les murmures indiscrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux se séchoient sous sa main bienfaisante. Ces infortunés bénifesoient leurs maux passés , source de leur bonheur présent. Plus ils avoient souffert , plus grande étoit leur récompense. Ils entroient dans les demeures éternelles , où le Dieu de bonté se plaît à exercer sa clémence , le premier , le plus grand , le plus beau , le plus adorable de tous ses attributs. Tous ceux que l'Éternel avoit daigné animer de son souffle divin , étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps , disparoissoient devant l'éclat du vrai soleil : sa splendeur absorboit ces ombres passagères. Le Créateur de ce vaste univers étoit un père tendre qui recueille ses enfans après un long & triste pèlerinage , & qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la justice , à la douce pitié , qui avoient secouru l'innocent , soulagé le pauvre , recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges , répété par la race

entière des hommes , annonçoit la réparation des choses.

Les tems de la douleur , de la crainte , du désespoir , étoient à jamais écoulés ; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient ; la figure de ce monde étoit évanouie , aucun gémissement ne devoit troubler la céleste harmonie de la félicité universelle. Ce Dieu bon , dont la main magnifique est empreinte sur toute la nature , qui a embelli jusqu'au lieu de notre exil , embrassoit dans son sein toutes ses créatures : le pere & les enfans ne faisoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante se fit entendre. *Va , foible mortel , esprit audacieux & borné , va , apprends à adorer la Providence , lors même qu'elle te paroîtroit injuste. Dieu a prononcé un seul & même décret : il est éternel , il est irrévocable ; il a tout vu avant de le porter. Êtres finis ! vos systèmes , vos vœux , vos pensées entroient dans son plan : soumettez - vous , espérez , & n'accusez point son ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler sur ma tête. Je m'éveillai , incertain si ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois - je encore m'indigner de la prospérité du méchant ? Dois - je murmurer du malheur de l'homme juste ? Ou plutôt , ne dois - je pas attendre que le grand rideau étendu sur l'univers soit tiré à nos yeux par la main de la mort ? C'est elle qui doit nous faire

vivre , en découvrant la vérité immuable , éternelle , qui ordonna le cours des événemens pour sa plus grande gloire , & pour la plus grande félicité de l'homme.



CHAPITRE III.

Le Philosophe du Port-au-Bled.

Paris , le 23 octobre 1781 , de la Lune le 7.

IL étoit six heures du matin ; *Aletophile* logé sur le Port-au-Bled , avoit veillé jusqu'à quatre heures ; une brusque décharge d'artillerie le réveille en sursaut ; elle tonne sur la Greve ; le canon de la Bastille lui répond ; son grabat tremble , la maison tremble , & son *Tacite* tombe de sa table éclopée. Il se leve à ce bruit ; des voix confuses percent à travers les ais mal joints de son étroit domicile ; il ouvre sa porte , il entend des femmes sur son pallier. . . . *Un prince est né d'hier ! . . .* Nous aurons des feux d'artifice. — Non , dit une autre , on mariera six cents filles. — Descendons , disoit la troisième ; on va répandre du vin dans la place , & faire sauter sur nos têtes des

cervelats & des petits pains. (a) — La plus jeune disoit, on dansera ce soir en place de Greve. — La cinquieme, est-ce qu'il n'y aura pas une amnistie, pour que je revoie mon frere le déser-
 teur, qui est un si bel homme ? — Est-ce qu'on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes ?
 disoit la dernière.

L'idée des fusées volantes, de la bombance grossiere, des violons aigres perchés sur des tré-
 teaux, des illuminations, le tintamarre des clo-
 ches, voilà ce qui occasionnoit leur joie défor-
 donnée. Tout-à-coup entre une nouvelle com-
 mere, les poings sur ses hanches, & qui crie :
je l'ai vu, je l'ai vu. — Tu l'as vu ? — *Oui.*
 — Eh bien ? — *Il pleure l'enfant royal ! il*
pleure ! . . . Il pleure ! (reprit tout bas le philo-
 sophe) & rentrant à ces mots dans sa chambre,
 prenant une plume, il écrivit sur sa table vermou-
 lue, & son *Tacite* à ses pieds, qu'il ne releva
 pas :

Il pleure l'enfant royal ! Oui, pleure !
un jour tu feras roi. . . Pleure ! tu hériteras d'une

(a) Deux jours après on n'a point jeté à la tête du peuple
 des cervelats, mais des fromages de Marolles & des œufs
 durs, parce que c'étoit *vendredi*. Malheur à celui qui recevoit
 un œuf incuit ! Il s'en retournoit le visage tout barbouillé en
 jaune du présent royal. *Note de l'Editeur.*

grande puissance & d'un plus grand fardeau. Tu feras le maître d'un vaste empire , & le plus assujetti à de misérables usages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts sur toi & sur tes actions , & l'on te demandera le *possible* & l'*impossible* : chacun de tes sujets voudra tout obtenir de toi , comme si tu étois un dieu. Tu feras inquiet de tout ce qui se passera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu feras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains ; & si l'insouciance te faisoit dans ce poste élevé , point de plus grand coupable que toi.

Pleure ! celui qui aura le plus de peines à découvrir la vérité , c'est toi ; & il te faudra des efforts surnaturels , pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aspect de ton trône & de ta puissance la repoussera. La vérité expirera sur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Personne ne te la dira ; c'est à toi à la chercher : pleure !

On t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire , lorsque tu prends le tetton de ta nourrice ; & tu as sur tes langes , à côté de ton hochet , cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Passe pour le *cordons bleu* , c'est la livrée du

palais ; mais puisque tes mains enfantines , quand ta bouche suce encore le lait , touchent à cet ornement de la valeur , que le soldat achete de son sang , songe que tu dois le commander un jour. Oui , tu feras le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouissances les plus vives & les plus multipliées. On prévendra tes desirs , tu boiras dans la pleine coupe des voluptés ; pleure ! que te restera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaisirs le plus grand est de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaisir te l'enseignera-t-on ?

Tu auras des trésors pour tes armées , pour tes flottes , pour tes fortifications ; l'emploi de ces trésors fera légitime ; mais tu auras des trésors superflus pour ta maison. . . Pleure ! Ici une veuve apporte son denier , là un ouvrier vient avec le salaire de sa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné , & avec l'autre il achete un pain grossier pour sa femme & ses enfans.

Dans la campagne , le pauvre cultivateur vend son lit pour éloigner le collecteur sévère qui ne fait grace de rien , & qui n'ose point en faire. L'hiver viendra , & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images sont fausses & outrées , & ce sera le premier mensonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur

deviendra immense , pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par finesse ont adopté une louange grossière. Quand tu feras ce que le fils de ton esclave fait dix fois par jour aussi bien que toi , ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes passions , ils diront , *tu fais bien*. Si tu prodigues le sang de tes sujets comme les eaux de tes fleuves , ils diront , *tu fais bien*. Si tu aggraves le poids des impôts , si tu affermes l'air , ils diront d'une voix intéressée , *tu fais bien*. Si tu te venges cruellement , toi si puissant , ils diront encore , *tu fais bien*. Eh , ne l'ont-ils pas dit , quand Alexandre dans l'ivresse porta le poignard dans le sein de son ami !

Le banquier - auteur qui , par une adresse incomparable , (a) a su emprunter pour l'état *huit cents millions* , & qui par une suite du même esprit a abandonné à tems l'administration des finances , a dit à la face de l'Europe , dans son

(a) Voyez la fable de la Fontaine , *Phæbus & Borée*. Le voyageur se dépouille de son manteau sous les rayons du soleil qui agit sans effort , sans violence ; mais il en resserre les plis & les boutons , lorsqu'un souffle impétueux veut le lui enlever par force. Le soleil gagna la gageure :

Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

Compte rendu , que le montant des pensions , la plupart obscures , extorquées , abusives , passoit la somme excessives de *vingt-huit millions* ; tandis que les académies , le jardin royal des plantes , le cabinet d'histoire naturelle , les écoles vétérinaires , les dépenses des mines & agricultures n'excédoient pas *quatre cents vingt-six mille livres*.

Il ne te faudra que des yeux pour faire ce rapprochement un jour ; & quoique ce *Compte rendu* ne soit pas fidele , en ce qu'il voile & déguise plusieurs plaies profondes & secretes , il jaillit assez de lumieres & de vues patriotiques de cet écrit , pour que tu puisses fixer tes regards sur ce tableau qui deviendra plus net & plus précieux encore à mesure que l'histoire en aura éclairé les différentes parties. Des demi-vérités , voilà ce que les plus courageux offrent aux rois , parce que c'est à eux de trouver le reste.

Les faiseurs de vers & les panégyristes d'académie vont te saisir au berceau , & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu* , ou du moins un *demi-dieu*. Ils te suffoqueront de leur encens vénal ; mais après viendra l'Histoire avec son burin immortel & profond : songes - y !

L'Histoire ! Veux - tu ne la point craindre , ou plutôt la chérir ? Veux-tu contempler sans effroi sa physionomie majestueuse & sévère ? Sois homme

quand tu feras roi ; aspire , avant tout , au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ses plaisirs , de la vérité , de l'amour , sur-tout de l'amitié plus douce encore ; fors quelquefois de ton cachot d'or , si tes esclaves te le permettent : franchis le seuil où ils t'enchaînent , & viens goûter quelques-unes de nos jouissances : mais oseras-tu forcer la barrière où ta propre garde semble circonscrivre éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchise te déplaît un jour , alors je ne ferai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes , pour le mal que tu peux leur épargner , pour la grande puissance que tu peux diriger en faveur de la partie souffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques absolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organisé l'aile du moucheron , ait abandonné au hasard la constitution des états , je te crois sous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juste. . . Mais , quel mot ai-je prononcé ! Oui , juste. Tu ne dois pas être bon ; sois juste. Tu dois savoir punir , pour ne pas être complice des désordres. Oui , pleure , enfant royal , pleure ! il faudra que tu punisses.

Et moi , sous mes tuiles entr'ouvertes , je re-

mercie l'Être suprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a imposé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi , tu auras à combattre l'adulation , le mensonge , l'orgueil , ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut , tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne soit pas dangereuse à toi-même ni aux autres , songe , dans tout ce que tu figneras (& que de papiers ne te fera-t-on pas signer !) songe à la nécessité que tout ce qui respire soit nourri ; car telle est la loi primitive , la loi antérieure à toute convention humaine. Si la misère étoit le partage d'une grande portion de ton peuple , ton diadème seroit déshonoré , & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique , *la nécessité est mere de l'industrie* , a créé un adage pour un tyran. L'industrie ne fera jamais la fille de la nécessité. La misère abat , énerve ou désespère , pousse au crime ; & tous ceux qui désolent la société , sont plutôt mus par le besoin extrême , que par la soif des richesses. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les subsistances , & laisse à chacun son industrie , sans la vendre ni la grever. C'est l'intérêt des riches ; car quand ils s'obstinent à tout concentrer dans leurs mains avides , à les fermer impitoyablement , le

pauvre , poussé à bout , finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; si tu fais trembler réellement les petits oppresseurs , qui sous ton nom fouleroient la liberté , un cri unanime bénira ton autorité , & la rendra plus puissante & plus sacrée. Mais si , par erreur ou par foiblesse , tu ne régnois que sur des courtisans qui régneroient sous toi. . . Oh , quelle domination plus formidable que le despotisme même ! Pleure !

Que l'éternel Moteur des destinées humaines te prête de ses lumières & de sa force. Tu es né dans une heureuse époque : bénis le siècle ! Le siècle travaille pour toi , le siècle s'éclaire de jour en jour , le siècle te prépare , t'amasse des idées neuves & saines. Frédéric & Catherine te montrent la hauteur de leur génie , tu n'auras guère qu'à savoir lire ; mais voudras-tu lire ? Lis , je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime , sous un ciel moins heureux que le tien , Catherine & Frédéric.

Quel trésor pour ta puissance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle est connue enfin. Quel que soit ton orgueil ; ces lignes ne le blesseront pas. Ce n'est plus un homme qui te parlera , c'est un livre ; aurois-tu

peur d'un livre ? S'il te touche , tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité , si . . .

Ah , ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & respectueuse , la vérité , dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe , pénétrera ton ame à loisir ; & comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur , tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être ; tes regards , par ce moyen simple , descendront jusqu'aux classes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets & vivifiants ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige ?

Lis , quand ce ne feroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuse pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard & à chaque instant , quand tu voudras l'écouter ? Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper , qui vit loin de toi , qui ne t'a jamais vu , qui ne t'approchera jamais , qui est dans la tombe , ou près d'y descendre. Il t'apporte ce que ses yeux , son expérience , son entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertissements , dont nulle condition d'homme n'a si

grand besoin que ceux-là qui soutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même instant , parce que tu feras nécessairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire , ni de vrai , ni de faux ; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art tellement compliqué , que l'administrateur doit rester dans une irrésolution éternelle ; & c'est ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur subtil amour-propre. Il est important néanmoins que l'administrateur d'un vaste empire se décide , & avec fermeté ; car l'indécision est la mort de l'ordre politique & du bien général ; & plus un état a de poids , plus les balancemens obliques lui font perdre de sa majesté , de son équilibre & de sa force.

Lis , & compare dans un secret examen. N'oublie pas l'histoire des républiques , qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conseillers. L'imprimerie , présent d'une main divine , t'enseignera le métier de roi , l'art de faire marcher la persuasion avant les actes législatifs. Elle te dira des vérités fortes , & te les dira d'une voix douce. Sortis de dessous la presse , les traits les plus marqués n'auront plus de licence ; & quand même l'expression citoyenne (qui s'enflamme à notre insu) ne feroit

pas toujours modérée , ferois-tu moins puissant pour entendre une fois un langage libre & républicain ? Il doit être tel pour mieux t'instruire. Tu le compareras ensuite aux phrases oratoires , où la vérité pusillanime sortant avec crainte du sanctuaire des loix , se prosterne à tes pieds , parce qu'elle se sent gênée en ta présence , & qu'elle n'attend que le moment où tu la reverras loin du trône.

Lis , choisis tes amis parmi les livres ; des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choisis parmi les projets entrepris pour le bien public , parmi les idées heureuses & nouvelles qui régénèrent les empires. La marche de l'esprit humain est empreinte sur le globe ; les étincelles jaillissent sur des points jadis obscurs ; ton royaume est inondé de lumières utiles ; elles veulent monter jusqu'à ton trône ; appellerois-tu la nuit ? Il n'est plus tems , tu y perdrois. Sans nos lumières que pourrois-tu , & sans ton pouvoir que feroient nos pensées les plus sublimes ? Des rêves.

Lis ; commence une glorieuse association : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels , ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet , t'ont servi avant ta naissance , t'ont aplani la route des grandes & nécessaires opérations. Ne sois point ingrat envers les travaux

accumulés des génies bienfaiteurs ; promets au siècle de lire , & le siècle te donnera une législation généreuse & toute formée. Écrie - toi : venez à moi , amis éclairés de l'humanité ! Et sans te voir nous te parlerons , & sans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguste vérité. Elle entrera chez toi , seule , sans escorte , sans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle fera invisible & désintéressée , & tu idolâtreras ses charmes purs , dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la science de la politique étoit une science abstraite & particulière , cultivée & connue seulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes , les plus incroyables , se sont - elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penseurs exclusivement éclairés ? Pourquoi ont - ils déployé constamment des efforts immenses & extraordinaires , pour aboutir à zéro ? C'est que , loin des livres , ces hommes présomptueux ont eu des vues partielles , des préjugés d'enfans , des systèmes mesquins & des commis inspireurs plus dangereux encore.

On te dira la même chose , on t'abusera. Les livres , les livres ! voilà les vrais précepteurs ; l'instruction publique , voilà ton conseil ; le cri de la nation , voilà ton modérateur. Tout est

percé à jour ; on a tout vu , tout pesé , tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties , un ressort unique , une force d'unité & du bon sens , voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine , les ruses , les formules , les chimères diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence , lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules , errer dans tes bosquets avec *Plutarque* , *Rousseau* & *Raynal* ! Et puisse le suprême Modérateur des empires veiller sur tes jours , te les accorder doux & actifs , c'est-à-dire , remplis par le travail consolateur qui élève & fortifie l'ame , & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer ! Qui fait remplir les heures , a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zèle pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur ! . . .

Et tandis que le philosophe écrivoit , la populace dans une joie effrénée , crioit , buvoit , hurloit , battoit le pavé sous une lourde cadence , se précipitoit autour des roues d'un carrosse , le visage crotté & sanglant , pour ramasser quelques pièces de monnaie ; le tocsin sonnoit , les versificateurs rimailloient , les voûtes des temples

retentissoient de cantiques salariés ; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les distributions , largesses passageres du trône. Pour lui , entre le canon de la Greve & celui de la Bastille , il jetoit un coup - d'œil dans l'avenir ; & regardant son *Tacite* , il traçoit ces lignes qui ne ressembleront pas à celles des poëtes , & qui les accuseront devant la postérité.



CHAPITRE IV.

De la Guerre.

J'ÉTOIS sur les frontieres d'une province inondée du passage de cent mille hommes : l'ordre qui les rassembloit , leur marche impérieuse réglée au son éclatant de plusieurs instrumens guerriers , leur farouche obéissance , tout m'offroit un spectacle imposant. Je réfléchissois sur le motif qui pouvoit rassembler tant d'hommes sous les mêmes étendards. Ah ! disois-je en moi-même , si c'est la vertu qui les conduit , s'ils vont frapper quelque tyran & en délivrer la terre , s'ils marchent pour assurer la liberté des mortels qu'on opprime , ils méritent nos respects & notre amour : ce sont les défenseurs sacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de soldats fit halte

& se dispersa de côté & d'autre. La tête échauffée des pensées qu'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattans , je suivois leurs pas & tâchois de démêler dans leurs gestes les sentimens qui les animoient. Quelle fut ma surprise de voir ces hommes , enfans de la même patrie , revêtus de la même livrée , tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuse ! Je courus à l'un d'eux ; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit son épée fumante du cœur palpitant de son camarade. O malheureux ! m'écriai-je ; quoi , ton compagnon , ton frere ! Il est bien digne de l'être , me répondit-il d'une voix assurée ; il est mort en brave homme. — Mais que peut-il t'avoir fait , pour le traiter aussi cruellement ? — Rien. C'est un nouvel enrôlé ; nous avons eu querelle ; & c'est l'usage de payer son entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque : il a fait les choses comme il faut ; cette affaire lui fera honneur , & nous regretterons qu'il se soit laissé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade , il auroit évité le coup , & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. — Est-il possible ? répondis-je ému , étonné. Quelle étrange barbarie ! Mais vous êtes un homme perdu ; sauvez-vous ; ses camarades , ses supérieurs seront forcés de venger son sang. — Bon ! j'ai suivi leur exemple , & celui qui s'y refuseroit , seroit regardé comme un lâche. Notre

gloire est de braver en tout tems la mort ; & vous pensez bien que quiconque n'a point craint un adversaire en tête , ne redoutera point la présence de l'ennemi : ce sont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie ! — Oh ! cette mort n'est rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui se battent ; les beaux coups qui se portent ! — Pourquoi donc cette férocité frénétique ? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger ? — Point du tout. C'est la couleur des paremens & la différence des boutons qui causent leur inimitié. — Mais ils marchent ensemble sous les mêmes drapeaux ; ils vengent la même querelle. — Oui ; mais en attendant , ils suivent leurs débats particuliers. Ils se haïssent entr'eux certainement plus qu'ils ne détestent l'ennemi qu'ils vont combattre ; & chaque officier se trouve rival & jaloux de l'officier qui occupe un grade au-dessus du sien. Bientôt nous tournerons nos forces contre *** , & alors nous verrons beau jeu. — Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais , si vous continuez , vous vous détruirez vous-mêmes avant d'être en présence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance , il faut que l'autre soit tué. Voilà tout ce que je fais. — Quel horrible métier vous faites , mon ami ! Pourquoi vous en-

tr'égorger ? Pourquoi verser le sang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié , la commi-
 iération ? Vous allez de sang - froid faire des or-
 phelins , des meres gémissantes. Ah ! si vous écou-
 tiez votre cœur , sûrement il vous condamneroit.
 — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ;
 Voici le vrai. J'ai mené une vie assez incertaine
 jusqu'à l'âge où je me suis trouvé haut de cinq
 pieds six pouces. J'étois doué d'un estomac d'au-
 truche , & j'avois beaucoup de peine à lui fournir
 dequoi digérer. Un homme tout galonné , cocarde
 en tête , canne en main , vint me toiser ; & me
 montrant au bout d'une longue perche une ample
 provision de gibier , fit résonner à mes oreilles
 une trentaine d'écus renfermés dans un sac. Qui
 pourroit échapper à de pareilles amorces ? Votre
 prétendue figure de la patrie seroit venue toute
 en pleurs se jeter à mes genoux en me priant de
 la secourir , qu'elle n'auroit pas fait sur mon ame
 une aussi touchante impression. Le jour de mon
 engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois
 jamais absolument contenté mon appétit : j'eus du
 vin , des filles ; je fis grand'chère & du tapage
 impunément. Les jours suivans ne répondirent pas
 à ce jour fortuné. Je sentis le poids de l'esclavage ;
 j'ai déferté sept fois en quatre ans , ne tenant à
 rien , voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite ,
 aussi

aussi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre sort, vous le savez, ne change point après vingt victoires : le soldat obtient rarement les distinctions militaires ; des officiers supérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réservent tout le prix. J'entendois la voix de chaque potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition que ton sang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre signal de ma volonté. J'ai donc vendu mon sang le plus cher qu'il m'a été possible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai effuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver, combien de fois le froid & la faim se sont unis pour m'accabler ; combien de fois je fus réduit à coucher sur la terre, morfondu par une bise piquante. J'ai eu quelques bons momens ; j'ai favouré plus d'une fois le plaisir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigue, entrant dans une ville prise d'assaut, forçant les portes de vingt maisons, enlevant tout ce que je trouvois, j'aperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui se cachoit, tenant un enfant dans ses bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout est permis dans une ville prise d'assaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir ; j'égorge l'enfant

dont les cris m'importunoient ; je viole la mère ;
 & je mets le feu aux quatre coins de la maison.
 — Vous me faites frémir. — Bon ! L'espèce
 humaine est comme l'herbe des champs ; on la
 fauche ; elle renaît : il ne faut qu'une nuit pour
 réparer le sac d'une ville. Oh ! nous ne laissons
 pas subsister deux pierres l'une sur l'autre : les
 ordres étoient ainsi donnés. Je passe sous silence
 d'autres faits héroïques familiers à nous autres
 braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai passé
 deux fois intrépidement par les baguettes ; que
 mes propres camarades , transformés en bour-
 reaux , ont fait ruisseler le sang de mes larges
 épaules. J'ai eu ma revanche ; & mes officiers ,
 tranquilles spectateurs , ont loué plus d'une fois
 la vigueur de mon bras. Enfin , je suis revenu sous
 mon premier drapeau , à la faveur de l'amnistie ;
 & quoique je n'y sois pas mieux qu'ailleurs , j'es-
 pere faire plus tôt ici mon chemin. — Quel che-
 min , s'il vous plaît ? — Parbleu ! voilà la pre-
 mière étincelle de la guerre : nous allons soigneu-
 sement l'entretenir. Vous voyez ce régiment ha-
 billé à neuf , avec ces enseignes flottantes. Dans
 un mois peut-être ; il n'en restera qu'un sur cent :
 vous sentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau ré-
 giment , & que ma paie sera haussée de trois sols
 par jour. — Quoi ! seroit-il possible que vous pen-
 sassiez ainsi ? — Non pas seulement moi , mais

encore mes camarades , tous nos officiers qui ne demandent qu'à hériter ; & vous savez qu'on n'hérite que des défunts. . . Je regardai cet homme avec effroi ; je lui fis un petit présent , en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il sourit à ce mot , & je m'éloignai.

Je rencontrai , chemin faisant , une compagnie qui s'en alloit tambour battant , & qui murmuroit hautement. Toujours trompé par les inspirations de mon cœur , je crus qu'elle maudissoit la guerre. Sans doute , lui dis-je , que l'humanité plaide dans votre ame la cause des malheureux que vous allez massacrer ? — Point du tout , me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un misérable pays , nu , stérile , où il n'y aura rien à piller que la soupe du paysan ; tandis que nous sortons d'un pays gras , où nous avons de quoi ravager à notre aise. Mais notre chef a déplu au ministre , & nous en portons la peine.

Je me retirai , bien résolu de ne plus faire de question. De retour chez moi , je voulus me consoler avec des livres : je cherchois un remède à ce fléau antique qui embrase la terre. J'ouvris le fameux Traité de Grotius : je lus ce grand ouvrage ; & à la froideur révoltante qui y regne , aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable , à ses tristes , inutiles & longues définitions , le dégoût me surprit ; je l'essuyai

d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau sujet ne fut plus mal traité. Quoi , le globe de la terre couvert de sang ! Quoi , ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité , puni dans le scélérat obscur qui vous attend au coin d'un bois , honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ! Quoi , cette folie injuste & abominable , qui n'est le plus souvent funeste qu'à l'innocence , au lieu d'allumer entre les mains de ce philosophe le flambeau de la vérité redoutable , au lieu de pénétrer son âme d'une indignation forte & rapide , ne lui inspire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible , de commettre le crime avec ordre , & de s'appuyer encore de passages aussi dégoûtans que pédantesques ! Ce sont bien des autorités qu'il faut ! Il faut casser toutes les autorités humaines , pour ne faire valoir que celles de la raison & de l'humanité. Loin de remonter aux principes , loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrenée , il use de remèdes palliatifs ; il couvre d'un manteau de pourpre ce monstre de la guerre ; il met un masque sur son front , un diadème sur sa tête , & lorsqu'il dégoutte de sang humain , il se prosterne & n'apperçoit que la pourpre royale. (a)

(a) Il est une guerre légitime, une guerre de défense, qui rentre dans le droit naturel.

Ah ! disois-je en moi-même ; quel fera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui semble l'ennoblir , pour ne laisser voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans , des foibles , des innocens , & respirant avidement l'odeur du carnage & de la mort , à travers l'espace des empires & la vaste étendue du monde ? Je brûlai le livre de Grotius , faisant des vœux pour que ce siècle ne se passât point sans avoir produit un ouvrage approfondi sur cette importante matière.

Rempli d'une mélancolie profonde , je me jetai sur mon lit , comme pour oublier ce que j'avois vu , & encore plus ce que j'avois lu. A peine le sommeil se fut-il emparé de mes sens , que je me trouvai en pleine campagne , & sous un ciel étranger. Là , plus de quatre-vingt mille hommes s'étoient formé des lits de paille sous le couvert d'une toile légère & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant , plus superbe , n'avoit frappé mes regards. Voilà dis-je , les hommes dans leur premier état & dans leur première liberté ; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs. Mais en examinant de plus près ces hommes , je vis qu'ils portoient des armes meurtrières ; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés : moi-même , ô surprise ! vêtu d'un juste-au-corps rouge , un havrefac sur le dos , je me trouvois soldat ; un long tube de fer qui vo-

missoit la mort étoit entre mes mains pacifiques ; & l'inférieure baïonnette pendoit à mon côté. Le tambour se fit entendre : je jetai bas les armes en philosophe , comme firent jadis Horace & Démosthène. Tout-à-coup on m'arrête ; on me donne les noms de parjure , de lâche ; on me rappelle les sermens que j'avois faits la veille. Hier , me dit-on , lorsque vous étiez ivre , vous avez promis... — J'ai promis , moi ? Ah ! sûrement , messieurs , j'étois bien ivre lorsque j'ai promis de tuer mes semblables. J'allois faire un beau discours pour leur prouver que je ne devois point me battre , lorsqu'il fallut marcher , entraîné par l'exemple & par la foule obéissante. En cela je ressemblois à bien d'autres , qui faisoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels , qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du ciel n'en détruit pendant des siècles , donna le signal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obscurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal sifflait & volait de toutes parts ; les chefs à grands cris poussaient , précipitoient la file pressée des soldats : tous , dans une obéissance aveugle , couroient arroser de leur sang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu , je dirigeois le bout de mon fusil dans le vague des airs , aimant mieux mourir que de frapper un être sensible. L'horreur pâlissoit mon front : ceux

qui me reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boisson forte qui leur égardoit l'esprit. Quel spectacle ! Je doute que l'enfer puisse jamais en présenter un aussi odieux. Des cris lamentables , le fracas du canon , le roulement de cet épouvantable tonnerre , assourdissant les oreilles & endurcissant les cœurs ; des hommes étendus & mourans , mêlés avec des chevaux ; d'autres se traînant à demi écrasés & poussant des hurlemens effroyables qui ne touchoient personne ; des yeux éteints , immobiles ; des visages pâles & sanglans , que couvrent des cheveux hérissés ; des voix suppliantes invoquant le trépas ; toutes les scènes de douleur , de souffrances , de cruautés ; tous les tableaux de la rage , de la fureur , du désespoir ; toutes les sortes de blessures , tous les genres de mort , tous les tourmens rassemblés ; la nature & l'humanité mille fois outragées , & outragées sans remords ; les oiseaux du ciel fuyant épouvantés ; les seuls corbeaux marquant leur joie par des croassemens , suivant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel ! quels objets de dégoût & de terreur ! J'avançois sur des corps entassés , & les dents d'un moribond expirant dans la rage me déchiroient la jambe , lorsqu'un homme armé de fer , plus foudroyant que le courfier qui l'emporte , m'enleve par les cheveux & dresse son cimenterre pour m'abattre la tête ; mais un boulet

enflammé vint , & me coupant en deux , dispersa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais si content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes insensés qui , dans leur folie héroïque , égorgeoient pour être ensuite égorgés. Je ne distinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traversois rapidement d'humides ténèbres. Au sortir du bruit affreux & discordant des combats , je me trouvois dans un silence & dans un calme universel. Fragile jouet des airs , je commençois à devenir inquiet sur mon sort , lorsque je sentis mes pas s'affermir sur une base plus solide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un squelette d'une blancheur extrême ; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphose. En effet , je ne fais pourquoi l'on a tant de frayeur de ses propres os : la charpente d'une belle maison est peut-être aussi admirable que la décoration extérieure qui lui sert d'ornement.

Mon squelette blanc se trouva donc parmi une multitude d'autres squelettes aussi nus que moi. Nos ossemens , en se choquant dans la presse , formoient un cliquetis singulier qui résonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriser un saisissement secret à la vue de ce triste séjour. Je ne considérois pas de bon œil mes compagnons de misère. Tous leurs

mouvemens étoient brusques ; & quoique réduits au plus misérable état ; ils marchaient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au-dessus de nous ; ils vomissoient les fleches tortueuses de la foudre ; les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant , répandoient une lueur sombre & effrayante.

Une voix aussi douce que céleste retentit à mon oreille , & me dit : Te voilà dans un des vallons où la Justice descend pour juger les morts coupables ; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides*. O Dieu ! m'écriai-je , feroit-il possible ? Mon cœur est pur , mes mains sont innocentes. J'ai été surpris , entraîné dans la foule des assassins ; mais je n'ai été l'instrument d'aucun meurtre. Rassure-toi , reprit la voix ; il en est d'innocens qui se trouvent mêlés , ainsi que toi , avec ces barbares ; mais je suis ici pour les consoler en attendant le grand jour , & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Justice , fille aînée de l'Être suprême , vient éclairer ce lieu tous les six mille ans : tu n'as plus que cinq cens années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit : Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années , de jours en jours , d'heures en heures , comme sur ce globe que tu as habité. Désabuse-toi ; car depuis que je te parle ,

cinquante années sont déjà écoulées. A ces paroles, l'espérance vint ranimer mon cœur : je me mis à observer ces squelettes ambulans ; la dureté de leurs cœurs sembloit s'être communiquée à leurs ossemens ; ils se heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je distinguai le bruit effrayant & sourd du torrent rapide des siècles, que la main du tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux cessa de couler. La nature fit comme un pause ; cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de sang tombe aussi-tôt sur les coupables : c'étoit tout le sang versé depuis l'origine du monde, qui retomboit sur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces squelettes couverts de gouttes ensanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la consolation : elles ne tombent que sur les homicides. Chaque goutte représente un assassinat. Ce sang fait leur honte & leur supplice ; il leur imprime le remords, la douleur & le désespoir, Frémis pour eux ! l'instant terrible est arrivé.

Aussi-tôt les nuées s'écartèrent au loin ; un jour lumineux descendit de la voûte céleste, & devint peu-à-peu si resplendissant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit,

se couchoit sur la terre & sembloit vouloir se cacher dans ses abymes. Moi-même , quoi qu'ayant conservé la blancheur , emblème de mon innocence , je ne pus résister à une frayeur respectueuse : je tombai prosterné. La Justice éclatante parut au milieu des airs , non avec ce front courroucé , ce glaive , ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu parsemé d'étoiles d'or , elle tenoit d'une main un sceptre d'un feu blanc , tandis que l'autre se portoit avec tristesse sur son front , à la pensée des crimes qu'elle étoit obligée de punir. Sur ce front touchant , Dieu même avoit imprimé toute sa majesté : les nobles traits de son visage , quoiqu'un peu sévères , inspiroient la confiance & sembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que son aspect faisoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides , d'avoir outragé cette majestueuse déesse ! Environnée de toute sa gloire , assise sur son trône auguste , des gémissemens s'élevoient au souvenir de ses saintes loix méconnues ou violées. Le soleil de la vérité lui servoit de couronne , & toute cette vaste scène étoit éclairée par la splendeur de ses rayons. Le Temps vint déposer son horloge aux pieds de la Justice ; & repassant le sable des années , elles s'écoulerent une seconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y

revit avec effroi les instans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Justice , une voix tremblante servoit d'interprete aux coupables , & faisoit tous ses efforts pour les justifier. Cette foible voix se nommoit Politique , Raison d'état : tout ce qu'elle disoit tenoit du délire , de l'inhumanité , de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente , qui étoit à droite , foudroyoit ses vains discours : c'étoit l'Humanité. Au son de cette voix victorieuse , les meurtriers étoient saisis de terreur : ils avouoient leurs crimes , & la pleine connoissance de la vérité faisoit leur supplice.

Cette multitude , tremblante devant les regards de la Justice , cherchoit en vain quelqu'asyle. Tous ces potentats si fameux étoient nus , tremblans comme les autres ; plusieurs milliers d'hommes en accusoient un seul , & le rendoient responsable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça si fréquemment le nom d'Alexandre pour excuse , que la Justice ordonna qu'il comparût seul. Je vis alors un squelette de taille médiocre , les vertebres du col penchées , tout rouge de sang , sortir en tremblant de la foule où il se tenoit caché. Le murmure qui se fit entendre sur son passage augmenta sa confusion. Nu , petit , dépouillé , il faisoit pitié. Quoi , dit la Justice , voilà donc celui qui vous a ordonné

le crime , & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité , à l'humanité , à votre propre conscience ! Contemplez la bassesse de votre idole : elle-même reconnoît son néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des esclaves sanguinaires , tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour servir les fureurs orgueilleuses de ce despote ?

Pour toi , qui as sacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée , tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits ; mais ce n'est point assez , je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même instant elle fit signe de son sceptre , & un autre squelette , à peu près de même taille qu'Alexandre , prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait si rouge de sang ; mais ses os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups du fer , instrument de son supplice , avoient même enlevé les taches principales. Regarde , Alexandre , dit la Justice , regarde ton émule ; il ne manquoit à ce brigand que la force & la puissance pour t'égaliser , & il se seroit servi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut aussi grand que le tien ; mais gêné par les obstacles , il fut réduit à égorger dans l'ombre ses concitoyens. Ceux qui veillent à l'observance de mes loix furent heureusement assez forts pour con-

duire l'homicide sur l'échafaud ; il y avoua ses crimes , & se jugea digne du supplice le plus honteux.

Malheureux ! tu ne differs point de ce brigand ; & , plus à plaindre , le châtiment n'est point tombé sur ta tête. La force a soutenu ton bras de fer qui écrasoit les humains ; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes ; tu forças les mortels effrayés à te dresser des autels ; tu perças le sein de l'amitié ; le scandale de tes victoires a égare des rois qui , à ton exemple , sont devenus injustes. Approche , cruel César , toi qui pleuras devant la statue de ce meurtrier , dévoré de l'ambition d'en mériter une semblable. Tu ne fus arrêté , ni par le génie de l'homme , ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard , tu déchiras son sein lorsqu'elle te tendoit les bras. Tu détruisis la sagesse de six siècles de gloire , pour établir sur leurs ruines les regnes affreux du despotisme. Va ton nom commence à devenir en horreur , ainsi que ceux des Tamerlan , des Attila , des Charles XII , des Gengiskan. Les sages profcrivent leur génie odieux & funeste ; il n'est que la foule aveugle qui soit encore séduite , & qui dans ses idées basses ne puisse confondre le criminel puissant qui échappe au supplice , & le coupable obscur qui le subit justement.

Princes , conquérans , généraux , guerriers ,

quelques noms superbes que vous portiez , vils ambitieux , hommes de sang , frémissez ! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire ; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaissant ; vous avez osé attacher une gloire au meurtre ; c'est vous sans doute , qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre : mais celui qui est venu vous offrir une main sanguiuaire , celui qui pouvant arrêter la cruauté , ou se dispenser d'en être le complice , a servi vos fureurs pour un coupable intérêt , celui-là , dis-je , s'est rendu aussi punissable que vous. Eh ! de quel droit un mortel ose-t-il donner la mort ? Son existence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé ? La destruction est un attentat envers l'Être Suprême : frémissez , homicides , en ma présence ! rien ne peut vous excuser ; le sang de vos freres crie vengeance. Celui-là même qui n'est couvert que d'une goutte sanglante , fera tourmenté plusieurs siècles par le feu dévorant du repentir. Vous soupirerez encore de regrets , lorsque la clémence du Dieu de miséricorde voudra bien vous absoudre ; car , faut-il vous le dire ? cette tache est ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien , vous êtes condamnés à souffrir jusqu'au moment heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en

ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom soit en horreur sur toute cette terre où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont suivi ton exemple soient mis au rang des scélérats , avant que tu puisses espérer quelque pardon. Puisse ce tems n'être pas aussi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits ! Souffre avec patience : on commence déjà à te détester ; on attache à tes exploits l'idée d'injustice & de barbarie ; des sages ont frappé d'opprobres tes fougueux imitateurs.

Un autre squelette sortit de la foule , comme pour se présenter aux pieds de la Justice , & la voix du côté gauche devint son interprete. O suprême Justice ! dit-il , je suis tout couvert d'un sang qui me tourmente , & , tu le fais , je n'ai jamais tué personne. La voix qui étoit à droite répondit : Tu n'as jamais tué ; mais , malheureux , tu as chanté les héros meurtriers , tu les as excités au carnage : en immortalisant leur nom , tu as immortalisé le crime des conquêtes ; tu les nommois des triomphes légitimes : & posant hardiment les lauriers sur une tête barbare , tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites , des temples & des palais embrasés. Le massacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des dieux ? Les chants du génie devoient-ils servir les attentats de l'ambition ? La colere des

des rois mérite-t-elle d'être ennoblie ? Ah ! c'étoient des larmes que tu devois verser sur le sort de l'humanité souffrante ; ou plutôt , tu devois employer le génie dont la nature t'avoit doué , à faire valoir ses droits éternels & sacrés : alors tes vers auroient été plus sublimes & plus respectés. En avilissant les combats , en les rendant odieux à toute la terre , en les livrant d'avance à l'horreur de la postérité , l'on eût vu la gloire fan-
glante renversée de son char , dépouillée de ses rayons mensongers ; l'humanité t'eût serré dans ses bras , en pleurant de joie ; l'hommage des mortels sensibles & le regard approbateur du ciel auroient été ta récompense. Que ta poésie soit lue , admirée , à cause de son harmonie , tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens !

Je l'avouerai en gémissant , je vis Virgile , Horace , Ovide , ces rares & beaux génies , mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire , suivre les pas de cette ombre désolée. Ils furent punis , comme le chancre d'Achille , pour avoir caressé le monstre qui signa les proscriptions , pour avoir abusé le monde par des vers aussi méprisables qu'ils sont coulans , pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniser le diadème sur quelque front qu'il repose. Tous ces lâches historiens qui ont déguisé la vérité , cette foule de

flatteurs qui conseillèrent le crime qu'ils n'osèrent commettre , ceux qui ont formé le cœur des tyrans , ou qui , plus criminels encore , ont corrompu l'art de parler au genre humain , tous ces pervers , dis-je , étoient traités comme s'ils eussent versé le sang humain : car ils peuvent être rangés dans la classe des plus cruels ennemis de l'homme ; & Machiavel n'étoit , la plume en main , que ce que Néron étoit sur le trône.

La Justice fit entendre sa voix majestueuse , & dit : Paraissez à votre tour , héros chéris , qui n'avez combattu que pour assurer le repos du monde ! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'asyle de l'innocence , vous qui avez été aussi supérieurs à vos passions par votre sagesse , qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez , guerriers humains , aussi braves que sensibles , respectables soutiens des peuples , qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme sanguinaire qui venoit les égorger ! Vous gémissiez vous-mêmes sur ce sang impur que vous avez été forcés de répandre ; mais vos regrets ne doivent durer qu'un instant : c'est un tribut que vous payez à la nature ; elle vous tient quittes dès que je vous justifie. Alors on vit paroître les Séfostris , les Epaminondas , les Scipions , les Marc-Aurele , Charlemagne & Henri IV. Ils étoient sans tache ; les rayons lumineux du soleil de la vérité resplendissoient autour

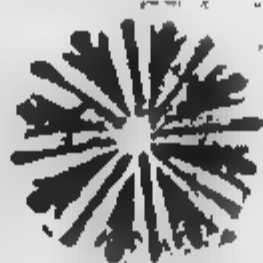
d'eux , & rendoient plus effrayantes les gouttes enfanglantées qui couvroient les coupables. La Justice fit un signe , & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds , pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande ; car je souffrois autant d'être auprès de ces homicides , que si j'eusse été moi-même couvert de sang.

Parmi ces héros , j'apperçus cet homme vertueux qui , embrassant la cause du genre humain dans une affection tendre & sublime , forma ce beau projet de paix perpétuelle qui fera toujours la chimere des belles ames. Il étoit considéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les siècles. Un sentiment profond de bienveillance enflamma son ame grande & sensible. Les peines de l'homme tourmentèrent son cœur généreux : il auroit voulu abolir dans l'univers l'esclavage , le despotisme , le vice & le malheur , & sur-tout arracher des mains des rois ce glaive terrible qui sert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le sommeil de la vie ; mais ici ils portoient une empreinte lumineuse qui leur méritoit les regards de la Justice.

Ce philosophe , assis entre Henri IV & ce duc de Bourgogne adoré , tenoit entre ses mains le plan universel de la félicité des nations. Il consul-

toit ces grands hommes , dont l'humanité sincère & profonde étoit sans faste , sans vanité , sans foiblesse ; mais hélas ! la nature leur avoit refusé de plus long jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chérissoit l'ordre & l'harmonie pour le seul bien qu'ils font au monde. O quelle joie ! quels momens heureux ! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui sur des matieres également intéressantes & profondes. Il avoit encore cet enthousiasme que les ames qui ne sentent rien condamnent , & qui est cependant l'unique germe de toutes les grandes choses.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en sursaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple , qui ne voit que le moment , étoit dans l'alégresse. Pour moi , fuyant le tumulte des réjouissances publiques , le bruit du salpêtre enflammé , l'ivresse d'une populace aveugle , je me dérobai à la foule , & dans un cabinet solitaire j'écrivis ce songe.





CHAPITRE V.

De la Fortune & de la Gloire.

LE sceptre de Morphée avoit touché mes paupières : les noirs soucis , les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout , jusques à mon amour , goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination ; mais bientôt elle démêle un système régulier dans cette scene tumultueuse , & tel est le tableau fidele que ma mémoire en a conservé. Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immense ; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître . . . la voilà . . . non . . . oui . . . c'est elle . . . non. On alloit , on venoit , on se coudoyoit. Hommes & femmes , jeunes & vieux , magistrats & gens de guerre , artisans , citoyens , étrangers , tout étoit en mouvement comme en confusion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête , & je vis une femme nue , un bandeau sur les yeux ; elle avoit un pied sur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable ; dessous on lisoit cette inscription : *A la souveraine de l'univers*. Aussi-tôt toutes les bienféances furent anéanties ; on se heurtoit sans ménagement , & moi-même entraîné dans

la foule , j'étois forcé d'obéir à son énorme impulsion. On crioit à mes oreilles : A moi , à moi , à votre plus fidele serviteur , à votre esclave ; ô déesse , regardez - moi ! je rampe , je flatte , je fers depuis dix ans... Et tous les visages m'offroient alors quelque chose d'avidé , de dur , de rebutant. On fouloit aux pieds sans miséricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pieces d'or pleuvoient de toutes parts ; il suffisoit d'en ramasser une pour être riche ; elle se multiplioit dans la main de celui qui la possédoit : mais personne ne se contentoit d'une seule. Les uns se plaignoient des rigueurs de la déesse , les autres sembloient puiser une nouvelle fureur , dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait ; mais elle , sans s'embarasser ni de leurs éloges , ni de leurs reproches , ni de leurs clameurs , distribuoit toujours en tournant , les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empressée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramasser un trésor , il ne ramasse que le goût des chimeres & de la prodigalité ; celui-là , en se bâtissant un palais , se prépare le poison que lui destine son avide héritier. Dans le flux & reflux continuel qui me pressoit , je n'avois rien de plus précieux à desirer que de sauver ma fragile existence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite , des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté , ni les mœurs , ni

l'esprit n'attiroient l'attention de l'aveugle déesse. Le plus fort , le plus adroit , ou , pour mieux dire , le plus fourbe , ravissoit ses présens. Chacun élevoit en l'air un morceau de papier qui contenoit ses demandes ; c'étoient autant de placets. J'en lus plusieurs ; le premier portoit : O déesse ! je n'ai que cent mille livres de rente , comment voulez-vous que je vive ? Je dépense cela en porcelaines & en magots ; ô vous , qui faites les heureux du siècle , permettez seulement que j'affame une province , & mes affaires iront bien ! Un autre disoit : O déesse ! un homme de ma naissance & de mon rang devoit-il se trouver dans cette bagarre ? Ne seroit-ce point à vous à venir au-devant de moi ? Et à quoi servent les loix , si ce n'est à m'assurer en paix l'oisive opulence, qu'il est de ma grandeur de prodiguer à ceux qui sauront flatter mes caprices ? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainsi : O déesse , un amant , quand même il ne devoit pas être mon mari ; ou un mari , quand même il ne devoit pas être mon amant ! Celui d'un poëte : Vous qui tenez le dieu Plutus assis sur vos genoux , & qui le caressez familièrement , je ne demande point que vous lui disiez quelque chose en ma faveur ; faites seulement marcher la persuasion , votre compagne fidelle , & ce petit amour ailé qui ne vous abandonne point : que je trouve grace devant les histrions &

les Laïs , dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes ; que ma piece soit jouée & applaudie , afin que seulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit. O Fortune ! vous présidez plus que toute autre déesse aux représentations nouvelles ; faites luire sur ma tête , dans ce jour terrible , la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : Je suis arrivé , ô déesse ! des rives de la Garonne , dans la ville du monde la plus florissante , celle où l'on s'intrigue le plus , où l'on s'agite davantage , où l'on emploie toutes sortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir , où regnent les vices les plus éclatans , & , ce qui est plus aimable encore , l'art de les faire chérir ou estimer. J'ai eu toute l'effronterie possible ; j'ai menti comme on ne ment pas ; j'ai incessamment parlé de moi , j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adresse imaginable ; hélas ! je n'ai point réussi. O déesse ! n'est-il plus de fots , n'est-il plus de dupes dans cette ville immense ? Et s'il y a quelques gens sensés qui devinent les frippons au premier coup-d'œil , par quelle fatalité les ai-je rencontrés ? Je serai donc le premier de ma race & de mon pays , à qui l'impudence n'aura servi de rien ?

Un autre encore : Mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans , ô sourde déesse ! Je le méprise : mais je ne manque pas

une seule audience où je le loue en face ; je me charge des commissions les plus affligeantes & les plus onéreuses ; je lui dédie mes livres ; je mange à sa table tant qu'il y a un couvert de reste ; je me fais aussi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc ? Je n'ai ni femme , ni fille , ni sœur , ni niece , ni cousine : ô déesse ! tire une parente de ma côte , & que le barbare s'attendrisse.

Le dernier disoit : Je voudrois échanger mon honneur , mon nom & ma probité , contre un peu d'argent ; & je ne trouve personne pour m'en débarrasser. Ma foi , si cela continue , je serai obligé de garder mon nom , mon honneur & ma probité.

Tous ces placets , que soulevoient tant de mains suppliantes , étoient tous aussi fous , aussi bas , aussi extravagans ; ils contenoient des plaintes outrées , des vœux chimériques , des projets bizarres. Tout-à-coup un homme , surchargé de dorure , dit en se retirant de la foule : Messieurs les maladroits , écoutez ; j'ai fait mes affaires , suivez-moi ; soyez mes humbles complaisans. Je tiens table ouverte , parce que cela m'amuse ; quiconque voudra venir manger sera bien venu , soit qu'il m'amuse , soit même qu'il ne m'amuse pas ; entendez-vous ? Aussi-tôt le personnage fut entouré ; curieux , je suivis la foule , & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le dis-

putoit à la magnificence ; le travail des ameublemens étoit exquis , & le luxe y étoit recherché. D'un côté , le génie déployoit sur la toile ce qu'il y a de plus majestueux & de plus tendre ; de l'autre , le grotesque étaloit ses bambochades & ses autres inventions modernes. Le nombre des esclaves égaloit les caprices du maître : pour lui , enivré de son opulence , il se regardoit comme un des premiers citoyens ; il rappelloit souvent l'obscurité de son origine ; mais , qui le croiroit ! par un sentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait ! disoit-il ; cela n'arrive qu'à ceux qui , comme moi , ont le talent de s'élever. Les fots demeurent l'œil étonné , la bouche béante ; l'homme qui connoît le local , perce & rompt toutes les digues. On l'envie , & c'est un hommage qu'on rend à son adresse. Un flatteur parasite lui répondoit : Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût , l'arrangement de votre maison , la délicatesse de votre table ; tout le monde applaudit aux talens supérieurs qui vous distinguent du reste des mortels ; & c'est à vous de jouir de cette fortune qui , en soulevant le coin de son bandeau , vous a apperçu dans la foule , & a récompensé votre prodigieux mérite.

A table , enflé des louanges qu'il recevoit , il parloit de tout , & se piquoit , non - seulement d'aimer passionnément les beaux arts , mais encore

de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé , si je m'y étois appliqué , disoit-il d'un ton presque convaincant ; mais j'ai choisi le parti solide , & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carrière ; quand on a su prendre les voies les plus fines , les plus ingénieuses pour s'enrichir , on n'est pas , je crois , mal-habile à trouver les routes du Parnasse. D'une voix unanime , chacun lui protestoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte , musicien , peintre , graveur , architecte , traducteur , comédien , enfin tout ce qu'il voudroit être , aussi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je fortis , & guidé une seconde fois par une invincible curiosité , je rentrai dans le temple ; mais je m'arrêtai sous le portique , ne voulant observer que de loin le tumulte effroyable que faisoient les intéressés. J'apperçus un homme d'un extérieur simple , d'un port noble & ouvert ; il ne songeoit pas à se mêler parmi la foule : au contraire , appuyé sur une colonne , il regardoit d'un œil triste ces combats odieux ; il disoit en soupirant , & par intervalles : quelle race méprisable ! quelle multitude dévouée au plus vil esclavage ! Ces malheureux ne connoissent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empressement , ces passions furieuses ; elles n'ont jamais été si vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit

jusqu'aux ministres des autels abandonner leurs demeures tranquilles , & les philosophes les hautes spéculations de leur cabinet ; on n'a que du mépris pour la sagesse ; on préfère les richesses au mérite & aux talens. Tout décroît , tout s'efface , tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force , ni assiette , ni vigueur , la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le pontife du temple de la Fortune , le front orné de sa tiare , qui se promenoit alors , entendit ces mots. Il étoit superbement vêtu , ses doigts étoient chargés de bagues , ses habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à son extérieur : C'est bien dommage , monsieur le frondeur , mais cela est ainsi : les hommes sont ridicules , extravagans , foibles , malheureux ; ils sont nés tels. Considérez l'homme en détail ; son entendement est obscurci par mille erreurs ; il commence à se tromper dès qu'il commence à penser ; pourquoi ? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choses renversé. Le gage de tous les biens s'est trouvé fixé dans un métal jaune ; il le poursuit avidement comme l'échange de tous les plaisirs ; l'homme veut être absolument heureux ; il ne fait point , selon vous , en quoi consiste le bonheur : d'accord ; il l'a bonnement placé à embellir sa retraite , à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie , à jouir de

toutes les sensations que lui apporte en foule la nature obéissante au pouvoir de l'or. Il est déraisonnable de penser ainsi, je l'avoue; il a tort d'être sensible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi ! reprit l'autre, peu de chose lui suffira ; ses besoins seront bornés ; il n'aura qu'un estomac & qu'un instant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité ; il obéira à toutes les sensations capricieuses que lui dicteront les saillies d'une imagination enflammée ; il sacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre ? Non, une injustice si criante & si cruelle ne peut être autorisée que par ceux qui en sont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces colosses d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Misérable Fortune, fois maudite à jamais ! — Elle est au-dessus du murmure des hommes, répondit paisiblement le pontife ; il faut que le ressort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent sa force, sa durée & son éclat. Il faut que la société, qui n'est qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette secousse vive qui se communique à ses membres & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous semble monstrueuse, est le principe actif des êtres ; ce sont les plus viles passions qui

fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaisons infinies d'êtres qui existent , il en doit exister de toutes les sortes. L'animal hideux , boursofflé d'un venin livide , occupe sa place , & dans la fange ne sauroit être l'aigle fier qui s'élève dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obscur misere , pour nourrir le luxe scandaleux des favoris de votre indigne déesse. Cœurs barbares & aveuglés , qui ne jouissent pas même de ce qu'ils ravissent à l'indigence , ces hommes cruels ne se réconcilieront jamais avec l'auguste morale , avec cette morale touchante , éternelle , qui dans tous les tems les condamnera , & vengera les torts faits à la foiblesse par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais , si l'or & l'argent sont en effet la source du bonheur , pourquoi ne sont-ils pas la récompense du bon esprit , de la vertu , de l'honneur , de la probité ? Pourquoi la pauvreté & l'obscurité sont-elles le partage des gens de bien & de mérite ? — Eh ! d'après votre aveu , n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux ? Peuvent-ils , doivent-ils tout avoir ? Et dans l'état actuel des choses , n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'exposent à des périls sans nombre , pour enrichir la patrie des trésors d'un nouveau monde ? Ne jouissez-

vous pas vous-même d'une portion de ces biens , n'en jouissez-vous pas autant qu'eux ? Ils ont des monceaux d'or ; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont essuyées ? Sans un aveuglement funéraire , auroient-ils fait un pas , se feroient-ils fatigués dans l'espérance incertaine de se reposer ? Un Criton se charge de l'approvisionnement de nos magasins en tems de guerre ; il se dévoue volontairement à l'indignation publique , pour le plaisir d'élever un palais. L'autre se rend monopoleur , prend en main tous les deniers publics , s'en rend dépositaire , au risque de voir le glaive de Thémis s'appesantir un jour sur sa tête ; & tous ces soins , ces embarras sont pour se procurer une opulence enviée , méprisée , & trop souvent dangereuse. Je crois qu'un philosophe devroit encore les remercier : car enfin , dans une situation extrême , l'état a eu grand besoin de leur activité ; l'état étoit perdu , sans doute , s'il n'y avoit eu alors que des gens paisibles & modérés. Otez les moyens de fortune , le patriotisme est un mot vuide de sens ; l'émulation & l'industrie cesseront entièrement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique , qui lui-même est une nuance de l'ordre universel. La carrière est ouverte à tous , & les efforts hardis sont presque toujours couronnés. Ces excès seront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où existe-

r-il ? Remue-t-on la matiere morte sans levier ? Les nations n'ont-elles pas besoin d'un levain qui, poison par lui-même , étend leur sphere , sert à la circulation , leur donne une sorte de vie & de mouvement ? Et si le bien qu'il produit est mêlé de mal , quel est l'ordre des choses où ces élémens opposés ne se rencontrent pas ? Au figuré comme au physique , rien ne prépare plus la corruption des choses que cet état paisible qu'on nomme égalité , & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raisons de gouvernement & de police que je n'ai pas : mais je connois quelque chose d'antérieur aux gouvernemens ; c'est la justice , l'honneur , la probité : car , vous l'avouerez , la cupidité rompt aisément les liens que ces vertus imposent aux hommes , & l'exemple de ceux qui se plongent dans le luxe sera contagieux. Que deviendront alors ces appuis sacrés du genre humain ? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat ; & quand il n'y auroit que la foule des mécontents pour les admirer ? — L'inhumaine avarice plaîsante quelquefois , mais toujours bassément. S'il est permis de se procurer le nécessaire , autant est-on vil & coupable en recherchant le superflu , si ce n'est pour le répandre aussi-tôt. En causant la misere des peuples , on se rend digne de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation , pour entendre

tendre son arrêt. Le premier devoir de l'homme est de reconnoître les bornes qu'il doit assigner à ses desirs. — Les impulsions du cœur humain sont comme celle de la nature : elles sont fortes & rapides ; & pour mieux frapper le but , elle le passe quelquefois. Foible & risible vertu , raison encore plus foible ! vous n'avez jamais eu la force de résister à l'appas séduisant des richesses : à leur approche votre faste tombe , les desirs reprennent leur cours avec plus de véhémence : ils avoient été suspendus , parce que rien ne déterminoit leur pente ; mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur source : d'ailleurs , la cupidité réciproque des hommes leur sert mutuellement de poids & d'équilibre ; & s'il est rompu , il ne tarde guere à se réparer. Tous les mortels sont égaux aux yeux de la fortune ; voilà pourquoi elle distribue au hasard ses bienfaits. De deux hommes courageux , l'un monte sur le trône , l'autre sur l'échafaud : elle les voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux , si les hommes de génie la recherchoient , elle récompenseroit sans doute leur assiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la fortune , & il est plus doux de s'emporter contre elle , que de ployer sous cette déesse qui , reine du genre humain , a le droit de le traiter à son gré. — Quoi ! vous ne connoissez pas même la fierté attachée à la

vertu ? sachez qu'elle ne fait rien demander ; que solliciter avec éclat est un avilissement qui l'outrage. Contente de sa médiocrité , elle ne vient point grossir une cour profane ; son bonheur est dans l'accomplissement de ses devoirs ; ils lui sont plus chers que toutes les richesses qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des desirs ; elle fait jouir , mais elle fait aussi supporter la privation sans murmurer. Si les récompenses que la fortune accorde étoient proportionnées au tems qu'on a employé , aux soins qu'on s'est donnés , & sur-tout aux vrais services rendus à la patrie , alors je ferois le premier à fléchir le genou devant cette divinité juste. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent : la nature , je le répète , nous donne des desirs sans bornes. — C'est à nous , s'il est vrai , de rectifier les désordres de la nature. — Eh ! le pouvons-nous ? — Je le crois. — Mais , du moins , la fortune n'est-elle pas un moyen pour obliger , & à ce seul titre ne devrait-elle pas être chère au philosophe ? — Celui qui ne fait obliger qu'avec de l'or , n'obligera jamais : les mortels les plus indigens sont ceux qui rendent à leurs semblables les plus grands services. Le cœur s'endurcit dès qu'il se voit indépendant des calamités générales : c'est un homme dans le port , qui contemple un vaisseau battu

par l'orage ; ce n'est pour lui qu'un spectacle. Je veux être pauvre par goût , pour conserver plus sûrement ma sensibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Insensés mortels ! reprit le sage d'un ton élevé , est-il possible que vous ne puissiez rien tirer de votre propre fond , rien trouver dans votre pensée , dans la fermeté de votre âme , dans votre amour pour la vertu , de quoi vous rendre heureux ? Le bonheur est en nous , dans des actions bonnes , légitimes , que notre cœur avoue avec complaisance. Faut-il que vous vous adressiez sans cesse à cette déesse volage , changeante , capricieuse , qui gouverne en despote aveugle , & qui ne vous caresse que pour vous précipiter dans les abîmes de la folie & de l'imprudence ! . . .

A ces mots , le pontife sourit , & lui prenant la main , il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-considérable. Le sage retira sa main sans courroux , & souriant à son tour , il dit : Que prétendez-vous faire ? C'est pour les enfans , que ces bagatelles sont faites : amusez-les avec des diamans , des pierres bigarrées , des rubans de diverses couleurs ; il faut les distraire pour les empêcher de jeter un œil sérieux sur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'est bien de l'or & de l'argent dont j'ai besoin ! Vertus fieres ! courage d'esprit inébranlable ! étude profonde qui

transportez la vie de l'homme dans la pensée ! venez à moi , remplissez mon ame ; que je mette à profit cet instant qui m'est donné , & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité ! Qu'il ne soit pas perdu pour moi , que je vive tout entier , que je me plonge dans ces idées justes , élevées , propres à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels sont les trésors qui seuls ont quelque prix , & que je brûle d'acquérir. Cependant , pour reconnoître le bien que vous me vouliez , marchez sur mes pas , & que je vous montre à mon tour le séjour où je préside.

Je les suivis tout ému. Le ton , la démarche , le courroux noble de ce sage m'avoient frappé ; il nous introduisit dans un temple majestueux , tout éclatant de lumière. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié présentoit de toutes parts les statues de plusieurs grands hommes ; elles portoient le caractère & le feu de leurs ames. L'expression étoit inimitable ; le ciseau avoit donné le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie , à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom sous ses voûtes augustes ; une multitude de lampes descendoit de ce nouvel empire , & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu , je vis un corps immense , formé d'une substance purement aérienne ; c'étoit l'image de la postérité reconnoissante. Elle étoit à

genoux devant un diadème , un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri , le sceptre de Turenne , & l'esprit des loix. A sa droite étoit le buste de Socrate , en face celui de Richardson. Là , se promenoient les Solon , les Épaminondas , les deux Brutus , avec les Fabius , les Scipion , les Caton , les Antonin. Là , sont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame , les écrivains illustres , les sages de tous les tems ; leur extérieur simple & leur air modeste annonçoient la simplicité & la candeur de leurs ames ; ils disoient à la postérité : Déesse , nous n'avons jamais cherché vos louanges , nous n'avons jamais désiré vos présens. La plus pure récompense de nos actions a été dans le plaisir que nous avons goûté à les faire. Pour suivre la vertu , l'on n'a besoin que de l'amour de la vertu même.

La Posterité répondoit : Vous vivrez éternellement , vous , mes vrais amis ; je veux que tous les humains vous connoissent & vous respectent. Mon plus grand plaisir sera de divulguer vos vertus : arrachés pour toujours au sommeil léthargique de la mort , les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Aussi-tôt une céleste harmonie se fit entendre ; elle s'éleva lentement dans les airs , & par une gradation bien ménagée , elle frappa la voûte sonore du temple , & de là se ré-

pandit dans l'univers. Il n'est point d'oreille qui ne soit enchantée d'un si beau concert. Je sentis l'ivresse délicieuse que les muses font couler dans les cœurs sensibles. Ah ! je suis dans le temple de la gloire , m'écriai-je ; je ne vois ici ni conquérans ni ambitieux , ni tous ces fléaux de la guerre , que la crainte a déifiés ; je vois les vertus éminentes , les talens extraordinaires , qui font le charme & la consolation du genre humain. Qu'elles sont viles les inclinations de ceux qui méprisent la gloire !

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune , plus ils répandoient d'éclat. Le Tasse & Milton , couronnés des mêmes lauriers , rioient des coups impuissans que leur avoit porté le sort ; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le pontife du temple de la fortune baissoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient sur les cœurs une autorité si douce , si naturelle & si puissante , ils attiroient tellement le respect & l'amour , que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le sage éleva sa voix qui retentissoit avec majesté sous ces voûtes élevées , & dit : La gloire ne naît point de l'orgueil , de l'ambition , du faste , de la puissance ou de l'intrigue ; si l'on se prosterne devant l'idole du pouvoir , les démonstrations de ce respect sont passagères & forcées ; il faut des vertus distinguées ,

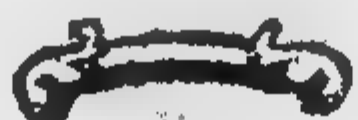
il faut des talens reconnus , pour obtenir ce suffrage public , qui récompense dignement ; c'est lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne consiste point à éterniser des syllabes , mais à laisser un grand exemple. Elle se dérobe aux poursuites pressées , & elle se plait à couronner l'homme simple & modeste , qui chaque jour a développé ses vertus avec la chaîne de ses devoirs. Vous retrouverez ici ce brave & généreux Phocion qui , après avoir commandé des armées nombreuses , vit la vieillesse & l'indigence le saisir sous ses lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné : quelle fin plus glorieuse ! Vous voyez encore cet Aristide , cet homme juste par excellence ; il suivit constamment ses devoirs , il fut banni ; il ne se prêta point aux caprices du peuple , aux séductions des magistrats. Le sort réservé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat , son héroïsme guerrier , sa philosophie tranquille ; il disoit dans sa retraite : J'ai servi ma patrie avec zèle & courage ; dès qu'elle a jugé que mes services lui étoient inutiles , j'ai commencé à vivre pour moi - même ; les vœux les plus ardens de mon cœur seront toujours pour elle. Ce grand homme dans sa disgrâce inespérée , n'avoit rien à se reprocher. Ses ennemis , qui ne savoient agir que par des voies détournées , triomphoient de son obscurité ; il leur opposoit sa vertu , & cette égalité

d'ame que la vertu seule peut inspirer. Plus bas , vous voyez ce Fénelon , qui dans le séjour de la haine , dans le tourbillon des passions fougueuses , regagna par la modération cette paix que la fureur jalouse voulut lui faire perdre. Tels sont les hommes qui méritent l'admiration des siècles. On voudra leur ressembler : ils serviront de modele , ils formeront de grandes ames qui ne sont pas encore nées.

Maintenant , que les Lucullus , que les Crassus , que les monopoleurs jouissent de leur fortune , qu'ils rassemblent autour d'eux toutes les voluptés sensuelles que procurent les richesses ; que la foule des plaisirs ne les abandonne jamais ; qu'ils aient l'aisance , l'agréable , & même le superflu : j'y consens ; tel est leur lot. Personne de bien né n'enviera , je crois , leur coupable opulence. Mais aussi qu'une barriere éternelle les sépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perspective , pour aliment & pour but de leurs travaux ; qu'ils ne se trouvent jamais sur la même ligne avec le magistrat qui veille à la conservation des loix , avec le guerrier dont le moindre effort est de braver la mort , avec l'écrivain illustre qui ajoute aux pensées de son siècle & à celles du genre humain. Eh ! quelle seroit la récompense des vertus désintéressées , patriotiques , si la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros ? Que la tache impri-

mée sur les mains qui levent les impôts publics , ne puisse être effacée par des fleuves d'or ; que les distinctions honorables ne leur appartiennent jamais ; qu'elles jouissent de tout , excepté de l'apanage des grands hommes.

Le pontife de la Fortune , humilié , vaincu , sentoît dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels sont donc les plaisirs attachés à cette gloire que vous vantez tant ? — C'est le secret des grandes âmes , répondit le pontife du temple de la gloire ; ceux qui l'adorent sont heureux par elle : la fortune s'épuise & s'affoiblit en se partageant ; la gloire est un patrimoine aussi étendu qu'il est inépuisable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moissonne un autre vainqueur. Il est sur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici , pour les recevoir , les embrasser , & étendre avec eux l'empire de la pensée , de la raison , de la vertu. A ces mots , un feu divin s'alluma dans ses yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraste m'offrirent ces deux personnages si opposés ! Le pontife du temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du temple de la Gloire étoit Corneille.





CHAPITRE VI.

De l'Amour.

LE triste mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs ; le flambeau des cieux ne jetoit plus qu'un éclat pâle , & la nuit plus longue succédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes , les bois ombragés , les ruisseaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'affioit sur les orages , tout hérissé de glaces & de frimats , chassoit l'automne expirante. Il falloit retourner à la ville , à cette ville tumultueuse , où toutes les passions fermentent , & semblent de leur souffle impur corrompre l'air qu'on y respire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes , où six mois s'étoient écoulés comme un seul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai sur le soir dans une hôtellerie pour y passer la nuit. Assis auprès d'un large foyer , d'où jaillissoit un feu brillant ; je réchauffois mes mains engourdies , lorsque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéressante ; son geste & sa démarche ennoblissoient la simplicité de ses habits ; elle tenoit dans ses bras un paquet mollement pressé contre son sein. A peine fut-elle à mes côtés , qu'elle l'ouvrit & développa d'entre plusieurs langes le plus bel enfant

qui ait jamais frappé mes regards. Cette scene, quoique naturelle & commune , me toucha vivement par les graces , la noblesse , la dignité de celle qui la représentoit. Respectueux admirateur de la tendresse maternelle , je la considérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins se dessinoient avec fierté dans les contours d'une physionomie douce & touchante ; ses yeux étoient pleins de feu , mais la modestie en tempéroit la vivacité ; sa parole étoit ferme , quoiqu'un peu agitée ; & cet ensemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux , je me hasardai à lui demander d'où elle venoit , & si elle avoit encore loin à marcher , chargée d'un tel fardeau. Ce n'est point un fardeau , me répondit-elle d'une voix douce ; mon enfant m'est trop cher pour peser dans mes bras ; ils ne se reposeront de l'avoir porté , que lorsqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puissé-je toucher à cet instant heureux ! Mais si le sort l'éloigne , l'espérance courageuse saura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots , prononcés avec quelque véhémence , m'inspirerent le desir d'en apprendre davantage. Je la questionnai avec ce ménagement , ce respect , qui invitent l'ame par l'accent de la droiture , sans aucune autre espece de vic-

lence. Son cœur naïf se trouvant d'abord un peu embarrassé dans le chemin de la sincérité , hésitoit à chaque réponse ; mais enfin , soit que ma façon de parler lui inspirât quelque confiance , soit qu'elle trouvât un soulagement secret à me faire un aveu que je paroissais desirer , elle me parla ainsi : Vous reconnoîtrez aisément à mon accent que je ne suis pas de cette province ; je suis née à ***. Je perdis ma mère de trop bonne heure ; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît séduisant , & où on le devient soi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens , il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre ; car , en les regardant , je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure : elle acheva d'embraser mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord ; nous nous entendîmes ; nos cœurs n'en formerent plus qu'un ; & forcés de cacher notre amour , il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aisés , mais d'un caractère tyrannique. Mon amant étoit jeune , bien fait , spirituel , vertueux ; mais sa fortune étoit de beaucoup inférieure à la mienne. On refusa de me le donner pour époux ; un homme riche , sans graces & sans mérite , vint , me demande en mariage , comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaisie : l'occasion parut si avantageuse , qu'on n'accorda à mes

larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire , une fille jeune & timide , accoutumée à la soumission , ne peut se refuser à la main d'un pere qui , d'un air impérieux , la traîne à l'autel. Je ne me sentoïis point cette force ; je consultai mon amant , comme ce que j'avois de plus cher dans le monde , & je lui dit : Je ne vois que la mort qui puisse me soustraire aux ordres d'un pere qui semble plutôt tonner que commander. Que faire ? Fuyons , me dit-il , si vous m'aimez ; la suite est nécessaire. Et il me ferra dans ses bras sans parler. D'autres pays , poursuivit-il , nous offrent des asyles contre la tyrannie ; partons ; la terre nourrit dans sa vaste étendue tous ses enfans laborieux. Dieu nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre : c'est à sa providence qu'il faut nous confier. Venez ; c'est désormais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irrésistible m'entraîne : l'amour nous prête ses ailes , mais aussi son imprudence ; dans notre ivresse , nous aurions été , je crois , jusqu'au bout du monde , si le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris , nous nous regardâmes , & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez , il ne nous étoit plus permis d'en sortir. Je portois dans mon sein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle situation pour une mere , pour un époux ! Je

l'appelle mon époux , & il l'est en effet ; nos sermens mutuels sont montés au tribunal auguste de la Divinité : ils n'avoient qu'elle pour témoin ; mais aucun de nous n'est assez vil pour les rompre. Mon époux , dans sa misère , se souvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaisante. Il occupoit un poste lucratif, non loin de cette contrée. Te résous-tu , me dit-il , à me laisser partir seul , pour toucher un parent qui peut nous secourir ? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains seroient aujourd'hui insuffisans. Reste ici en otage , & ne crains rien... Va , lui répondis-je , en le baignant de mes larmes ; moi , douter de ton cœur ? Jamais ; ce ne sera point ta main qui me portera le coup de la mort , non. . . . Il part. Depuis trois mois je n'ai eu aucune nouvelle de lui. D'autres soupçonneroient sa fidélité , mais je suis loin de cette horrible pensée ; mon époux n'est point mort , car le ciel est juste ; je ne sais où il est , mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue si chère , & qui auroit pu les diminuer ; il n'a point reçu son fils dans ses bras , il ne l'a point embrassé. O ciel ! dans quelle inquiétude doit-il être plongé ! En quelqu'état qu'il soit , il souffre , & l'image de ses maux aggrave les miens. Rien

ne me manque encore ici , il est vrai ; les gens de cette maison se sont intéressés à mon sort ; ils n'ont point suspecté mon honneur , ma probité : mais la naissance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il est dur de devoir de pareils services à la pitié d'autrui ! Quel seroit mon désespoir , si la religion ne soutenoit mon courage ! Je pleure en baissant mon enfant , lorsque je songe que le premier aliment qu'il reçoit est à titre de grâce : je tremble que l'infortune qui se leve à sa première aurore ne l'accompagne le reste de ses jours. Dieu , protecteur de l'innocence , aie pitié de lui ! Mon époux , en partant , m'a conjuré de l'attendre ici , de n'en point sortir , sur - tout de ne point m'inquiéter , quelque retard qu'il puisse arriver ; j'en crois sa parole , comme si c'étoit la voix du ciel même. J'ai porté long - tems ce secret douloureux sur mon cœur , vous êtes le premier à qui je me sois hasardée de le découvrir. On détourne si promptement les yeux de dessus une infortunée , on est si cruellement ingénieux à lui supposer des fautes ; la pitié de certains hommes est si outrageante , si barbare... Je remarque qu'on commence à se lasser des secours que l'on m'accorde ; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux , s'il reviendra bientôt. Je ne fais que

répondre. Chacun s'étonne de mon courage , mais personne n'a mon cœur.

Je gardois le silence , essuyant une larme qui naissoit dans mes yeux. Elle poursuivit d'un ton plus animé.... Ah ! s'il vivoit , il feroit à mes côtés ; mais cet enfant , dans qui je l'embrasse & crois le voir , voilà le lien qui m'attache à l'espérance & à la vie. En achevant ces mots , elle le baïsa tendrement , en lui jetant ces inexprimables regards où se peint l'énergie de la nature. Elle passa modestement la tête de cet enfant sous son mouchoir , pour laisser librement sa petite bouche sucir le lait délicieux de son beau sein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors ! Ah ! j'ai vu la majesté des rois assis sur leur trône ; celle d'une mere en cette fonction auguste est bien plus digne de nos respects.

Mais tout - à - coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en désordre ; il vole dans les bras de cette tendre mere qui jette un cri ; il la tient long - tems pressée contre son cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendresse , d'étonnement , elle lui présente son fils , ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ses bras , il ne fut plus maître de lui - même ; il levoit les yeux vers le ciel , & des pleurs ruisseloient le long de ses joues ; il signaloit les sentimens

mens dont son cœur étoit plein , par des exclamations mêlées de cris de joie aigus , inarticulés , & qui ressembloient presqu'à ceux de la douleur. Emporté par des mouvemens rapides & qui se confondoient , il ferroit tour - à - tour la mere & l'enfant contre son sein ; les larmes de cette innocente créature ébranlerent son ame entiere ; il y répondit par ses baisers. Il ne pouvoit se détacher de cette partie de lui - même , qui lui étoit plus chere que sa vie ; & tous les témoins se sentirent agités , à ce spectacle touchant , de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient : l'envie de se parler plus librement , les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme soutenoit les pas de son épouse , dont les forces sembloient épuisées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un instant son fils , & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret ; ils emportoient le plaisir délicieux que je goûtois à contempler leur tendresse mutuelle.

On me conduisit dans une chambre ; j'apperçus qu'elle étoit voisine de la leur. Une porte mal condamnée , simplement recouverte d'une tapisserie , me laissoit distinctement entendre leurs voix. Un sentiment involontaire me maîtrisa , & me porte à prêter une oreille attentive ; le jeune

homme avoit un ton de voix si animé , que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie , disoit-il , livrons - nous au plaisir de nous aimer , puisque c'est le seul qui nous reste , puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres biens. Soutiendras - tu avec courage le sort qui nous est réservé ? Te sens - tu la force de m'entendre ? — Parle sans crainte , répondit - elle ; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes , je me sens la plus heureuse : tu vis , tu m'aimes ; mon fils dort entre nous deux , nos regards se croisent sur son berceau ; c'est une existence nouvelle qui anime mon cœur ; qu'ai - je encore à desirer ? Si des parens cruels nous refusent la vie , nous la demanderons à toute la terre ; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie se bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrions nous aimer en liberté , vivre , travailler & mourir ensemble.

O Dieu ! reprit le jeune homme , n'est - on riche que pour être injuste ? J'ai volé chez cet oncle , en qui j'espérois trouver un pere ; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord , il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus sacrées , d'avoir déshonoré son nom , de m'être rendu digne du dernier supplice. Je ne revenois pas de mon étonnement ; je crus qu'il avoit perdu le sens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace

l'enlever ne feroit jamais mon épouse ; que ton pere en avoit fait le serment , & que lui-même avoit promis d'interposer son autorité pour te remettre en ses mains.

Il accompagnoit ce discours du geste de l'indignation & du mépris. Quoique sensiblement blessé , je déguisai l'état violent de mon cœur ; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été , pur , innocent , imprudent peut-être , mais vertueux. Il m'imposa silence d'un ton menaçant ; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ses mains sans aucun délai , & de me soustraire moi-même par une absence éternelle aux justes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égardoit sa raison & déplaçoit à son œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aisément se réparer sans bruit & sans violence ; que si j'avois commis une faute , cette faute étoit excusable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendrait grace aux yeux de tout homme sensible , n'ayant été ni ravisseur , ni traître , ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point , je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On se jette sur moi , on m'arrête , on me conduit dans les prisons , où je suis étroitement resserré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de sa retraite. Je garde un généreux silence , malgré

toutes les persécutions & les instances les plus artificieuses. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je souffre : mais je souffrois pour toi ; & à cette seule idée , ma captivité cessoit d'être horrible. Ma persévérance change en fureur la colère de ton pere : il arrive , il paroît devant moi , il feint de modérer ses transports , il ose me promettre ma grace & la tienne , si je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit ; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime , a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel piège. Je lui répondis avec fierté : Votre fille n'est plus à vous , monsieur ; vous l'avez tyrannisée ; vous méditez en ce moment la perte de sa liberté ; vous dressez le plan de son malheur. Elle m'a choisi pour époux ; je défendrai son choix jusqu'à la mort ; c'est moi qui dois répondre de sa liberté , de ses jours & de sa félicité : les droits d'un pere qui ne respire que la vengeance cedent aux miens. Et comment osez-vous contredire un choix qui assure son bonheur ? Comment osez-vous prétendre un empire sur des inclinations auxquelles le cœur même où elles sont nées ne peut commander ? Je recevrai la mort , avant de livrer à votre aveugle courroux une tête si chère ; oui , je mourrai avant de manquer au secret que je lui dois.

On me laissa quelque tems tranquille. L'homme

chargé de m'apporter quelque nourriture , parut s'intéresser à mon état : il m'offrit ses services , & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite ; mais je ne pus jamais me résoudre à y mettre une adresse. Pour vous prouver la sincérité de mon attachement , me dit-il , si vous voulez , dès ce soir je vous procurerai les moyens de vous échapper , pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le ferai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole , & la nuit suivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de suite sans prendre aucun repos ; & si la fatigue m'accabloit , l'amour me prêtoit ses forces. J'ai tout oublié , tendre amie , maintenant que je repose auprès de toi , que tes bras sont enlacés autour des miens , & que ta douce haleine est sur mon visage. Cependant , faut-il te le dire ? mon amour n'est point sans inquiétude. J'en crois trop peut-être un pressentiment fatal ; mais je crains qu'on ne m'ait laissé fuir que pour mieux suivre la trace de mes pas , & pour mieux s'assurer de l'asyle qui te recele. Si c'étoit un stratagème ! Dieu !... J'ai vu , non loin d'ici , une chaise de poste fermée ; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ , qui suivoit la même route que moi. Fuyons , tendre amie , fuyons de ces lieux dès la pointe du jour , & choisissons un asyle où la Providence daigne nous protéger con-

tre nos persécuteurs. — Mais comment partir ; répondit la jeune épouse , lorsque nous sommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter ? L'honneur , la probité nous retiennent ici en esclavage. Dis - moi , cher ami , trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la nécessité où nous sommes réduits ? — Oui , sans doute ; mais tu n'y voudras jamais consentir. — Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux , nous serions à jamais perdus l'un pour l'autre , & mon désespoir seroit sans bornes. Fuis avec mon fils , cache-toi dans quelque endroit où tu puisses demeurer inconnue ; je resterai ici pour répondre de la somme ; je vendrai , s'il le faut , mes habits & les derniers effets qui me restent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatissant & généreux , que nos malheurs toucheront ; alors je revolerai vers toi , & nous ne nous séparerons plus. Mais le premier de nos soins est de te soustraire à la poursuite d'un pere ; il t'enseveliroit pour la vie dans une maison de douleurs & de désespoir. Mon sang se trouble à cette seule pensée. . . Cependant , si ton cœur ne peut se résoudre à me quitter , demeure ; nous mourrons ensemble. — Non , dit-elle ; je causerois ta perte , il suffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité ; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux assurer notre

liberté & notre bonheur.... A ces mots , le jeune homme l'embrassa ; ils ne se répondirent plus que par des soupirs ; & une douleur voluptueuse , qui avoit son prix , abattit sur eux le doux sommeil qui les surprit insensiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence , je donnois des larmes d'attendrissement à leur sort. L'ame plongée dans une douce mélancolie , je me disois à moi-même : Quel est ce mouvement sympathique , dont l'impulsion , aussi rapide que victorieuse , réunit si étroitement deux êtres , rend courageux le sexe le plus timide , & fait soupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté , ton empire est certain , tu ne trouves point de cœur rebelle ! Ne nous le déguisons pas , cette même femme en cheveux blancs , courbée sous le fardeau des années , plus à plaindre encore , plus pressée des besoins de la vie , n'auroit point excité dans mon ame une sensibilité aussi vive. Je cherchois à définir cette passion active dont je me rappellois par-tout les étonnans effets. Est-elle donnée à l'homme pour sa félicité , ou pour son malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donnés au monde ; je m'endormis peu à peu dans un torrent de réflexions : bientôt , égaré dans les illusions d'un songe , mes pieds ne touchent plus la terre ; je me sens transporté dans les nues , au milieu d'un char attelé

de colombes qui se becquetoient dans le vague des airs , & un objet aussi ravissant qu'admirable s'offrit tout - à - coup à mes regards. Une femme d'une taille haute & d'une beauté indéfinissable , couronnée d'étoiles , planoit au milieu d'un air pur , au - dessus de la terre , qui sembloit s'embellir sous ses regards , & s'abreuver délicieusement d'un lait éblouissant que son sein répandoit avec abondance. Son sein étoit enrichi de plusieurs mamelles fécondes , rangées dans un ordre parfait ; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du soleil. Elle l'agitoit avec une grace majestueuse , & des millions de petites étincelles brillantes , en forme de dards , se précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main , elle tenoit un fil invisible aux mortels ; ce fil que rien ne pouvoit rompre , passoit dans tous les cœurs , & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoît de ce grand principe , & les révolutions les plus prodigieuses étoient l'effet de ce simple ressort ; c'est par lui qu'elle développait le cours des choses avec une harmonie régulière & constante , qu'elle conduisoit tout avec une magnifique aisance ; sa robe tachetée embrassoit le globe de l'univers , & présentait une admirable variété de couleurs

nuancées à l'infini. Elle se suffisoit à elle-même , & jouissoit de ses propres charmes. Dans ses regards se peignoient la tendresse & la sollicitude maternelle ; je n'eus pas de peine à le reconnoître. O Nature , lui dis-je , est-ce toi que j'ai tant cherchée ? est-ce toi que les mortels veulent méconnoître ? est-ce toi , beauté pure , qu'ils outragent à chaque instant ? Elle me jeta un sourire plein de bonté , & dit : Tous les hommes sont mes enfans , mais ces enfans sont volages & rebelles. Ils oublient leur mere ; & plus ils s'éloignent de moi , plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduis doucement par ce fil , en leur cachant la main qui les soutient ; car leur orgueil en feroit blessé. Je leur présente de flatteuses amorces pour qu'ils m'obéissent , & je ne les châtie que pour leur bien , lorsqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix : ils murmurent sans cesse contre leur mere ; elle ne les en chérit pas moins. Je veille sur tous leurs besoins véritables ; mais je ne me prête point à leurs besoins factices , qui enflamment & dérèglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie vont la porter dans les entrailles cachées de la terre ; je tends sans cesse au mouvement , à l'existence , au développement de tous les êtres ; ces feux brillans sont autant de germes reproductifs , source intarissable de joie ,

de plaisir , de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux , mon fils , crois qu'il ne m'est pas donné de faire davantage.

Elle me fit signe , & je jetai les yeux sur un verre concave , d'une large circonférence , étendu à ses pieds. Quel fut mon ravissement ! Je pouvois appercevoir , à travers ce céleste microscope , toute la terre sous un seul point de vue ; je pouvois en distinguer chaque partie jusques dans les détails les moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il est en effet , une seule & même famille ; tous ces petits dards enflammés qui jaillissoient du flambeau créateur , avoient une activité féconde. Le plaisir animoit la matiere , & elle croissoit à vue d'œil sous cette main fortunée. Les plantes , les fleurs , les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuses & vivantes ; les grands corps semés dans l'espace , obéissoient à ce mouvement universel ; les atomes se poursuivoient ; chaque desir voloit vers son aliment ; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme sa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ses branches , & les unissoit en silence ; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faisoit grossir ; les oiseaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux ; les habitans des eaux ressentoient ce feu subtil dans leur humide demeure ; & parmi les

sables brûlans , le fier lion , les crins hérissés , l'œil étincelant , suivoit sa compagne en rugissant de plaisir , tandis que dans le creux des antres sourds , la tigresse , allaitant ses petits , ne représentoit qu'une mere soigneuse & tendre.

Cette flamme inépuisable , toujours une & toujours divisée , multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres ; mais l'excès de cette population feroit devenu effrayant , si la main de la destruction n'eût arrêté une partie de ce cours intarissable. La Nature gémissoit en voyant la moitié de ses enfans incessamment sacrifiée à l'autre ; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorsqu'à peine ils étoient nés ; mais , fille soumise du Dieu qui l'a créée , elle adoroit sa volonté sans chercher à la comprendre. Les individus se détruisoient , mais l'espece survivoit & sembloit immortelle. Profite, me dit-elle , des instans précieux qui te sont accordés ; n'égare point ta vue sans fruit sur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embrasser les rapports : arrête-toi sur l'homme , comme sur le plus parfait , mais aussi comme sur le plus singulier de mes enfans ; c'est lui qui doit préférentiellement t'intéresser. Ne diroit-on pas qu'il est le terme & le centre de ce monde , tant il a su tout assujettir à ses besoins ou à ses plai-

sirs ? Saisis quelques exemples , car il ne t'est donné que le coup - d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité , & je découvris dans de vastes contrées qui nous ont été jusqu'ici inconnues , un sauvage nu , mais libre , se promenant sur la terre & n'y étant point enchaîné , n'ayant que Dieu & la Nature au-dessus de sa tête , jouissant des biens qui s'offroient à lui sans les analyser , content du présent , & ne se forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit souple & robuste , son œil vif & perçant , son oreille prompte & sûre , & sa démarche avoit une fierté dont rien ne nous présente l'image dans nos climats dégénérés ; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans son sein. Embrasé de ce feu , il erre sur le sommet d'une montagne ; c'est là qu'il a prévenu l'aurore : il regarde le ciel , contemple la nature , & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans son cœur. En promenant sa vue avide , impatiente , il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit destiné ; l'éclair est moins prompt ; il vole , s'élance en trois bonds , poursuit à la course cette beauté fugitive ; il la fatigue bientôt. Lasse , abattue , elle tombe sur un lit de verdure : il se précipite dans ses bras , & leur foible résistance annonce les secrets desirs dont

elle-même est consumée. Ce n'est point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'est point une passion terrible qu'on reconnoît à ses égaremens ou à ses excès : c'est plutôt l'énergique & chaste impulsion de la nature, qui consomme avec sagesse le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure ; il a déposé les feux bienfaisans de l'amour dans un cœur reconnoissant & sensible. La pudeur de cette beauté mourante ne consiste point dans les grimaces d'une résistance aussi ridicule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit sans crainte comme sans remords : on la verra désormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour son vainqueur & son maître. Ce n'est point le lien de l'esclavage qui la captive, c'est le nœud de l'amour & celui du plaisir : ils errent librement sur une terre féconde, qui n'est point vendue au démon de la propriété. Le jeune sauvage a plus de grace & de majesté auprès de sa compagne ; son œil est plus doux, son front plus serein. Le moment arrive, où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuse : c'est aux bords d'une fontaine que se passe cette scène attendrissante ; elle surmonte toutes les peines d'une mère pour n'en goûter que les plaisirs. Le cœur du sauvage est ému, d'un sentiment nouveau & supé-

rieur à tout ce qu'il a encore ressenti ; il reçoit dans ses bras vigoureux son enfant qui annonce déjà la force & la santé de son pere ; il reconnoît son sang ; & il ne lui sera pas plus possible de s'en détacher , que de renoncer au sentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre , sans favoir qu'il peut la perdre.

Tu vois , me dit la Nature , les enfans qui sont demeurés les plus fideles à mes loix ; d'autres bien moins sensés ont voulu réaliser les rêves de leur esprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur ; ils ont rejeté mes bienfaits , ils ont fait un code bizarre.... Si je les abandonnois à leurs propres loix. . . Mais , non ; l'instinct , leur premier guide , cet instinct qui , malgré eux , les porte au bien , veille , en dépit de leur orgueilleuse folie , à la conservation de l'espece.

Je reportai la vue dans le verre mystérieux , & j'apperçus des hommes policés. Ils se ressembloient presque tous ; on ne distinguoit plus leur taille , & tous leurs mouvemens sembloient gênés. La même main qui bâtissoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête , & la pensée étoit devenue moins libre que la mode. Ils se croyoient sages , & n'étoient que malheureux. Les deux sexes , diversement habillés , marchaient l'un vers l'autre avec une gravité singuliere , se cachotent d'abord avec grand soin l'effet des petites étincel-

les , se parloient pendant long - tems de toute autre chose que de ce qu'ils vouloient se dire , & après s'être trompés réciproquement , la vanité achevoit l'ouvrage du mensonge. Chacun intéressoit de son côté d'autres gens pour qu'ils consentissent à l'union qu'il avoit dessein de former. On s'assembloit , on consultoit , on pesoit scrupuleusement la fortune ; & pour peu qu'elle fût inégale , tout étoit rompu. Souvent pour conclusion on envoyoit à trois cents lieues de là demander à Pierre si Jacques pouvoit en sûreté de conscience s'unir à celle qu'il aimoit : Pierre prenoit de l'argent , & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies sans fin , on chantoit le matin , on dançoit le soir , & on laissoit les époux seuls , lorsque souvent le desir étoit passé. Vois , me dit la Nature : au bout de toutes leurs extravagances , les voilà qui reviennent à moi comme ils y reviendront tous ; ils mettent bas les habillemens dont ils sont embarrassés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur , brisée dans sa direction , n'a plus la même force ; elle s'est éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux ; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte ; leur race dépérit , décline en beauté , en vigueur ; les ames sont aussi foibles que les corps. A peine sont-ils nés , qu'on leur imprime l'empreinte de l'escla-

vage. Les bandes, les entraves sont toutes prêtes ; & on les y soumet avec une joie triomphante ; à peu près comme dans les prisons on fête le nouveau venu qui vient partager la disgrâce commune. Que d'idées chimériques ils se sont forgées ! Que leur génie a été funeste ! Que la raison leur a fait sacrifier de goûts innocens & délicieux ! Les remords importuns , les sombres réflexions , les agitations perpétuelles , voilà l'ouvrage de ces hommes superbes. Il n'y a pas longtemps qu'ils avoient la folie barbare d'écraser à coups de pierres ceux qui , cédant aux traits que je leur inspirois , s'unissoient de concert sans l'avis ni la permission de personne. Aujourd'hui ils se contentent de les railler ou de les mépriser , en les enviant secrètement. Ils se plaisent à exercer les uns sur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix sur toutes les parties de la terre , qu'on rencontre ce fil à chaque pas , & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le secret de faire beaucoup de mal - honnêtes gens ; & ils l'ont parfaitement perfectionné , en interdisant mille choses légitimes & innocentes. Puis-je regarder sans frémir ces ferrails nombreux , peuplés d'eunuques , sombres persécuteurs des plus parfaites beautés qui languissent dans les horreurs d'un désespoir qui ne finira

finira qu'avec leur vie ! Elles attendent d'un despote pâle , énérvé , un foible soulagement qui ne fait que les irriter , tandis qu'un ferrail d'hommes conviendrait bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats , il est d'autres ferrails , où elles semblent adorer leur joug , où un soupir vers moi est une impiété , où dans de longs cantiques elles vantent au Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante , pour oser parler ainsi. J'ai mon tour ; je les châtie cruellement ; elles ont beau crier dans leurs couches solitaires , arrosées de larmes : O Nature ! Nature ! Je poursuis mon cours , & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation sur ces débauchés qui ne sont soumis qu'à leurs sens , qui brûlent leur imagination dans une poésie lascive. Malheureux ! ils ignorent que le plaisir , pour être goûté , doit être simple , naturel , facile ; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuissance ; la coupe de la volupté n'est point faite pour leurs levres enflammées d'un poison mortel. Je proscriis encore ceux qui se font un jeu de déchirer un cœur crédule , & ces corrupteurs infames de l'innocence , & ceux qui font un abus détesté de mes bienfaits , & ces monstres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers : je les

accuserai un jour aux yeux du Créateur , & ils seront punis ; car tout ce qui est excès ne vient pas de moi.

Il en est d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils se méfient , ils osent craindre de mettre au monde un être qui , selon eux , ne trouveroit ni assez de place sur la terre , ni cette terre assez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites sont mauvaises , puisqu'il est si difficile de vivre chez ces hommes réunis en société ! Mais , quoiqu'ils aient tout gâté , que ne connoissent-ils combien cette spéculation intéressée est outrageante envers moi , & criminelle aux yeux du Créateur ! Tout leur crie : Qui es-tu ? Comment existes-tu ? Est-ce toi qui fais mûrir les présens de la terre ? Ce pépin que tu ensevelis dans son sein , fais-tu par quelle magie il va croître , s'élever à quatre fois ta hauteur , te couvrir de son ombrage , te nourrir de ses fruits ? Est-ce toi qui l'as couronné de feuilles ? Est-ce toi qui donnes la vie ? Qu'as-tu donc à tant spéculer ? Va , marche où la Nature te conduit ; c'est elle qui répond du reste.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre aussi admirable parmi ce chaos de fausses opinions & de tristes extravagances , songe que c'est à ma bonté vigilante que cet ordre est dû. Je n'aban-

donne point mes enfans , quoiqu'ils dressent des autels à la folie ; ma tendresse ingénieuse redouble de soins. Je me déguise sous le masque qui les séduit , j'amuse leur foiblesse , j'emprunte leur langage , je me prête à leurs caprices , pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache jusqu'à mon pouvoir ; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indissoluble , mais j'agis sans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illusions , les ornemens de l'imagination ; je les ai employés pour resserrer leurs chaînes heureuses ; j'ai fondu tous les sentimens du cœur humain dans ce penchant primitif , puisqu'ils ne veulent point que leurs plaisirs soient exempts d'alliage. L'estime , l'amitié , l'amour-propre , la vanité , & jusqu'à la fortune , sont venus augmenter le domaine de cette passion. De libre & de folâtre qu'elle étoit , elle est devenue , il est vrai , sérieuse & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter son ascendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques désastres à l'anéantissement de l'espece. Il s'agissoit de la conserver , doublement opprimée sous les fers de la superstition & de la tyrannie. Par mon adresse , son effet invisible a su braver les regards du plus fier despote ; & cette jeune fille , timide & modeste , sous le joug de la contrainte , en dit plus à ce jeune homme d'un coup-d'œil , que

si dans une entière liberté elle sautoit à son col , & s'abandonnoit à tous les transports de son amour.

A présent , qu'ils gravent des loix bizarres sur l'airain & la pierre ; que dans leur enthousiasme pompeux ils croient me subjuguier ; qu'ils entassent préjugés sur préjugés : je me rirai d'eux , je me glisserai toujours parmi leurs jeux , leurs badinages , leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes , je tirerai le fil secret de leurs cœurs. Cet endroit est mon sanctuaire , j'y régnerai quoi qu'ils fassent ; ils ne pourront m'en chasser sans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu , sans moi , que cette chaîne solennelle que viennent de se donner ces deux amans dans un appareil imposant , ne seroit pas rompue aussi-tôt que formée , si le plaisir que leur préparent mes mains , n'ourdissoit la trame secrète de leur union ? C'est la chaîne de la volupté , & non celle des loix , qui maintient leur intelligence , tandis que cette dernière , dans son ostentation , s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit , mon œil appliqué sur le verre voloit d'objets en objets ; je contemplois , avec une émotion inexprimable , les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre sous le déluge de leurs armes , qui paroîs-

soient des dieux à l'univers épouvanté , les bras rougis de carnage , la foudre dans les mains , tomboient aux genoux d'une beauté timide , abaissoient la hauteur insultante de leurs regards , pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres soupiroient ; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un berger l'emportoit sur un monarque : la beauté vertueuse préféroit son amant à tous les trésors ; & la tyrannie des despotes confus , reculoit à l'aspect de la barrière invincible où expiroit leur vaste puissance.

Mais hélas ! lorsque ce feu tomboit sur des âmes perfides , accoutumées au crime , alors la rage évoquoit les furies de l'enfer ; on méditoit les noirs complots ; on aiguisoit le fer ; on préparoit les poisons ; on portoit l'embrasement de la haine & de la vengeance parmi les ténèbres paisibles de la nuit ; le chaume étoit dévoré , les palais réduits en cendres , & les monumens affreux de la jalousie épouvantoient ceux même qui les avoient dressés. O Nature ! pourquoi secoues-tu ce flambeau sacré sur ces âmes féroces & viles ? Elle me fit signe , & je vis dans le verre concave les serpens , les tigres , les pantheres , les insectes gonflés de venin , les animaux les plus affreux , reproduire leurs semblables dans leurs horribles embrassemens. La nature détour-

noit son auguste visage , & gardoit un profond silence.

Et cependant toutes les actions courageuses , toutes les productions du génie , avoient pour principe ce feu vivifiant ; il accéléroit les progrès de l'ame , il agrandissoit le cercle des idées , il faisoit parcourir avec une rapidité surprenante une carrière où l'on n'auroit fait que ramper pesamment sans ce noble aiguillon. Tous les sacrifices qui tiennent à l'héroïsme lui étoient familiers ; toutes les entreprises élevées lui étoient naturelles , & dans l'univers il n'étoit point de plus beau spectacle qu'un cœur vertueux , échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la société naissoient de ce sentiment précieux , comme d'une source épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeste ; elle étoit douce , modérée , & elle anéantissoit les peines de la vie , pour laisser régner à leur place cette satisfaction intérieure , le plus sûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaisoit sur-tout , c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civilisés ses droits antiques ; les rois descendoient du trône & mettoient bas le sceptre , la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute espece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuisoit aux embrassemens de la volupté. Les tiaras , les dia-

dèmes , les mitres , les fimarres , les casques , les mortiers gissoient épars , & étoient souvent foulés aux pieds dans une impatience amoureuse ; & je me disois : Ils viennent tous nus au monde , ils rentreront tout nus dans la terre ; ils quittent tout ornement étranger pour se livrer aux inspirations secrètes de la nature : & vous ne seriez pas tous égaux , ô mortels ! Ah ! cet appareil momentané , dont quelques - uns d'entre vous se décorent , ne sont que les livrées de la folie , qu'ils déposent sagement lorsqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce masque incommode , importun , qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices ; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indispensable , & ils étoient contraints de conserver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire. Leur injustice alloit jusqu'à accuser la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes , tandis qu'elle ne tendoit qu'à supprimer les obstacles qui nuisoient à leur félicité.

Alors la Volupté au visage riant , à la démarche aisée , s'avança vers la Nature , qui étoit sa mere. Elle reconnut sa fille à son œil chaste , à son front coloré d'une vive pudeur ; elle lui donna en ma présence une coupe d'or , & lui dit : Allez parmi les hommes , qu'ils puissent le

plaisir dans votre coupe enchanteresse , qu'ils se défalterent , mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuse ambition fera elle - même votre esclave , & plutôt au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char ! La volupté descendit sur la terre , & l'homme brava tous les maux pour se reposer un instant dans ses bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre , à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un sourire de ses lèvres. Eh ! qui pouvoit résister aux attraits de cette aimable souveraine ? Mais pourquoi vouloir y résister ? Tout étoit engourdi dans le monde , si par un rayon du plaisir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés , elle repoussoit incessamment la main absorbante de la mort ; c'est elle qui entretenoit l'immense création. Le farouche misanthrope poursuivoit son image dans les rêveries de sa noire mélancolie. Il versoit des larmes , & blasphémoit en l'adorant , cette reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs : Mortels , ne combattez point ses douces amorces ; elles tiennent aux sens de l'homme , à son intime & profonde existence. Avouez , sages atrabilaires , avouez que son miel est doux. Ce que la nature aime est nécessairement bon : le plaisir est le baume de la vie , le plaisir élève dans le cœur un sentiment de reconnoissance pour l'Auteur de

l'univers. Les cantiques de la raison sont froids ; mais lorsque le cœur les féconde & les colore, alors ils sont brûlans, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majestueux de l'Éternel. Aimable & sublime législatrice, douce Volupté ! commande, mais ne sois pas tyrannique. Que tes loix gracieuses n'enfament point l'ivresse, mais un sentiment réfléchi. Tu n'es pas descendue des cieux sur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'ennobler ; ne viole point ta fin glorieuse ; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrais ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération ; elle embrassa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuse. Je la vis dans cette paisible & parfaite jouissance qui est sans trouble, sans inquiétude, sans emportement ; le plaisir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les sens plus qu'il ne les satisfait ; il étoit aussi durable que modéré ; son ivresse tranquille ne transportant point l'ame, n'empêchoit pas ses sublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la nature répandoit ses largesses dans l'ame heureuse qui l'avoit respectée.

O tendre, ô soigneuse mere ! m'écriai - je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois - je ? quelles sont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ? Comment

osent - elles se mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature , que ta beauté est flétrie ! Ciel ! que de malheureux périssent en se livrant à leur ardeur ! Cette flamme impure fort - elle des gouffres infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoisonnée , abhorre son existence , la perpétue avec horreur , & transmet son désespoir dans toute sa race infortunée. Il frissonne en embrassant le plaisir , & il y cede pour son malheur. Comment oses - tu couronner son ouvrage , & donner la vie à des innocens qui un jour maudiront justement & leur pere & toi ? Je vois l'adolescent dans l'âge de l'imprudence , de la fougue & du plaisir , receler à son insu ce poison dans ses veines ; il le communique innocemment à sa tendre amante ; ils périssent dans la fleur de leurs beaux jours ; ils meurent dans des supplices solitaires , & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il est d'autres fléaux ; mais du moins la peste s'annonce , & n'a qu'un cours passager ; la famine présente quelques ressources , & n'anéantit pas l'espoir ; l'incendie de la guerre s'arrête ; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui - ci , plus épouvantable , semble immortel ; il s'est répandu sur toute la terre sous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché , il mine la race entière des hommes ; il

l'infecte en silence d'un venin horrible ; il détruit le plaisir qui est plus que la vie ; il corrompt le seul bien consolateur mêlé à la foule de nos maux ; il frappe l'innocence , & dans elle les générations futures. Nous serions trop heureux , s'il ouvroit tout - à - coup les abymes de la mort. Mais non ; le lait pur que tu distilles se tourne dans ton propre sein en un poison lent , & tes mamelles ne cessent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils , me répondit la Nature , n'insulte pas aux plaies dont je suis couverte , & dont je gémis la première. Dieu a permis au mal d'épancher son amertume dans mon sein ; & je le sentis en même tems déchiré en plusieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaissant. J'avois caché cette peste dans des isles presque inaccessibleles ; l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus consternée , lorsque je vis l'avide Européen porter la désolation au sein de l'Amérique , & dans ce même sang innocent qu'il avoit versé par torrens , vouloir transmettre son sang barbare ! Il en fut puni , & l'Amérique est vengée. Les progrès de la contagion furent aussi rapides qu'affreux. Je me crus perdue , & j'élevai mes regards vers ce séjour , où la Justice sévère & la Miséricorde souriante , les bras entrelacés , soutiennent ensemble le trône de l'Eter-

nel dans tout l'éclat de sa majesté. Il daigna faire signe à l'Espérance , & cette avant-courrière du bonheur vint , me soutint dans ses bras ; le baume de ses paroles entra dans mes blessures. Fille sensible de l'Eternel , me dit-elle , confie-toi entièrement en sa clémence ; le plan du Créateur est vaste , & il ne t'est pas permis de tout connaître ; la soumission & le courage , voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair , c'est l'opération d'un instant ; elle se réduit à une minute imperceptible , en comparaison des siècles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu , ô Nature ! comme un enfant est devant sa mère ; elle semble quelquefois l'abandonner un moment , pour voir de quel côté il tournera la tête : mais s'il sourit , s'il étend vers elle ses foibles bras , comme vers son unique asyle , alors elle court le reprendre dans ses bras maternels ; elle le presse avec plus d'amour contre son sein ; elle l'appelle à jamais son cher fils , son fils bien aimé , qui l'a reconnue , qui lui a souri tendrement & avec confiance. Encore un instant , te dis-je , & tu seras initiée dans tous les secrets de l'Etre suprême , & tu liras le plan de la création dans son sein lumineux , & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages , & tu saisisiras Dieu lui-même. Le mal physique est le

marteau qui frappe sur l'éternité , pour en faire jaillir la source du bien moral. . . .

Un bruit discordant & plaintif se fit entendre , & me réveilla tout - à - coup ; il partoît de la chambre voisine , où j'avois laissé ces amans malheureux , dont l'aventure m'avoit si vivement intéressé la veille. J'accours. Quelle scène terrible & touchante ! Un homme enflammé de fureur , que je reconnus pour le pere de cette jeune femme , vouloit l'étrangler de ses mains ; son amant le retenoit d'un bras vigoureux , & sembloit , en le ménageant , le contenir de toute sa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit ; il paroissoit à-la-fois , & le dieu protecteur de cette femme éplorée , & un fils suppliant & soumis. Toute la maison étoit accourue au bruit ; plusieurs gens , qu'échauffoit la voix de ce pere furieux , s'efforçoient de se rendre maîtres du jeune homme , tandis que les autres spectateurs , émus , attendris , prenoient sa défense. Cependant aux ordres d'un exempt muni d'un pouvoir redoutable & qu'il fit connoître , au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit sur sa fille , tout céda ; la force eut son effet.

On sépara les deux amans qui se tenoient étroitement embrassés. Je les vis tomber du comble du désespoir dans le silence morne de la douleur ;

ils paroissent anéantis , & comme deux victimes qu'on va traîner au supplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi - éveillé par ce tumulte , & qui se débatoit dans son berceau. Encore agité de mon songe , & plein de l'image de la Nature , un mouvement extraordinaire m'inspire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras , & le présentant à ce pere inflexible : Monsieur , lui dis - je d'une voix ferme ; voici un enfant qui a besoin d'un pere ; c'est votre sang qui fait palpiter son jeune cœur ; & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris soin de sa foiblesse , ou détester celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre ; & dont la voix fera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout ; voulez - vous qu'il vous maudisse ? Le crime de votre fille est d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtrisé vous - même plus d'une fois ; & que vous n'avez pu dompter. Elle a mis au monde , sans votre aveu , peut-être sans le sien , un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute , & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous respecter. Des préjugés cruels vous feront - ils sacrifier ce que vous avez de plus cher au monde ? Quant à ce jeune homme , il aime , il est aimé ; il vous offre une

main vertueuse ; quelles richesses demandez-vous donc ? Ah ! le sourire de cet enfant , avouez-le , a plus de charme & de valeur qu'un triste monceau d'or. Sa mere est votre fille ; c'est un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de son époux ? Il le mérite , puisqu'il en a rempli les devoirs ; estimez son courage & cette ame sensible & fiere , qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere , encore plus frappé de l'aspect de cet enfant que de mon discours , restoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarrassé d'une partie de ses langes ; & soit l'effet du moment ou d'un heureux hasard , il fixoit son aïeul avec la même douceur qu'il fixoit sa mere. Il lui tendoit même en souriant , deux petites mains innocentes. Je me hasardai à le remettre dans ses bras. Voilà son asyle , m'écriai-je ; il est dans le sein de la nature , il n'en sortira pas ; ce sein ne se fermera point à ses pleurs. Pourroit-il le rebuter ?... Son visage commençoit déjà à trahir l'émotion de son cœur ; il s'efforçoit vainement de la déguiser. Dans ce premier trouble , il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de sa bouche , & de le baiser. La mere désolée , attentive à tous ses mouvemens , faisoit cet instant ; elle se jeta à ses pieds ; & d'une main soutenant son enfant , le pressant contre le visage d'un pere , elle prit

sa main de l'autre , & l'arrofa d'un torrent de larmes. Le jeune homme , quoiqu'un peu éloigné , mit lui-même un genou en terre ; & moi debout , les yeux humides , les bras étendus , j'excitois ce pere déjà ébranlé à la pitié , à la commisération. Il ne tarda pas à porter une main à ses yeux pour en essuyer une larme ; & gardant un silence qui présageoit quelque grand événement : Tu m'as vaincu , dit-il tout-à-coup à sa fille ; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel ; c'est lui qui conduit tout. Qu'il soit béni à jamais ! Leve-toi ! Je n'ai plus de courroux , je te pardonne , & je sens que mes larmes se mêlent aux tiennes... Cet enfant... Ah ! ... laisse-moi , tu m'attendris trop... Prends ton fils , il devient le mien... Aimez-moi tous les deux. Il dit ; & baissant cet enfant avec un nouveau transport , il le remit dans les bras de sa mere. Alors le jeune homme osa s'avancer , prendre sa main & la baiser d'un air respectueux ; & moi , cédant à la force du moment , je tombai à ses genoux , comme si j'eusse été son propre fils , comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point ; il pleura long-tems , il pleura abondamment , se cachant le visage , retournant par intervalles au berceau de l'enfant , qu'il considéroit avec des yeux étonnés , attendris. Tous les témoins de
cette

cette scene , interdits & touchés , étoient livrés aux divers mouvemens de la surprise , de la tendresse & de la joie.

L'amour & la reconnoissance ne se manifestèrent jamais par des expressions plus vives & plus touchantes ; autant la fureur éclatoit une heure auparavant , autant le triomphe de la nature victorieuse étoit paisible & attendrissant. Ce pere si dur , si inflexible , paroissoit honteux des excès où il s'étoit livré ; sa confusion entre un fils , une fille & un petit-fils , formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainsi que le geste innocent d'un enfant défarma la colere d'un homme irrité , que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O nature ! ô nature ! disois - je tout bas , voilà de tes coups ; tu as tiré le fil secret qui unit le cœur de tous tes enfans , & tes enfans t'ont obéi ! Il faut revenir à toi pour être sensible , pour être humain , pour être heureux. Le pere ne pouvoit rassasier sa vue de cet enfant chéri , qui avoit fait tomber toute sa fureur ; il revenoit vingt fois le caresser ; le cœur d'une mere jouissoit de ce spectacle , & n'en perdoit pas une circonstance. Il se promettoit déjà le plaisir de le présenter à toute sa famille. La mere essuyoit ses larmes , mais celles-ci étoient d'alégresse. Le jeune homme vint m'embrasser en silence ; & moi satisfait de la

victoire de la nature , je partis , emportant le plaisir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens (a).



CHAPITRE VII.

De la Royauté & de la Tyrannie.

JE rêvois que j'étois errant , fugitif , déguisé sous de vils habits , manquant d'asyle & presque de pain. Je traversois tantôt des villes superbes , tantôt des villages ruinés ; je ne tendois point une main suppliante , je conservois ma fierté ; le pain dont je me nourrissois étoit le fruit de mes travaux , & je le mangeois avec le secret contentement de sentir que je me suffisois à moi-même. Dans cet état d'humiliation , & non de bassesse , je méditois sur les devoirs des souverains , sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur ; mes pensées étoient plus élevées , plus droites & plus pures. Souffrant , j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme ; je contemplois le riche , & je disois

(a) Un comédien nommé Armand , dans une piece intitulée *le Cri de la nature*, s'est approprié le plan, les caractères & les expressions de l'auteur.

en moi-même : O malheureux , l'or t'a fait une ame métallique ! De quelle foule de sentimens te prive ta triste opulence ! Chaque jour tu t'endurcis , & moi les larmes que je répands sont chaque jour plus délicieuses ; dévore lâchement la subsistance commune , tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la santé de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de sentir , alors tu rougiras en ma présence.

Las , fatigué , j'entrai sous le toit d'un laboureur , où quelques indigens , de mœurs simples & pures , m'offrirent une natte pour y reposer. Je me formois sur ce misérable lit une douce image d'un véritable roi , rendant ses peuples heureux , maître de lui-même , & chéri de tous ses sujets ; c'est le malheureux qui songe le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faisoit oublier mes maux.

Je partis , après avoir remercié mes hôtes , & le lendemain je me trouvai dans une espece de forêt fort rude à traverser ; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour , lorsque j'apperçus sur une éminence quelques chênes pressés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé , mais d'une santé ferme & vigoureuse :

elle étoit assise sur une colonne rompue ; son front couvert de cicatrices , n'en étoit pas moins fier , moins redoutable ; quelques cheveux blancs épars flottoient sur ses épaules , & ses rides imprimoient le respect. Je marchai vers elle , & j'allois lui adresser la parole , lorsqu'elle me dit : Je t'attendois , toi qui connois le courage , toi qui as combattu l'adversité ; ces mains endurcies au travail me plaisent ; ce n'est point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi ; la force de l'âme tient à un corps robuste. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaste empire ; il doit être souverain d'un riche pays , commander à un peuple docile , vaillant & fidele. Quels pièges pour son orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité , & je lui dois un grand exemple. C'est toi que les dieux ont choisi pour le conduire au sommet de cette montagne escarpée que tu découvres d'ici. C'est là qu'un tableau fidele doit se présenter à ses regards. A ton approche , tous les obstacles tomberont ; il verra comme il doit régner ; & s'il méprisoit cette leçon vivante. . . . Mais il ne la méprisera point.

A ces mots , je pris le jeune prince par la main ; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi ; mais je me disois : Ah ! je puis

enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui fait si mes paroles ne germeront point dans son cœur , s'il ne les opposera pas un jour au langage empoisonné des courtisans ? Qui fait si je ne pourrai pas sauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la misère qui m'environne aujourd'hui ? Un seul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perspective ! la physionomie du jeune prince étoit noble , intéressante ; son front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui , à son âge , annonçoit une ame forte , peut-être déjà épouvantée de l'étendue de ses devoirs. Il jeta sur moi un regard de bonté & me dit : Ami que les dieux daignent me donner , tu te rends l'interprete du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu soupîres ? Tu me plains , sans doute , d'être un jour destiné à régner ! Je veux , de ce moment , rechercher le commerce des sages ; je veux puiser dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même : que leur expérience m'instruise. Apprends - moi de bonne heure à mépriser la mollesse , à sévir contre la flatterie , à la reconnoître , quelque déguisée qu'elle soit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuse , où tombent tant de souverains , que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & sen-

fible , dont l'ame vraiment libre ose me tirer de mon assoupissement ; qu'il produise à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité ; qu'il ne craigne point de me déplaire : je chérirai sa franchise. . . .

Prince , lui répondis-je , lorsque vous ferez assis sur le trône , il ne sera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez ; elle se voilera sous le vêtement de l'éloquence même : elle ne sera plus qu'un vain son , qu'un inutile appareil... Profitez des momens que les dieux vous accordent , & songez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'est-ce que ma foible voix ? Eh ! lorsque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire sur votre visage quelques indices de ses futures destinées , considérez les regards avides qui fondent sur vous de toute part : ils vous parlent hautement , ils vous parlent éloquemment , ils vous crient : O toi , qui seras dépositaire de notre bonheur , daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour. En ce moment , l'homme vertueux vous contemple , & voudroit faire passer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme instruit voudroit vous donner toutes ses connoissances , le philosophe sa modération & ses lumieres , le sage son héroïsme & la simplicité de ses mœurs , & le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne -lui mon cœur , & l'heu-

reuse facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards ; écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né , l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune prince me ferra la main sans me répondre. Nous marchâmes quelque tems , & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté elle étoit bordée de précipices affreux , & sous nos pieds un fleuve mugissant se perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert , & retentissant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit son front dans la nue ; de sorte qu'en la considérant d'en - bas , on n'y distinguoit qu'un sommet : mais du même pied s'élevoit une double cime , dont l'une étoit séparée de l'autre par une fort grande distance. D'un côté étoit le séjour de la Royauté , de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un sentier par lequel on y montoit : l'un étoit sûr , sans péril ; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choisis pour le franchir. L'autre étoit pénible , difficile , sanglant : l'audace , l'imprudence , source des plus affreux revers , étoient les seuls guides des ambitieux qui , pour leur malheur , osoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroissoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence se faisoit sentir ; elles paroissoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur , au-dessus des nuées , des orages & des tempêtes. L'autre se trouvoit dans la région des tonnerres , plongée entièrement dans l'épaisseur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune prince que je conduisois par la main : Le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux monarques imprudens ; approchez , voyez cette femme d'une taille majestueuse & d'une figure charmante , assise sur ce trône éclatant , vêtue d'une robe blanche ; son sceptre est un caducée de paix. De même que le soleil vivifie la terre , ainsi ses regards protègent les empires , y portent la félicité & l'abondance ; elle est adorée des gens de bien , elle leur inspire la confiance , & les méchans sont les seuls qui la haïssent.

A sa vue , le respect fit rougir le jeune prince. Il lui rendit ses hommages , tels qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable ; elle étoit pleine de graces & de majesté , son visage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroient point les traits sacrés ; son regne étoit celui du siècle d'or , la clémence étoit sa

vertu distinctive ; elle étoit satisfaite d'occuper un trône , parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien possible. Elle aimoit les ames libres , aussi avoit-elle des héros pour sujets. L'honneur , le mérite , la vertu , tels étoient ses courtisans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion repositoit à ses pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient son trône ; la déesse en formoit un fleuve d'un cours libre , qui , également distribué , arrosoit les parties les plus éloignées de son royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux que des beaux fruits de la terre , qu'elle cueilloit avec une joie ouverte ; elle les considéroit comme les seules & véritables richesses ; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ses regards , elle les arrêtoit avec bien plus de complaisance sur un citoyen qui , appuyé sur le soc de la charrue , traçoit dans les champs un sillon fertile. Ses sujets formoient un rempart impénétrable autour de sa personne , & les armées ennemies fuyoient devant eux , comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune prince me demanda ensuite quelles étoient les femmes dont la royauté étoit entourée. Qu'elles sont belles ! s'écria - t - il ; qu'elles ont de douceur & de noblesse ! Celle qui est

assise à droite , lui dis - je , dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté , c'est la Justice. Voyez avec quel zele & quelle promptitude elle secourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuste ; voyez comme elle punit ce dernier sans courroux & sans haine. Considérez à ses côtés cette femme si noblement vêtue , à l'air ouvert , au sourire gracieux ; c'est la Paix , l'aimable Paix : assise sur un faisceau de lances brisées , elle présente un miroir à la Fureur sanglante , qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin , cet homme dont les bras sont si nerveux , dont le corps paroît plein de force & de courage , qui porte des cheveux blancs , s'appelle *Nomos* ; tout ploie sous son sceptre , grand & petit , riche & pauvre. Inflexible en son équité , il traîne au supplice ce satrape exacteur ; il fait tomber cette tête odieuse , qui n'avoit roulé que des projets sanguinaires ; il veille sans cesse , & son œil ne peut se fermer , qu'aussi - tôt la confusion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'est le seul ministre de la Royauté , elle ne peut en avoir de plus fidele ; c'est le conseil qu'elle écoute , elle ne peut en écouter de plus sage : la déesse éclairée s'appuie sur son bras , & n'ose rien entreprendre ni rien résoudre sans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte ; elle con-

fidere moins l'éclat du rang , que l'importance du dépôt , & sa couronne n'a de majesté qu'autant qu'elle sert au bien de l'état.

Le jeune prince contemploit toutes ces choses avec la plus grande attention. Je le laissai se remplir de ce spectacle , content de voir qu'il imprimoit avec plaisir dans sa mémoire ce qui pourroit servir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ses réflexions , je le saisis précipitamment par le bras. Descendons , lui dis-je , venez voir cette autre déesse , pour laquelle tant d'hommes sont si follement passionnés , qu'ils commettent mille forfaits sans remords , qu'ils s'égorgent misérablement les uns les autres , qu'ils se dressent toutes sortes de pieges , les fils contre leurs peres , les peres contre leurs enfans , les freres contre leurs freres. Insensés ! ils desirent comme un bonheur le plus grand des maux , ce pouvoir arbitraire , source de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert ; mais à mesure qu'on avançoit , les abymes s'ouvroient à nos côtés ; nous nous engageâmes dans des routes tortueuses , qui toutes aboutissoient à d'affreux précipices ; les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les sentiers se montrèrent arrosés de sang & couverts d'hommes égorgés ; le jeune prince voulut reculer. Jamais ,

dit-il , je ne passerai par ce chemin horrible ; mon cœur se souleve. . . . Les dieux le veulent , lui répondis-je , vous n'y passerez que pour le contempler ; & l'émotion terrible & salutaire qu'il vous causera , vous fera à jamais utile.

Nous parvînmes au sommet : nous trouvâmes la Tyrannie assise sur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhausser. Elle composoit son visage & son geste , & faisoit tous ses efforts pour ressembler à la Royauté. Elle s'imaginait que son diadème étoit plus riche & plus respectable , parce qu'il étoit surchargé d'or , de diamans , & peint de mille couleurs : elle croyoit son trône superbement affermi sur des colonnes de marbre & d'ivoire ; mais sa base peu solide étoit mobile & chancelante ; elle s'enorgueillissoit puérilement de sa pourpre , de son sceptre , de sa couronne ; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enflait son cœur , comme un enfant qui , étant paré , s'estime plus grand.

Tout ressenoit autour d'elle l'orgueil , l'ostentation , la mollesse , la prodigalité , le luxe insolent. Elle tenoit un faisceau de sceptres , mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous sourire gracieusement ; mais son sourire forcé nous découvrit son ame fautive , petite & cruelle ; son geste n'avoit rien de noble ; tout en elle ,

malgré ses fastueux habillemens , annonçoit quelque chose de bas ; la terreur se peignoit dans son regard effaré. Elle ne faisoit rien avec assurance , rien avec dignité ; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient , croyant que tel étoit le caractère de la grandeur ; mais elle se rendoit encore plus odieuse que redoutable.

Nous la considérâmes long - tems ; elle ne restoit pas un instant tranquillement assise. Tantôt elle se levoit , le front pâle , & croyant déjà sentir le fer vengeur pénétrer dans son cœur ; tantôt ses yeux étinceloient d'une rage secrète , & elle frémissait elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit basement l'or dans son sein , puis le répandoit avec profusion sur les plus viles créatures , complices & ministres de ses attentats. Le lendemain , elle se précipitoit en brigand , sur une troupe indigente ; elle extorquoit la plus vile monnoie , l'enlevant sans remords , quelque mince fût la somme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté , la Violence , l'Injustice & le Fanatisme secouant sa torche ardente. Ce dernier la favorisoit pour augmenter sa propre autorité ; & cette autorité une fois établie , il menaçoit la Tyrannie elle-même , & lui disputoit le sang des peuples. Toute cette troupe conjurée con-

tre elle , en se déchirant de leurs mains impies , cherchoit à lui faire sentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte , l'inquiétude , la défiance , la fureur écartoient de ses yeux les pavots du sommeil ; elle sacrifioit ses esclaves à sa famille , les finances à ses fantaisies , l'état & sa cour à sa personne. Une tête de Meduse couvroit sa poitrine ; la moindre association la faisoit trembler ; & dès que deux citoyens se parloient à l'oreille , elle les séparoit. La Flatterie , toujours debout , lui parloit à l'oreille , & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier , plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'apperçus Machiavel caché derrière son trône , & qui lui parloit tout bas.

Elle fraploit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours , sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince , m'écriai-je , voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah ! la première , me répondit-il , me charme & m'enchanté ; elle attire avec complaisance le regard des dieux ; elle mérite les hommages des mortels : mais celle-ci me fait horreur , & sa scélératesse m'inspire une indignation si forte , que si votre bras veut seconder mes foibles mains , nous allons la précipiter du haut de ce rocher. O noble

transport ! vertueux héroïsme ! Prince , attendez encore , attendez , & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une sage lenteur ; il fait descendre la tyrannie sur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'est plus d'Hercule , à qui l'empire de l'univers soit confié. Ce demi-dieu , protecteur du genre humain , parcouroit le globe , non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions , des tigres , des pantheres , des hiennes n'est rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir) mais il voyageoit pour terrasser les tyrans assis sur les trônes , pour frapper ces monstres couronnés qui corrompent les doux bienfaits de la nature , qui font gémir des milliers d'hommes sous la voûte éclatante du firmament , au milieu des trésors de la terre , & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la royauté , il l'honora , il la combla de louanges , il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & souveraine des états , comme la rémunératrice de la vertu , comme l'effroi du crime. C'est par là qu'Alcide mérita les respects du monde entier ; c'est par là qu'il est digne de servir de modele à celui que le ciel favorisera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En descendant , je fis remarquer au jeune

héros que la côte de la montagne où étoit assise la pâle Tyrannie , étoit escarpée tout autour , & creusée en-dessous jusques sous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris , & nous vîmes cette partie peu à peu s'ébranler , se détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abymes qui l'environnoient , comme un rocher énorme , élevé sur l'Océan , tombe & perce en un clin d'œil la vaste profondeur des mers. La Tyrannie & ses filles abominables furent écrasées dans cette chute foudaine & rapide. Mille acclamations d'alégresse & de joie , élancées vers les cieux , annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune prince me dit : Mon estomac est à jeûn ; je voudrois pouvoir appaiser ma faim ; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons , lui dis-je , de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous désirons. La déesse m'avoit fait ma leçon , & j'avois mes vues. Je fis entrer le prince dans la première cabane qui se présenta. Il apperçut trois enfans en bas âge & demi-nus , qui suçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme sauvage. Avez-vous du pain à nous donner ? leur demandai-je. Pour toute réponse , ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi ! poursuivit le prince étonné , interdit,

interdit , effrayé , point de pain ici ! D'où vient cette affreuse misère ? Alors une voix languissante sortit du fond ténébreux de cette chaumière , & dit : Nous savons bien labourer la terre , en faire sortir les moissons ; nous savons supporter les travaux les plus rudes & qui renaissent avec chaque soleil ; nous entassons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain ; ou si nous en mangeons , il est noir , mal-pêtri & formé de cette partie grossière qu'on destine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune prince , ces campagnes sont abondamment fertiles , le courroux du ciel n'est point descendu sur la terre , aucun orage destructeur n'a renversé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vastes plaines. . . . Des hommes , reprit la voix gémissante , plus cruels que l'intempérie des saisons , nous voient le front pâle , les membres exténués , sans songer à nos besoins , & ils nous parlent encore de leurs besoins imaginaires , en fans de leur dure & misérable vanité. Plus nous sommes malheureux , plus nous sommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre désespoir , ni l'instant du trépas qui finira nos peines & nos services , bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuse des indigens , beaucoup plus d'esclaves qu'ils n'en fautoient perdre. C'est

à force de nous surcharger de travaux , & de diminuer notre nourriture , que ces grands composent leur opulence , dont ils jouissent sans remords & qu'ils consomment dans une amère dérision sur notre état.

O ciel ! s'écria le jeune prince en pleurant ; & il se jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit ? Sans doute c'est parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la société. Non , ce ne peut être ici que le séjour des criminels. . . Ils ne sont point coupables , repris - je ; mais l'indigence est regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumière ouverte à tous les vents , ces vils meubles échappés à des mains barbares , ce triste foyer où fument quelques feuilles desséchées ; approchez , & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie. . . Vous frissonnez. Là repose une mère qui a nourri de son lait ces mêmes enfans qui un jour verseront tout le sang pour vous. . . Arrête ; je t'entends , s'écria le jeune prince , en se cachant le visage des deux mains. O ciel ! accorde - moi les moyens de réparer d'aussi funestes désastres.

Le ciel , repris - je , favorise les desseins généreux , il leur prête une force victorieuse ; & le monarque qui possède les qualités d'un souverain , est presque assuré de voir ses projets heureusement couronnés. Un jour , vous ferez assis sur

le trône ; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques ; souvenez - vous alors que vous avez eu faim , & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous présenter de quoi l'appaiser. Établissez l'impôt sur le luxe , & non sur les besoins de la vie ; qu'il frappe directement la tête dure du riche , & non la tête sensible du pauvre ; que votre objet soit de faire jouir chaque particulier de la richesse de l'état , & que cette richesse ne soit point assise sur la misère commune. Les moyens s'offrent en foule ; la gloire , la grandeur , la puissance d'un royaume , vains mots qui disparoissent auprès des noms sacrés de liberté , d'aïfance , de bonheur des sujets. La duplicité cherchera des raisons spécieuses pour plâtrer la vérité ; elle est ici ; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languissent. Que cette image aussi forte qu'elle est vraie ne sorte jamais de votre mémoire ; opposez - la sans cesse à ces détours subtiles & recherchés , qui ne sont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites , en voyant une table fastueuse : il est des hommes qui souffrent la faim ; dites avant de reposer votre tête sur le duvet : il est des hommes qui n'ont que la terre pour lit , & ces hommes m'ont rendu dépositaire de leur bonheur. Alors , le trait actif & pur de ce sentiment généreux.

qui naît dans les grands cœurs , embrasera votre ame toute entiere ; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche , avec vos paroles vivifiantes ; & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cents lieues de vous , qui ne vous a jamais vu , & qui vous bénira comme elle bénit l'Etre suprême , sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous ferez un grand roi , & que vous en aurez accompli tous les devoirs , lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur , où vit l'homme laborieux , & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien due , après avoir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées , tous les monumens pompeux des arts , toutes les productions du génie ne vaudront pas , aux yeux de Dieu & des hommes , cette gloire facile , simple & pure. Voilà la gloire véritable , & toute autre est fausse , illusoire & passagere. Que vous dirai-je de plus ? l'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau ; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue , que votre anneau soit uni fortement au dernier ; alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance ; elle triomphera du tems , parce que les générations qui succéderont à la génération présente , hériteront de son amour , de son respect & de son dévouement ,

seuls gages de votre félicité : une égale & mutuelle confiance du souverain & du peuple , telle est la base éternelle des empires.

J'achevois ces mots , lorsqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée ; mais elle portoit un diadème. Elle dit à ce jeune héros , d'un ton majestueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé , écoutez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractère , de la hauteur dans l'esprit , de la grandeur dans les projets : j'étois naturellement fier , passionné pour la gloire ; mais je n'en avois pas des idées parfaitement justes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la splendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard , j'ai moins fait pour son bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ? Cette ambition qui séduit tous les rois , m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés , & qui ne se découvrent qu'à ceux qui ne sont point nés pour le trône. Que ne suis-je né du moins dans le siècle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au système du gouvernement ces principes féconds , tous détaillés , tous présentés avec cet éclat que ne soupçonnoit pas même le siècle où je vivois : j'aurois moins

erré sur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois senti ma force véritable. Je l'ai ignorée , & cependant j'ai été long - tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adversité ce que soixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une base raisonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadème. Si les dieux renouoient le fil de mes jours , au lieu de porter le nom de grand , j'ambitionnerois celui de sage ; je connoîtrois qu'il est un art de régner , que cette étude profonde ne se puise point dans les cours , mais dans les pensées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé sa cause à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement ; vous aurez à conduire un peuple actif & docile , quelquefois fier , jamais intraitable , brave , fidele , toujours bon , adorant ses rois , même avant de les connoître ; c'est à vos regards à féconder ses talens & ses vertus. Un coup-d'œil du maître suffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir , & vous remuerez tous les cœurs. . .

Le jeune Prince s'inclina pour embrasser cette ombre sacrée ; mais aussi-tôt elle rentra dans

le sein de la terre. Tout ému , il se rejeta dans mes bras , comme pour recevoir quelque consolation de l'immense fardeau déposé entre ses mains. Je lui dis : Prince , l'histoire fidelle de ce grand roi , bien méditée , est un phare lumineux pour tous ses successeurs ; ses fautes sont éloquentes. Que puis - je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raison a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues , excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant , vous aurez préparé à la législation la route la plus sûre & la plus facile. Qui est-ce qui parle avec force au peuple ? Qui est-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la soumission chère & lui en fait un devoir sacré ? Qui l'oblige à faire sans effort les sacrifices les plus rares ? C'est la raison publique , c'est elle qui parle & qui persuade. Voilà le maître absolu qui doit monter sur la tribune ; chaque citoyen saisira pour lors avec avidité ce qui sera relatif aux intérêts de la patrie , & les esprits seront éclairés , les cœurs puissamment remués , & les volontés entraînées par une puissance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Consultez cette volonté générale ; faites sentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumières sont généralement répandues , & vous devez

vous en féliciter. Rien de si facile à bien gouverner qu'un peuple qui pense ; il a des principes , il connoît ses devoirs , il est une barrière qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur , & de le porter aux plus grandes choses ; pour cet effet , que vos regards distinguent les talens avant les richesses , les vertus avant la naissance , le commerce & l'industrie avant les arts frivoles. Respectez dans chaque citoyen le courage , l'intégrité , & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne soit avili , afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez guere de tristes préjugés à combattre ; vous êtes dans un tems où vous pourrez beaucoup oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siècle a cette maturité où , pour cueillir , on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique , aura sur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime , *divise pour régner* ; adoptez celle-ci , plus juste & plus vraie , *anoblissez vos sujets , pour qu'ils vous aiment davantage & que vous soyez plus fort par eux.*

Le génie de chaque siècle , dans tous les tems , a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince , connoissez le vôtre : il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers , *le pouvoir & le génie* ; vous tenez le

premier ; l'autre se présente à vous pour vous servir : daignez le faire asseoir à vos côtés ; ayez alors ce despotisme vertueux qui agit avec fierté & sans reculer d'un pas , lorsqu'il est question des intérêts de l'humanité , qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense ; il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes... Je m'éveillai en prononçant ces paroles , & dans l'espérance de voir mon songe se réaliser un jour. (a)

CHAPITRE VIII.

De la Cupidité.

JE me trouvois dans un bois obscur , ne sachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune , rompus par la voûte d'un épais feuillage , jetoient une pâle clarté qui rendoit les ténèbres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foiblesse d'un enfant qu'on a abandonné dans un désert. Tout me faisoit peur ; chaque ombre me paroissoit un fantôme ; le moindre bruit me fai-

(a) J'ai publié ce songe en 1768.

soit dresser les cheveux , & je trébuchaïs à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens , que je ne pouvois ni voir ni palper , se rendoient mes guides sans mon consentement. Ils me faisoient mille contes ridicules , auxquels ils vouloient que j'ajoutasse foi ; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines ; puis insultant à mon ignorance , ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contents , ils me faisoient passer devant les yeux des bluettes perfides , pour m'étourdir ou pour me désespérer. Je voulois toujours avancer vers une lumière foible , mais pure , que je distinguois au bout d'une immense allée. Je hâtois mes pas ; mais au bout de cette longue avenue , où je croyois tenir la sortie du bois , je ne trouvais qu'un petit espace vuide , qui m'offroit une barrière impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je versai dans cette nuit longue ! L'espérance & le courage ranimèrent cependant mon cœur , & la patience & le tems firent luire enfin sur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je sortis de cette forêt sombre , où tout m'avoit effrayé , mais pour rentrer dans un autre séjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vastes plaines enrichies des dons de la féconde nature ; jamais un aspect aussi ravissant n'avoit frappé mes regards. J'étois las , j'avois faim ; les arbres étoient chargés des plus beaux

fruits , & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches , y attachoit ses grappes dorées qui pendoient en festons. Je courus , transporté de joie , pour étancher ma soif , en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens , lorsqu'un homme singulièrement vêtu opposa un bras de fer à mon passage. Innocent , me dit-il , je vois bien que tu sors de l'enfance , & que tu ignores les usages de ce monde ; lis sur ce portique de pierre ; ses loix y sont gravées ; il faut t'y soumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaste & beau pays étoit ou loué ou vendu ; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire , d'y manger , d'y marcher , même d'y reposer ma tête , sans la permission expresse du maître. Il étoit possesseur exclusif de tous ces fruits que mon estomac à jeûn convoitoit vainement ; & dans toute l'étendue de ce globe , je n'avois pas un point pour asyle , pas une pomme en propriété ; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim , faute de certaines petites boules de vif-argent , fort subtiles à se perdre , que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produisoit la terre. Je disois en moi-même : cet homme n'a pas plus de droits que moi sur ce terrain ;

voilà un tyran assurément : mais je suis le plus faible , il faut se soumettre.

J'appris que , pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives , il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps , au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb , plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet , je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois , & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger , tiens , moi , je suis bon ; approche , mets-toi au col un anneau de cette grosse chaîne , en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me présentant de quoi manger , il accompagna ce don d'une rude chiquenaude sur le bout du nez. Je murmurai beaucoup , & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents , lorsque je fus fort surpris de voir un autre homme , encore plus chargé de chaînes que le premier , appliquer à celui-ci un large soufflet qu'il reçut humblement en baissant la main qui l'avoit frappé. Il est vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent , qu'il sembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon ressentiment , je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché :

Comment , vous souffrez un pareil affront ? Pourquoi cet homme a-t-il l'insolence de vous outrager ? Il me regarda en ricanant , & me dit : Tu as l'air bien neuf , mon ami ; apprends que telle est la mode du pays : tout homme en place qui donne , satisfait toujours & au même instant son orgueil ou sa dureté aux dépens de celui qui reçoit ; mais c'est , comme on dit , un prêté rendu. Quoique j'enrage du soufflet que je viens de recevoir , je ne fais semblant de rien , par la raison que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres , & que j'espère moi-même en distribuer un jour tout à mon loisir. Mais , malheureux que je suis ! à peine ai-je pu jusqu'ici donner par-ci - par-là quelques misérables chiquenaudes. Quoi ! ce langage te rend stupéfait ? Pauvre jeune homme ! il n'est pas tems encore de t'étonner : oh ! tu en verras bien d'autres. Allons , suis-moi.

Je le suivis. Vois-tu , me dit-il dans le lointain ces montagnes escarpées. L'un de leurs sommets est élevé presque dans la nue ; eh bien ! là réside l'objet éternel des desirs de tous les hommes ; là jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent subtil , dont je n'ai , hélas ! que quelques gouttes. Viens avec moi ; franchissons les obstacles , combattons ; supporte la moitié des chaînes dont je vais me charger ; plus elles seront pesantes , & plus tôt nous parviendrons.

Oh ! si je peux jamais puiser à souhait à cette heureuse fontaine , je te jure que je t'en ferai part.

La curiosité , encore plus que la nécessité fatale où j'étois , m'entraîna sur ses pas. Dieu , quel chemin de fer ! quelle cohue ! que d'affronts & de peines ! je cachois la rougeur de mon visage sous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante ; mais je le surprenois quelquefois se mordant les lèvres jusqu'au sang , & se désespérant à voix basse , tandis qu'il me crioit tout haut , *courage , ami , cela va bien*. L'avidité lui donnoit des forces surnaturelles ; & comme ma chaîne étoit liée à la sienne , il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers , & qui s'arrachotent avec toute la civilité possible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroïsoit guere possible de traverser cette foule impénétrable , lorsque mon conducteur , avec une audace téméraire , se mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité ; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis , en frémissant , que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je

voulois reculer ; mais il n'étoit plus tems , j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de sang ; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cet horrible maniere sur une petite colline ; il me regarda d'un œil de complaisance. Nous prospérons , me dit-il ; le premier pas est fait , le reste ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns sur les autres ? Ici , c'est autre chose ; nous sommes près de la fontaine : il ne faut plus aller si fort ; il faut , avec une finesse adroite , étudiée , savoir donner le coup de coude à propos ; toujours sans quartier ; on n'en abyme pas moins son homme : mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin , c'est le scandale. Tel est l'art du courtisan.

J'avois le cœur trop ferré pour lui répondre un seul mot. J'étois stupéfait de me voir attaché à lui : je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raison d'en agir ainsi ; car il avoit beaucoup d'exemples qui lui sembloient favorables. Quel spectacle ! quel tumulte ! que de scenes diversément affreuses ! Toutes les passions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre , & sans ce trafic elles passaient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le masque de la justice , & remplissoit sa balance sacrée de poids mercenaires.

Des hommes encore couverts de la boue d'où ils sortoient , étoient honorés , & insultoient à la misère publique.

D'autres se frottoient le corps avec ces boules de vif-argent , & marchoient la tête levée , l'orgueil dans les yeux , la débauche dans le cœur. Ils s'estimoient supérieurs aux autres hommes , & méprisoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des soufflets à ceux qu'ils rencontroient , leur geste étoit une offense , leur sourire un outrage : mais souvent ce vif-argent s'usoit ; & ces mêmes hommes si fiers , si durs , redevenoient bas , soumis , rampans. On leur rendoit alors avec usure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les transportoit secrètement , & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer aussi que ce vif-argent si funeste leur avoit monté à la tête , de sorte qu'ils en avoient perdu la raison. J'en vis un qui étoit descendu du sommet. Opprimé sous le poids qui l'étouffoit , immobile & comme en extase , il contemploit son corps argenté , & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à se relever ; il crut que je venois pour le voler , il m'opposa un poing fermé pour défendre son vif-argent , & en même tems il me tendit une main suppliante d'un air piteux , me priant de l'assister d'une petite boule , & qu'il mouroit content.

Un

Un peu plus haut , quarante hommes infatiables , à l'œil avide , emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source ; il avoit été arraché des mains foibles des femmes , des enfans , des vieillards , des cultivateurs , des pauvres ; il étoit teint de leur sang , & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail , & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matiere n'en étoient jamais rassasiés ; plus ils en avoient , plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit , dans ces objets , que des motifs d'émulation. Allons , allons , me dit-il , tu rêves , je crois , avec ton œil fixe & observateur ; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet ravissant ? Vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante ? Elle se précipite en cascades. Ah ! courons ; je crains qu'on ne la tarisse. Que de monde se la dispute ! Mais en même tems prenons garde à nous , nous n'y sommes pas encore ; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien , faute de prudence , sont tombés du faite dans l'abyme ! En y renversant les autres , garantissons-nous d'une chute horrible ; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens ,

j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus sûrement au terme désiré.

En me parlant ainsi , il me conduisit par un petit sentier que peu de personnes osoient suivre ; c'étoit une espece d'escalier tortueux , étroit , percé dans le roc , & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems ; mais bientôt le chemin se trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'esprit de l'idée de chair , tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures se tenoient les bras entrelacés , & unies entr'elles comme pour fermer le passage aux mortels imprudens. Elles représentoient la religion , l'humanité , la probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures sont le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; les originaux en sont dans les cieux. O mortels ! respectez ces images ; qu'elles soient sacrées pour vous , puisqu'elles sont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne sera touché , & maudit soit à jamais le sacrilege qui osera les endommager !*

Je sentis à cette vue une émotion respectueuse , mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur , il me parut un instant aussi troublé qu'indécis ; mais ayant entendu des cris sur une nouvelle éruption de la fontaine , son visage se colora d'un rouge

noir ; il saisit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il brisa ce monument sacré avec une fureur impie , & passa outre sur ses débris. Mes efforts redoublés & contraires aux siens , briserent enfin la chaîne odieuse qui m'attachoit à ce monstre. Va , lui dis-je dans mon indignation , homme effréné , va , cours satisfaire ta cupidité ; la foudre de la justice divine est prête... Il ne m'entendoit déjà plus ; je le suivis des yeux : le malheureux , égaré par son forfait , en voulant puiser trop avidement dans cette fontaine funeste , s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu , il fut brisé sur les pointes des rochers , & son sang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi , saisi , tremblant , je contemplois ces débris adorables , épars sur la terre , craignant de les fouler , n'osant faire un pas. Des larmes d'affliction ruisseloient de mes yeux ; je regardois le ciel , les mains jointes , le cœur navré de douleur , lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup , aussi belles , aussi majestueuses , aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effigies sacrées. Pompeuses , inébranlables , elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilege & de l'impie.





C H A P I T R E IX.

D'un monde heureux.

JE crus , en rêvant , me trouver dans un temple solitaire : je vis venir à moi une espèce de fantôme ; mais en s'approchant , sa taille se dessina & devint plus qu'humaine : sa robe tomba majestueusement sur ses pieds ; six ailes plus blanches que la neige , & dont les extrémités étoient dorées , couvrirent une partie de son corps : alors e le vis quitter la substance matérielle qu'il avoit prise pour ne pas m'effrayer : son corps se colora comme l'arc - en - ciel. Il me saisit par les cheveux , & je sentis sans effroi que je traversois les plaines éthérées , avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras souple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient sous mes pieds ; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide sur tous ces globes distingués par des couleurs frappantes qui les diversifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre si belle , si florissante , si féconde , que je sentis un vif desir d'y descendre. A l'instant mes souhaits furent exaucés : je me sentis porté doucement sur sa surface , je fus plongé dans une atmosphère embaumée ,

& à la naissance de l'aurore je me trouvai assis sur un siege de gazon : j'étendis mes bras en signe de reconnoissance vers l'envoyé céleste : il me montra du doigt un soleil resplendissant, & s'élançant vers lui il entra & se perdit dans son disque enflammé.

Je me levai, & je me crus transporté dans le jardin d'Eden. Tout inspiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe ; la nature y étoit ravissante & incorruptible : une fraîcheur délicieuse tenoit mes sens ouverts à la joie ; une odeur suave couloit dans mon sang avec l'air que je respirois ; mon cœur, qui tressailloit avec une force inaccoutumée, entroît dans une mer de délices ; & le plaisir, comme une lumière immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute sa profondeur.

Les habitans de ce séjour heureux s'avancèrent au-devant de moi : après m'avoir salué, ils me prirent par la main. Leur physionomie noble inspiroit le respect & la confiance : l'innocence & le bonheur se peignoient dans leurs regards ; ils levoient souvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je fus depuis être celui de l'Éternel, & des larmes d'attendrissement inondoient leurs paupieres.

Je me sentis tout ému en conversant avec ces hommes sublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la

tendresse la plus sincère ; & en même tems la voix de la raison , voix majestueuse & non moins attendrissante , se faisoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne ressembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux ; mais relevé d'une main caressante , & pressé sur le sein qui renfermoit des cœurs aussi nobles , je connus un avant-goût de l'amitié céleste , de cette amitié qui unissoit leurs âmes & qui composoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténèbres , avec toutes ses ruses , n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré sa malice vigilante & profonde , il n'a point su verser ses poisons sur ce globe fortuné ; la colère , l'envie & l'orgueil y sont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un transport extatique élève sans cesse leurs âmes à la vue de cette main prodigue & magnifique qui rassembloit sur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée , de ses ailes humides & dorées , distilloit les perles de la rosée de dessus les arbustes & les fleurs , & les rayons d'un soleil naissant multiplioient les couleurs les plus vives ,

lorsque je découvris un bois que remplissoit une douce clarté.

Là , des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe envoioient au ciel des cantiques d'adoration ; ils se remplissoient en même tems de la grandeur & de la majesté du Dieu qui rouloit presque visiblement sur leur tête ; car dans ce monde innocent, il daignoit se manifester par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit son auguste présence : la sérénité de l'air , le coloris des fleurs , l'insecte brillant , je ne fais qu'elle sensibilité universelle , répandue dans tous les êtres , & qui vivifioit les corps qui en paroissoient le moins susceptibles ; tout donnoit des marques de sentiment : & l'oiseau arrêtant son vol au-dessus de leur tête , sembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front ravissant des jeunes beautés dont le sein respiroit l'amour ? qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée , cet amour qui n'a point de nom ici-bas , cet amour , partage des pures intelligences , amour divin , qu'elles seules peuvent concevoir & sentir ? La langue de l'homme se trouve impuissante & muette , & le seul souvenir de ces beaux lieux suspend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le soleil se levoit ; le pinceau me tombe des mains. O Thomson , tu n'as point vu ce soleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois , comme à regret , les plantes fleuries , douées , comme notre sensitive , d'un sentiment vif & prompt : elles s'affaïssoient sous mes pas pour se relever plus brillantes , le fruit se détachoit mollement de la branche complaisante ; à peine il humectoit le palais qu'on en sentoît le suc délicieux couler dans ses veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif , l'oreille étoit plus gaie : le cœur qui s'épanouissoit sur toute la nature , sembloit posséder & jouir de sa féconde étendue ; le plaisir universel ne cauçoit le tourment de personne ; l'union multiplioit les délices , & l'on s'estimoit moins heureux par son propre bonheur que par celui des autres.

Ce soleil ne ressembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre prison ténébreuse : on pouvoit le fixer sans baisser la paupière ; l'œil se plongeoit avec une sorte de volupté dans sa lumière douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle passoit jusqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme transparens : chacun lisoit alors dans le cœur de son frere les sentimens de douceur & de tendresse dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbrisseaux que cet

astre éclairait , s'élançoient au loin des germes de matière lumineuse , où se peignoient toutes les couleurs de l'iris : son front qui ne s'éclipsoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton n'auroit point su décomposer. Lorsque cet astre se couchoit , six lunes brillantes flottoient dans l'atmosphère : leur marche , diversément combinée , formoit chaque nuit un spectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroissent jetées au hasard , se découvroient là sous leur vrai point de vue , & l'ordre éclatant de l'univers apparoissoit dans toute sa pompe.

Quand sur cette terre heureuse l'homme s'abandonnoit au sommeil , son corps qui ne participoit en rien aux élémens terrestres , n'opposoit aucune barrière à l'ame ; elle contemploit , dans un songe qui tenoit de la vérité , la région lumineuse , trône de l'Éternel , où elle devoit bientôt s'élever. L'homme sortoit d'un sommeil léger , sans trouble & sans inquiétude jouissant de l'avenir par le sentiment intime de l'immortalité , il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur , ce résultat funeste de la sensibilité imparfaite de nos corps grossiers , ne se faisoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une sensation légère des objets qui pouvoient les blesser , la nature les éloignoit du péril , ainsi

qu'une mere tendre écarte son enfant du fossé , en le tirant doucement par la main.

Je respirois plus librement dans ce séjour de concorde & d'alégresse ; mon existence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environtoit étoit vif , plus mes idées se reportoient tristement sur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine se réunirent comme en un seul point pour affliger mon cœur , & je m'écriai douloureusement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite ressembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence , la paix , les plaisirs purs s'évanouirent. Que ne suis-je né parmi vous ! Quel contraste ! La terre qui fut ma triste demeure , retentit sans cesse de cris & de gémissemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y est un dieu , & l'on fait sur ses autels le sacrifice de l'amour , de l'humanité , des vertus les plus précieuses.

Frémissez , vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'est l'homme même ; ses chefs sont ses tyrans ; ils veulent tout plier sous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppression s'étendent , pour ainsi dire , d'un pôle à l'autre ; un monstre , prenant le masque de la gloire , a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable , la violence & le meurtre ; depuis la

fatale invention d'une poudre enflammée , aucun mortel n'y peut dire : Demain je reposerai en paix , demain le bras du despotisme n'écrasera pas ma tête , demain l'affreuse douleur ne broiera point mes os , demain les cris d'un désespoir inutile ne sortiront point de mon cœur oppressé , lorsque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres , pleurez , pleurez sur nous ! Non-seulement les chaînes & les bourreaux nous environnent ; mais nous dépendons encore des faïsons , des élémens , des plus vils insectes : la nature entière nous est rebelle ; & si nous la domtons , elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons est arrosé de notre sueur & de nos larmes ; des hommes avides viennent ensuite , & nous en ravissent une partie pour le prodiguer à leurs complaisans oisifs.

Pleurez , pleurez avec moi , mes freres ! La haine nous poursuit , la vengeance aiguise dans l'ombre son poignard ; la calomnie nous flétrit & nous ôte jusqu'au pouvoir de nous défendre ; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudire ce sentiment consolateur , & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté , de l'erreur , de l'orgueil & de la folie,

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre

cours à ses plaintes , je vis descendre du ciel des séraphins resplendissans , & des cris d'âlégresse s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je restois dans l'étonnement , un vieillard me dit : Adieu , mon ami ; l'instant de notre mort approche , ou plutôt l'instant d'une nouvelle vie. Ces ministres du Dieu clément viennent pour nous enlever de dessus cette terre ; nous allons habiter un monde plus parfait encore. . . .

Quoi , mon frere , lui répondis-je , vous ne connoissez point les agonies du trépas , cette angoisse , ce trouble , cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens ? . . Non , mon fils , reprit-il ; ces anges du Seigneur , à une époque marquée , viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu , mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur , qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un sourire lumineux brilla sur leurs levres ; leur tête sembloit déjà couronnée d'une splendeur immortelle ; ils s'éleverent légèrement de terre à mes regards ; je pressois pour la dernière fois leur main sacrée , tandis qu'en souriant ils abandonnoient l'autre au séraphin , qui étendoit déjà ses ailes pour les porter au ciel.

Ils s'envolèrent tous à la fois , comme une troupe

de cygnes éclatans qui prennent leur essor & s'élevent d'un vol majestueux & rapide au-dessus du faite de nos palais. Mes regards tristement prolongés les suivirent dans les airs ; leurs têtes vénérables se perdirent bientôt dans les nuages argentés ; & moi , je restai seul sur cette terre magnifique & déserte.

Je sentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter ; je souhaitai de revenir sur cette terre infortunée & expiatoire ; & c'est ainsi que l'animal , échappé à son conducteur & sorti de sa loge , revient sur ses pas , suit les traces de sa chaîne , baisse un front docile & rentre dans sa prison. Le réveil dissipa une illusion qu'il n'est pas permis à la foiblesse d'une langue indigente de peindre dans tout son éclat : mais cette illusion me sera toujours chère ; & appuyé sur la base de l'espérance , je la conserverai jusqu'à la mort dans le fond de mon cœur.





CHAPITRE X.

Sémiramis.

JE rêvois que j'étois devenu antiquaire , & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné sur-tout dans les momies , & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à distinguer les vraies momies d'Egypte des contrefaçons que les juifs font de ces squelettes pour attraper les Européens : en mâchant un petit morceau de la momie , j'étois parvenu à distinguer le squelette Egyptien du squelette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs , puis embaumé , puis couvert de bandes & d'hiéroglyphes , puis vendu par ces adroits fripons qui se moquent des profonds savans.

Je n'étois pas dupe de ces imposteurs ; je reconnoissois presque , à la forme de la tête , ces anciens Egyptiens aromatisés par un secret particulier , & qui ont été jaloux de nous transmettre leurs figures desséchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet , & je me réjouissois en disant : Tout cela parloit il y a trois mille ans ; ils ne se doutoient guere qu'ils sortiroient des catacombes qui se trouvent près

du Grand-Caire , pour voyager en Europe , & venir à Paris satisfaire ma curiosité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés , qui ne soupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaisoit , & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms , & auxquels je prêtois ceux qui plaisoient à mon imagination.

Faisant la revue un jour de mes richesses antiques & noires , je pris la tête d'une momie & la considérai attentivement. Qui es - tu , lui disois-je tout bas , qui es - tu ? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains & dit : Je suis Sémiramis. — Toi ? As - tu été belle ? — Oui , j'appaisai une sédition en me montrant le sein nu & les cheveux épars. — As-tu bâti ces superbes jardins si vantés ? — J'ai fait construire Babilone ; j'ai bâti avec magnificence sur le Tigre & sur l'Euphrate. — Tu as fait des choses vraiment extraordinaires ! — J'ai régné comme un grand homme ; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires ? — J'ai fait plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie ; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire , madame , avec passion ? — J'étois née pour elle. — Et ces foiblesses dont parle l'histoire ? — Qu'importe ? les devoirs de l'empire

n'en ont pas souffert ; j'ai rendu l'Assyrie heureuse ; j'ai mérité les honneurs de l'apothéose. --- Toutes vos idées étoient élevées , madame ; je vous respecte beaucoup : mais quelque chose me chagrine , vous étiez despote. — Une femme est très-bien assise sur un trône despotique. — Pourquoi , madame ? — Parce que la dureté de ce gouvernement est toujours adoucie par la pitié naturelle à mon sexe , & par l'ascendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles ; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient ; ils n'étoient point assimilés au reste de mes sujets. — Mais , madame , avez-vous refusé de remettre à votre fils Ninias le sceptre dont vous n'étiez que dépositaire ? — Le sceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore , oserai-je vous le demander ? avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus ? — Non. — L'histoire le dit. — L'histoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-dessus , & vous donne des remords. — Les tragédies sont des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accuse ? — L'univers fera désabusé. — Et quand ? — Quand le jour nécessaire pour la vérité fera venu. — A ces mots , la tête devint plus pesante ; elle s'échappa de mes mains , & retomba dans son coffre.



CHAPITRE XI.

L'Égoïsme.

JE crus en dormant , qu'un spectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide , si froide , que je fis des efforts pour me dégager ; mais le spectre plus fort m'entraîna , me fit passer sous une voûte souterraine , longue , très - longue , au bout de laquelle se trouvoit une entrée étroite & fort basse : il me fallut baisser la tête sous cette porte ; après avoir rampé sur les mains , j'entrai dans un endroit très - vaste , mais ténébreux & lugubre.

Cet immense & triste édifice n'avoit pour toute lumière que trois lampes suspendues fort haut , & qui brûloient dans les voûtes. Aussi les ténèbres l'emportoient sur la clarté. En baissant les yeux , je vis des sépulcres , des urnes cinéraires , des cercueils , des mausolées rangés contre les murailles , & qui en ceignoient le vaste contour.

Tout - à - coup une espece de siege s'éleva au milieu de cette salle vuide & spacieuse : je vis un fantôme habillé de drap verd , & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte , la tête grosse & pesante , l'air ignoble , les ongles crochus & pleins d'encre ; elle parloit en ronflant ; un hoquet continuel marquoit que sa digestion étoit laborieuse : sur son front étoit écrit , *Finance*. De l'autre côté , une figure timide , sèche & louche , au regard assuré , malgré sa misère & sa maigreur , tenoit le second battant. On lisoit sur sa joue droite qu'elle cachoit , *Ressource*.

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude , qui se pressoit & se coudoyoit : les uns avoient une face enluminée , un ventre prodigieux , des jambes goutteuses , le col apoplectique. Les autres étoient maigres , efflanqués , portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Aussi-tôt chacun de ces individus sortit un sac d'argent plus ou moins gros , & l'offrit presque à mains jointes au fantôme , en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge ; je double mon revenu ; je vivrai sans travailler ; je déshérite tout ce qui m'appartient ; j'augmenterai ma table ; je nourrirai des chevaux , & je ne me marierai point*. Un cri universel , qui avoit quelque chose de lugubre & d'attristant , fit entendre de toutes parts : *Moi , moi , moi , & encore moi , jamais autre que moi ! Ce moi*.

terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde , & chacun le répétoit avec un transport effréné.

Les plus honteux ne crioient point , mais ils disoient tout bas : *Que m'importe autrui ? il faut vivre pour soi : je vis pour moi , pour moi.* Et leurs levres , interpretes fideles de leur cœur , répétoient incessamment ce monosyllabe.

Le fantôme verd fit un signe , & ce fut à qui se précipiteroit vers lui. On versa l'or & l'argent autour de son siege ; bientôt il en fut environné jusqu'aux épaules , quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il se leva , prit une dixieme partie de cet argent , & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté ; mais à mesure qu'il disperçoit ce métal , plusieurs individus tomboient & mouroient : aussitôt les voisins les rangeoient froidement & l'œil sec dans les sépulcres qui environnoient la salle.

Les survivans ramassoient l'argent du décédé , & le rejetoient au tas en criant : *Moi , moi , moi ; rien après moi , ainsi que l'a dit & pratiqué mon prédécesseur ; suivons son exemple !* Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir , & ils disoient en buvant : *C'est pour me faire vivre cent années , & pour bien attraper le fantôme verd.* Ce qui m'étonnoit , c'est qu'étant si avides de recevoir , ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroissoit sans cesse.

Le fantôme tournant sur lui-même & en douze tems égaux, arrosoit circulairement la multitude d'une pluie d'especes monnoyées ; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit espace de tems, car il favoit calculer la valeur du retard ; mais la foule impatiente crioit : *Ah, que le tour est long & mesuré ! Malheureux que je suis d'avoir été baptisé Zacharie au lieu d'Abraham ! Tournez donc plus vite. . .* Le fantôme immobile à ces clameurs, lisoit sans s'émouvoir un petit livre intitulé ; *Probabilités de la vie humaine*, avec son commentaire particulier ; livre que la multitude ne lisoit pas, & qu'elle n'auroit pas su lire.

Les especes enlevées du tas énorme descendoient sur la foule expectante qui s'éclaircissoit à mesure qu'elles tomboient : l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air ; & son voisin, le traînant charitablement au cercueil, trébucha sur son camarade en murmurant : *J'ai signé ma quittance.*

Ils s'enterrerent ainsi réciproquement, sans qu'il y eût une larme sincere de répandue. On fouilloit les poches des morts ; elles étoient vuides, & on les maudissoit. L'écu tombé à leurs pieds, ramassé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme ; de sorte qu'il se trouva enfin seul au milieu

d'un tas d'or & d'argent d'une grosseur prodigieuse.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la salle ; & le fantôme me lançant un regard effroyable , me dit : *Qui es-tu ? que fais-tu ? qui t'as conduit ici ? que veux-tu ? — Eh , jouir , sans parchemin , des rayons du soleil , des pommes de terre , & de celles que portent les arbres.* Il se tut , voyant qu'il n'avoit rien à me compter ; mais il sembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps gisants par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme , lorsque la robe verte qui le couvroit , tomba à ses talons. Je vis un squelette noir qui monta soudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un squelette. Je crus relire un verset mystérieux de l'Apocalypse : j'entendis le craquement effroyable de leurs os ; le cavalier & le coursier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette masse d'argent : elle s'envola , elle se changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percerent le toit de pierre sans l'ouvrir : rien ne resta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus se fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie , *moi , moi , moi* , se leverent , le coude appuyé sur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes se regardoient l'une l'autre , en di-

sant : *Mes enfans , mes neveux , mes amis oubliés !* Elles firent quelques efforts pour élever la voix , elles ne purent que murmurer ces mots d'une manière foible & lamentable : *Nous avons joué contre la mort , ce squelette aride & dévorant ! Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie , la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi , moi , moi. . . . La mort !* Et à ces mots , ils retomberent en silence dans leurs cercueils.

Me voyant seul au milieu de ces ombres plaintives , de ce murmure & de ce silence plus effrayant , l'épouvante s'empara de mon ame ; une sueur froide coula sur tous mes membres ; je pouffai un cri perçant , & je me réveillai.



CHAPITRE XII.

L'Opulence.

JE me trouvois dans un laboratoire de chymie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau sur lequel étoit une vessie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit sa face blême ; il avoit les cheveux hérissés , la barbe longue & négligée ; un masque de verre lui couvroit le visage , & il étoit ceint d'un linge sale.

Dès qu'il m'apperçut , il porta le doigt sur sa bouche.

Je me tus. Il souffla pendant quelques minutes , & tout - à - coup regardant au ciel , il me montra un nuage noir & orageux ; il prêta l'oreille , en disant : *Il tonne ; bon !* La joie brilla sur son visage terne. *Voici un orage , ajouta-t-il , sortons.*

Un éclair vint à luire ; il me prit par la main : *Ah , que cela est heureux ! Le tonnerre va gronder dans les airs , & peut-être. . . Soyons en plein air.* Il sembloit vouloir aller au - devant de l'orage : il monta sur une colline ; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'apperçut lui fit signe , & courut à nous. Tout - à - coup un fillon de feu s'échappa de la nue embrasée , tomba sur l'homme qui couroit , & le consuma comme un phosphore. Le chymiste jeta un long cri de joie , accourut sur la place où le feu du ciel avoit décomposé ce corps humain ; il se baissa , ramassa une petite pierre triangulaire , & se relevant , s'écria : *Nous n'avons plus besoin de rien ; voici la pierre philosophale. . .* Et comment est-elle là plutôt qu'ailleurs ? Oh ! reprit-il , depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre ; ce grand œuvre , qu'on cherche depuis si long - tems , ne peut s'opérer que par la décomposition subite & instantanée d'un homme : c'est

la foudre qui seule est capable de fondre cette matiere précieuse.

Il me mit en main cette pierre philosophale ; & tandis qu'il faisoit des gestes qui exprimoient les divers mouvemens qui naissoient dans son ame , un second coup de foudre plus terrible que le premier , le décomposa à son tour. Je ne fus pas tenté de regarder sur la place pour voir si j'y trouverois une seconde pierre , sans doute plus parfaite , puisque l'homme qui en auroit fourni la matiere , étoit un philosophe. Je me sauvai précipitamment , ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup aussi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville , où je louai un galetas spacieux : j'achetai toute la boutique d'un chauderonnier ; & le soir même , la porte bien close , je métamorphosai toutes les marmites en or pur ; je les brisai , ou plutôt je les sciai , & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de tems des sommes prodigieuses.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel , un cuisinier , des voitures distinguées par la souplesse des ressorts. Les femmes me trouverent unique , & le peu d'esprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon , & c'étoit à qui m'épouserait. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient , les attentions

n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiselles coquettes , ambitieuses , qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de soupirs & de graces artialisées , je pris une petite personne à l'air ingénu , qui ne m'avoit adressé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuses , éblouissantes , & je me félicitois d'avoir choisi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroissoit la plus modeste & la plus timide.

Un généalogiste me découvrit un ancêtre tué à Cerisoles , & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de fable sur un champ d'or. Pour mon épouse , on la fit descendre de Froila Ier. , quatrieme roi des Asturies.

J'étois couché auprès d'elle , dans un lit magnifique , & je contemplois la somptuosité de mes meubles , lorsque je vis entrer une foule de vampires qui se mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire signe de continuer ; ils enlevoient tout , en me faisant de profondes révérences. Tous les gens de ma maison , en m'appellant *monseigneur* , chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires , des robes rouges , mille gens que je ne connoissois pas , venoient réclamer leur part , & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit ; on me montrait des papiers qui avoient

la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter jusqu'au coffret où étoit ma pierre précieuse ; il fut saisi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge , & qui crioit ; *Justice !*

Alors je me retournai vers ma bien-aimée , & lui dis dans l'effusion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me restes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendrissement ; mais ma moitié , si douce , si ingénue , s'arracha de mes bras , parcourut l'appartement avec le geste & l'œil d'une Mégère , & voyant qu'il étoit dégarni , sauta sur une bourse que les vampires avoient oubliée dans une des poches de ma veste , vint à moi , m'appliqua un vigoureux soufflet , & disparut.

Encore tout étourdi de cette scène , je me levai sur mon séant pour courir après ma femme , car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chère , lorsqu'un petit vampire , plus maigre encore que les autres , s'élança sur moi , & me suçà tout vivant. Il se gonfloit sur mon corps à mesure que je maigrissois ; il me dessécha des pieds à la tête en se remplissant de mon sang , & je devins si léger que le vent m'emporta de dessus mon lit magnifique aux riches courtines , & que je sortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air , & je tombai sur un rocher nu , qui par bonheur servit à m'éveiller.



C H A P I T R E X I I I .

Mahomet.

J'ÉTOIS au bord de la mer , & je me plaisois à considérer ces montagnes écumeuses & mugissantes qui viennent se briser sur un grain de sable ; elles accourent avec impétuosité comme pour dévorer la terre ; elles reculent devant le doigt qui semble avoir écrit sur la limite inapperçue : *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huître étoit restée à sec à demi-pied de l'eau ; la vague blanchissante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au soleil comme pour s'abreuver de ses rayons. J'apperçus dedans quelque chose qui brilloit ; j'achevai de l'ouvrir , & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de son éclat , étoit une petite sonnette d'or ; le battant étoit une perle , & la perle étoit couverte de caractères extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer , & je lus avec étonnement ces mots : *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras.* Je m'écriai : Graces soient rendues à l'auteur de ce don ! & j'agitai la sonnette.

Tout - à - coup le spectacle le plus éblouissant frappa mes yeux : un rayon immense du soleil

descendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet astre jusqu'à mes pieds ; & un ange glissant avec rapidité sur cette échelle radieuse , & effaçant ses plus vives couleurs , se présenta devant moi.

Je me prosternai , me cachant le visage avec les mains ; mais une voix douce & majestueuse m'appella , je levai la tête , & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; sa robe , d'une blancheur éblouissante , se retroussoit avec une ceinture d'or. L'Ancien des tems , me dit - il , celui qui a pesé l'océan dans le creux de sa main , daigne m'envoyer vers toi , & il satisfera à tes demandes.

Aussi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria : *Nomme donc parmi les enfans des hommes , & qui attendent la splendeur du jour éternel , nomme celui que tu veux voir.* Plusieurs noms se pressèrent en foule dans ma mémoire : Sésostris , Abraham , Alexandre , César , Charlemagne , Cromwell , &c. lorsque dans le trouble où j'étois , je nommai tout haut *Mahomet !* Je voulois dire. . .

Son ombre sortit du pavé du temple , & je contemplai à loisir le fondateur de la religion & de la puissance musulmane , le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie , l'époux fortuné de tant

de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une physionomie auguste, des yeux perçans. *Pourquoi*, lui dis-je, *t'es-tu érigé en prophète ? pourquoi as-tu trompé les hommes ?* Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré de sa grandeur. Il garda le silence ; mais son silence étoit celui de la majesté & du mépris. Il portoit sous son bras un *livre*, & sous son pied fouloit un *glaive*, comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais son *livre* lui étoit cher : il s'en échappoit un rayon lumineux, & je sentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit si dignement la puissance & la gloire.

Je repris : *Pourquoi as-tu abusé de la crédulité de tes concitoyens ? pourquoi as-tu feint des révélations ?* En parlant ainsi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaspé, & de cette colonne sortit une voix invisible qui proféra ces mots :

N'accuse point un grand homme révérend d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolâtrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit ? La calomnie poétique est montée sur le théâtre d'une nation, elle a chargé son personnage de crimes imaginaires ; mais peut-elle combattre le respect universel des peuples, & leur antique reconnaissance ? Ces préceptes encore vivans & répandus sur une vaste surface du globe, étoient fondés sur de grandes

lumières. Oui , tel législateur sentant bien que l'homme rejetteroit toujours l'autorité de l'homme , son semblable & son égal , a fait descendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer ; garde-toi de l'appeler *fourbe* , *imposteur* , parce qu'il y a des loix sages & utiles qui sont l'expression de la volonté divine , parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui persuade ses véritables devoirs , parce que le monde entier , offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainsi que les loix physiques , le grand homme se rend le héraut , l'interprete éclairé de ces loix divines ; il les révele d'un ton relatif à leur majesté ; il donne une base religieuse à la police civile , base sacrée & nécessaire ; son droit est dans la noblesse & dans la pureté de sa cause.

Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & sublimes , c'étoit peut-être le seul moyen de faire passer celles-ci. Les tems , les circonstances , l'esprit humain , toujours amoureux du merveilleux ; tout a pu forcer le législateur à amalgamer le culte & la morale : l'un étoit le corps , & susceptible d'être modifié sans danger ; l'autre étoit l'ame de sa police.

Rangerez-vous donc , petits observateurs à vue myope , rangerez-vous ingratement parmi les

imposteurs plusieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain , parce qu'ils ont compati à ses foibles , & qu'ils lui ont laissé quelques erreurs inévitables , pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumières & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage , mais bien avant eux l'œuyre confuse d'une multitude aveugle : une religion purement métaphysique n'auroit pas été entendue alors , & ne le feroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus justes , foibles humains ; rendez graces à ceux qui les premiers ont enseigné l'idée de la Divinité , laquelle observe toutes nos actions , & qui doit les punir ou les récompenser ; qui ont institué les fêtes , lesquelles réunissent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre , le vol & l'injustice ; qui ont enseigné l'immortalité de l'ame , dogme sublime & consolateur ; qui ont établi la sépulture des morts ; qui ont recommandé la charité , le respect pour les parens , la foi des sermens , & une subordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral , auquel de nos jours nous ne pouvons rien ajouter , & qui plus que les autres sciences porte l'empreinte de l'unité ; image de la volonté éternelle.

Il feroit difficile , même de nos jours , de décider jusqu'à quel point un homme qui voudroit

faire passer ses opinions dans l'esprit d'un peuple neuf, pourroit se servir du ressort de l'enthousiasme & du merveilleux. Le chemin seroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction ; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il causeroit tout - à - coup une révolution utile. Et, dis - moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque supercherie innocente au législateur moderne qui auroit réussi à faire adopter à un peuple ignorant, superstitieux & barbare, des loix sages, raisonnables & bienfaisantes ?...

La voix se tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé sur le front, me fit un signe de supériorité & rentra en terre avec une majesté tranquille. Aussi - tôt le temple avec son dôme s'écroula sur ma tête.

Je m'éveillai, me proposant d'envoyer au docteur Lavater, mon voisin & grand physionomiste, la *silhouette* du prophète armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois souverains. O mes confreres, le bon tems !





CHAPITRE XIV.

Le Ballon - Montgolfier.

ON connoît l'Athénien Dédale , qui attachâ des ailes à son fils Icare ; mais comme le ciment étoit de la cire , elles se fondirent aux rayons du soleil. On connoît Simon le Magicien , qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain ; mais un apôtre chrétien le fit tomber , & il se cassa le col. On a entendu parler de Persée , de Bellérophon combattant la chimere , du char de feu d'Elie , qui en partant laissa tomber son manteau que ramassa son disciple Elisée ; du char-volant de Médée , fuyant après le massacre de ses enfans ; de Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé , qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ses foudres & ses éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs , puisqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que séparoit cette distance.

Sous le regne de Néron , un homme s'éleva fort haut ; l'histoire dit à quatre cents pieds de hauteur : il tomba & se tua ; son sang rejaillit jusqu'à l'empereur. *Voyez Suétone.*

Jean-baptiste Dante , de Pérouse , a volé & s'est cassé la jambe. Campanella parle d'un habitant de la Calabre , qui tenta un vol réel & paya cher son entreprise téméraire.

Les anciens , qui nous ont transmis les premiers voyages aériens , avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il est contenu plus léger que l'air atmosphérique ? Le hasard qui fait naître les grandes découvertes qui s'enfvelissent ensuite avec les peuples , ne peut-il pas représenter le même fait à des époques extrêmement éloignées ? Tous ces dieux ascendants , dont la mythologie est pleine , qui volent sur les nues & plus vite que les nuages , n'annonceroient-ils pas des chymistes intelligens qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu ?

Nous ne faisons aucune attention aux divinités d'Homere , marchant dans le vague des airs ; à la Pallas descendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par sa blonde chevelure ; à la Junon aux yeux pers , se cachant dans un nuage ; à la messagere Iris ; au char de Vénus , traîné par deux colombes : tout nous revient enfin de l'antiquité , jusqu'au *chant des cygnes* , dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous dirons qu'il faut être circonspect , quand , sans aucune connoissance du passé , l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la physique. Nous

reviendrons peut-être à la physique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'assujettir le royaume qui lui sembloit interdit ; il a rencontré l'aigle dans son vol , & il partage aujourd'hui son empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des essais malheureux. On a vu , il y a quarante années , M. de B***** s'ajuster des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins ; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de son domestique , & il l'exhortoit fort à le devancer , lorsque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour suivre son maître*. Le marquis de B***** goûta ce raisonnement , s'élança sans son domestique , pirouetta quelques toises , & se cassa la cuisse en tombant à vingt toises sur un bateau de blanchisseuses.

M. Blanchart , composant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant* , & s'appuyant sur les forces purement mécaniques , nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye , & d'arriver aux Champs-Elisées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart , malgré ses annonces , n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du chanoine d'Etampes.

Ces promesses de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs ; des gens qui ne soupçonnoient pas jusqu'où pouvoit aller la possibilité

physique , armés de ce scepticisme froid & moqueur qui rejette tout ce qui est inconnu , (*a*) étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit , par hasard ou par étude , découvrir des prodiges nouveaux.

Aristote , Bacon , Descartes , Galilée , Newton , tous les physiciens de l'Europe , en se chauffant devant leur âtre , avoient vu la fumée s'élever : aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon , il s'élèveroit facilement dans les airs , & qu'en augmentant son volume , la chaîne de la pesanteur seroit rompue , pour le coq emplumé & pour le coq à deux pieds sans plumes.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple , plus elle se déroboit à l'esprit de recherche , & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomènes auxquels l'habitude nous rend insensibles ; car , malgré notre sagacité , l'habitude fait de nous des hom-

(*a*) Il y a une physique inconnue , que les physiciens à système rejettent ; mais elle n'en existe pas moins : la grande physique c'est la physique inconnue. De même que les empiriques guérissent mieux que les médecins , de même les physiciens sans chaire expérimentale ont des connoissances qui échappent aux *brevetés* : ce n'est point de la magie , c'est toujours de la physique.

mes distraits sur ce qui nous environne , & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné ; ils ont voyagé ainsi dans l'espace , au-dessus de la ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle , & échauffer jusqu'au vulgaire , que rien ne frappe ordinairement en physique , & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus : il est sorti de son apathie ; il a marqué de la curiosité , de l'intérêt , de l'étonnement , & toutes les têtes grandes & petites se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert , doués d'une intrépidité éclairée & calme , nous ont donné un spectacle bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solennel auditoire. L'effet , quoique suite d'un principe simple & certain , étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fastes , depuis . . . depuis tous les renseignemens connus.

Or , si tous les siècles passés s'étoient relevés au moment où montoit si majestueusement dans les airs le *navigateur aérien* , ils n'en auroient pas

cru leurs yeux , ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans bien des choses ; mais , ne fût-elle qu'une simple curiosité , ce feroit toujours une belle & brillante expérience que cette *assomption*. Il est satisfaisant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons , & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles assure qu'à une certaine hauteur , plongé dans un air subtil , on se sent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois ; car quand dans mon voisinage je m'éleve seulement à six cents pieds , je me sens un tout autre être. Le ballon-Montgolfier ! c'est la planche jetée sur l'océan ; c'est l'arbre creusé en canot : la planche & le canot se sont métamorphosés en vaisseaux qui ont fait le tour du monde , portant l'homme sur des gouffres mouvans ; paisible vainqueur des ouragans & des tempêtes. Et l'on fait comment Horace , plus voisin que nous de cette découverte , appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchissante d'écume , entre des écueils :

Audax Japeti genus , &c.

L'agent principal de cette ascension est trouvé ; la nation françoise a tout l'honneur de la décou-

verte , & l'Anglois en est jaloux : il a voulu riposter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale société de Londres (malgré le respect que je lui dois) n'a pas eu le sens commun en cette occasion : jalousie , pure jalousie ; j'en suis fâché pour elle.

Cette découverte immortalisera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira : Les *hommes volans* datent du regne de Louis XVI , & il a fait présent à l'empereur de la Chine de douze ballons aérostatiques.

Que ce présent est bien imaginé ! Comme l'empereur de la Chine fera émerveillé du génie françois ! En croira-t-il ses yeux ?

Laiçons faire présentement l'industrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante , la manier en tous sens , & parcourir l'ordre des possibles.

Les nations voisines voudront du moins obtenir une gloire secondaire ; & ce ballon , déjà si curieux , va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais désespérer de ses forces , que son intelligence est faite pour descendre dans tous les secrets de la nature , & qu'il peut se les approprier pour l'intérêt de ses besoins , ou pour le luxe de sa grandeur.

Qui assignera des bornes à la sagacité de l'homme & aux connoissances que le tems , le hasard

& la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme , cet être qui paroît si foible ?

Scrutons , analysons , cherchons : les plus importantes vérités dorment sous nos mains ; frappons , interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les similitudes , les *analogues* jusque dans les infiniment petits ; là peut-être est le grand secret. Le poisson dans l'eau monte , s'élève , descend , tournoie sans point d'appui dans son propre élément , parce qu'il se rend plus léger que l'eau , au moyen de la vessie qu'il a dans le corps , qu'il contracte & qu'il dilate à son gré : l'homme a fait sa vessie , & l'a déployée sur sa tête , & cette vessie artificielle lui a complètement réussi. (a)

Maintenant , quand je leve les yeux au firmament , je ne vois plus la lune que comme un ballon aérostatique ; ce satellite flotte sûrement par les mêmes loix que le ballon-Montgolfier : les planetes sont des globes creux , remplis d'un gaz particulier , peut-être soixante fois plus léger que l'air : c'est un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nous serions alors forts & lestes !

(a) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embrasement toujours à craindre. La vessie plus compacte seroit douée d'une résistance qui , en exigeant d'autres combinaisons , auroit un effet plus étonnant.

Notre terre balancée dans le vuide recele visiblement un *feu central* qui s'échappe ; elle flottera tant que l'enveloppe épaisse retiendra son fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomènes non encore expliqués , tels que les volcans , les tempêtes , les tremblemens de terre , la variation des climats ; c'est la déperdition de l'air inflammable , c'est le combat éternel du gaz & de l'air atmosphérique : l'équateur est enflé , tandis que les poles sont aplatis : la charpente du ballon est dans les poles ; c'est l'effet inévitable de la matière ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chassé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide moteur* qui suspend le monde en l'air , qui l'appuie sur rien. Toute *planete* est un ballon aérostatique. Je le soutiens , que dis - je ! tout *astre* , tout *soleil* , toute *étoile* , autant de globes *creux* , ballons ! ballons ! qui enferment le gaz contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une seule loi pour le petit poisson comme pour le pesant Saturne.

L'ascension du *globe - Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau système physique plus raisonnable , je crois , que les précédens , & qui rend compte de toutes les crises de la nature. Notre globe , flottant dans l'éther , est un ballon aérostatique , & dès lors tout s'explique avec clarté : les conséquences sont lumineuses & fécondes.

Quand l'enveloppe se déchirera , il périra par le feu. *Et sæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Descartes & Newton, & je composerois là - dessus un volume plein de *calculs* & sur - tout d'évidence , si je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules esprits , froids ignorans , rampez dans vos stériles négations : l'homme devient le maître des élémens. Les plus énormes fardeaux s'élèveront des abymes : on ira visiter les sommets du *Ténérife*. C'est peu ; l'on prendra sans doute un jour un vaisseau de cent dix canons , agrès , charge , équipage , avec de bonnes pincettes , & on le portera proprement & sans avarie dans la mer Rouge , ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aérostatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre ? Quant à la maniere la plus sûre & la plus simple de diriger à volonté horizontalement le ballon aérostatique , il ne faudra pas vingt - cinq ans pour la trouver. Nous étudierons sur - tout le mécanisme du corps & des ailes de l'oiseau , qui se soutient , lui , par ses forces organiques , & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiseaux qu'on

nomme oiseaux de passage , se retirent dans le globe de la lune , lorsqu'ils disparoissent de nos climats : ils prennent en effet leur essor en-haut quand ils partent , & s'élevent perpendiculairement ; ils descendent d'en-haut quand ils reviennent. Si cette hypothese semble hasardée , il paroît du moins que l'homme peut respirer à une certaine hauteur , puisque ces oiseaux vivent dans l'air le plus subtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune , nos travaux vont développer & étendre singulièrement la connoissance de l'astronomie , de l'air , des météores , de la géographie , &c. Nos ballons aérostatiques feront nos observatoires , la guérite céleste , d'où nous découvrirons les grands effets de la nature ; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chymie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *système* ; que les géometres le travaillent , je le leur abandonne ; la terre , je le répète , est un *ballon - Montgolfier* : voilà le vrai système du monde enfin découvert , & je suis tenté de m'écrier comme Archimede : *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de se promener librement dans les airs étant connu , il s'agiroit sur-tout de se tenir immobile dans l'athmosphère contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre , de jet-

ter l'ancre , pour ainsi dire , à quinze cents toises au - dessus de nos tours & de nos clochers. Ainsi nos nouveaux Argonautes , en laissant paisiblement la terre tourner sous leurs pieds , pourroient sans se mouvoir se trouver au - dessus de Pekin , y descendre , y saluer l'empereur de la Chine de la part du roi de France , remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI de la santé de sa majesté Tartaro - Chinoise , à qui Dieu prête longue vie , puisqu'elle fait si bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples , plantant du riz sur le *gros ballon aérostatique* vers le 39^e degré 54 minutes.

Aucun accident n'est encore arrivé à ces hommes volans ; puisse l'histoire ne dire jamais d'aucun d'eux : *Suo sepultus est triumpho !* Le ballon de Lyon a porté sept personnes (a) , & ce char aérien s'est élevé à 522 toises.

On a fait diverses expériences dans plusieurs villes , & par-tout le peuple , satisfait de ce nouveau spectacle , crioit de surprise , levoit d'étonnement les mains au ciel , rioit de joie , pleuroit de

(a) Ces personnes sont, MM. Montgolfier l'ainé, Pilâtre de Rozier, le prince Charles, fils aîné du prince de Ligne, le comte de la Porte-d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie & chevalier de S. Louis, le comte de Laurencin, chevalier de S. Louis, le comte de Dampierre, officier aux Gardes-Françaises, & le sieur Fontaine, de Lyon, coopérateur très-zélé.

crainte , manifestoit à sa maniere son admiration & les mouvemens extraordinaires dont son ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immense s'élevant d'un vol majestueux qui monte au haut de l'atmosphère , & qui traîne avec son poids & son volume d'intrépides physiciens , saluant cent cinquante mille hommes assemblés , & leur jetant leurs chapeaux d'un air calme & serein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel , sous ma fenêtre , le 24 janvier , jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne , en l'honneur de ce monarque. On avoit écrit dessus : à *Frédéric*.

Roi , le plus roi qui fut onc couronné.

MAROT.

Il s'est élevé à une majestueuse hauteur en présence des Alpes.

Tel législateur Européen , jeté chez tel peuple sauvage , ne pourroit-il pas un jour faire servir la machine aérostatique à ses desseins utiles , donner des loix du haut des airs à des hordes errantes , & opérer ainsi de grandes choses par le simple appareil de ce globe merveilleux ?

Et nous , déchirons les cahiers de nos systèmes physiques. Professeurs , adoptez le mien ; tout astre , toute planète porte son gaz abondant ; ce fluide moteur est le seul contrepoids de tous les corps

célestes. Voilà sa base , si vainement cherchée jusqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de pesanteur, malgré leur masse , quand ils sont animés par le *fluide gazeux* ; & la main de la nature se joue des astres avec cette puissance unique , ainsi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou sphériques, objets de nos amusemens ; la forme ne fait presque rien , quand le gaz est puissant : nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs ; mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques , laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages , & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils ? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots , pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air ? Ces deux élémens lui appartiennent , puisque la nature lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précède toutes les loix : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la première fois

l'indomtable océan. Le char aérien est tout aussi sûr que la première nacelle.

D'ailleurs, il est utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers des hommes qui ne tiennent pas assez à la vie pour craindre la mort, lorsqu'il s'agit de reculer les bornes de la puissance & de l'industrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laissons-le luire sur les humains ; il en est le vrai soleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaiteurs* lors des premiers essais de la machine aérostatique. Cette idée étoit rampante, vile & mesquine : les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens distingués par leur noblesse & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui sert bien sa patrie fait servir l'humanité. J'ose croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus ; qu'il ne faut jamais les séparer ni les opposer l'une à l'autre. La nation y perdrait : il faut savoir affronter la mort. Qu'est-ce que la vie, quand on la sacrifie à l'utilité & à la reconnaissance des siècles à venir ? Qui ne hasarde pas sa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la société ? On ne devroit même permettre qu'au physicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainsi & de planer au-dessus de nos têtes : cet horizon ne me semble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle manière la feuille de l'arbre transpire ; on a parlé savamment de l'électricité des végétaux ; le physicien connu sous le nom de *Comus* a soumis le fluide électrique, & l'a appliqué avec succès à la guérison de nos maux ; l'abbé Spallanzani a publié ses neuves expériences sur la digestion, & a laissé transpirer celles sur la génération, non moins nouvelles & encore plus étonnantes ; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates sur l'hygrometre ; l'Anglois Wright a marché sous les eaux ; & si l'espoir d'un air déphlogistiqué se réalise, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richesses curieuses que son sein avide a soustraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vigne, & cette méthode a plusieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filasse plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Mesmer, armé d'une médecine nouvelle & qui confond la faculté, est revenu sur la scène. Par un jeu d'acoustique très-surprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un physicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis sous nos yeux la marche progressive de la végétation.

Dans

Dans un coin ignoré , mais qui deviendra célèbre par cette découverte , la doctrine des *fermens assimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut se changer en vinaigre , en vin , en liqueurs de toute espèce , sans passer par le bois tortu , ou par les lentes filières des végétaux. La métamorphose s'opère presque subitement , par la grande loi , *aut superat , aut superatur ; ubi virus , ibi virtus*. Qui comprendra la valeur de ces mots ? Cette découverte , encore au berceau , fera révolution en chimie ; j'ose le croire.

Autre phénomène de la même année ; ce sont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine , articulant & prononçant comme nous les mots & les phrases. Si les anciens en eussent créé de pareilles qui eussent passé jusqu'à nous , il n'y auroit point de langues mortes ; elles vivroient dans ces bouches d'airain , qui en rendroient aux générations éloignées tous les sons & les accens ; & nous saurions comment se parloient le grec & le latin.

Vous qui courez les plaines salées de l'océan , ne craignez plus le fléau le plus cruel , le manque d'eau : l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître ; les tremblemens de terre qui ont renversé Messine

& ébranlé la Calabre ; les volcans de l'Islande ; la paix qui a fondé en Amérique un état immense composé de plusieurs états qui vont croître , se développer & montrer au reste de l'univers le drapeau invitateur de la liberté ; le Croissant en alarmes aux apprêts de deux puissances qui, réunissant leurs forces , semblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe attentive & en suspens , & qui embarrasse la politique des nations ; les crises singulières du gouvernement anglois ; la situation de la Hollande toujours indécise ; la ville de Dantzic bloquée & abandonnée à elle-même ; le décès des mathématiciens célèbres ; enfin je ne fais quelle commotion répandue dans les esprits & qui les dispose aux entreprises les plus hardies , aux événemens les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siecle d'Auguste , siecle des Médicis , siecle de Louis XIV , si vantés pour des peintres , des sculpteurs , des orateurs , des architectes & des poètes , vous pourriez fort bien disparoître devant un siecle déjà marqué par tant d'époques mémorables ! Le génie impatient de mes contemporains , réclamant son libre essor , demande à se déployer ; il veut modifier l'univers , malgré les obstacles des esprits froids & bornés ; il veut imposer silence aux dé-

tracteurs, & servir jusqu'à ces caractères sombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui se plaisent à arrêter le progrès des sciences; il veut que le règne actuel, puisqu'il protège & récompense les arts, illustré par les plus brillantes découvertes, soit à jamais célèbre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions passagères de la génération présente? Les glorieuses conquêtes du génie des arts sur les pages muettes & ténébreuses du livre de la nature; l'Eternel l'a ouvert sous nos regards, apprenons à y lire. O physique! ô chymie! ô rois! protégez ces importantes sciences.



CHAPITRE XV.

Dialogue des morts. Entre un Faquir & une Vestale. (a)

LE FAQUIR.

DE quoi m'a-t-il servi de m'enfoncer pendant quarante ans des cloux dans les fesses, de dormir debout, suspendu à une corde, de me balancer

(a) M. de la Dixmerie a déjà traité ce sujet; mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de ressemblance.

sur les flammes , de regarder le bout de mon nez jusqu'à ce qu'il s'illuminât ? Je croyois monter tout droit au paradis du saint prophete , & là ferrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrapé ! Je n'ai ni femme , ni corps ; je ne suis plus qu'une pauvre ombre errante , qu'un souffle de vent promene de côté & d'autre ; & je n'ai plus même les desirs que je réfrénois , le tout pour mieux goûter les jouissances célestes.

L A V E S T A L E.

C'est bien à vous de vous plaindre ! Fûtes-vous enterré vivant ? On a sans doute attendu votre mort pour ordonner votre sépulture.

L E F A Q U I R.

Vous étiez donc tombée dans une furieuse syncope ?

L A V E S T A L E.

Non : un sénat qui se disoit législateur de la terre , & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes , me condamnerent à ce supplice.

L E F A Q U I R.

Vous aviez donc trahi l'état ?

L A V E S T A L E.

Non.

LE FAQUIR.

Qu'aviez-vous donc fait ?

LA VESTALE.

Ah , ce que j'avois fait ! . . .

LE FAQUIR.

Vous hésitez ?

LA VESTALE.

Il y a certaines choses qui coûtent toujours à dire . . .

LE FAQUIR.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là-haut avec nos corps ne nous regarde plus ici-bas ; c'est une espece d'enveloppe que nous avons déposée , & qui nous devient étrangere. Avouons de bonne-foi nos sottises passées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie , macérant , fustigeant , taillant mon pauvre corps qui n'en pouvoit mais . . . Vous ne paroissez pas en avoir fait autant . . . Allons , ne rougissez point , dites-moi tout ; qu'importent les petites taches du vêtement qui ne nous appartient plus ?

LA VESTALE , *poussant un soupir.*

Connoissez-vous Rome ?

LE FAQUIR.

Non.

L A V E S T A L E.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde entier.

L E F A Q U I R.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque chose ; je vous proteste que je n'ai jamais entendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette ville & votre extraordinaire sépulture ?

L A V E S T A L E.

J'étois née dans cette cité maîtresse de l'univers. Elle attachoit sa conservation à certains boucliers tombés du ciel , & à l'entretien d'un feu descendu par le même chemin.

L E F A Q U I R.

Voilà une singulière superstition pour un peuple que vous me représentez comme dominant la terre par ses loix & par ses armes !

L A V E S T A L E.

L'entretien de ce feu sacré , déposé dans un temple , étoit confié à de jeunes filles. Je fus choisie pour veiller auprès de cette flamme céleste ; & comme on croyoit l'empire en danger si elle venoit à s'éteindre , la loi punissoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer vierge , sous peine d'être enterrées toutes vives.

LE FAQUIR.

Ah ! j'apperçois à présent , madame , très-distinctement pourquoi vous êtes descendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant , qui attachoit ses grandes & superbes destinées au frêle sceau de la virginité.

LA VESTALE.

Il faisoit tout pour nous faire oublier ce sacrifice. Rangs , dignités , honneurs , richesses , tout nous étoit accordé. Les premières places au spectacle nous étoient consacrées. Les haches & les faisceaux nous précédoient , & ceux des consuls se baïssaient en notre présence. Si sur notre passage s'offroit un criminel , notre rencontre déterminoit sa grace , & le fauvoit du supplice.

LE FAQUIR.

Voilà de beaux privileges. Mais au milieu de ces honneurs & de ce respect universel , vous ne vous crûtes donc pas dédommée ?

LA VESTALE.

Malgré la loi redoutable , la honte , la mort la plus cruelle dont j'étois menacée , je devins... sacrilege.

LE FAQUIR.

La violation de votre serment avoit donc pour vous un attrait bien vif , madame ?

L A V E S T A L E.

Les fatellites , les bourreaux , la désolation de Rome , de ma famille , des pontifes , les fulminations du ciel & de la terre , tout disparut devant les larmes enflammées de mon amant... Il risquoit autant que moi.

L E F A Q U I R.

Ah ! je n'ai plus rien à dire. . . .

L A V E S T A L E.

Quand je promis d'être chaste , le calme alors remplissoit mon ame , & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enseigner l'étendue du sacrifice. Bientôt dans la solitude le voile de l'enfance se déchira , je sentis un vuide insupportable : mon imagination perçoit les murs du temple , & loin de sa triste enceinte alloit choisir l'objet qu'elle se plaçoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent austères. Environnée des hommages de la patrie , j'ambitionnois la liberté obscure de la dernière citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible , placé sur l'autel de Vesta , que l'emblème de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

L E F A Q U I R.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extravagances

dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne-foi , ce qui est assez rare. Mais parlez - moi de votre amant. . . Le nom de ce sacrilege. . . Il m'intéresse.

LES VUES TALLÉ.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple , attentif à me considérer ; il me sembla qu'un trait de flamme passoit dans mon cœur ; je surpris un regard , & je fus comme éclairée d'un jour nouveau , comme environnée d'une nouvelle existence. La nature me parut embellie , je respirai pour la première fois l'avant - goût du bonheur. Dès que je soupçonnois mon amant dans l'enclos du temple , je marchois avec plus de graces & de fierté ; caché dans la foule , il me contemploit ; souvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de solennité , & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaisois à développer la noblesse de mes pas & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu secret. Mais quand la foule étoit écoulée , que le temple se fermoit , tout s'obscuroissoit autour de moi ; je n'avois plus une âme que pour sentir les frissons de la mélancolie & les traits du désespoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles solitaires. J'aime , me disois - je ; & Valerius au sein de Rome , environné

de beautés faciles & séduisantes , dédaignera un triomphe qui doit lui coûter ; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui sont offerts ; elles se le disputent , elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime , & suis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

LE FRÈRE QU'IL EST.

Votre amant en disoit peut-être autant de son côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit deviné , & dès ce moment il fut digne de moi... Au premier jour de fête il se rendit au temple ; mes compagnes & moi rangées en ordre , nous portions les vases sacrés , & parcourions l'enceinte du sanctuaire à pas lents ; un voile léger nous permettoit de voir sans être absolument vues. Valerius s'étoit placé à la première file des rangs ferrés de la foule : arrivée devant lui , je lui jetai un regard à moitié éteint sous le voile ; pour réponse il porta la main sur son cœur , & dans un instant indivisible , je vis ses yeux briller comme l'éclair , & devenir humides de larmes ; les miens se couvrirent de ténèbres. Je ferrois , défaillante , le vase qui faillit échapper de ma main ; mais la joie & l'espérance remplirent mon cœur : orgueilleuse & satisfaite ,

je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel , & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

L E F A Q U I R.

Vous m'intéressez , prêtresse. Moi qui n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie , vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose : allons , racontez-moi la fin de l'aventure.

L A V E S T A L E.

La nuit suivante , j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entière en présence du feu sacré , pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairait cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit , les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux ; mais dans cette imposante solitude , il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel , poussant quelques cris inarticulés , n'osant lui offrir mes coupables vœux ; & par un sentiment contraire , embrassant la statue de Vesta , je lui criois : O déesse ! si je t'offense , fais que les glaces de ce marbre que je presse passent dans mon être ! Je brûle & j'appartiens à un autre dieu. Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes

hommages deviendroient - ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour? ... En prononçant ces mots , j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple ; je tournai la tête , & à l'une des travées qui s'ouvrent , j'aperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier ; ma voix s'arrête ; il glisse le long d'une corde , & tombe de tout le poids de son corps sur ses genoux. Je frémis ; je crois qu'il vient d'enfanguanter le pavé du temple. Je cours à lui , je le relève ; il ne pouvoit parler. Pendant quelque tems il s'appuya la tête & les mains sur une colonne : mon cœur étoit déchiré ; mais bientôt revenu à lui , nous errons les mains entrelacées dans les vastes détours de cette solitude : nos paroles , nos bouches , nos cœurs se confondent ; l'ivresse & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je suis & du dépôt qui m'est confié. Égarée dans des transports nouveaux , enivrée de ma joie , & plus encore de celle de mon amant , les heures fuient ; l'avenir & le passé , tout disparoit. Valerius est le dieu du temple ; & toute entière à lui , je n'apperçois pas que les ténèbres m'environnent de toutes parts , qu'elles augmentent , qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu sacré : la flamme incertaine jette un dernier éclat ; j'apperçois le danger , je m'ar-

cache des bras de mon amant , je cours ; la flamme pâlit , vacille , semble renaître un instant ; mais son rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légère fumée qui s'exhale , m'annonce le supplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive sur mes pas ; il prend ma main déjà froide & glacée , il me soutient mourante. J'implorois Vesta , j'implorois l'amour. . . Valerius d'un souffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux ! il n'étoit donc pas criminel , puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer , briller , & renaître de sa cendre.

LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Vesta !

LA VESTALE.

Combien je remerciai l'amour ? Valerius me parut plus adorable ; le danger que j'avois couru me le rendoit plus cher encore ; je le pressai dans mes bras , & les larmes de la reconnoissance , pour la première fois , égalèrent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate , à ce qu'il me paroît ?

LA VESTALE.

Hélas ! au milieu des témoignages de la plus vive tendresse , mes plaisirs étoient altérés ; je sentoïis déjà l'horreur de la séparation. L'aurore

alloit paroître , & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septième jour ramenoit mes fonctions de prêtresse....

L E F A Q U I R.

Qui vous étoient devenues chères ?

L A V E S T A L E.

Je lui assignai le même lieu , la même heure ; il étoit bien sûr du même amour : comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des momens si courts & si délicieux !

L E F A Q U I R.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger , lorsque la flamme vacilloit : & comment osez-vous affronter de nouveau le péril sept jours après ?

L A V E S T A L E.

Ah ! Faquir , tu n'as jamais aimé , je le vois ; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu , apprends que le desir , la jeunesse , la nouveauté des objets avoient pu me séduire , m'engager au premier pas : mais l'amour fit le second ; l'amour avoit pris dans mon ame un caractère d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fière d'aimer : un sentiment si nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur , comme remplis

eux - mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois le septieme jour ; je regardois le soleil , accusant sa lenteur : j'aurois voulu le précipiter au couchant , & lui faire accomplir , dans un seul jour , la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir , il m'est permis , sans doute , d'exposer toute l'étendue d'une foiblesse que j'ai si cruellement expiée.

L E F A Q U I R.

Je ne cesse d'admirer , madame , combien vous fûtes une anti-vestale.

L A V E S T A L E.

Place - moi loin de ce temple affreux , & je suis amante , & je suis épouse , & je suis mere....

L E F A Q U I R.

C'est bien dit. Et moi , qui me suis fessé pendant quarante - cinq ans , quel bien cela a - t - il fait au monde ? J'ai cru pieusement que c'étoit là de la vertu. On étoit donc à Rome aussi fou que dans mon pays ; cela console du moins , & je m' imagine que l'épidémie doit être universelle... Enfin Valerius revint - il le septieme jour ?

L A V E S T A L E.

Hélas , oui ! pour son malheur & pour le mien.

L E F A Q U I R.

Comment ?

LA VESTALE.

On avoit eu des soupçons , on avoit épié ses traces.

LE FAQUIR.

Ah ! je tremble pour lui ; c'est bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Vesta fut vengée , Faquir.

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déesse... Pourquoi aussi s'en forger de semblables ?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi , & en venant au monde je lui fus soumise. Ah , Faquir , plains - moi ! Je m'abandonnois aux ravissemens qui suivent l'amour heureux & satisfait. L'effroi , la douleur , la crainte étoient loin de mes esprits. Calme & fortunée , je reposois dans ce silence attendrissant , où la volupté moins vive & plus douce semble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames à l'unisson , se retrouvoient les mêmes pensées & les mêmes sentimens. Ah , comment vous peindre l'horreur qui vint succéder à notre état ! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple ; des satellites , armés de flambeaux , en chassent les ténèbres ; des prêtres courroucés...

LE

LE FAQUIR.

Des prêtres ! Ah , c'est fait de vous ! Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abattement de mes désolées compagnes, leurs reproches écrits sur leur front, l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, se débattant en vain, me jetant le dernier regard : considérez tous ces objets : ils assiégèrent à la fois mes yeux, mon oreille, mon cœur ; je vis toute la consternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit s'étendre sur Rome & sur l'empire ; on eût dit qu'il touchoit à sa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtresse ; on ne les touche plus qu'avec horreur ; tous les ordres de l'état n'envisagent que les plus effroyables désastres ; toutes les affaires, tant publiques que particulières, sont suspendues ; on eût dit que Valerius, en m'assujettissant à ses loix, avoit rompu le talisman qui soutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien singulier, pour un peuple aussi grave, d'avoir choisi un pareil talisman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort est prononcé par la voix des pontifes qui me condamnent à descendre vivante dans une espece de caveau, où, par une

pitié cruelle , on dépoſoit du pain , de l'eau , du lait & une lampe funebre , comme pour faire goûter à la victime les apprêts de ſa mort & la prolongation de ſon ſupplice. Conduite au lieu de ma ſépulture , la foule n'oſoit ſe trouver ſur mon paſſage ; tout m'abandonna , amis , parens : je ne me trouvai environnée que de prêtres , de juges , de bourreaux qui , mornes & ſilencieux , baiſſoient à terre leurs regards. Le grand-pontife , ſur le point de me faire deſcendre l'échelle fatale qui devoit me ſéparer des vivans , voulut m'exhorter & me parler de ſes dieux ; je lui impoſai ſilence. « Bar-
 » bare , arrête , lui diſ-je ; ne me touche pas : je
 » deſcendrai ſans ton ſecours dans les entrailles
 » de la terre : là , je n'entendrai plus parler de
 » tes rites ſanguinaires. Eſt-ce à toi d'oſer juger
 » l'amour ? Je meurs , puisſque Valérius doit mou-
 » rir. J'ai tranſgreſſé les loix de Veſta , mais celles
 » de la nature ſont plus anciennes & plus ſacrées.
 » Si dans l'âge de l'inexpérience j'ai porté aveu-
 » glément les chaînes de la ſuperſtition , j'ai pu
 » les brifer dans l'âge de la raiſon & du ſentiment.
 » Allez , le feu que vous entretenez mourra ſur
 » les autels de Veſta ; mais l'amour ne s'éteindra
 » jamais , parce qu'il eſt allumé par la main du
 » grand Auteur de la nature. Voilà le feu que
 » j'ai chéri , que j'ai conſervé avec ſoin , qui ne

» m'abandonnera qu'en mourant , ou plutôt qui
» survivra à ma cendre. »

LE F A Q U I R.

Ce discours ne toucha point les prêtres ?

LA V E R S I T A L E.

Non. Je descendis dans la fosse qui m'attendoit : on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprouvai en voyant la terre s'ébouler autour de moi , & m'ensevelir dans un caveau étroit , près d'une lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie. Ce qui me reste à vous dire ne peut s'exprimer. Mourir lentement , souffrir mille fois le trépas , passer du désespoir à l'anéantissement & de l'anéantissement au désespoir , souffrir ainsi pour le crime d'avoir aimé ; quels momens ! Mais dans les longs accès de cette douleur , je n'ai jamais maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur , & sembloit calmer mes horribles souffrances. Je murmurois le nom de Valerius , & mon plus grand tourment étoit d'ignorer son sort. Mon remords étoit d'avoir fait son malheur ; je me pardonnois le mien , & je ne cessai de m'occuper de Valerius qu'en cessant d'exister.

LE F A Q U I R.

Il faut oublier le passé , puisqu'il est assez égal à présent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'est plus pour nous qu'un songe à

moitié effacé. Qu'aucun souvenir fâcheux ne trouble la paix dont nous jouissons. Laissez cette misérable Rome & ses prêtres pour ce qu'ils font. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Vestales ?

L A V E S T A L E.

Pensez-vous qu'il existe encore des Faquirs ?

L E F A Q U I R.

Oui. Adieu, prêtresse.



CHAPITRE XVI

Boileau.

QUE tu es petit, ô Boileau ! que tu me parois sec, froid, minutieux, Tes épîtres morales n'ont point de morale ; tes satires sont empruntées des satires anciennes : tu as copié fervilement leur malignité, à l'exception de quelques injures personnelles qui sont de ton crû. Ton *Art poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'est l'art du rimeur, & non celui de poète. La composition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages : ton *Lutrin* est une agréable fadaise fort bien versifiée ; mais que signifie ton *Lutrin* ?

Tu me geles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation, ni grace, ni sentiment,

dans tout ce que tu as produit. Sois un poëte grammairien , j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres , comme on choisit ses amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur : je ne t'ai jamais aimé , même dans les premières années de la vie , où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogeois ; j'ai toujours ri de ta prétendue mission de venger le goût. Tu n'es , à mes yeux , tantôt qu'un adroit plagiaire , tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers , soit ; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine , pour quatre scènes de Corneille , & pour trente pages de la Bruyere.

Rien n'est beau que le vrai , as-tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme ? Pourquoi exagérois-tu la grandeur du roi qui te pensionnoit ? Pourquoi lui écrivois-tu :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire ;

Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,

Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Helléspont.

Non , jamais poëte ancien ni moderne n'a fait deux vers aussi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit

épouvantable de n'avoir pas su tourner une période poétique aussi bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre, étoit bien au-dessus de la tienne ; & le Tasse & Milton que tu n'entendois pas , avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître singulier qu'un écrivain attaque la profession d'écrivain , quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres , partent de la main des gens de lettres. C'est Boileau tour-à-tour satirique & adulateur , qui s'est permis le premier cette misérable attaque ; & des rimailleurs honnis se sont intitulés après lui , *vengeurs du goût*. Leur insolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau qui a donné à la littérature françoise ce grand scandale , & qui l'a consacré avec un talent dont ses imitateurs heureusement sont fort éloignés.

Poètes ! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes , enfans de la même terre , voilà votre noble emploi ; respectez les rois sages & bons , sans les flatter & sans leur répéter qu'ils sont des Dieux ; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nausées : exaltez le pouvoir des loix , qui suppléent à la faiblesse d'un être dont l'intelligence est troublée par tant de passions : que

les chants puissans de l'harmonie qui unit les citoyens , résonnent sur votre lyre : exhortez sur-tout les souverains à goûter le plaisir de faire des heureux. Ils n'ont rien , s'ils ne possèdent cette gloire : elle est à eux ; & c'est en cela qu'ils sont vraiment supérieurs aux autres hommes.

Que de disputes en France sur la poésie ! Quel abus des termes ! La poésie & l'éloquence sont une seule & même chose pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots : ce n'est au fond que l'art de toucher , émouvoir , intéresser ; & pour intéresser , émouvoir , toucher , il faut peindre , c'est-à-dire , faire naître des idées & des sensations à l'aide des mots. Que ces mots soient arrangés de telle manière ou de telle autre , qu'ils soient rimés , ou qu'ils aient une prosodie plus étendue & plus libre , cela devient égal.

Notre poésie n'est qu'une prose différemment arrangée ; elle n'est pas plus noble , plus harmonieuse , plus précise , plus cadencée , que les beaux morceaux de nos prosateurs. L'habitude fait le versificateur ; & celui-ci n'est pas poète , je crois , parce qu'il rime ; car qui ne seroit pas poète en France , si la rime faisoit le poète ?

En fait de goût , nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poésie supérieure à celle de nos voisins , qui ne peuvent guere souffrir la

nôtre ; & les nations disent comme les sociétés , nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent , il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement ; mais si le premier mérite d'un ouvrage , comme personne ne le conteste , est l'utilité , la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles ; & les hommes , d'accord sur le premier point , ne le seront jamais sur le second , parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule donc , que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme , sur des matières proprement de goût ? Chacun n'a-t-il pas le droit de juger ? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits , parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui ? Il faudroit que les gens de lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie , pour se borner à la pratique ; parce que , dans les arts de goût , il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre , avoit raison sans doute. Mais peut-être lui seul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux ; & si le coiffeur , le tailleur , le bonnetier , &c. étoient venus à leur tour , autres critiques , autres corrections sans fin , & beaucoup de peines que le peintre

se feroit gratuitement données pour quelques individus , & non pour la multitude.

Elle est inhabile à saisir cette sorte de perfection ; elle n'en a pas même heureusement l'idée ; elle sent trop vivement pour sophistiquer. Ainsi un auteur de profession voit trop dans un ouvrage , pour le bien juger ; & le public qui voit en gros , doit juger moins sévèrement & juger mieux. C'est ce qui arrive ; le public casse le plus souvent les jugemens des gens de lettres , les laisse déclamer , & s'attache à ce qui lui fait plaisir.

L'homme de goût, proprement dit, est inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien sentir un Richardson , un Fielding , un Shakespeare , un Sterne , &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont si mal apprécié la Fontaine , le Tasse , Milton , &c. & pourquoi de nos jours l'insensibilité produit de ces arrêts qui attestent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'est là aussi que les livres originaux sont plus rares.

Ce qui caractérise sur-tout un sot , c'est de croire la critique d'un ouvrage chose aisée , & d'entreprendre cette besogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande

présomption pour oser fixer ainsi le mérite ou le dé mérite d'un ouvrage ; on s'expose à recevoir plus d'un démenti : mais tous ces petits juges , alertes & précipités , ne se doutent seulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans , si toutefois leur prononcé pouvoit voguer jusqu'à cette époque.



CHAPITRE XVII.

Hymne au Printems.

REÇOIS mon hommage , saison des amours & des espérances ! Ton retour se manifeste aux muets habitans des ondes , ainsi qu'aux hôtes bruyans des forêts , des campagnes & des cités. L'air frais , odorant , harmonieux , qui m'environne , électrise mon être ; une flamme subtile entr'ouvre mes sens , & ta présence éveille dans mon ame attendrie ce desir céleste , ce desir créateur , qu'un fanatisme impie a trop long - tems outragé.

Qu'il est vivant , cet horizon dont je suis le centre , & que parcourt mon œil avide ! Ou plutôt mon ame s'élance rapidement comme l'éclair sur divers objets de l'enceinte ; elle les respire , elle les favoure , elle les palpe , elle les considère

en tout sens , jusqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifié toute entière.

Tendres fleurs ! est-ce aujourd'hui que s'opere en vous le phénomène de la reproduction ? Douées des deux sexes , vous n'avez à craindre ni les séducteurs ni les infideles : sans impatience & sans alarmes , vous attendez l'impulsion de la nature , & jamais vous ne résistâtes à l'impulsion de la nature.

O lis ! adorable image de l'innocence , ni mes doigts ni mon souffle n'approcheront de ta robe nuptiale ; il n'est donné qu'aux purs rayons du soleil d'y toucher sans en ternir la céleste blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice , un double sexe est épanoui. Déjà tous les organes dépositaires d'une rosée fécondante éprouvent une commotion intestine ; un tourbillon de vivans atômes descend , comme un nuage , sur ce sanctuaire ; le signal du mystere est annoncé par une flamme électrique , & soudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organisé qui rampe sur ces feuillages & les dévore ? Hérissé d'épines foyeuses & de pieds encore informés , quelle est sa nature ? quelle est sa destinée ? Est-il hermaphrodite , ou va-t-il au-devant d'une compagne ?

Mais il s'enveloppe d'un tissu qui le dérobe à mes regards ? caché sous ce rideau, il y jouit sans doute. Étonnante métamorphose ! voilà qu'il s'élance dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiseau de Junon, ses ailes ondoyantes & ses antennes délicates sont la vive image du Zéphir : c'est Zéphir lui-même. Il va caressant toutes les fleurs ; & les fleurs, jalouses de son hommage, lui découvrent leur sein, abandonnant leur nectar à ses desirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Est-ce la guerre qui nous menace ? Rassurons-nous. En ce moment tout est amitié, tout est volupté : c'est le lion qui rugit d'amour à l'aspect de sa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athlètes également fortunés, ils bondissent, se compriment, s'embrassent, & leurs muscles vigoureux s'affaiblissent sous le poids du plaisir.

Masses colossales qui soutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a transportées au milieu des continens, tandis que sur vos cimes le chêne orgueilleux étend au loin son feuillage pour favoriser les jeux & la nichée du timide oiseau ? A vos pieds, la vigne modeste pompe la

liqueur spiritueuse que doit recueillir la coupe d'Hébé , & que les dieux attendent.

Dieu du printems ! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes , où regne un éternel silence , où la mort semble avoir établi son empire ? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour , tu t'enfonces , environné des élémens , dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut , tout se cherche , s'attire & se combine ; alors naît une prodigieuse variété de minéraux qui se décorent des plus riches parures : l'argent s'élève en arbuste ; le spath , en pyramides transparentes ; le plomb & l'émeraude , en colonnes légères ; le crystal étincelant & la brillante pyrite , semblables au Prothée de la fable , se travestissent sous mille formes , se colorent de toutes les nuances dont Iris est la peinture.

Adorons - la , cette compagne autrefois vierge , à présent fécondée par le génie de l'homme & par le pere des saisons. Quels torrens de vie circulent dans ses entrailles ! Je vois sortir de tous ses pores la jeunesse & la beauté. Auquel de ces objets dois - je un tribut d'amour ? Est - ce à la verdure où mon œil repose si mollement ? Est - ce au végétal qui me nourrit ? au rossignol qui m'égaye ? au lilas qui m'enivre ? au tilleul qui m'offre son ombrage ? Est - ce au gazon qui m'invite au

sommeil ? O songe de la vie ! ne me fuis pas encore !

Je vais m'égarer à travers ces moissons avec la jeune perdrix. Quelle richesse ! quelle profusion magnifique ! Jamais , non , jamais l'abondance ne s'offre aux mortels sous des traits plus séduisants. Émules des forêts , comme ces épis s'élèvent ! comme ils se pressent !... Plus j'avance... leur tige élastique & svelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je ? où suis-je ?... Endormie dans ces lieux solitaires !... Oui, c'est Delphine... Amour ! Hymen ! couvrez-nous de vos ailes.



CHAPITRE XVIII.

Paris - port.

TANDIS qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles , inutiles , inécessantes , comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris ? Rendre *Paris-port* , comme il l'a été autrefois ; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville ; y faire aborder les vaisseaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde , ne feroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France.

la plus vigoureuse de toutes les impulsions ? L'opulence de la capitale , sa population , l'activité de ses habitans , tout garantiroit les fonds , les matelots & le succès.

Le projet est praticable ; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

Alors peut-être , sans la marine royale (cette coûteuse & inutile décoration) , les armateurs fortiroient en foule , & se rendroient redoutables , parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée , industrielle & riche. Le sort de la capitale ne feroit plus incertain , des ressources promptes feroient assurées à tous les regnicoles. La France comporte par ses richesses territoriales cinq à six villes maritimes du premier ordre , & nous en avons à peine trois.

Tout ce qui est dépensé à Paris en luxe frivole , en jouissances futiles , prendroit naturellement son cours vers un commerce grand & généreux , qui élèveroit les ames & les esprits. L'agiotage disparoîtroit pour faire place au négoce , l'usure rougiroit quand elle appercevrait des moyens plus grands , plus lucratifs & légitimes ; enfin , si les succès sont proportionnés à la masse de pou-

voir qu'on met en action , de quels avantages ne pourroit - on pas se flatter ?

La tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de splendeur , environnée de mille vaisseaux ; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuisant les environs , & fatiguant les hommes , les chevaux & les routes , viendrait flotter sans peine & sans efforts au pied de ses magnifiques remparts. L'industrie aiguillonnée en tout sens ne feroit plus timide ni obscure ; elle s'agrandiroit avec le projet , & la réaction de tous les esprits opéreroit quelque chose de grand , c'est - à - dire , de relatif à la puissance réelle du royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques isles éloignées , sur la possession desquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'histoire , l'on verra que des peuples de la Suede , du Danemarck & de la Norwege , au nombre de quarante mille hommes , ayant à leur tête *Sigefroi* , vinrent en l'année 885 faire le siege de Paris avec sept cents voiles , sans compter les barques , en sorte (qu'au rapport d'*Abbon* , religieux de l'abbaye de Saint-Germain - des - Prés , contemporain & témoin oculaire , qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers latins) , la rivière étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute

ajoute qu'ils étoient déjà venus deux fois dans le même siècle.

Jules - César rapporte dans le troisième livre de ses commentaires , que lors de la conquête des Gaules , il fit faire pendant un hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris ; qu'au printemps il fit monter sur ces vaisseaux son armée , avec armes , bagages , chevaux & provisions , & qu'il descendit la Seine , passa à Dieppe , & de - là en Angleterre , dont il fit la conquête.

N'avons - nous pas vu , il y a quelques années , le premier août 1766 , le capitaine Berthelot arriver au Pont-royal , vis-à-vis des Tuileries , sur son vaisseau de cent soixante tonneaux , de cinquante - cinq pieds de quille , & dont le grand mât avoit quatre - vingt pieds de hauteur ? Lorsqu'il partit le 22 du même mois , chargé de marchandises , l'eau de la Seine étoit à - peu - près à la même hauteur , c'est - à - dire , à vingt - cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours , de Rouen à Poissy en quatre jours , & une autrefois du Havre à Paris en dix jours.

L'académie des sciences , belles - lettres & arts de Rouen , annonça dans sa séance publique , tenue le premier août 1759 , qu'elle proposoit pour sujet du prix de l'année suivante cette question :

La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaisseaux plus considérables que ceux qu'elle porte , & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cette avantage ? En 1760 le prix fut remis , l'académie n'ayant pas été satisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs , elle se décida à changer la matière du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs , & le devis estimatif des ouvrages , signé par plusieurs architectes , a été mis sous les yeux du ministère.

On a de l'argent pour des guerres destructives & incertaines , pour les vieux rebus du radorage ministériel ; on n'en a point pour féconder une ville immense , & soulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.



CHAPITRE XIX.

Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier. (a)

PARADOXILE.

Qu'y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin ?

MATHURIN.

Bonnes nouvelles , monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon qu'on baptisera ce soir ; & de cette affaire-là , je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

PARADOXILE.

Te voilà donc bien satisfait, Mathurin ?

MATHURIN.

Eh pardi ! qui ne le feroit pas à ma place ? Si j'avois le tems , je danserois tout seul.

PARADOXILE.

Mais , mon ami , comment peux-tu te réjouir , lorsque ton enfant vient d'entrer dans une scène de misère & de peines ?

MATHURIN.

Oh ! qu'il ne soit pas plus malheureux que son pere , & tout ira bien. S'il a quelques peines , à

(a) On a voulu exposer les différens systêmes sur la génération , & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

son tour il aura du plaisir. L'un peut-il aller sans l'autre ? ... S'il n'est pas paresseux , s'il travaille , il ne fera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas , moi , de m'y trouver.

P A R A D O X I L E.

Quoi ! tu es heureux ?

M A T H U R I N.

Et pourquoi pas ? Sans doute , je suis heureux.

P A R A D O X I L E.

Bon ! tu t'imagines l'être.

M A T H U R I N.

Mais quelle raison ! Je sens bien ce que je sens , peut-être. Allez-vous présentement vouloir me faire accroire que je suis malheureux ? Allez , je suis bien content , sur-tout les jours que notre femme accouche ; car je suis débarrassé d'un poids.... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé , que de murmurer & de gémir inutilement ; & voilà pourquoi je me suis marié , parce que c'est un grand plaisir d'avoir une femme gentille , qui nous aime & nous caresse , & un plus grand encore d'embrasser l'enfant qu'elle tient sur ses genoux & qu'elle nourrit de son lait.

P A R A D O X I L E.

Eh ! fais-tu comment ton enfant est venu au monde ?

MATHURIN.

Eh pardi ! il est venu comme les autres ; les fils des rois ne viennent pas autrement : c'est tout un.... Et c'est là , palsembleu ! quand j'y songe , une bonne leçon pour les orgueilleux.

PARADOXILE.

Ce n'est pas cela que je veux te dire ... Comment penses-tu que tu aies pu procréer un être semblable à toi ?

MATHURIN.

Voilà une singulière question ! Quand je plante un arbre , je mets le germe en terre , & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné sa bénédiction. Ce ne sont pas ceux qui font les plus beaux raisonnemens , voyez - vous , qui font les plus beaux enfans.

PARADOXILE.

Mais , quelle idée as-tu du mystère de la génération ?

MATHURIN.

Puisque vous dites que c'est un mystère , je n'en puis rien savoir. Dieu veut nous cacher ses secrets , puisqu'il les exécute sous nos yeux sans que nous y voyions goutte.

PARADOXILE.

Mais enfin , que fais-tu , qu'imagines-tu là-dessus ?

MATHURIN.

Je ne fais rien , je n'imagine rien : je fais seulement quand il faut planter un arbre , mais je ne fais comment il vient. Il en est de même des enfans , je crois : après s'être aimé une belle nuit , il faut un beau matin envoyer chercher la sage-femme , & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde , ces enfans ? Ça nous passe. Ils y viennent enfin : voilà le principal ; que nous importe le reste ?

PARADOXILE.

Comment , que nous importe ? Tu ne fais donc pas que cette science bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'espèce humaine , & qu'au lieu de tant de fots , il n'y auroit plus sur la terre que des gens d'esprit & des philosophes ?

MATHURIN.

Mais si tout le monde avoit de l'esprit & de la philosophie , il n'y auroit plus de fots : & alors qui est-ce qui admireroit les gens d'esprit & les philosophes ? Vraiment, vraiment, ils feroient bien attrapés. Mais ce sont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous , comme vous , mon cher maître ; car , tenez , vous êtes un bon humain : & , permettez-moi de vous le dire , vos actions valent mieux que vos paroles.

PARADOXILE.

Va , si je ne suis pas meilleur , c'est que je ne suis pas encore assez éclairé. Mais je voudrois que tu me disses franchement les idées que tu as sur la génération.

MATHURIN.

Je n'en ai aucune , vous dis-je. C'est à vous , qui êtes un docteur , de me dire tout cela. Cependant il seroit mieux , entre nous , de faire un enfant que de vous creuser la cervelle pour savoir comment il vient... Mais , puisque vous avez tant de science , là , racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bêcher en attendant , pour ne pas perdre de tems... Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes ? Avez-vous été dans la manufacture ?

PARADOXILE.

Mais , à peu près.

MATHURIN.

Comment , diable ! Que dites-vous là ?

PARADOXILE.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement , & à l'aide du scalpel , j'ai poursuivi dans les ramifications des veines...

MATHURIN.

Quoi ! vous avez fait ces cruelles expériences-là ? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir savant ?

Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes, vous en avez fait un massacre qui ne vous a conduit à rien du tout.... Palsambleu ! j'en suis bien aise ; car ce n'est pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

P A R A D O X I L E.

Ton bon sens me charme. C'est à regret que j'ai fait ce massacre philosophique ; mais le desir de connoître la nature....

M A T H U R I N.

Eh ! restez plutôt ignorant comme moi , & ne faites mal à personne. Parbleu , si on vous laissoit faire , dans la curiosité qui vous pique , vous iriez peut-être jusqu'à éventrer nos... pardonnez à ma franchise... le tout pour mieux voir.

P A R A D O X I L E.

Oh ! dis toujours tout ce que tu penses. J'aime que l'expression soit libre comme la pensée. Je préfère ta conversation à celle de beaucoup de savans.

M A T H U R I N.

Oh bien , tenez , vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux.... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant ; mais quand le démon du savoir vous possède , vous êtes plus cruel à vous seul que tous les chasseurs ensemble..... On a raison de dire autour du

village que vous êtes un peu timbré... Vous riez... Je n'en ai rien dit à personne ; mais je fais , moi , les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui grossissent... Fi ! les opérations de la magie noire sont moins diaboliques. Tous les secrets du monde ne sont rien auprès de ces recherches honteuses : j'en ai rougi pour vous.

PARADOXILE.

Ma foi , mon ami , je n'ai pas songé à rougir : j'ai vu tout cela philosophiquement , en scrutateur de la nature ; & tout ce qui existe est fait pour être vu & considéré par l'homme.

MATHURIN.

Allons , allons , ce n'est pas comme cela que l'on devient savant... Allez chercher où... Mais vous ferez puni de votre curiosité ; vous ne saurez rien. Vous voilà au monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

PARADOXILE.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal aussi singulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une statue est celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoissions bien le moule de l'espece humaine ; nous pourrions le façonner ; & l'art , qui par-tout ailleurs sert merveilleusement la nature , pourroit la seconder dans cette circonstance. Si tu savois tout ce qu'on a

imaginé là-dessus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, sans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

MATHURIN.

Eh bien, racontez-moi tout cela : je ferai alors aussi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

PARADOXILE.

Voilà une distinction subtile, monsieur Mathurin ; vous voulez tout savoir & ne rien payer.

MATHURIN.

Vous faites des raisonnemens, c'est votre métier ; & moi, je fais venir des choux : vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raisonnemens.

PARADOXILE.

La chose est juste !... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en est peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais existé.

MATHURIN.

Oh ! oh ! c'est drôle ça... Le monde l'a donc échappé, belle ? Et comment cela ?

PARADOXILE.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de poussière, qui, faits pour se développer, périssent & ne parviendront

jamais à la vie. Ton germe , à toi , heureusement ou malheureusement , je ne fais lequel , s'est développé.

MATHURIN.

Je n'en suis pas fâché....

PARADOXILE.

Tu as grandi , tu as pris des sens , tandis que des millions d'autres sont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme , & l'univers lui-même n'a été , dans l'origine , qu'un germe favorisé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi ! le monde a grandi comme moi ? Quoi ! vous croyez cela ?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN , *riant*.

Oh , que la philosophie est drôle !.... Et la poule qui a fait le monde ?

PARADOXILE.

Le soleil , la lune , la terre , la mer , les générations présentes & futures , tout cela , te dis-je , tenoit comme toi à bien peu de choses.

MATHURIN , *riant plus fort*.

A la poule , à la poule ?

P A R A D O X I L E.

Oui ; toi , par exemple , tu étois dans ton pere ; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere ; & ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton bifaïeul ; & ton bifaïeul & tes bifaïeux & tes trifaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam , lorsqu'il se promenoit dans le jardin.

M A T H U R I N.

Je me promenois donc avec lui ? Pardi ! je n'ai pas manqué la vocation de mon pere.... je suis toujours au jardin.

P A R A D O X I L E.

Justement. Mais à quoi tenois - tu alors , toi & la race humaine ?

M A T H U R I N.

O ciel , j'étois si petit alors !

P A R A D O X I L E.

Eh misérable ! crois - tu être plus grand aujourd'hui ? Que fait sur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces ? A peine paroîtras - tu , que tu feras effacé. Le premier pas que fait ton fils , te pousse vers le tombeau. Point de repos dans la nature ; en marchant dans la vie , tu t'achemines à la mort : c'est un cours irrésistible qui t'entraîne ; tu souffres par état , & tu mourras par nécessité.

M A T H U R I N.

La belle consolation ! Est - ce là ce que vous

appelez de la philosophie ? Elle n'a pas un habit couleur de rose au moins.

P A R A D O X I L E.

Veux - tu qu'on te trompe ?

M A T H U R I N.

Non.

P A R A D O X I L E.

Eh bien , entends donc la vérité.

M A T H U R I N.

Voyons donc une fois quelle est sa physionomie.

P A R A D O X I L E.

Tu es semblable aux fleurs que tu cultives.

M A T H U R I N.

Moi ?

P A R A D O X I L E.

Oui. Tu es une plante ambulante : elles naissent , croissent , dépérissent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

M A T H U R I N.

Quoi ! je serois une plante qui marche ?

P A R A D O X I L E.

Sans doute. Ton estomac , que tu remplis de gros alimens , représente les racines qui , en terre , pompent le suc qui les fait croître & vivre. Les fleurs respirent & transpirent comme toi , se nourrissent & se dégagent du superflu comme toi : elles s'unissent sous tes yeux ; elles font l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'une autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui , ignorant , qui as des yeux sans voir.

MATHURIN.

En quoi donc , mon maître ?

PARADOXILE.

Pose ta beche , approche , & apprends à respecter la philosophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien ; je dois respecter ?

PARADOXILE.

Contemple le calice de cette tulipe ; vois le sommet de l'éramine , ou plutôt ce fleuron mâle qui se penche amoureusement vers ce fleuron femelle & cherche à darder sa poussière. Par-tout tu verras l'empressement du fleuron mâle à rechercher le fleuron de l'autre sexe : si tu veux être témoin de ce jeu , pile subitement & adroitement un fleuron mâle bien fermé , & tu en verras jaillir une fumée poudreuse qui couvrira le pistil. Les palmiers s'inclinent & s'embrassent , malgré les obstacles ; ils se ferment & se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un système uniforme dans la génération ; & les minéraux qui

font si durs, ou plutôt qui te paroissent tels, éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout est vivant, animé, dans cette matière que tu crois oisive. Les pierres, les marbres viennent exactement comme l'homme, le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

MATHURIN.

Mon dieu ! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi ! ma beche est venue au monde tout comme moi ?

PARADOXILE.

Oui ; & le fer dans la mine s'est développé par les mêmes loix qui ont développé ton corps. Le feu, l'eau & la terre sont nés eux-mêmes de germe particulier. Ils sont doués comme toi de la faculté de se reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons, de soleils, de terres habitables, système que je t'ai expliqué la dernière fois...

MATHURIN.

Oh ! je m'en souviens, je m'en souviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus grosses que tout le village.

PARADOXILE.

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela, te dis-je, (non, tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la grosseur égaloit à peine celle d'un pois.

MATHURIN.

Eh ! dites du moins une feve , mon maître.

PARADOXILE.

Non... La voie lactée que je t'ai montrée avec mon télescope , est un paquet de petits mondes qui ne sont sortis de leur coque que depuis soixante ou quatre - vingt siècles : les astres enfantent les astres , & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche , comme le petit insecte qui est le jouet des vents. Les vents promènent les semences universelles des êtres...

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

PARADOXILE.

Qu'est-ce que cela fait ? Ne m'interromps point... Il paroît que Vénus a engendré depuis peu un satellite : notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple , qu'on nomme les Egyptiens , avoit le certificat de sa naissance , qui depuis s'est perdu. Mais comme la terre n'est pas encore décrépète , elle pourra fort bien procréer une seconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu des lanternes qu'on vient de nous faire payer chèrement. Nous rendra-t-on alors notre argent , monsieur ?

PARADOXILE.

P A R A D O X I L E.

On ne rend jamais l'argent, quelque chose qui arrive, mon ami.

M A T H U R I N.

En ce cas, vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander, que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfans...

P A R A D O X I L E.

Quoi ! la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent ? Quoi ! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entière, comme dans l'espace borné de ton jardin ; que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades ? Songe donc que la race entière des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

M A T H U R I N.

Moi tout seul ?

P A R A D O X I L E.

Oui : je veux dire avec ta grosse femme.

M A T H U R I N.

A la bonne heure. Laissez-moi là, de grace.

P A R A D O X I L E.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire ; & l'univers est un grand

être vivant, asservi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'est que plus ou moins de matière ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'est qu'une illusion de tes yeux. Dès que tu existes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de mesure pour te calculer, tu es à-la-fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diab!e emporte si je comprends un seul mot à tout cela !

PARADOXILE.

Ecoute toujours... Tantôt un tourbillon est malade, se dissout, & pourrit comme la pêche que tu ramasses ; tantôt il est dans la force de la jeunesse. Sa durée est de quelques millions d'années, & la tienne est de quatre-vingt ou cent ans : voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainsi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé aussi par un œuf ?

PARADOXILE.

Oui ; voilà ton origine. Elle est commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur ?... Il a toujours fallu commencer, qu'on soit soleil ou moucheron.

MATHURIN, *se recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une co-

quille ? J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confrères , qui se promenoit avec vous. Mais je ne suis point de son avis , je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'emprisonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec ; je préfère l'avis de ceux qui cassent tous ces œufs-là , & qui me laissent avec ma face large & sans pointe.

P A R A D O X I L E.

Pas mal raisonné... Je savois bien que nous ferions quelque chose de toi. Tu aimes donc mieux les molécules organiques ?

M A T H U R I N.

Qu'est-ce que c'est que cela , s'il vous plaît ?

P A R A D O X I L E.

Ce sont de petits points matériels & similaires qui composent un nez , un œil , un bras , un pied , un doigt , un orteil , & qui se rassemblent par affinité.

M A T H U R I N.

Par affinité ! Qu'est-ce à dire ?... Je n'entends point... Je n'entends point.

P A R A D O X I L E.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

M A T H U R I N.

Oui , quand nous allions à l'école ; & depuis encore , ça nous est arrivé à la fête du village.

PARADOXE.

Eh bien, tu fais qu'à ce jeu les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent ensuite. Ainsi, l'œil alerte & le nez vigilant chassent tous les yeux lents & tous les nez paresseux. Ils s'arrangent merveilleusement dans leur moule, quand ils ne se trouvent pas doubles & d'égale force; car alors il y a un grand combat, & il résulte un monstre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, aussi polies que des personnes civilisées, qui ne vont pas s'asseoir dans un fauteuil déjà rempli, se rangent de côté, ou se retirent s'il n'y a point de place; elles s'installent sous une forme pareille à celle qu'elles avoient lorsqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles se moulent sur cet individu.

MATHURIN.

Mais si tous ces petits êtres sont vivans, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un seul & même animal? S'ils sont vivans, qu'ils gambadent tout seuls: s'ils sont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque chose les unisse. Il faut du ciment dans les pierres qui composent un bâtiment. Or, quel est le ciment de vos molécules organiques?... J'avoue que je n'y comprends rien.

P A R A D O X I L E.

Puisque tu ne crois pas au produit de plusieurs petits êtres distincts & similaires, faits pour composer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matière aient du sentiment & de l'intelligence? Cela ne coûte rien à supposer; & en raison de leur masse & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

M A T H U R I N.

C'est ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

P A R A D O X I L E.

Eh bien, aimes-tu la progression successive par exaltation de la semence?

M A T H U R I N.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

P A R A D O X I L E.

Eh bien, aimes-tu mieux les cerveaux humains, qui forment graduellement le reste de la machine?

M A T H U R I N.

Je m'embarrasse peu de tout ce qu'on dit là-dessus.

P A R A D O X I L E.

Voyons, encore un autre pour te satisfaire... Eh bien, aimes-tu mieux que l'homme tout entier

se trouve raccourci originairement jusqu'à une petitesse incompréhensible , & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve , il tende à se dilater , & se dilate en effet avec le plus grand ressort , lorsque la force comprimante cesse d'agir.

MATHURIN.

Attendez : j'entends un peu mieux ceci ; mais cela n'est pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien , contente-toi des animalcules spermatiques , qui sont par - tout dans l'atmosphère , que nous avalons sur - tout quand nous avons appétit , & qui sont ensuite si favorables au physique de l'amour. Tu fais bien distinguer le céleri d'une autre plante ?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri , j'entends ce que cela veut dire... Mais je vous ferai une salade ce soir , plutôt pour vous rafraîchir le sang ; car , avec votre permission , vous êtes un peu fou , mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment , lorsque je raisonne avec toi ?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit est sans doute pour en rire en mon particulier... Tenez , si je savois

écrire comme je fais lire, je ferois une douzaine de systêmes semblables aux vôtres.

P A R A D O X I L E.

Toi ?

M A T H U R I N.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en est de même de la nature ; elle ne dit mot à personne, & messieurs les savans veulent la faire parler... Allez, le secret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, feroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte tant à l'entrée qu'à la sortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curiosité : je détruis le plus que je peux les chenilles, parce que ce sont là nos vraies ennemies. Si on les laissoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui se moquent d'eux le matin en s'enfuyant ? Est-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette ? car vous m'avez mis toutes ces belles choses en tête ; & nous voyons à présent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

P A R A D O X I L E.

Tu vois donc qu'il y a du plaisir à contempler

l'univers en grand : tu respires plus à ton aise quand tu regardes le ciel : tu dis , là-haut sont des jardiniers tout comme moi , qui bechent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu ! je voudrois bien me trouver dans une planete où , dans l'été , il plût seulement une demi-heure par jour... Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine !... Ça feroit bien morbleu , & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin : nous ne ferions pas obligés d'aller puiser incessamment de l'eau ; ce qui fatigue nos bras & notre tête , & nous empêche de rêver à tous vos beaux systêmes.

PARADOXILE.

Vous entamez là une furieuse question , monsieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal physique & du mal moral ?

MATHURIN.

Monsieur , qu'est-ce que c'est que cela , je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là , entendez-vous : c'est bon pour les libertins de la ville.

PARADOXILE.

Ta méprise me fait rire , quoiqu'elle ne soit pas déjà si grande... Ah ça , mon cher Mathurin , je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout est lié dans l'origine des choses ; je te montrerai l'échelle des êtres.

M A T H U R I N.

L'échelle des êtres ? ... Mais ne vaudrait-il pas mieux jouir que de rêver à monter si haut ? .. Tenez , quand j'embrasse ma femme , je tiens une vérité charmante , je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois favoir qu'une chose , & puis une autre encore : pourquoi le seigneur du village me méprise quand il passe , & pourquoi il est des mois entiers sans pleuvoir. . . Si je pouvois deviner cela , je croirois tenir toute la science.

P A R A D O X I L E.

Mon ami , ce seigneur , avec son orgueil , a le front triste , n'est-il pas vrai ?

M A T H U R I N.

Oui , vraiment ; il ne rit jamais.

P A R A D O X I L E.

Il n'est pas content de lui-même , & c'est pourquoi il se gonfle de vanité. . . Songe que tu vaux mieux que lui , & par l'utilité que tu es au monde , & sur - tout par ton cœur.

M A T H U R I N.

Allons , tenez , je vous aime quand vous parlez comme cela. Oui , je me sens meilleur que lui ; car si j'avois ses richesses , je crois que je ferois du bien : & lui , il fait de la peine à tous ses voisins , tant avec sa chasse qui fourrage nos terres , qu'avec ses valets qui viennent corrompre nos filles.

Ce germe - là auroit bien dû rester dans le néant,
& avec lui les germes des loirs & des chenilles.

P A R A D O X I L E.

Tu sauras une autre fois pourquoi cette engeance
est venue au monde.

M A T H U R I N.

N'importe pourquoi : c'est le moyen de la
détruire que je voudrois trouver.

P A R A D O X I L E.

A la prochaine conversation je t'expliquerai tout....
Pour le présent je vais me mettre à la rencontre
d'une comete qui doit bientôt nous arriver.

M A T H U R I N.

Et moi , je vais cueillir une salade. Mais
à propos , notre maître , dois - je avoir peur de
cette comete ? On dit que la queue de ces dames-
là envoie des inondations... Faites qu'elle nous
montre un peu le visage.

P A R A D O X I L E.

Mon ami , il n'y a point d'apparence qu'elle
puisse nous faire le moindre mal ; mais si elle ap-
prochoit un peu de la terre , console-toi d'avance ,
ce feroit l'affaire d'un instant. Un tremblement
universel d'une minute , tout feroit dit. . . Tu
mourrois avec tous les empereurs , tous les po-
tentats & tous les philosophes de ce monde.

MATHURIN.

Pardi , voilà une belle consolation ! N'est - ce pas toujours mourir ? J'estime ma vie autant qu'ils estiment la leur. . . Rassurez - moi , je vous prie , monsieur , contre la comete ; car autrement nous n'aurions plus cœur à l'ouvrage.

PARADOXILE.

Tranquillise - toi : le grand chemin où voyagent ces planetes , est assez large pour qu'elles ne se coudoient pas.

MATHURIN.

Tant mieux : car s'il leur prenoit fantaisie en route de faire l'amour , comme vous nous le disiez tantôt , & qu'elles s'approchassent dans un petit jeu semblable à celui de mes fleurs , où enserions-nous ?

PARADOXILE.

Va , ces grands astres majestueux , dans leur vaste & superbe rotation , s'envoient les témoignages de leur tendresse à des distances immenses , pour ne pas dire incommensurables.

MATHURIN.

A la bonne heure. Je fais fort bon gré à leurs majestés ; mais je ne voudrois pas être planete , parce que quand notre femme sera relevée ; nous nous entendons bien ; nous ne ferons pas l'amour , nous , comme des soleils.

PARADOXIE.

Vas , ta tête pesante vaut mieux à elle seule que tous les soleils & les astres du monde , qui ne pensent point.

MATHURIN.

Ah ça , monsieur , vous l'étourdissez cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt , avant que nous allions nous coucher. Le souper va venir , & vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte... Adieu.

PARADOXILE.

Songe sur-tout à mes fraises.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu , j'y pense plus qu'à tous vos mondes.





C H A P I T R E X X.

Anatomie.

ENTRONS sans frémir dans cet amphithéâtre , où l'homme , avant de descendre au tombeau , paie un dernier tribut à l'admiration , & satisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'est plus , & sa beauté subsiste encore. La flamme pure & sacrée qui anima ce corps , maintenant immobile , y a laissé l'empreinte de son essence divine. Les insectes dévorans attendent que l'arrêt de la destruction soit répété ; & l'intervalle qui regne entre la mort & la corruption , atteste avec quel regret la nature décompose son plus magnifique ouvrage.

Éloigne-toi , pâle fossoyeur , plus avide que tes tombeaux ! Pour oser t'emparer de ta proie , attends que tous les traits du chef-d'œuvre soient effacés. Que ta main grossière ne cache point dans le sein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec ravissement dans ce dédale immense , où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons , mes amis , entrons sans crainte , puisque la mort est un repos , & que l'ame , en s'é-

lançant vers l'immortalité , sourit la première sur sa dépouille. Le cœur qui embrasse la puissance & la bonté de l'Être suprême , bénit la mort comme la vie ; & sous sa main étendue & puissante , qu'importe où agit le principe pensant , indestructible comme son Auteur ? Il est grand , il est bon ; la terreur l'outrage ; elle n'appartient qu'au vil esclave.

Et toi , jeune beauté , à qui je consacre cet article , c'est pour toi que je colore ces funebres objets ! Tu ne pourrois soutenir la vue de ce corps froid & inanimé que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuseroit de voir. Approche ; c'est un jeune homme étendu sur ce marbre noir. Approche ; il n'est plus redoutable. Son œil , qui faisoit à ton passage l'assemblage de tes graces , est fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur , que tu as déchiré peut-être , a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible , soit moins orgueilleuse en ce moment. La mort , tu le vois , le sauve de tes traits , & domte l'amour. Ah ! vous avez vu , mes amis , la souplesse libre de tous ses mouvemens , lorsqu'il se jouoit sur la surface de la terre qu'il ne touchoit que légèrement du pied ; vous auriez frémi d'offenser le tissu délicat de sa peau ;

une goutte de sang échappée de ses veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant , abattu & couché , l'extérieur lisse & poli de ce corps est le moindre objet fait pour attacher. L'insensibilité du marbre est répandue dans ce corps , dont toutes les fibres répondoient au plaisir ou à la douleur. La douleur n'existe plus pour lui ; approche , jeune artiste , surmonte une horreur secrète , prends le scalpel , je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermiss ta main , fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables ressorts de la machine humaine ; que mon œil curieux se plonge dans ce mécanisme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vastes & sombres , bâtis en pierres par la main des hommes ; moi , c'est devant le sanctuaire où a habité le souffle pur de la Divinité , que je me prosterne & que j'adore.

L'œil n'est embarrassé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette surprenante machine ? Elle est ouverte , & je vois cet alambic , principe de la santé & de la force. C'est là que les alimens se dissolvent , se décomposent , se métamorphosent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle passe par différens canaux , où elle subit encore une nouvelle métamorphose. Toutes les liqueurs dont le corps est abreuvé re-

çoivent dans ces différens laboratoires leur degré de perfection ; car c'est là que se forme , s'épure & se subtilise cette humeur nervale , ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où résulte cette sensibilité admirable , motrice de toutes les opérations de l'ame.

Mais , montons à la partie la plus noble , où siège l'entendement. Sous une voûte impénétrable , est une substance moëlleuse , que traversent d'innombrables vaisseaux presque imperceptibles. C'est un labyrinthe composé de filets qui se croisent à l'infini. Le séjour de l'ame est inexplicable comme son essence ; & comme c'est dans ce dédale que les pensées se forment & que les idées se conservent , le caractère de l'homme , presque toujours inexplicable , semble tenir de la nature du lieu où git la profondeur de sa réflexion. Le physique est aussi composé que le moral.

Tous les nerfs , en qui seuls réside le principe de sensibilité , se réunissent à cette substance qui se prolonge dans les vertebres , d'où elle se divise en une multitude de branches entrelacées : elle forme l'origine de ce tissu admirable , répandu dans tout l'animal ; de sorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie , se communique à l'ensemble.

L'ame.

L'ame , qui a besoin d'être perpétuellement avertie , a tout à côté d'elle deux surveillans prompts & fidelles , la vue & l'ouïe. Le globe de l'œil mobile se tourne en tous sens , sous six muscles qui facilitent ses mouvemens. C'est un vrai télescope : la lumière se rassemble au centre qui réunit ses rayons. Ils traversent un crystal lentillaire , & vont dessiner l'objet sur une espece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux , qui , sans elles , s'échaufferoit & s'useroit par les frottemens multipliés qu'exige la conservation de l'individu , obligé qu'il est d'interroger à chaque instant tous les objets qui l'environnent.

L'oreille , entonnoir cartilagineux , reçoit l'air ébranlé , & le porte , par la sinuosité d'une coquille ressemblant à celle du limaçon , sur une membrane justement appelée tambour. Dessous , un petit nerf , d'une exquisite sensibilité , donne à la membrane plus ou moins de tension. C'est là que la mélodie de Gluck & l'harmonie de Piccini vont se rendre pour enchanter l'ame ; le nerf auditif lui transmet tous ces sons échappés du sein des instrumens , & qui se perdroient infructueusement dans les airs.

Il est des plaisirs moins parfaits , mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit , quand

elle exhale ses parfums , ils passent par deux conduits que sépare une cloison vers un os percé de mille trous , où aboutissent des lames cartilagineuses , tournées en spirale. Heureux qui , au pied des Alpes ou des Pyrénées , aspire l'odeur des plantes aromatiques que le sol des montagnes nourrit de sa suave énergie !

Vous qui aimez de préférence les plaisirs de la table , plaisirs qu'aucune crainte ne corrompt & qui se renouvellent tous les jours , considérez cet organe obéissant , source de vos délices. Dix muscles font mouvoir la langue de tous les mouvemens possibles. Jamais elle n'est ni lente , ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment , en exprime le jus le plus subtil ; ses mouvemens accélérés sont insensibles & forts ; elle porte sous la dent ce qui doit être broyé ; elle presse contre le palais ce qui n'a besoin que d'être légèrement froissé ; elle atteint les finesse que la main savante du cuisinier a semées ; elle démêle les mélanges , & en sent les rapports ; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut le suc pénétrant des mets. Ce suc , qui interroge toutes les houppes nerveuses , & ces petites mamelons , ces glandes , ces points salivaires , mis en action , fournissent le savon qui fond l'aliment , le réduit en pâte liquide , & permet que le plaisir se propage pendant une assez longue durée. Sou-

vent l'estomac a dit , *assez* , que la langue se ménage , par la simple succion , des jouissances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les alimens est attachée par des ligamens forts. Elle en a souvent besoin pour résister aux excès de l'intempérance. Elle est garnie intérieurement de petites glandes ou éponges , d'où sort une liqueur dissolvante. Là s'opere , par la fermentation & la trituration , la métamorphose étonnante qui , de tant de substances mêlées , n'en forme plus qu'une seule. La sanguification se fait dans les poumons. Porté dans le cœur , le sang s'épūre ; porté dans le cerveau , il s'y subtilise encore ; & par une dernière dépuration plus merveilleuse , il forme enfin cette matière incompréhensible qui reproduit l'homme. Ce sont les parties subtiles des alimens qui composent ces différentes liqueurs : mais l'œil , armé du microscope , croit en vain surprendre les secrets de la nature ; il n'y voit que des apparences trompeuses , toujours détruites par des observations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ses conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées , le foie convertit en bile une partie de nos alimens ; la bile sert à vernisser les intestins , & sert encore à la dernière coction , en même tems qu'elle fait

glisser tout ce qui doit appartenir aux différentes sécrétions.

Les intestins forment un méandre , & dans leur contour étalent une longueur prodigieuse : ils sont contenus dans leurs positions par le mésentère. Doués d'une multitude de veines , de vaisseaux , de nerfs , de fibres aspirantes , ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire descendre le dernier marc.

Que notre fausse délicatesse ne rougisse point de voir le mécanisme de l'opération qui expulse du corps une matière qui , plus long-tems retenue , troubleroit l'économie animale , & porteroit le ravage en séjournant dans les conduits où elle couloit naguere , douce , balsamique & bienfaisante. Admirons tous les objets de la nature : il n'en est point de vil à ses yeux ; aucun n'est plus noble que l'autre ; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compose le corps humain. Tout est également nécessaire , si ce n'est à la vie , du moins à la force & à la santé , sans lesquelles la vie n'est qu'un tourment ; & quand on voit la masse entière des intestins , après mille circuits , aboutir à ce débouché plissé comme l'ouverture d'une bourse , qui s'ouvre & qui se resserre à l'aide de muscles qui font l'effet des cordons , on est surpris de l'attention de la

nature & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne distingue pas , ou qu'elle frappe d'un mépris , enfant de nos petites & frivoles idées.

Il est des objets interdits & inaccessibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre , j'analyserois ce sixieme sens , si distinct des autres. Je dévoilerois le trône où siege ce plaisir vif & passager , auquel l'homme suffit à peine ; mais la volupté de l'être sensible , la volupté réelle est dans le cœur , & l'émotion purement physique , séparée des transports du sentiment , est trop peu de chose , ou avilit trop l'homme , pour être ici comptée.

Parlons du sens universel qui supplée si fréquemment aux autres , du toucher. Répandu sur toutes les parties du corps , son empire est universel. Mais quel est le véhicule de cette sensibilité exquise ? C'est un tissu de petits filamens qui servent de cordages , & qui , traversant les chairs en tous sens , produisent l'ensemble de toutes les parties dans les mouvemens. L'une n'est jamais impunément ébranlée ; car outre le tissu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds , il est recouvert lui-même d'un autre tissu beaucoup plus délié ; & l'épiderme a un tact encore plus fin , formé qu'il est de petits canaux creux , per-

pétuellement abreuvés de la liqueur qui leur est propre. Quand la main ferre mollement la main de l'objet aimé , ce sont les petites houppes nerveuses qui frémissent sous ce toucher doux & voluptueux , & l'ame aimante conçoit alors sans peine que c'est dans l'embrassement que réside l'entiere volupté.

Mais , ce qu'il y a de plus admirable , c'est que dans les interstices de ces tissus , sont plantés une multitude innombrable de petits oignons semblables à ceux des fleurs. C'est la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns , plus humides , deviennent plus longs , comme les cheveux. Ce sont de véritables végétaux , qui ont des racines creuses pour pomper l'humidité ; la sève circule dans ces petits tuyaux : & quelle finesse doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet ?

La peau elle-même n'est qu'un double crible qui d'un côté admet l'air & se prête aux couleurs des objets environnans , & de l'autre à des voies de décharge pour le sang & les humeurs étrangères. De là le torrent de la transpiration qui s'écoule & qui ne cesse point un seul instant. Interrompue , elle cause toutes les maladies , & la santé ne renaît que quand ce flot successif est parfaitement rétabli. Ainsi , outre la poche membraneuse qui reçoit la lessive du sang , le sang se fait jour

à travers la peau dans les agitations violentes ; & ce que nous appellons sueur n'est que les parties aqueuses & séreuses de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur , muscle doué d'une force prodigieuse , fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds , au moins soixante fois par minute. La mort seule anéantit ce mouvement , qui met en action tout le mécanisme entier de la machine. La plus légère lésion faite à cet organe éteint la vie ; & c'est en contemplant la fragilité de ces vaisseaux qui aspirent & repompent , que la vie paroît un miracle , & que l'imagination a peine à se figurer que cent années d'existence appartiennent encore à un être aussi frêle , qui porte en lui-même les principes de sa dissolution encore plus que ceux de sa régénération. C'est néanmoins cet être foible , incessamment suspendu sur le bord du tombeau , qui a arraché avec violence le fer de la mine , pour abréger encore d'une manière insensée la durée de sa vie , qui a pétri le salpêtre pour donner des ailes au trépas , & des pointes plus aigues à la douleur.

La douleur ! ah , qu'elle agit vivement sur ce centre nerveux , sur ce *plexus* , siège de la sensibilité ! Comme toutes les émotions de l'ame

répondent à ces rayons musculeux qu'on appelle le diaphragme , quand la crainte & l'inquiétude l'agitent ! Ah , combien le moindre mot va frapper ces fibres tendineuses , susceptibles de toutes les émotions que l'ame éprouve ! C'est de là , sans doute , que partent & la rougeur subite qui enflamme le visage , & la pâleur effrayante qui le couvre. C'est là que naissent ces larmes douces ou ameres , abondantes ou rares ; ces pleurs attendrissans ou cruels , qui dilatent ou compriment , flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve , en frémissant , le fer de la vengeance , c'est de là que part la tempête orageuse qui le pousse au crime : mais , par un effort contraire , la pitié , la commisération arrêtent le bras levé ; & c'est dans ces mouvemens opposés & douloureux que l'homme souffre , & que quelquefois il expire.

Mais quelle est cette substance spongieuse , si étroitement unie au diaphragme ? Elle reçoit l'air extérieur , l'échauffe s'il est trop froid , & rafraîchit sans cesse le sang enflammé par la rapidité de son cours , en y mêlant un air nouveau ; cette substance reçoit incessamment l'air par une espece de soupape qui est au fond de la bouche. Soixante-cinq muscles servent à dilater & à resserrer l'organe qui aspire & distribue l'air. Les tons sont

produits par le raccourcissement ou l'allongement des fibres de la glotte ; & Ferrein a démontré que la voix étoit le résultat d'un instrument à vent & à corde. Cet organe est spécialement affecté à l'homme , le distingue , & l'animal ne partage point son privilege ; il semble lui appartenir comme à l'être pensant , exclusivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe ; car un soufflet introduit par la trachée artère , rend les soupirs , les gémissemens , les sons de voix du mort.

Ne frémissez pas , mes amis ; ce corps ne lui appartient plus ; il est étranger. Il a tout reçu de la nature , il lui a tout rendu. Ainsi nous ferons un jour. Point d'humiliantes terreurs ; jouissons de notre intelligence & de nos sens. Pour suivons l'examen de notre machine merveilleuse. Parcourons cet univers , où des routes infinies & inconnues à nous-mêmes attestent avec quel appareil majestueux notre être fut composé. Un tel assemblage de prodiges , pour un rôle qui paroît aussi court , annonce que cette vie passagère n'est point encore le spectacle , & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile , autant qu'il nous est possible ; tout ce qui est sous l'œil de l'homme appartient à son profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand soin des objets infiniment pe-

tits , comme pour les dérober à l'attention la plus scrupuleuse. Nous lui avons déjà surpris bien des secrets , & il viendra un tems où des mains plus habiles , des yeux plus exercés & plus fins , une attention plus laborieuse , & sur-tout le hasard , ameneront la lumière des découvertes nouvelles. En nous anatomisant tour-à-tour , nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne soit apperçue. Nous léguerons à nos descendans notre science , & ils nous surpasseront encore , ainsi que nous avons surpassé nos peres. Pourfuis , jeune artiste , & pour gage de mon amour pour un art utile , songe que dès ce moment je lègue mon corps à ton amphitéatre.

Comme l'anatomiste palpite d'admiration , comme il tressaille de joie , quand il suit la ramification de tous ces vaisseaux qui se correspondent ! Le moindre petit nerf , non encore apperçu , lui cause le même ravissement que la comete enflammée qui se découvre dans les plaines de l'éther à l'œil avide de l'astronome. Que chacun creuse de son côté , l'un avec le scalpel , l'autre avec le télescope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immense ? Que sommes-nous , & quel univers ! Ma vue se fatigue , mon imagination est accablée , ma tête se perd , & je suis

obligé de revenir à des objets moins vastes , moins fatigans pour la mesure de mon attention.

Je visite la charpente osseuse , qui est la base où portent toutes les parties de la machine humaine ; cette charpente est creusée , & la seve qui circule est une émanation du cerveau. La moëlle en descend , & forme une huile qui sert à entretenir & la souplesse & la solidité. Cette circulation particuliere paroît jalouse de retenir ses propres liqueurs : elle ne peut franchir certaines bornes ; car une membrane , qu'on nomme *périoste* , ne laisse pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os ; c'est un tissu ferré , qui ne laisse rien échapper de la substance médullaire. Elle paroît nourrir les os , recevoir d'eux sa nourriture ; & quand le malheureux souffre de l'amputation , c'est lorsqu'on vient à cette membrane sensible , que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes se prête la souplesse du corps humain ; vous avez contemplé le jarret de ces danseurs de corde , la force incroyable de leurs sauts , & la grace effrayante de leurs mouvemens , l'équilibre étonnant qu'ils gardent sur un point étroit & fixe ; voyez comme s'accomplissent ces tours de force ; c'est à l'aide de ces charnières , les unes fixes , les autres mobiles , propres à tourner en tous

sens ; c'est à l'aide de ces muscles , véritables leviers , de forme , longueur & grosseur différentes ; le corps se baisse , se plie , s'étend. Ces rondeurs sont des poulies , ces points d'appui sont des chevilles. La main de l'éternel Géometre est empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon ; alongez-le , raccourcissez-le , placez-le à la plus légère distance ; une ligne plus bas , & la grace , & le mouvement , & la force disparoissent ; tant la précision est exacte & étonnante. Il est dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle ; que pouvant se baisser à tel degré , elle pourra se renverser en-arriere au même point. Je vois les ligamens qui permettent tel effort , qui se refusent sagement à tel autre ; & ces hardis fauteurs , en déployant tout le jeu des vertebres , me donnent le spectacle d'une anatomie vivifiée : tous les ressorts sont faillans à mon œil ; mais , quelque étonné que je sois , je fais en même tems l'attitude qu'ils ne fauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente sont remplis d'une matiere molle , soutenue elle-même par une multitude innombrable de charnieres animées , qui , sous le nom de tendons & de muscles , contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere , en même tems qu'ils servent aux mouvemens généraux. La circulation propre

à chaque objet , quoique distincte , répond à la circulation universelle ; & le nombre des veines & des arteres , par leur entrelacement & leur variété , surpasse l'imagination. Une simple tunique couvre les veines , une double tunique enveloppe les arteres , & dans ces canaux roulent le sang & la lymphe , substance distincte , quoique perpétuellement mêlée. Les fibres , qui souvent n'égalent pas la grosseur d'un cheveu , sont les cordages tendus de toutes parts , & qui , à la moindre volonté , obéissent & font obéir la partie qui leur est confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petitesse & délicatesse de cette multitude de fibres & de vaisseaux imperceptibles ! & ils sont doués encore d'une prodigieuse élasticité. Voyez ce portefaix , dont le cou & la tête sont comprimés par un fardeau quatre fois plus considérable que ne pèse son corps. Il marche , & accomplit les loix de l'équilibre ; il résiste long-tems à cette pression effrayante , & l'intempérance & les excès causent plus de ravages dans la machine que les efforts réitérés qui domptent les résistances physiques.

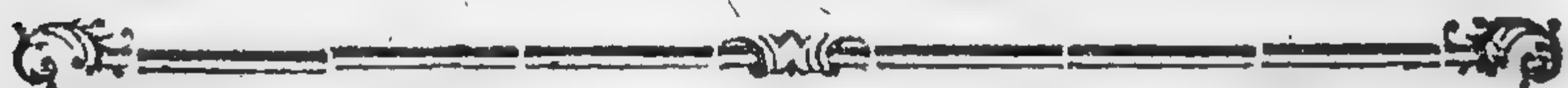
Organisations vraiment étonnantes ! La sagacité d'un Winslow , pendant une vie entière d'homme , n'a pu en découvrir la dixième partie ; ce corps

est sous la main glacée du trépas , & sa structure remplit l'anatomiste de surprise & d'admiration. Qu'est-ce donc que ce même corps , lorsqu'il est animé d'un souffle de vie ; lorsqu'un fluide subtil & inconnu donne à toutes ses parties un jeu qui en fait faillir tous les rapports , lorsque son œil brille d'une douce flamme , que la grace accompagne son mouvement , que le sourire amène l'ame sur ses levres , lorsqu'enflammé d'amour , il se reproduit au sein de la profonde volupté ?

Mais tandis que , surmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas , j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides , les heures de la nuit s'envolent avec le son du timbre ; tout est calme , tout repose autour de moi ; les étoiles brillent au firmament , la terre exhale un encens suave. O nature ! si d'une main tu détruis , tu ré pares de l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embrasses tous les êtres. L'individu meurt , dit ton historien , & l'espece subsiste immortelle. En ce moment le chaste hymen & le tendre amour tiennent assujettis les cœurs sensibles. Je me réjouis des plaisirs que goûtent mes semblables. Les transports de la jeune amante , l'extase de son époux heureux , donnent un aspect riant à cet univers , & effacent les traces pâles sur lesquelles mon œil s'est trop reposé.

Amour réparateur , répands la joie & la vie , le sentiment & la félicité ; perpétue la race bien-faisante & glorieuse de ces ames qui font l'honneur & les plaisirs de l'homme. En ce moment peut-être , un nouveau Pergolèse est conçu dans les flancs d'une vive Italienne ; un nouveau Newton sortira du sein d'une chaste Angloise ; un Rubens devra le jour à une modeste Flamande ; & la Fontaine & Fénelon renaîtront à Paris pour nous enchanter par une nouvelle langue. O nature ! après le génie , n'oublie pas la beauté ; rends-nous une Héloïse , le modele des amantes ; rends-nous un objet non moins rare , cette Ninon , qui sut ôter à l'amour ses épines , & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exister entre des loix sauvages & l'oubli de la décence. O nature ! achève ces êtres précieux que le plaisir ébauche. Ne laisse échapper que de pareilles ames ; & si dans quelque coin du Nord , au milieu de rudes & âpres climats , quelque prince guerrier enfantoit un Charles XII , un nouvel Attila , moissonne-les dans leur fleur ; qu'ils tombent ; que ces fils de rois , avec leurs passions brutales , ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les sciences & les beaux-arts commencent à répandre sur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité , qu'enfermés comme embrion dans un bocal , ils

repaissent les regards de la curiosité. J'aime mieux les voir ainsi , que d'appercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophées , instrumens homicides que réverent la foiblesse & la démence.



CHAPITRE XXI.

Contre l'Homere traduit en François.

IL me semble que les contes modernes de fées valent bien les contes anciens , & ceux d'Homere en particulier ; que ces divinités de l'Iliade qui glissent au lieu de marcher , qui montent & descendent sur des nuages , qui dans les batailles combattent d'une maniere invisible sur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur sang vermeil & divin , ne sont pas de meilleure condition que ces êtres puissans qui , la baguette en main , se promènent dans l'immensité des airs encore plus prestement que tous les célestes habitans de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination , la gloire assurément doit demeurer aux contes de fées. Homere fait marcher des trépieds d'or au conseil des dieux , fait parler des chevaux , &c.... Bagatelles ! On a mieux imaginé que tout cela.

cela. Qui a pu lire le *Serpentin verd* sans admirer son adresse & son éloquence comparable à celle d'Ulysse ? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie , pour commenter emphatiquement les beautés de ce conte ; il pourroit figurer à côté d'Homere , & cette assertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe ; car on est convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu son passe-port.

On parle de la morale de l'Iliade : mais il faut avoir les yeux pénétrants d'Horace pour la bien voir ; car son Jupiter , sa Junon , sa Vénus , son Mercure , ainsi que ses autres dieux toujours en discorde , sont le plus souvent injustes , mal - faisans , licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont sans contredit plus de dignité dans leur courroux , de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blasphêmes feront dresser les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'antiquité. Curieux de rassembler , de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette superbe Iliade , si prônée , nous avons eu le malheur de trouver ce poëme sans plan , sans ensemble , sans liaison , dénué d'unité & d'intérêt , plein de descriptions verbeuses , absolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats ; & ces

dieux qui toujours pérorent dans la même forme, & tous ces héros s'envoyant de longs discours avant d'en venir aux coups, & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, & l'anatomie minutieuse des différens genres de blessures; tout ce déluge fastidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la prise de Troye, dont il est toujours question; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la spéculation, à moins qu'il ne s'agisse de prouver que la discorde des rois entraîne des suites fâcheuses: vérité que les peuples sentent sans le secours des poëtes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue, mieux faits, plus intéressans, plus remplis de mœurs, de vérités & de détails vrais & touchans, ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est la faute sans doute des traducteurs. Dans la langue grecque, l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable, étonnant, divin; nous n'en doutons pas. Il est sublime anciennement parlant: eh bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se naturalisent grecs; pour nous, il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces tems éloignés. Sous ce point de vue, on lit une

relation étrangère qui attache & qui à son prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvreroit (s'il avoit pu être conservé) feroit une chose très - curieuse ; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture , il nous est venu plusieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous persuaderons jamais que la même tête ait composé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impossible , & par l'exécution du poëme , & par l'historique du tems. On aura probablement rassemblé des *rapsodies* , faites dans des tems divers. Un *rapsode* plus heureux ou plus habile , semblable à un de nos jongleurs , aura gratifié Homere de chants composés par plusieurs ; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à son gré. Le lieu de la naissance d'Homere est incertain ; le siècle où il vécut l'est aussi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après sa mort qu'on recueillit ses poésies. On n'en avoit que des lambeaux. Licurgue , dit Plutarque , les rassembla le premier en Asie. Qui fait ce qui s'est passé dans ce laps de tems , tems à demi barbares ! On dit qu'Homere alloit chantant ses vers à peu près comme faisoient nos *bardes*. Quelle apparence qu'il eût composé un poëme aussi étendu , pour n'en réciter dans ses courses que des lambeaux ? Chantoit - il l'Iliade d'une haleine ,

ou traînoit-il après lui une foule de chantres sur balternes pour la détailler aux passans ? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme , & qu'il n'a pu être composé dans le même tems. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences , & pour ainsi dire le résultat des connoissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers , les actions sanguinaires & brutales des héros de l'Illiade , leur table , leur marmite & leur cuisine , leur âpreté indigente pour le moindre gain , tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociétés. Nous croyons y voir , tantôt le ton d'un poëte inculte & sauvage , tantôt l'accent d'un poëte versé dans les arts même les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or , les vases magnifiques , les tapis de pourpre font contraste avec des princesses qui font la lessive & des héros qui font tourner la broche. Il nous peint le vieux Nestor comme le modele des sages & le plus respectable des héros ; & ce sage n'a d'autres ressources dans son éloquence si vantée , que de dire à ses soldats : *Mes amis , je pense bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans sa patrie , sans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux est dans la bouche d'un vieillard inspiré par Minerve ;

la plus chaste des déesses. Cet Achille, dont le courroux majestueux punit les héros Grecs en laissant reposer son bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri sur ce pere malheureux, en songeant qu'il a aussi un pere âgé, vend pour ainsi dire à ce vieillard qui baisoit ses mains homicides, le corps de son fils Hector, en acceptant lâchement les présens qui lui sont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un sang vulgaire, égorge froidement douze Troyens sur la tombe de Patrocle, & l'on n'ose approfondir le principe de sa douleur & de son amitié. Il ne sert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, aussi féroce, tue de sa propre main Adrasste qui s'étoit rendu à Ménélas; & celui-ci ayant voulu l'épargner, essuie les reproches de ce chef superbe, que l'on représente comme le modele de l'héroïsme. Des choses aussi disparates n'ont pu sortir de la même tête.

Comment concilier ensuite tel moment où Homere adore de bonne-foi ses dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouse & céleste colere, au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses sourcils, tandis qu'il se moque de Vulcain le boiteux? Ce dieu malencontreux a reçu de son pere brutal &

inhumain un si terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en est demeuré estropié pour le reste de ses jours éternels. Ainsi Homere tour-à-tour adore & méprise ses dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par son art, il suit les plus hautes extravagances du paganisme, s'il n'en est pas toutefois le principal instituteur.

N'avoit-il reçu cette dose de génie & le rare talent des vers, que pour consacrer le ridicule des opinions vulgaires? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur? A-t-il créé cette mythologie burlesque, ou étoit-il lui-même dans l'illusion? Son ton en général nous paroît grave & sérieux; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la manière dont il ravale l'idée sublime de la divinité, dans un tems où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragmens. Aussi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi, ce prétendu génie, devant lequel tous les siècles se sont prosternés, fut dans l'impuissance de s'élever à quelque chose de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majestueux Jupiter bat sa femme & la caresse, & le tissu grossier des fables les plus impertinentes n'étale dans le superbe Olympe que des passions viles &

désordonnées. Homere a abusé probablement de la mythologie païenne ; & quand il l'auroit suivie à la lettre , il seroit encore coupable , parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations , doit dissiper les ténèbres trop épaisses , & dresser son poëme sur un plan philosophique , ordinairement adopté du reste du genre humain. Il suit le flambeau lumineux qui fait disparoître les mensonges , dès qu'il est offert par les mains du génie ; mais le chantre ou le fabricant de ces extravagans mensonges n'a pu seul les imaginer & attribuer à ses dieux tant de contradictions manifestes. Il a fallu plusieurs têtes humaines pour le complément de tant de sottises , pour achever l'édifice de ce systême confus , dans lequel il est impossible de ne pas découvrir les traces & le mélange de plusieurs cultes.

On s'accorde assez généralement à reconnoître plusieurs chantres de la guerre de Troye , entreprise pour l'enlèvement d'une femme ; & les femmes néanmoins dans ce tems-là étoient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public : témoin Iphigénie immolée , quoique fille du général. Comme on ne tenoit pas registre de tous les chantres , & que le Journal des savans n'existoit pas alors , le nom d'un seul chantre ou poëte aura englouti les autres , à peu près comme le nom d'Hercule prévalut , lorsqu'on lui attribua les travaux des grands

hommes ses devanciers & ses contemporains. Ce poëme ayant passé par l'épreuve de plusieurs siècles, aura reçu des modifications qui nous paroissent palpables, & qui attestent visiblement plusieurs mains. Tantôt il est vif, rapide, comme dans le quatrième livre; tantôt long, diffus, traînant; ici, le même refrain se fait sentir; là, c'est une autre chute uniforme. Il y a des vers répétés, qui attestent les jointures du rédacteur.

L'enlèvement d'Hélène prouve d'ailleurs quels étoient ces rois de la guerre de Troye, ainsi que l'espece de la garde du roi des Molosses. Le bon Priam n'étoit, selon toute apparence, qu'une espece de baron; & depuis, l'imagination en a fait un roi opulent & superbe. Mais ce qui est très-important à remarquer, c'est que les mœurs du poëme contredisent à chaque vers le génie descripteur du poëte, & que les arts sont perpétuellement opposés aux usages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le système astronomique se trouvoit si merveilleusement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchâsser les découvertes récentes? & qui n'est tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir indistinctement ce qu'on voit encore parmi nous, un poëte venu après les autres, qui

prenant le premier venu pour son héros (Thésée par exemple), le couvrira d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, tailleur à la françoise de tous les rois anciens), tandis que Thésée n'étoit au fond qu'un pauvre chevalier errant, lequel n'avoit reçu de son pere qu'une épée & une paire de fouliers cachés sous une grosse pierre qu'il devoit préalablement soulever avant d'avoir ce précieux héritage, & qui se servoit de cette épée, en guise de couteau, pour découper les viandes, c'est-à-dire un gros bœuf proprement mis en quatre, premier & dernier service.

Ainsi, tous ces ornemens prodigués dans l'Illiade, & qui attestent une espece de traduction, font voir un mélange d'images postérieures, unies à des images antiques. Le fonds n'est pas déguisé. On y reconnoît l'empreinte du caractère & des coutumes sous les couches, pour ainsi dire étrangères, qui n'ont pu anéantir les vestiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été composé en totalité, ou en partie, dans les tems obscurs & grossiers, où vivoit Thésée: depuis, il aura été remanié ou plutôt refait dans les tems de la Grece éclairée. Cela est plausible. Thésée & Gédéon étoient presque contemporains. Tout étoit divisé alors en petites peuplades, en petits rois, en petits états. Tout nous

peint l'homme , à cette époque , presque dans l'état de nature ; & rien ne nous montre cette splendeur du royaume de Priam , cette majesté d'Agamemnon roi des rois , ces flottes superbes , ces richesses accumulées , ces palais de marbre , ces arts enfin qui n'existoient pas , &c. Eschine cite des vers grecs d'Homere , comme tirés de l'Illiade , & ces vers ne se trouvent plus dans le texte que nous possédons : preuve certaine que le texte a été changé , mutilé , altéré , corrigé. Ajoutez la diversité des dialectes , reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

La Xante , dans Homere , est un fleuve rapide qui entraîne dans ses eaux majestueuses , & les casques , & les cuirasses , & les armures des héros. Faites le voyage : vous trouverez un petit ruisseau desséché , que vous enjamberez comme fit César en le cherchant , ainsi que l'a si bien exprimé un poète moderne :

Et sans l'appercevoir , il a passé le Xante.

Les palais de Priam étoient sans doute à l'unisson de ce fleuve si vanté , & la description de ces arts somptueux est visiblement empruntée , ou d'un peuple voisin qui est demeuré inconnu pour nous , ou des tems postérieurs , ce qui est plus vraisemblable encore.

Il y a sans doute quelques images grandes , fortes & majestueuses dans ce poëme : mais les dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipsent sous la présence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs , semblables aux machines de nos opéras. Les héros ne sont plus que des automates guerriers , qui n'ont ni bras , ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille , au moins pendant trois lieues , pressé qu'il est par l'ascendant d'une divinité ennemie ; il se retourne comme une marionnette , lorsque par la protection d'une autre déesse il se voit deux contre un. La colere d'Achille est une colere oisive , impuissante , déraisonnable ; il boude neuf ans dans sa tente : voilà ses armes. Neuf ans d'oïveté à cause de l'enlèvement de Briseïs ; c'est bien employer son tems , pour un héros issu d'une déesse ! Sa vengeance muette n'entreprend rien , & c'est encore plus son opiniâtreté que sa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin , aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats , & puis encore des combats ; des assemblées de dieux qui ne terminent rien , & puis encore des assemblées. Une supputation de toutes les plaies , une longue liste des morts & des blessés , une fidelle nomenclature de généalogies , une indifférence caractérisée pour l'effusion du sang humain , & des divinités ani-

mant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine ; le pardon généreux , l'humanité , la bien-faisance désintéressée y sont des qualités entièrement méconnues. On voit des bras souples , nerveux , robustes , soulevant des quartiers de rochers , & des ames étroites , dures , sanguinaires , qui ne savent réprimer ni la vengeance , ni l'orgueil , ni l'avidité , se disputant un misérable butin , comme le faisoient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé , a percé le bouclier & la cuirasse , un autre arc se détend , siffle à son tour , & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot , & de l'émousser ou de l'aiguïser d'une main céleste , selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images ; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes du nord a le plus grand rapport avec le fonds de cette poésie d'Homere , qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvemens d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie géant ; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattans , nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des hommes. Les combats sont du ressort des héros ; mais c'est le

poète qui en fait des harangueurs impitoyables , & qui fait descendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poésies erses , on ne voit aussi que des dieux qui peuplent les arbres , les rochers & le désert des rivages. Toutes les comparaisons sont tirées du pin fourcilleux , de la couleur verdâtre des mers , des nuages qui flottent , &c. Mais il n'y a pas , dans tout Homere , une seule harangue aussi sublime que celle de ce Logan , chef d'une horde sauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence , sans goût , sans dictionnaire & sans académie , sont encore cachés dans les forêts du Nouveau - Monde.

Résumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs , cette mythologie impénétrable , dont ils sentoient apparemment toutes les finesses , n'est point faite pour produire parmi nous le même enthousiasme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans , ou dupes de leurs propres prestiges , ou qui ont voulu relever le frêle mérite d'entendre une langue morte & presque inutile , ou qui voulant toujours admirer , n'ont jamais su comparer entr'eux les écrivains. Que le Tasse est bien plus égal , plus touchant & plus varié , & avec quel art il fait graduer l'intérêt , mélanger ses couleurs & unir le merveilleux de son tems aux vérités augustes de sa religion !

On nous dira : Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne fait qu'à raison de son antiquité , un tel livre obtient plus ou moins de faveur ? Les commentateurs & les traducteurs surviennent , s'assimilent à l'auteur original , & par un sentiment d'orgueil , dont les exemples sont si risibles & si nombreux , croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illustre Moliere devant son commentateur : vous verrez celui-ci baisser les yeux & rougir de modestie. La superstition littéraire , assez semblable à une autre , admire sans choix & sans mesure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer ; elle est plus commune aujourd'hui que l'on ne pense.

On a vu les excès de Mad. Dacier dans le dernier siècle , & sa pédantesque fureur contre le bon - sens philosophique de ses adversaires. Elle pleuroit encore il y a cent ans la mort de Pindare , & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere : témoin sa prolixie traduction , où tout feu poétique est éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus* , médecin & précepteur du jeune Gordien , tellement enthousiaste d'Homere , qu'il donnoit publiquement , pour la guérison de la fièvre quarte , l'application sur la tête du quatrième livre de l'Iliade , attendu la chaleur de l'action qui regne.

dans ce livre , & qui étoit capable , disoit - il , de guérir en fondant les humeurs. On rira de Sere- nus ; mais ne faut - il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'assemblage du politique , du naturaliste , du moraliste , à peu près comme d'autres enthousiastes ont voulu trouver la trinité dans Platon ? L'histoire des préjugés littéraires ne feroit ni moins amusante , ni moins étendue , ni moins curieuse que celle des erreurs politiques ; & la liste des admirateurs sur parole est immense , car elle est tout aussi nombreuse que celle des fots.

Quant à l'Odyssée , où l'on voit une nature plus douce , des peintures naïves , une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt , jamais le touchant auteur de ce poème n'a été celui de la bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassembloit un jour Ossian & Gessner , & qu'on vînt nous dire alors que ce fût le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout , qui appartiennent à tous les tems barbares , soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées , ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siècles pour circuler jusques chez les nations policées ; parce que le génie poétique s'a-

musé quelquefois , en riant , à les décorer , soit pour plaire au peuple , soit par la nécessité de suivre les rites anciens & consacrés. Telle fable prospère , telle autre s'anéantit , à peu près comme tel beau sujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous , tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques siècles sous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallèle Poliphème & la Barbe-bleue , Circé & Mélusine , Ajax & Pierre de Provence , &c. Mais nous gardons pour nous cette grave dissertation. Il y auroit de l'irréligion à ne point se prosterner devant un poème admiré depuis trois mille ans , que cent soixante personnes environ dans l'Europe savent lire dans sa langue , & que tant de professeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré sublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conscience de ceux qui nous liront , & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homère en original , s'ils l'ont lu tout entier , s'ils l'ont lu sans ennui , s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaisir : & ceux qui feront de bonne-foi avoueront , à ce que nous imaginons , qu'Homère n'a que quelques morceaux isolés , que ses sommeils sont longs & fréquens , & que malgré ses quinze cents commen-
tateurs

tateurs & traducteurs , il est monotone , verbeux & descripteur jusqu'à la satiété.

Quand nous faisons cette interrogation à la conscience intime de nos lecteurs , c'est que beaucoup de gens ressemblient à ce gentilhomme Napolitain , qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioste étoit le premier poète du monde , & qui convint , en mourant d'un coup d'épée , ne l'avoir jamais lu.

Dans trente siècles peut-être , après la destruction de nos arts , de nos livres & du Journal de Bouillon , tel roman de nos jours , peu lu ou dédaigné , échappant à la ruine universelle , obtiendra les honneurs de la sublimité ; & le peuple des commentateurs , bouche béante , y trouvera toutes les beautés possibles : le premier savant appliquera l'ouvrage au nom qui aura furnagé , & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le nécrologe moderne. Qui fait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le commentateur & l'auteur , & si l'on n'attribuera pas , par exemple , à M. Bret les comédies de Molière ? car enfin son nom se trouve lié à jamais aux œuvres de l'auteur du *Misanthrope*. Le qui-proquo pourroit fort bien arriver. Dans telle académie future , située dans un coin de l'Amé-

rique septentrionale , quelqu'académicien érudit , s'il en fut , affirmera peut-être , en langue qu'assurément nous ne devinons point , que M. Bret a fait dans le dix-huitième siècle le *Tartuffe* & la gazette de France.

En attendant , admire qui voudra , ou qui pourra , les personnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller , & qu'on ne dispute point contre l'ennui , nous sommes autorisés à prononcer pour nous , que nous ne sentons rien d'agréable quand nous lisons Homere traduit. Le sentiment de chaque homme est à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous sentons des ouvrages modernes comme les juges par excellence du beau & du parfait sentent l'Iliade. Nous ne sommes pas juges des plaisirs d'autrui : mais notre Homere à nous fera Richardson ; notre Théocrite , Gessner ; notre Théophraste , Fielding ; & nous gémirons de voir des académies puériles , des admirateurs par écho , des commentateurs énergumènes proclamer aveuglément cette langue grecque , qui possède un si petit nombre d'ouvrages , encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuissance & stérile curiosité nous oublions les images , les tableaux , les idées vraiment utiles & grandes , les livres moraux & politiques qui nous environnent , &

qui , faits pour nous parler éloquemment , nous trouvent presqu'insensibles à mesure qu'ils nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere anglois , de Pope , de l'aveu de bien des gens , est supérieur à l'Homere grec ; parce que Pope a fait , pour ainsi dire , un poëme neuf , par les tournures originales qu'il a données aux détails , en corrigeant leur excessive longueur , & par une multitude d'allusions fines & délicates qu'il a su créer ; graces à l'énergie , la liberté & la souplesse audacieuse de sa langue.

Roman pour roman , j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade , qui me paroît fastidieux. Il peut être admirable dans sa langue , d'accord ; mais en françois , soit en prose , soit en vers , il m'a beaucoup déplu.

Tout poëme épique doit commencer , comme on le fait , par ces mots , *Je chante*. Un conte ressemble fort à un poëme épique ; or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire :

Il étoit une fois un roi & une reine ; le roi s'appelloit Pétaut , c'étoit un fort bon homme , un peu brusque , d'un esprit simple , & le meil-

leur roi qu'il y eût au monde. . . Ici faisons un peu le commentateur homérique. Que ce début est simple , énergique , précis , lumineux ! Voilà un caractère dessiné dans les premières lignes. Le vieux chancre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. Inspirez - moi , déesse ! & vous , muse immortelle , chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros , & qui livra leurs membres déchirés à la faim des avides vautours. Il y a plus de simplicité dans le début du conte , il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homère se dit-il inspiré par une muse ? Qu'est-ce qu'une muse ? N'est-il pas constant que c'étoit lui-même qui travailloit ses vers ? Pourquoi paroître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette muse est-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen de la divine Iliade , pour peu que cela plût à quelqu'un de nos lecteurs , fatigué d'entendre parler incessamment de cet ancien poëte , & de ne pouvoir ni le lire , ni le juger.



C H A P I T R E X X I I .

*Discours prononcé par M. . . pour sa réception à
l'académie de . . . (a)*

QUEL honneur pour moi , messieurs , d'être admis dans cet aréopage littéraire qui parle peu , écrit encore moins , mais qui pense beaucoup ! Combien il est au - dessus des académies de Paris , dont les productions annuelles remplissent d'énormes volumes ! Au Louvre on écrit ; on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la province suivoit l'exemple de la capitale ; mais on assure que la capitale commence à suivre celui de la province , & qu'elle a senti que la plus grande gloire d'un académicien est de penser dans un fauteuil deux fois la semaine après dîner. Qu'il est glorieux pour vous , messieurs , de voir ces fieres académies , qui avoient dédaigné la vôtre , la prendre aujourd'hui pour modele ! Mais à propos de modele , comment pourrai - je égaler jamais le grand homme à qui je succede ? (Ici l'orateur s'arrêta un moment pour recevoir les justes éloges que mé-

(a) Ce badinage est d'un homme qui n'a voulu que rire , & non blesser aucun académicien.

ritoit cette heureuse transition.) Ah ! si je ne puis l'égaliser , je tâcherai du moins à m'associer à sa gloire , en vous traçant un tableau de sa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récits de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans son histoire les soins orgueilleux d'un magistrat qui veut interpréter ou changer les loix , & faire une révolution dans sa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre ; & lorsqu'on voulut le nommer officier municipal , il rejeta cette offre , non pas avec cette feinte modestie qu'affectoit César lorsqu'Antoine lui offroit la couronne , mais avec une franchise décidée & vraiment philosophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là* , dit-il. Que ce peu de mots renferment de sens ! Tout ce qu'ont dit les philosophes Grecs & Romains sur les embarras inséparables des honneurs , ne se trouve-t-il pas renfermé dans cette réponse simple & laconique ? Tous les gens de goût la préféreront sans doute à ces vers pompeux de Racine !

Heureux qui , satisfait de son humble fortune ,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

N'allez pas non plus m'imposer la tâche de vous donner des analyses de ses ouvrages. Sa modestie m'en a dispensé. Il étoit bien éloigné du faste de

tant d'écrivains qui publient le fruit de leurs veilles , & dont le but est moins d'instruire l'univers que d'en être admirés. Personne ne doute , messieurs , que s'il eût voulu prendre la plume , il n'eût effacé Racine , Fénelon , Voltaire , & nos plus grands hommes. Il le disoit lui-même avec cette ingénuité que vous lui connoissiez ; mais , ajoutoit-il , la gloire viendrait me chercher : je suis homme , je suis foible , & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez , lui disoit quelqu'un ; mais gardez l'anonyme. On me reconnoîtroit toujours , répondit-il , & le cri de la renommée viendrait troubler ce silence qui regne dans ma retraite. Il étoit si imperturbable dans ce système , que lorsqu'il fut admis parmi vous , vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire ; exception faite pour lui seul , & qui prouve autant votre modestie que la sienne , puisque dans ce discours il n'auroit pu s'écarter de l'usage reçu & de vous louer & de se louer lui-même. Il fut grand , parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens , parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond , parce qu'il renferma toujours ses pensées en-dedans de lui-même. Sa mère nous assure que , trois jours avant de lui donner l'être , elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de lau-

rier qui furent placées sur la tête de son enfant, par trois mufes qui l'allaitoient tour-à-tour. Je fais bien que les académiciens de Paris rejeteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils songes avant de les mettre au monde. Mais ce que le ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au college. Ici l'histoire de sa vie offre des obscurités, & fait naître un problème que je vais résoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les classes; les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition est vraie, c'est que ses talens extraordinaires se développoient déjà. Si c'est la seconde qu'il faut adopter, c'est qu'il dédaignoit la gloire scolastique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en soupçonnât le germe. Au reste, j'ai su qu'il avoit fait une étude profonde de la syntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'astronomie, la physique, la morale & toutes ces sciences vagues qui forment peu l'esprit & le cœur. Au sortir du college, sa mere lui ordonna de choisir un état: aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire? lui dit-elle. Je veux penser, répondit le jeune philosophe. Eh bien, pense, reprit cette femme illustre, le modele des

meres. En effet , il pensa toute sa vie. Il lisoit peu , parce qu'il y a peu de bons livres ; & lors même qu'il lisoit les meilleurs , il s'endormoit , parce qu'il sentoît combien il étoit supérieur aux auteurs même qui faisoient ses délices. Les logogryphes des journaux étoient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez - vous vu , messieurs , nouvel Œdipe , chercher le mot d'un logogryphe avec une inquiétude inexprimable , se battre le front , s'arracher les cheveux , & donner tous les signes du désespoir , lorsqu'il ne pouvoit le trouver ! C'est la seule circonstance de sa vie , où son phlegme & son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontroit ce mot précieux , comme la joie rayonnoit sur son visage ! Non , celle d'un roi qui vient d'être proclamé n'a rien de si grand & de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici , qu'un jour il me la sacrifia toute entière. Je cherchois le mot d'un logogryphe ; il le trouva , vint me le dire à l'oreille , me permit de m'en faire honneur , & ne révéla jamais le secret ; bien différent de ces auteurs indiscrets , qui ne prêtent leur plume à leurs amis , que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'ils leur ont donnés.

Enfin , messieurs , familier avec le peuple , il s'humanisoit avec lui , se mettoit à sa portée sans efforts , & prenoit si bien le langage du plus sim-

ple bourgeois , qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable , l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappelez - vous , messieurs , ce superbe repas qu'il vous donna le jour de sa réception , cette soupe succulente , ces petits pâtés d'un goût ! ces... Mais je m'apperçois , messieurs , que je redouble les regrets que vous a causé sa perte , & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme étonnant , qui donnoit d'excellens dîners & qui n'exigeoit pas qu'on les lui rendît. La douleur m'étouffe la voix , & je ne me sens plus la force de lire cette phrase par laquelle je finis. Je me suis proposé ce grand homme pour modele , & je sens qu'en faisant ce discours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui - même de ne jamais écrire ; mais c'est la seule fois que je m'écarterai de ses traces , & dans tout le reste de ma vie je vous promets , ainsi qu'au public , d'être son fidele imitateur... Deux mots encore , messieurs , avant de nous séparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premiers vers d'un madrigal ; il fit le premier il y a dix ans , le second il y a quatre ans ; l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers , & de couronner son ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous restent :

L'amour est un enfant volage ,
Dont les yeux & le badinage. . .

Qui de nous , messieurs , oseroit mettre la dernière main à ce chef-d'œuvre posthume. Ah ! conservons - le plutôt tel qu'il est dans les archives de notre académie , & n'imitons pas les commentateurs audacieux qui ont osé remplir les lacunes que Virgile avoit laissées dans les six derniers livres de l'Enéide.



CHAPITRE XXIII.

Rêve.

JE rêvois que j'étois excessivement riche , & que la tête m'ayant tourné , j'avois acheté la noblesse ; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Aussi-tôt je fis peindre mes armoiries sur les portes , les fenêtres , les cheminées de mon château : je les fis graver sur les chapeaux de mes domestiques , sur leurs bas , sur les fers de mes chevaux ; la garde-robe n'en fut pas même exempte , & je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de M. le baron.

J'achetois tout exprès une bibliothèque , afin de faire mettre mes armes sur le dos de chaque

volume ; & je les prêtois à tout venant, me dispensant de les lire , vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiste qui me faisoit descendre de Louis le Gros, par les femmes ; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon salon.

Quelqu'un s'étant avisé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une seule & même tige , que la noblesse devroit être fondée sur des vertus personnelles , je lui soutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque chose dans ce monde ; & quoiqu'il se tût après cette convaincante réponse , parce qu'il mangeoit beaucoup , je le fis remarquer à mon portier , afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il se présenteroit.

Un autre convive ayant soutenu que , s'il prenoit fantaisie au grand - seigneur de se faire baptiser , il ne seroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de sa mere, je le pris en singuliere affection ; car il me répétoit souvent que je prouvois huit quartiers , d'après le tableau de mon salon.

A force de l'entendre dire , je me le persuadois à moi-même , & je respectois un grand vaurien de

filz , parce qu'il avoit un degré de noblesse plus que moi.

Madame la baronne tomboit en syncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire* , l'*Art héraldique* , qu'elle consultoit soir & matin ; & d'après son récit , je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le sujet de la conversation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus distingué par la noblesse. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen , & leur diadème pâlit sous l'œil scrupuleux de madame la baronne ; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuse pour un petit prince qui venoit de naître , parce qu'elle prétendoit que , réunissant le sang de deux maisons illustres , il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier

Je répétois ses paroles par-tout où je me trouvois : alors elle me gracieusoit d'un doux sourire , ce qui me ravissoit ; car depuis long-tems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit seul fait déroger , en venant partager ma couche.

Je chassois tous les jours ; & dès qu'un malheureux payfan avoit tué un lievre , je le faisois traîner dans une cave humide que j'appellois une prison , & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en assistois pas moins à la messe solennelle ,

puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un sermon sur la charité : je louois à haute voix pendant le repas sa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques payfans, pour leur intimer la subordination ; ce que je faisois, pour bien conserver mon rang. Mais un de ces payfans m'ayant rencontré à six lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit pesamment sentir que l'inégalité des conditions n'est qu'une chimere : argument décisif que je ne communiquai point à madame la baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer sa possibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriser la robe, à mal parler de la cour, à décider que je resterois oisif, & que je ne servirois qu'au préalable on me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par sa mere. A six ans elle donna un soufflet au fils d'un président qui avoit osé l'embrasser à la fin d'un menuet ; après quoi elle lui présenta noblement sa main à baiser : ce qui fit présager à madame la baronne l'alliance la plus solennelle,

vu la force du sang qui avoit parlé en elle de si bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obscur de la naissance, avoit manqué une couronne ; sa tendresse m'en consolait quelquefois, en me représentant les soucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté ; elle me faisoit voir un de mes petit-fils succédant à quelque branche éteinte ; mon arbre généalogique ne devoit pas finir sans pousser quelques fleurons.

Dans l'extase de ces belles idées, nous nous ferrions tendrement la main, sur-tout en contemplant la dignité future de notre postérité : aussi, en sortant de ces conversations, madame la baronne toute entière à la première vertu des princes, à la clémence, daignoit généreusement traiter un payfan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandissoit : elle auroit pu nommer toutes les pièces honorables dans leur position respective & sans les confondre ; le blason lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la basse-cour, ne craignoit pas pour sa fille la moindre séduction : tous les roturiers assimilés aux coqs-dinde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entre-

tenoit jamais ma fille que sous les yeux de sa mere & à une distance convenable.

Qu'il eût prévu ! le fils du baillif du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne , les cheveux épars , vint me l'apprendre ; & moi , voyant mon arbre généalogique coupé de cette manière , j'entrai dans une si furieuse surprise que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.



CHAPITRE XXIV.

Les Trois Rois.

PARIS a été visité dernièrement par les souverains du nord ; par le roi de Danemark , à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede , qui n'étoit que prince à son arrivée , & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur , qui , pour être plus libre , a logé en hôtel garni , & qui a bien vu la capitale , même dans un assez grand détail.

Je les ai considérés tous trois fort attentivement , & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'aurois bien désiré (avec trois cents mille autres) , y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito* après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années

années à Berlin , m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe , qu'elle en fut frappée ; & celui qu'elle regardoit avec surprise en fut si frappé lui-même , qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Frédéric a visité ce *café* , dit *l'antre de Procope* , jadis champ de bataille des querelles littéraires , & où il a été tant de fois question de ses combats , de ses victoires , de ses grandes & rares qualités.

L'Empereur a visité les artistes , les artisans , les manufactures , & n'a vu aucun homme de lettres en particulier ; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'académie françoise , & a fait cette interrogation au secrétaire : *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'académie ? Ils ne se sont pas présentés* , répartit le secrétaire : réponse sage & adroite.

J'ai vu Maurice , Fontenelle , Montesquieu , l'abbé Prevost , Marivaux , Voltaire , Jean-Jaques Rousseau , la Condamine , Buffon , Helvétius , l'abbé Raynal , Condillac , Diderot , d'Alembert , Thomas , Servant , Marmontel , le Tourneur , Mably , Condorcet , Linguet , Rétif-de-la-Bretonne , Turgot , Mirabeau , Necker , Rameau , Vanloo , Gluck , Vernet , Allegrain , Rouelle , Vaucanson , Servan-

doni , Clairaut , Falconnet , Franklin , Hume , Sterne , Goldoni , Haller , &c. Voilà , je crois , une assez belle génération. Hélas ! je n'ai point vu Frédéric , ce grand Roi : je n'ai point vu Catherine , moi qui aime tant contempler , parmi mes contemporains , les êtres qui ont fait de grandes choses , parce que je cherche à reconnoître , dans les traits de leur visage , quelque marque de ce talent sublime qui les distingue.

Quand j'appris la mort du célèbre capitaine Cook , après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte , mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

Que ne donneroïis-je pas au magicien (s'il existoit) , qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres augustes de Charlemagne , de Gustave , de Cromvel , de Michel-Ange , de Guise , de Sixte-Quint , d'Elisabeth , de Bacon , de Shaspear , de Richelieu , de Turenne , du Czar , de Milord Chatham , &c. !

Que j'aime à me sentir petit , en m'environnant en idée de tous ces grands hommes , & en goûtant le plaisir de les admirer ! Ames fortes & grandes , quelle dignité vous prêtez à l'homme !



CHAPITRE XXV.

Supposition.

JE vais faire une supposition qu'on appellera certainement bizarre , forcenée , extravagante ; mais j'ai mes raisons pour ne pas la passer sous silence. Si tous les ordres de l'état assemblés , ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuise le royaume , dépeuple les campagnes , retient loin d'elle les grands propriétaires , ruine l'agriculture , cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles , corrompt les mœurs de proche en proche , recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux ; si tous les ordres de l'état , dis - je , tout vu & considéré , ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris , après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance quel seroit le résultat de ce grand sacrifice , fait à la patrie & aux générations futures ? Seroit-ce là en effet un service rendu aux provinces & au royaume ? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problème , lecteur ; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles , qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville ; car Ver-

failles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde : avec de bon yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices ? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, sur cette simple supposition..... Allons, appelez tous les feux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon ! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé : *& vogue la galere !*

CHAPITRE XXVI.

Que deviendra Paris ?

THEBES, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevoient fièrement sur le globe, dont la grandeur, la puissance & la solidité sembloient promettre une durée pres-

qu'éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités, jadis florissantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparées, quelques monumens brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette rivière utilement resserrée dans des quais majestueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenses, se débordera, & formera des étangs bourbeux & infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées, & à moitié ensevelies.

Est-ce la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique, qui anéantira cette superbe ville ? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction ?

Elle est inévitable sous la main lente & terrible des siècles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux sur la poussière éteinte des peuples anciens.

Échappez , mon livre , échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures ce que Paris a été ; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen* , que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie , & bientôt les convulsions de la mort ! Quand l'épouvantable opulence , qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains , aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus effrayante encore , alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir ; il s'affaîssera sur lui-même & périra.

Il périra ! Dieu ! ah ! quand le sol couvrira insensiblement ses débris , que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris , qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du royaume & de la capitale , l'instrument du cultivateur , en fendant la terre , viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV ; les antiquaires rassemblés feront des raisonnemens à l'infini , comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors , si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville , ensevelie & décadée ? Son squelette gigantesque épouvantera les regards , les travaux exciteront à de nouveaux travaux , nos neveux , en trouvant nos marbres , nos bronzes , nos médailles , nos inf-

criptions , s'agiteront sur ce que nous avons été , & si mon livre échappe à la destruction , ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées , tant leurs maux & leurs idées seront différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Asie , & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous sont même inconnus ! fameux Atlantes ; & vous peuples qui avez respiré sur ce globe , dont la superficie est incessamment déplacée , dites quels étoient vos arts ? Faut-il que tout périsse ? Et les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliser par la précieuse découverte de l'imprimerie) périront-ils , à la fin ; puisque le feu , le despotisme , les secousses du globe & la barbarie détruisent jusqu'aux feuilles légères où sont empreintes les pensées utiles du génie ?

Notre vue plonge dans le monde historique à quatre mille ans , pas davantage ; encore n'apercevons-nous de ce monde , que des sommités qu'environnent des nuages , & où la vue se perd. Tous ces faits éloignés , quoique séparés par de grandes distances , se touchent comme très-voisins ; & dans cet intervalle de siècles une foule prodigieuse d'événemens nous échappent. Il en sera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importants , pour ne laisser que le souvenir ou le nom des siècles. O tems ! les indi-

vidus, les villes, les royaumes, tout finit par *hic jacet*.

Herculanum & Pompéïa, villes détruites par une seule & même éruption du Vésuve, il y a près de dix-sept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs sculptures, leurs arts, les ustensiles de leurs foyers domestiques; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artistes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conservé ces monumens, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour; mais peut-on réfléchir à cette catastrophe sans redouter les accidens de la nature, la fureur des élémens, celle des conquérans, plus terrible encore? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux & scrutateurs? Quelle est la statue, quel est le livre qui suragera sur l'abyme de nos arts engloutis ou renversés par les ravages du tems, ou par le courroux des rois.

La poudre infernale (dont les magasins se sont multipliés sur-tout en Europe, & auxquels une étincelle suffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immense de destruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embrasées que les volcans vomissent de leur inépuisable cratère? Les fléaux de la nature ne sont plus rien en comparaison de ceux que l'homme a créés pour

sa ruine & celle des populeuses cités qu'il habite.

Les manuscrits trouvés dans les maisons d'Herculanum & de Pompéïa , qui se déroulent si lentement , manifestent les caractères de la langue grecque ; mais c'est le hasard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre ; ainsi dans trois mille ans , quel sera l'ouvrage destiné à donner à nos descendants une idée de nos connoissances morales & physiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des sciences ? Tel dictionnaire , peut-être , que nous méprisons aujourd'hui , sera accueilli avec transport ; & une de nos compilations que nous jugeons fastidieuses , deviendra plus précieuse sans doute à la postérité , que les vers de Corneille , de Racine , de Boileau & de Voltaire. Oui , il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée , de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriser quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans , qui dominera les esprits d'alors , qui les éclairera , nul de la génération actuelle , ne peut ni le nommer ni le deviner.

Paris détruit ! Xerxès , après avoir attentivement considéré la prodigieuse armée qu'il commandoit , versa des larmes en songeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes disparaîtroient de

dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi , affecté du même sentiment , pleurer d'avance sur cette superbe ville ?

On a vu en un clin d'œil une capitale ensevelie sous ses ruines ; quarante-cinq mille personnes frappées d'un coup de mort ; la fortune de deux cents mille sujets détruite ; une perte générale de deux milliards : quel tableau des vicissitudes des choses humaines ! Ce phénomène terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien , ce coup de foudre qui abyma tout , sauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis , sans ce désastre qui prêta à la réformation , mit une égalité aux fortunes particulières , réunit les cœurs & les esprits , & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Considérée du côté physique , l'ancienne Lisbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique , c'est-à-dire , une vaste bourgade , sans ordre , sans proportions : les rues étoient étroites & mal distribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été si longtemps à renverser. Le goût déplorable des Maures tomba , & la ville se releva pompeuse & superbe.

Que savons-nous sur ce qui sort du sein des désastres ? Que savons-nous ?..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce sera bien dommage.*

FIN du Tome II.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

C HAPITRE I. <i>De Dieu.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>L'Optimisme.</i>	21
CHAP. III. <i>Le Philosophe du Port-au-Bled.</i>	47
CHAP. IV. <i>De la guerre.</i>	61
CHAP. V. <i>De la Fortune & de la Gloire.</i>	85
CHAP. VI. <i>De l'Amour.</i>	106
CHAP. VII. <i>De la Royauté & de la Tyrannie.</i>	146
CHAP. VIII. <i>De la Cupidité.</i>	169
CHAP. IX. <i>D'un Monde heureux.</i>	180
CHAP. X. <i>Sémiramis.</i>	190
CHAP. XI. <i>L'Égoïsme.</i>	193
CHAP. XII. <i>L'Opulence.</i>	198
CHAP. XIII. <i>Mahomet.</i>	203
CHAP. XIV. <i>Le Ballon-Montgolfier.</i>	209
CHAP. XV. <i>Dialogue des Morts , entre un Faquir & une Vestale.</i>	227
CHAP. XVI. <i>Boileau.</i>	244
CHAP. XVII. <i>Hymne au Printems.</i>	250
CHAP. XVIII. <i>Paris - Port.</i>	254

348 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XIX.	<i>Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier.</i>	259
CHAP. XX.	<i>Anatomie.</i>	285
CHAP. XXI.	<i>Contre l'Homere traduit en fran- çois.</i>	304
CHAP. XXII.	<i>Discours prononcé par M... pour sa réception à l'aca- démie de ...</i>	325
CHAP. XXIII.	<i>Rêve.</i>	331
CHAP. XXIV.	<i>Les Trois Rois.</i>	336
CHAP. XXV.	<i>Supposition.</i>	339
CHAP. XXVI.	<i>Que deviendra Paris ?</i>	340

Fin de la Table.

3000

3000

